



HAL
open science

“ Faire lieu ” à travers l’urbain. Socio-anthropologie des pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville

Florian Lebreton

► To cite this version:

Florian Lebreton. “ Faire lieu ” à travers l’urbain. Socio-anthropologie des pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville. Sociologie. Université Rennes 2, 2009. Français. NNT : . tel-00383228

HAL Id: tel-00383228

<https://theses.hal.science/tel-00383228>

Submitted on 12 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THESE /Université Haute Bretagne Rennes 2
sous le sceau de L'université Européenne de Bretagne

Pour obtenir le titre de :
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE
HAUTE BRETAGNE RENNES 2

Mention : SOCIOLOGIE
École Doctorale « Sciences humaines et sociales »

présentée par

LEBRETON FLORIAN

Préparée au LARES-LAS EA 2241
Laboratoire de Recherche En Sciences
humaines et sociales-Laboratoire d'Anthropologie
et de Sociologie

« Faire lieu » à travers l'urbain.
Socio-anthropologie des
pratiques ludo-sportives et
auto-organisées de la ville.

Thèse soutenue le 14 Avril 2009
devant le jury composé de :

ATKINSON Michael
/ Rapporteur

BLANC Maurice
/ Rapporteur

BODIN Dominique
/ Président du jury

NAHOUM-GRAPPE Véronique
/ Examinatrice

HEAS Stéphane
/ Directeur de thèse



THESE /Université Haute Bretagne Rennes 2
sous le sceau de L'université Européenne de Bretagne

Pour obtenir le titre de :
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE
HAUTE BRETAGNE RENNES 2

Mention : SOCIOLOGIE
École Doctorale « Sciences humaines et sociales »

présentée par

LEBRETON FLORIAN

Préparée au LARES-LAS EA 2241
Laboratoire de Recherche En Sciences
humaines et sociales-Laboratoire d'Anthropologie
et de Sociologie

« Faire lieu » à travers l'urbain.
Socio-anthropologie des
pratiques ludo-sportives et
auto-organisées de la ville.

Thèse soutenue le 14 Avril 2009

devant le jury composé de :

ATKINSON Michael
/ Rapporteur

BLANC Maurice
/ Rapporteur

BODIN Dominique
/ Président du jury

NAHOUM-GRAPPE Véronique
/ Examinatrice

HEAS Stéphane
/ Directeur de thèse

A Aurore, pour ce qui nous réunit...

« D'un côté, elle est ce qui « permance » ; de l'autre, ce qui s'invente. Il y a d'une part les lenteurs, les latences, les retards qui s'empilent dans l'épaisseur des mentalités, des évidences et des ritualisations sociales, vie opaque, têtue, enfouie dans les gestes quotidiens, à la fois les plus actuels et millénaires. D'autre part, les irruptions, les déviances, toutes ces marges d'une inventivité d'où des générations futures extrairont successivement leur « culture cultivée ». La culture est une nuit incertaine où dorment les révolutions d'hier, invisibles, repliées dans les pratiques – mais des lucioles, et quelquefois de grands oiseaux nocturnes, la traversent, surgissements et créations qui tracent la chance d'un autre jour. »

(de) Certeau, M. (1993). *La culture au pluriel*, éd. 1993, 10/18 p. 211

Remerciements

Bien évidemment, ce travail ne peut pas être accompli en solitaire pour reprendre une expression sportive usuelle. Je dois évidemment beaucoup aux personnes à qui j'ai dérobé du temps, de l'énergie et de l'attention.

Dans un premier temps, je remercie les acteurs de ce projet, sans qui rien n'aurait été possible. Je veux bien évidemment parler des pratiquants de spéléologie urbaine, des base-jumpers rencontrés, des golfeurs et « traceurs » avec qui j'ai passé du temps pour comprendre leurs activités respectives. Bien que cela n'ait pas toujours été facile, la cohabitation a néanmoins été fructueuse. Non seulement, je me suis ouvert à un « monde » auquel je ne connaissais rien, ou si peu... Mais surtout, j'espère leur avoir apporté en retour, une compréhension in fine de chacune de leurs pratiques. Les échanges engagés entre « eux » et « moi », entre nous en somme, ont été le gage de ma sincérité pour ne pas dresser un portrait « journalistique ». J'ai découvert de nouvelles manières de « faire du sport » et de nouveaux lieux avec lesquels je n'aurais jamais imaginé pouvoir « jouer » !

Bien évidemment, ce parcours sur le terrain n'aurait pas pu être réalisé si je n'avais pas eu de sympathiques « guides » de recherche ! Je veux bien sûr nommer les personnes qui ont cru en l'originalité de mon projet de recherche. Je remercie tout d'abord Stéphane Héas sans qui rien n'aurait pu prendre forme. Notre intérêt partagé pour des objets de recherche « bizarres » me semble être aujourd'hui le dénominateur commun à notre rencontre. La question du patronyme proche en son propre directeur de thèse et son premier docteur est un clin d'œil sympathique en termes de transmission des savoirs sociologiques !

Je n'oublie pas non plus Laurent Fournier qui a guidé mes premiers pas vers l'acquisition de connaissances en ethnologie. Ses premières critiques m'ont sans doute encouragé pour persévérer dans la recherche. Je remercie aussi particulièrement Christophe Gibout pour ses conseils et les collaborations mises en place.

Je remercie tout spécialement les collègues de l'Université de Rennes pour leur disponibilité et précieuse écoute. Je pense tout d'abord à Dominique Bodin pour ses précieuses lectures « critiques » et autres services rendus ainsi que Luc Robène pour sa disponibilité et ses conseils sur l'Histoire. Sans oublier les échanges avec Peggy Roussel. Enfin, je finirais par remercier tout particulièrement les professeurs Ali Aït Abdelmalek et Armel Huet concernant

la sociologie urbaine. Je n'oublie pas non plus les collègues doctorants sans qui la « galère » de la thèse non financée n'aurait pas été aussi « agréable » à vivre...C'est dans la difficulté que l'on se serre les coudes !

Enfin, je finirais par remercier, du fond du cœur, toute ma famille et mes amis proches sans qui j'aurais perdu le courage avant même de terminer ce travail ! Merci de tout mon cœur à mes parents, grands-mères et en particulier à Aurore pour sa présence au quotidien et ses précieuses relectures, entre autres...

Un travail de thèse ne se fait jamais seul.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	8
PARTIE I : UN MONDE DU SPORT PLURIEL : DES CULTURES SPORTIVES AUX SOUS-CULTURES EMERGENTES	15
Chapitre I : Du sujet à l'objet de recherche	16
Chapitre II : Une société sportive en mutation. Regard sur les pratiques ludo-sportives et contemporaines marquées par une (sous)culture urbaine.	55
PARTIE II : APPROPRIATION DE LA VILLE, ENTRE USAGES ET NORMES : UNE DEVIANCE ?	102
Chapitre III : De l' « <i>ici</i> » à l' « <i>ailleurs</i> » urbain. Les territorialités ludo-sportives.	103
Chapitre IV : Le « faire lieu » de la pratique ludo-sportive urbaine. Une sociologie de l'expérience.	127
PARTIE III : LES COMMUNAUTES LUDO-SPORTIVES : DE L'AVENTURE AU VERTIGE URBAIN !	151
Chapitre V : Sur les pavés...l'aventure « récréative » ! Communautés urbaines et communauté ludo-sportive.	152
Chapitre VI : Une fuite de l' « enfer » urbain ? Des conduites corporelles vertigineuses.	200
Conclusion : Les « explor-acteurs » de la cité.	229

INTRODUCTION

Introduire les recherches réalisées sur plusieurs années est un exercice particulièrement difficile. Néanmoins, nous avons volontairement fait le choix d'organiser la thèse en chapitres thématiques relativement réduits, nous les avons regroupés en trois parties distinctes. De la sorte, notre introduction entend simplement soulever les questions de recherches qui ont animé ce travail de thèse. Ainsi, nous présentons ce qui fait l'originalité de cette étude engagée sur des terrains particuliers, à la fois ludiques et sportifs, « alternatifs » et urbains. Cette entame a pour but de délimiter notre problématique de recherche sur la base d'un « mode d'intelligibilité » (Berthelot, 2001). C'est-à-dire, proposer un regard clair et accessible à tous sur le fonctionnement d'un phénomène observé, compris et expliqué : les pratiques ludo-sportives auto-organisées en ville.

A. Délimitation du sujet

Le sport et la culture sportive interrogent, aujourd'hui comme hier. Différentes statistiques ou sondages concernent ces pratiques culturelles individuelles et collectives ainsi que les opinions sur différents grands événements sportifs français. A l'image des dernières campagnes d'enquête menées en 2000 sur les « pratiques sportives en France » (MJS/INSEP, 2001), puis sur les « sports et sportifs en France » (Aubel, Lefèvre et Tribou, 2008), nous constatons une évolution de quelques familles de sports et notamment l'accroissement des pratiques de loisirs (le « sport » concerne le 8^{ème} rang des activités de loisirs des Français et des Françaises en 2008), des sports de glisse et en particulier la glisse urbaine. Or, la pratique urbaine est notre objet d'étude spécifique. En 1985, 5% des enquêté(e)s déclarent une pratique de glisse nature, en 2000, 3% pour la glisse nature et 5% pour la glisse urbaine. La tendance générale souligne donc une diversité des pratiques, de ses logiques d'actions et de ses modalités pratiques. Ainsi, il apparaît clairement qu'un ensemble de valeurs et de normes définissent ce que nous pouvons appeler une culture sportive dans son ensemble. Cette dernière regroupe la grande diversité des manières d'être actif physiquement, regroupée sous l'expression commune d'activités physiques et sportives (APS). Néanmoins, la culture sportive est variable et multiple. Sans retracer ici les différents processus d'institutionnalisation et de désinstitutionnalisation des pratiques (voir chapitre I), les sports et les APS se déclinent aujourd'hui en une très grande variété de pratiques, toutes significantes pour les acteurs qui y sont engagés. Le sport fonde à lui seul une forme de « monde social »

avec ses propres significations et pratiques. T. Shibutani¹ nous indique alors que ce monde social correspond à un « univers de réponses réciproques régularisées [où] chacun est une arène dans laquelle existe une sorte d'organisation. Chaque monde social est également une « aire culturelle » dont les frontières ne sont délimitées ni par un territoire même, ni par l'appartenance formelle mais par les limites d'une « communication efficace ». Au regard de nos populations enquêtées, il est important de signaler que le sentiment de différenciation se situe en rapport aux discours et la « communication efficace » sur les bénéfices (sociaux, éducatifs, sanitaires, moraux...) de la pratique sportive, elle relève de l'« appartenance formelle » aux organisations du sport : les pouvoirs publics essentiellement, médias et autres acteurs concernés (campagnes officielles menées par le Ministère Jeunesse et Sport, campagnes publicitaires où les sportifs professionnels et amateurs sont engagés par exemple). Le sport et son organisation traditionnelle représentent donc un ensemble hiérarchisé et structuré par des instances fédérales qui se déclinent alors en associations de pratiques (clubs, associations sportives). La sociologie anglo-saxonne s'accorde à identifier l'ensemble de ces pratiques sous l'appellation de *traditional sports* reconnaissant ainsi les activités de force, compétition et performance (Young et Atkinson, 2008 ; Coakley, 2004). Les acteurs de ce « cadre » sportif communiquent alors sur les vertus de la pratique sportive, entendue comme une adhésion volontaire du pratiquant à un « ordre sportif » (et aux respects de règles formelles). Ce cadre est subordonné à diverses logiques économiques, politiques et culturelles. Ce courant est d'ailleurs très représenté dans les *Cultural Studies* du sport et des APS par exemple.

Notre question de recherche engage une réflexion sur les variabilités et multiplicités de cette culture sportive. Par l'observation minutieuse des pratiques dites contre-culturelles et/ou sous-culturelles, nous voulons mettre à jour certains « arts de faire » (de Certeau, 1984) corporels purement récréatifs et ludiques. Les contre-cultures ont déjà été analysées après que les pratiques « californiennes » (dites de « glisse ») soient apparues sur le devant de la scène, proposant sans cesse de nouvelles formes d'activités physiques et sportives (Donnelly, 2007 ; Coakley et Donnelly, 2004). La multiplication des pratiquants qui participent à ce mode de vie alternatif (les communautés de « *riders* » par exemple) ont posé de nombreuses questions aux chercheurs engagés dans la définition d'une culture sportive, s'il en existe une, ou plutôt, dans la définition des cultures sportives (Pociello, 1995 ; Bodin, 2002). Cependant, il existe des pratiques qui restent encore floues pour ceux qui s'intéressent de très près aux

¹ Cité par A. Strauss, 1996, 269.

changements culturels au sein de la sociologie du sport et dans une moindre mesure, au sein de la sociologie urbaine. Toujours d'après les travaux de sociologie anglo-saxonne, nous observons l'émergence de *post sport* (Young et Atkinson, 2008 ; Coakley, 2004). Ces activités s'illustrent cette fois par le degré de résistance sociale et culturelle, de moralité, de réflexivité, de diversité des techniques de jeu ou encore d'orientation communautaire (Young et Atkinson, 2008). D'après ces auteurs, elles sont détournées des aspects commerciaux, économiques ou encore compétitifs et favorisent alors une inclusion sociale. Ces traits culturels s'observent, selon eux, par la lecture de valeurs humaines et spirituelles ou encore de développement émotionnel et physique.

Une fois ces premiers éléments de cadrage posés, qu'allons-nous analyser précisément ? De culture sportive, de contre-culture sportive ou encore de sous-culture sportive ? Comment sont-elles comptabilisées dans les grandes enquêtes nationales ? Et dans le cas où elles ne sont pas prises en compte, pour quelles raisons ?

Les pratiques « sous-culturelles » interrogent une autre définition du « monde-sportif » traditionnel, car elles illustrent, à leur manière, l'existence de « sous-mondes sportifs ». Notre approche en sociologie du sport est donc largement influencée par le contexte social qui représente, d'une certaine manière, le monde dans lequel nous vivons. Le tout est représentatif d'une société « collective » composée d'une multitude d'individus différents. Une « sous-culture » illustre un groupe social soucieux de définir lui-même sa pratique et sa « norme » à l'intérieur d'un ensemble plus global. Dès lors, la sous-culture sportive correspond à une pratique qui fonctionne sur d'autres registres que ceux qui sont définis par l'ordre sportif traditionnel et la culture sportive dominante. Ainsi, que penser des pratiques fonctionnant sur la base d'un détournement culturel – pour les tenants de l'ordre sportif par exemple - et d'une indépendance plus importante à celui-ci ? Comment comprendre les pratiques émergentes en ville que nous appellerons ici les pratiques auto-organisées urbaines ? N'y-a-t-il pas des représentations qui émergent de ces pratiques autres que celles présentées par une l'orthodoxie sportive ? Les activités physiques et sportives sont à analyser aujourd'hui sur le double versant intégration/différenciation où la différence de statut, d'image et surtout d'organisation sont justement au cœur des formes contemporaines de pratiques sous-culturelles.

Nous développons ici une forme de sociologie qualitative attentive aux significations données par le spectacle engagé sur les espaces publics et aux valeurs cultivées à l'intérieur de ces communautés ludiques de pratiquants. Le pratiquant est, ainsi, observé dans son milieu ethno-socioculturel qui oscille entre les espaces publics et privés.

B. Comment mettre en forme ce « regard sociologique » (Hughes, 1996) ?

La question que nous soulevons maintenant est la suivante : quels sont les raisonnements mobilisés dans cette recherche pour traiter de la question contemporaine des sous-cultures ludiques, sportives et urbaines ?

Ainsi, le mode d'intelligibilité entend rendre compte des « procédures de pensée transférables à l'intelligence du social » (Berthelot, 1990, 242). En d'autres termes, nous avons à cœur de présenter les pratiques observées ici comme une forme d'« intelligence du social » car elles naissent de l'expérience quotidienne que font les pratiquants des espaces urbains. Expériences multiples qui relèvent, nous en faisons le pari, d'une innovation sociale et culturelle réalisée ou mobilisée par des individus concernés et engagés sur les espaces urbains. En ce sens, ils deviennent de véritables « acteurs urbains ». Il est important pour nous de préciser comment la notion d'acteur prend tout son sens dès lors que nous prenons le parti de développer une microsociologie respectueuse de l'héritage des Ecoles de Chicago (interactionnisme entre autres) et des *Cultural Studies*. Soit, l'analyse de la manière dont les hommes, dans leurs relations, mettent en œuvre et partagent des symboles, des significations et des valeurs fondent à la fois leur vision du monde et leurs engagements. Engagements dans une logique et des modalités que les acteurs attribuent aux APS auto-organisées et aux *post-sport*. Sous cet angle, nous accordons une attention toute particulière à la notion de cadre, de fabrication, de mode et d'une manière générale, au contexte de la pratique physique sous-culturelle. Nous lui donnons généralement deux acceptions qu'il est possible d'imbriquer afin de prétendre à une véritable sociologie compréhensive. Selon une première acception il existe un « cadrage institutionnel des activités (ou cadrage des activités)² ». La seconde acception, beaucoup plus

² Cicourel A. V. (2002). *L'imbrication des contextes communicationnels : exemples d'entretiens médicaux*. (1^{ère} édition américaine : 1992), trad. Française d'A. Borzeix, revue par C. Cler, dans *Le raisonnement médical, une approche socio-cognitive* (textes parus entre 1981 et 1995), Paris, Editions du Seuil.

étroite, rappelle que l'« interaction (est) localement organisée et négociée³ ». Goffman résume cette position méthodologique par la différenciation entre « ce qui relève *de* la situation et ce qui *est* en situation » (Goffman, 1988, 208). Cette notion de contexte, donc, est primordiale pour saisir la relation qu'entretiennent des pratiquants auto-organisés (ce qui est en situation) avec les espaces urbains de leur lieu d'habitation (ce qui relève de la situation). Cette « imbrication » propose alors, aux observateurs, une lecture particulière des usages ludo-sportifs contemporains et par la même, une certaine forme de conduite vertigineuse des corps. Telle est la thèse défendue ici.

A ce titre, l'accès aux terrains relève de l'immersion dans les communautés pratiquantes pour procéder à une forme d'induction empirique. La construction de la connaissance extraite de ces pratiques est le fil rouge de cette recherche. Car la connaissance du social est complexe et elle implique une « *intelligence* » de son objet, une aptitude à lui donner du sens sans oublier que cette intelligence du social demeure plurielle aujourd'hui (Berthelot, 1990).

L'induction⁴ relève ainsi d'un double mécanisme : partir d'une position empirique (nous regardons et observons des événements, des actions, des comportements) pour induire après retour réflexif, un regard, aussi modeste que soit, sur les enjeux d'une culture urbaine marquée, entre autres, par une différenciation et une résistance par des formes corporelles ludiques et récréatives.

Dès lors, nous débutons notre périple par une première partie intitulée : « un « monde » du sport pluriel. Des cultures sportives aux sous-cultures émergentes ». Ce sera l'occasion de dresser un état des lieux de ce qui fonde la diversité culturelle et organisationnelle des APS aujourd'hui. L'émergence des modalités de pratiques auto-organisées vient ainsi renouveler les modalités traditionnelles et fédérales. Le premier chapitre aborde le trajet théorique et méthodologique effectué entre le sujet et notre objet de recherche. Puis, nous poserons ensuite un regard sur les conduites du corps marquées par une sous-culture urbaine en perpétuelle effervescence (chapitre 2). Cette entrée dans ce travail sociologique est, selon nous, nécessaire pour comprendre ce qui se joue à l'intérieur des territorialités urbaines et ludo-sportives.

³ Cicourel, 2002,

⁴ L'induction relève d'une « opération de l'esprit par laquelle nous inférons que ce que nous savons être vrai dans un ou plusieurs cas particuliers sera vrai dans le cas qui ressemblent aux premiers sous certains rapports assignables » (Stuart Hill, 1843 [1865], 13). Elle concerne alors l'observation et « l'enregistrement de faits communs » (.p. 14)

La seconde partie du périple nous conduira à analyser l'appropriation de la ville par les communautés pratiquantes. S'agit-il d'une déviance sportive à proprement parler ? Le troisième chapitre questionne les pratiques de la cité à travers les notions de ville, de territoire et d'expérience : de l'« ici » à l'« ailleurs » urbain ? La trame de notre argumentation conduit alors à présenter les principes qui organisent une sociologie de l'expérience telle que nous l'entendons. Nous y avons recours comme un principe culturel et social qui organise les conduites individuelles et collectives des pratiquants. La distanciation et la différenciation sociale figurent ainsi parmi l'expérience collective et/ou communautaire (chapitre 4).

Enfin, nous achèverons ce travail par l'analyse des communautés pratiquantes et les caractéristiques éminemment aventureuses et vertigineuses de ces dernières. De la sorte, il sera précisé les notions de communautés urbaines avec l'illustration des communautés ludosportives enquêtées et leurs auto-organisations (chapitre 5). Nous reprenons les données empiriques pour les intégrer au sein d'un processus dynamique qui agit sur les identités sociales et personnelles. C'est ce que nous nommons, après d'autres, une conduite de corps vertigineuse (Nahoum-Grappe, 1994, 1995). Ce processus s'inscrit au cœur d'un vertige urbain que nous questionnons à travers l'image d'une « descente aux enfers » (Jeu, 1977, 33) ou plutôt d'une fuite de l'« enfer » urbain ? (chapitre 6). La notion du vertige sera donc utilement mobilisée à ce niveau de l'analyse.

**Un « monde » du sport pluriel.
Des cultures sportives aux sous-
cultures émergentes**

CHAPITRE I

Du sujet à l'objet de recherche

Ce travail constitue une exploration de quatre modalités « d'Activités Physiques et Sportives » (APS) en dehors de leurs institutions de tutelle que sont les fédérations de parachutisme et de spéléologie : le *base-jump* et la spéléologie urbaine. Nous combinerons ces pratiques urbaines à deux autres émergentes : le *street-golf* et le *parkour*. Elles sont prises comme éléments de la culture contemporaine. Les APS comme pratiques culturelles promeuvent des usages spécifiques du corps. Elles reflètent des processus dynamiques (déstructuration/recomposition comme le remarque P. Bouvier⁵) propres à notre modernité. Elles peuvent alors être déclinées en *formes* ou pratiques différentielles tant la diversité des APS est importante aujourd'hui.

Pour cette raison, nous avons fait le choix de réduire cette étude à des pratiques revendiquées comme ludiques et auto-organisées par les pratiquants ; caractéristiques présentes *a priori* sur nos terrains. A l'issue de la première phase d'exploration, la ville apparaît comme le théâtre d'une mise en scène des techniques de jeux modernes, assez proches de certaines caractéristiques des jeux anciens (Elias & Dunning, 1986). L'invention de « nouvelles » techniques corporelles dans les jeux urbains montre le renversement de la standardisation des espaces et techniques proprement sportifs. Ce qui conduit à formuler une première question simple, mais dont l'objectif est de comprendre, au sens herméneutique du terme, ces pratiques émergentes : en quoi le contexte urbain de notre étude réalisée sur des micro-terrains traduit une réappropriation des espaces urbains par des communautés pratiquantes ? A travers la question de la réappropriation se pose celle du rythme conçu comme l'émergence de rythmes individuels et collectifs favorisant l'épanouissement de chacun dans sa participation à la cité (Michon, 2007 ; Laplantine, 2005). Le milieu urbain résonne de ces rythmes sociaux et corporels diversifiés qui retentissent en son centre, qu'ils soient musicaux, « sportifs » ou plus largement festifs. La circulation et le transport de l'individu au sein de divers univers d'identification font alors appel aux variations rythmiques qui orientent la vie quotidienne du citadin en quête d'excitation ou bien encore de stylisation esthétique. La prise en compte de ces rythmes interroge le corps comme vecteur essentiel de ces variations rythmiques ? Ces rythmes pluriels traduisent-ils pour autant une forme de « désordre social » ou bien au contraire, de nouvelles sociabilités communautaires ? Finalement, de ce désordre apparent il

⁵ Le monde contemporain est emprunt à la fois de déstructuration vis-à-vis des modes de vie antérieurs (mutations) qui amènent les individus à re-composer de « nouvelles » manières de faire et d'agir en société.

naît une certaine forme d'organisation. Cette dernière participe-t-elle à construire de « l'ordre » ou plus simplement du lien social ?

Faisant nôtre l'approche socio-anthropologique, nous pouvons d'ores et déjà insister sur les transformations et émergences variées que suscitent les cultures et pratiques humaines et sociales, contemporaines. Proposée au sens de sociologie compréhensive, cette démarche appréhende les phénomènes à leur source d'effectuation (Bouvier, 1995) et permet d'*interpréter* d'une manière intéressante la configuration de ces pratiques individuelles et collectives en milieu urbain. Elle permet enfin d'analyser les valeurs et représentations qui s'en dégagent. Ainsi, notre sensibilité pour cette démarche provient de la combinaison entre « la tradition de la sociologie de terrain (Ecoles de Chicago) et de l'anthropologie de terrain (ethnographie) Les objectifs sont de proposer une analyse intensive et *in situ* des dynamiques de reproduction/transformation d'ensembles sociaux de natures diverses » ; ce travail insiste, avant toute chose, sur la prise en compte des « comportements des acteurs, comme les significations qu'ils accordent à leurs comportements » (Olivier de Sardan, 1995, 10). Dès lors, en quoi la communauté urbaine, qu'il est d'ailleurs préférable de décliner en sous-communautés différentielles, peut être considérée comme un « état d'esprit » (Huet, 1988, 253) particulier, à la fois ludique et porteur d'un projet ?

Ainsi, l'objectif de ce travail est, d'une part, de comprendre comment une pratique prend racine dans un espace particulier (autre que les espaces dans lesquels s'exercent traditionnellement les sports), et, d'autre part, de comprendre pourquoi le jeu semble avoir tendance à se territorialiser. Ce qui revient à se demander quels sont les traits culturels propres à ce modèle de pratiques ludo-sportives ? En quoi peuvent-elles incarner pour les acteurs un imaginaire libertaire, contestataire certaines fois mais, aussi et surtout un espace propice aux mises en scène de soi dans bon nombre de cas ?

A. Du parcours universitaire au parcours de « recherche »

Bien que ce travail marque une transition dans notre parcours universitaire, il est à la fois le résultat d'un long « apprentissage » de recherche. Aboutissement, car dans le cadre de notre formation STAPS et plus précisément en « Anthropologie des Pratiques Corporelles et Apprentissage Moteur » à l'Université, nos premières recherches sur les terrains présentés ici

– la spéléologie urbaine et le *base-jump*⁶ urbain – ne nous satisfaisaient pas. Ainsi, nous avons à cœur de les retravailler en y ajoutant de nouvelles données. La soif de curiosité, renouvelée par nos diverses rencontres (tant sur le terrain que dans le cadre universitaire) nous ont progressivement conduit à réfléchir sur les différentes manières d'étudier l'Homme ou le Sportif dans notre société contemporaine.

Il s'agissait de mieux comprendre les représentations principales sur ces pratiques que les personnes extérieures pouvaient véhiculer à travers les médias notamment. Même si le choix de ce terrain paraît surprenant au départ, il est, pour nous, révélateur de ce que les « nouvelles » pratiques extrêmes ou non, peuvent véhiculer comme valeurs, représentations et mises en scènes particulières. L'essentiel des présentations médiatiques souvent biaisées et/ou erronées ont tendance à « étiqueter » ces APS comme pratiques déviantes vis-à-vis de la pratique sportive instituée. Déviantes au sens d'une transgression de l'ordre sportif qui légitime les pratiques plus reconnues, acceptées ou encore encouragées. Les autres sous prétexte qu'elles participeraient au désordre de la cité et à la crise de nos institutions, semblent dénuées d'intérêt. Déviance, car les pratiques analysées ici se heurtent, d'une manière générale, à une norme sociale qu'il s'agit d'analyser.

Ce premier constat déjà réalisé, nous avons progressivement mûri notre réflexion pour ensuite aborder notre second terrain (la spéléologie urbaine) différemment, enrichi de données pouvant nous informer sur la question du rapport à l'espace avec notamment le mouvement d'inversion qui s'opère entre le « monde du dessus » - espace normé - et le « monde du dessous » - ludique. Cela renvoie - aux mécanismes festifs de transgression et d'inversion décrits notamment par Caillois et Duvignaud ; à la question des techniques et usages du corps. Nous avons donc formalisé l'hypothèse que la pratique hors-institution⁷ consiste avant toute chose, à détourner les espaces sociaux de la vie quotidienne, puis à se les réapproprier sur le modèle exclusif de la « gratuité », ceci par la valorisation de ce que nous proposons d'appeler, détournant à notre profit les propos de l'anthropologue C. Wulf (Gebauer et Wulf, 2004), un

⁶ Acronyme qui signifie B (*Building*), A (*Antenna*), S (*Spam*) et E (*Earth*) : *base-jump*. Notre terrain qui s'intéresse plus particulièrement au milieu urbain pourrait être traduit de la manière suivante : saut de tours (« building »).

⁷ Notons que la pratique sur laquelle nous travaillons se rapproche sur quelques points de la situation « a-structurale » définie par Duvignaud pour certaines dimensions de la fête transgressive : différenciation, transe, modification des rôles sociaux, etc. (2007).

agir social et essentiellement ludique (chapitre IV). Nous montrons en quoi cet agir ludique est avant tout social, construit dans les interactions « entre soi » (Fize, 1993) des pratiquant(e)s et d'un être ensemble comme moyen de se différencier des autres, à l'image des « bandes » organisées pour des raisons ludiques. Pour ce faire, une solution s'offre au chercheur en sciences humaines et sociales : tenter de produire une connaissance du dedans en s'immergeants' immergeant totalement au cœur des pratiques et du monde des pratiquants. Le « terrain » doit et peut parler, au moins dans un premier temps. De lui peut émerger tout ou partie du sens de ces pratiques émergentes, véritables alternatives aux usages sportifs fédéraux. Ces participations et analyses permettent d'appréhender différemment les choix de ces pratiques corporelles en nous aidant à préciser, entre autres, la diversité des pratiques, si ce n'est des consommations, culturelles non marchandes.

Sous cet angle, nos terrains correspondent à une toute autre réalité pratique et symbolique que celle que nous avons personnellement l'habitude de fréquenter. De par nos différents rôles (pratiquant, éducateur/entraîneur, étudiant STAPS jusqu'au Master) joué à la fois dans le monde professionnel traditionnel et dans le monde sportif fédéral – et donc éloigné de notre terrain - nous avons fait le choix de transformer cette « distance sociale en séparation de forme ethno-culturelle⁸ ». C'est uniquement dans cette perspective qu'« il existe une tendance à choisir les sujets au plus loin de soi » (Althabe, 1993, 92) et de vouloir s'intéresser à une autre manière de faire du « sport ». Nous avons engagé le sens de notre recherche à partir de cette mise à distance entre deux univers culturels différenciés (comme acteur du monde du sport d'un côté et comme participant momentanément à une communauté « sportive » auto-organisée.

B. Socio-anthropologie des communautés urbaines : essai de catégorisation par le processus de différenciation sociale

1) La communauté auto-organisée, une différenciation sociale ?

Le titre retenu pour rendre compte de ce travail sociologique nécessite quelques précisions. Comment identifier ces regroupements affinitaires à la fois sous l'angle de la construction intime, personnelle, celle du pratiquant mais aussi sous celui du détournement et de l'appropriation des espaces de la ville, tant par l'individu qui s'y adonne que par les

⁸Althabe G., (1993), Vers une ethnologie du présent, In : G. Gosselin (dir.), Les nouveaux enjeux de l'anthropologie. Autour de Georges Balandier, p. 89-98.

groupes auxquels il appartient ? La prise en compte de ce double processus qui concerne à la fois l'acteur et le rôle accordé à l'espace invite à interroger la portée heuristique du concept de territoire pour englober dans une même définition espace de pratique et acteurs. Le territoire urbain étudié ici peut contribuer à donner un contenu précis aux identités individuelles, qui se jouent et se construisent dans ces espaces favorisant un « entre-soi ». Celui-ci est fait d'accomplissements individuel et collectif orientés, nous le verrons, vers une recherche de « bien-être ». C'est d'ailleurs une difficulté supplémentaire que d'approcher ces espaces de l'intérieur, nous y reviendrons ultérieurement. Par opposition aux espaces publics qui semblent propices à l'exposition et la « mise en scène de soi » (Goffman, 1973), les terrains investis traduisent les dimensions d'un entre-soi communautaire, une forme de « communauté d'intérêts idéels » pour reprendre l'expression de Simmel (1999, 407).

Se contenter d'opposer espaces publics et privés serait réducteur pour comprendre l'engagement de chacun des acteurs concernés. D'où une certaine difficulté à ne plus raisonner en opposition mais davantage en termes de complémentarité ou d'interpénétration entre ces deux dimensions auxquelles nos acteurs sont confrontés, passant de l'une à l'autre, l'une et l'autre leur servant à construire ou affirmer une identité qui ne peut se comprendre en adoptant qu'une seule focale, qu'un seul point de vue. La question des frontières et des limites est alors posée. Où commencent et se finissent ces deux espaces ? Sont-ils si distincts l'un de l'autre ? Si oui, en quoi ? Et surtout en quoi se complètent-ils et sont-ils complémentaires ?

De plus, au regard des fortes diversifications des pratiques physiques émergentes aujourd'hui, il apparaît essentiel de préciser ce que nous entendons par pratique ludo-sportive. Le recours à l'expression de « ludo-sportif » provient de la classification des situations motrices (Parlebas, 1986, 1999) qui a pour objectif de traduire l'activité engagée sur les territoires « sportifs ». S'agit-il avant toute chose d'une pratique sportive ou bien d'un jeu au sens défini par Elias & Dunning (1994) et Jeu (1993) ? Un « jeu qui se prend au sérieux » ?

Ainsi, en s'intéressant aux espaces ludomoteurs, il est possible de préciser le contenu de l'espace des pratiques motrices ludiques en remarquant que celles-ci sont généralement classées en deux catégories (Dugas, 2007) :

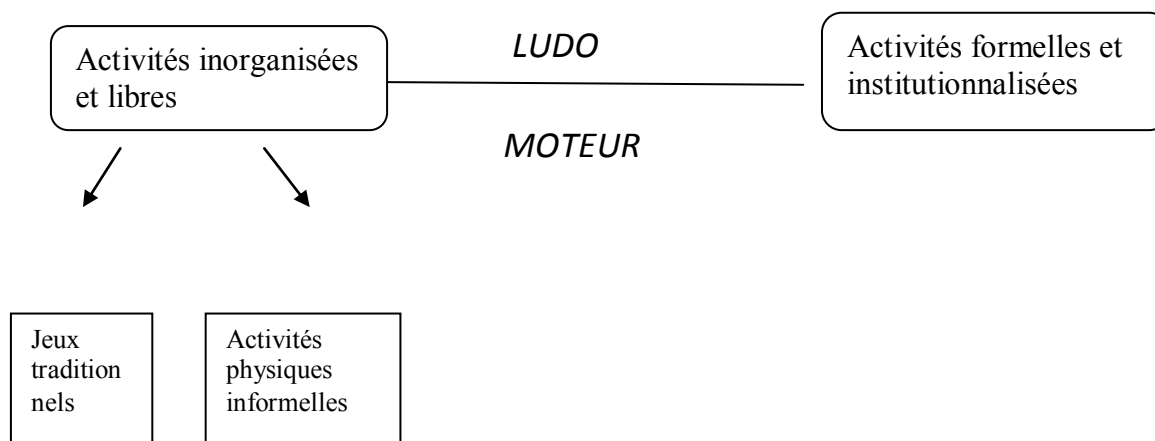


Figure 1: Espace ludomoteur des pratiques motrices (D'après Dugas, 2007)

Nos propos portent donc sur le versant gauche de ce schéma et plus particulièrement les activités physiques dites « informelles ». P. Parlebas les nomme « quasi-jeux sportifs », c'est-à-dire une « situation motrice informelle, libre, habituellement dénommée jeu ou sport, dépourvue de règles et de compétition » (Parlebas, 1999, 287). Pour notre part, nous nous y référons en les dénommant pratiques ludo-sportives et auto-organisées dans le sens où la liberté de décision et d'action (unités spatio-temporelles) est considérée par les acteurs comme un vecteur très fort de sociabilité. La situation motrice est intéressante à observer et à définir parce qu'elle est porteuse de significations toutes particulières. Les espaces ludomoteurs qui s'inscrivent sur les espaces publics notamment, sont une tendance forte du moment.

Cette même perspective peut s'analyser notamment à travers la « sportivisation » (Guttman, 1978 ; Elias, Dunning, 1994) des sports qui comprend leur officialisation, leur institutionnalisation et qui fait, par la même occasion, de cette forme de compétition tant sportive que sociale, singulièrement, un lieu de construction du lien social à part entière. La spécificité de ce processus concerne le mouvement de rationalisation des pratiques sportives qui ont ainsi participé à leur « sportivisation » ou, en d'autres termes, le passage d'une pratique physique à l'état de sport tel que N. Elias le conçoit. A la suite de ce dernier, R. Chartier et G. Vigarello, insistent sur la codification du temps et de l'espace, l'institutionnalisation, le mode de sociabilité ou encore les significations en jeu permettant ainsi de différencier le jeu du sport (Chartier, Vigarello, 1982). Ce processus de sportivisation

dépend de la combinaison de facteurs économiques, culturels, sociaux et politiques (Terret, 1996).

Cette perspective repose alors sur une forme pratique essentiellement consacrée aux enjeux compétitifs – agonistiques. Pour notre part, il s'agit de pratiques entièrement ludiques délaissant l'*âgon* au profit de l'*ilinx* (vertige) et de l'*alea* (hasard) ou du *mimicry* (mimétisme) (Caillois, 1958). Par l'éloignement volontaire des fédérations sportives institutionnalisant la pratique du saut en parachute et de la spéléologie, les enquêtés rejettent en bloc le « style » dominant de la pratique fédérale. Et même si les gestes engagés sur le terrain sont proches (liés aux aspects sécuritaires notamment), le « style » qui se dégage de ces pratiques auto-organisées met en évidence avant toute chose, une sociabilité très marquée : une « forme ludique de la socialisation » (Simmel, 1981, 125) propice aux échanges « gratuits ».

De la même manière, les représentations désignent ici les idées, les images et les perceptions produites par un ensemble d'individus. L'emploi du terme « représentation collective » est alors l'illustration d'un savoir communément construit et partagé collectivement. Elles concernent deux registres qui sont liés à la ville et aux espaces urbains, puis, aux pratiques physiques et sportives. Afin d'utiliser ce concept de représentation, nous devons préciser les raisons pour lesquelles nous l'employons et à quel(s) problème(s) nous sommes confrontés. Il s'agit d'englober à la fois le rapport que le pratiquant entretient avec son espace de pratique (l'espace urbain et les éléments architecturaux pris ici comme générateurs de pratiques multiples) ; mais aussi les rapports qu'entretiennent les pratiquants entre eux. Ces espaces-temps particuliers engagent un rapport au corps individuel dans un premier temps, puis collectif dans un second temps. Une fois ces rapports engagés au sein du territoire, alors une forme de « pensée » commune va orienter la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal. La représentation collective ainsi élaborée par les acteurs au sein de ces territoires est en définitive une manière socialement construite de voir le monde. Comment alors identifier les rapports réciproques entretenus entre un individu et son espace, *a fortiori* entre plusieurs individus et l'espace qu'ils investissent en secret ? Quels indicateurs interviennent dans le travail d'observation de ces rapports ? La consommation accrue de « l'ici et maintenant » permet ainsi aux identités individuelles de se réaliser pleinement au sein de la ville et d'un « vécu urbain » immédiat (Hannertz, 1983).

De nombreux sociologues et géographes montrent que l'appropriation, puis la valorisation, de l'espace par la mise en forme concrète d'un « espace de représentation » (Lefebvre, 1974 ; Remy, 1992 ; Di Meo, 2007) est une problématique toujours d'actualité. Par exemple, lors du colloque qui s'est tenu à Reims en 2006, la réflexion interdisciplinaire sur la question des relations entre « identité et espace »⁹ a mis en perspective les relations de dépendance (entre espace physique et ethnicité, et avec une autre échelle nous retrouvons le discours des enquêtés sur l'« *attachement* » qu'ils ont à leur ville, Paris) et de réciprocité (dans la spatialité des identités collectives : les monuments historiques et lieux de mémoires) entre ces deux notions. Se dégage notamment une très forte cohésion. A travers, tout d'abord, la notion de territorialité où les rapports sociaux entre individus seront vécus (; puis, avec la notion de territoire qui comporte une double dimension : une nature matérielle, géographique au sens propre du terme et un contenu idéologique ou idéal et de représentations identitaires lorsqu'on associe à un espace, des images et des qualités qui relèvent de l'instance idéologique et donc de la construction/valorisation d'identités individuelles et sociales. Dès 1947, Lefebvre montrait qu'un espace sert ainsi d'instrument à la pensée comme à l'action. Le territoire ludosportif n'est plus seulement un lieu de pratique, mais à ce titre, devient un espace de représentation sociale et identitaire et un lieu de « résistance » essentiellement à l'ordre urbain établi, pour ce qui concerne les enquêté(e)s, dans leur ville.

L'espace urbain ainsi appréhendé conduit-il à une possible requalification sociologique de cette notion ? La traditionnelle « critique de la vie quotidienne » soutenue par Henri Lefebvre (1947, 1961, 1981) évoquait la portée heuristique d'une telle approche au sein des sciences de l'Homme. Lefebvre proposa encore une « triplicité » (2000, [1974]) des espaces : conçus¹⁰ (les représentations objectives de l'espace), perçus (la pratique de l'espace : il associe la réalité quotidienne, l'emploi du temps par exemple, à la réalité urbaine, parcours et réseaux de mobilité urbaine) et vécus (l'espace de représentation ou encore l'espace modifié et approprié par les imaginaires individuels). Chez Lefebvre, l'espace de représentation exprime donc des symbolismes complexes qui sont liés notamment au côté

⁹ Colloque international et interdisciplinaire qui s'est tenu à Reims les 22,23 et 24 novembre 2006 sur le thème « identité et espace » organisé par l'Université de Reims Champagne Ardenne - Maison de la Recherche.

¹⁰ « Celui des savants, des planificateurs, des urbanistes, des technocrates "découpeurs" et "agenceurs", de certains artistes proches de la scientificité », « C'est l'espace dominant dans une société » (Lefebvre, 1974, 42)

clandestin et souterrain de la vie sociale. Ces espaces vécus sont le lieu d'une pratique pleine de significations (émotions, symboles, codes, langages et résidus). Il s'agit d'observer comment l'espace construit, utilisé, idéalisé, approprié, mis en scène par le jeu des groupes qui se le disputent et le négocient, intervient dans leurs représentations.

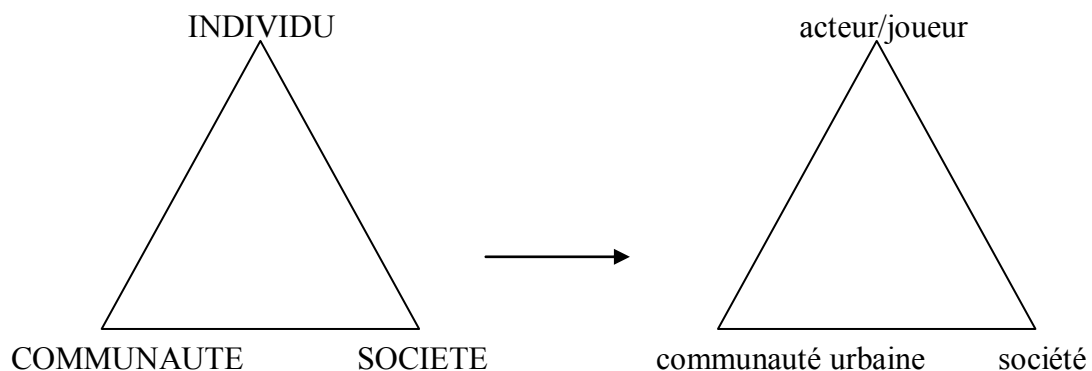
Nous proposons comme point d'entrée une possible relation entre territoire et représentations dans le sens où le territoire exprime de son côté, une appropriation spatiale de l'espace urbain par un groupe (ici ludo-sportif) qui se donne une représentation identitaire (Di Meo, 1998). A la suite d'Halbwachs (1950), le géographe Di Meo (1996, 2000) souligne que le territoire appartient à l'ordre des représentations et plus particulièrement aux constructions identitaires et/ou idéologiques. Est-ce pour autant que le vécu de chaque pratiquant se construit en fonction de références issues du monde social ordinaire ? En quoi les représentations issues du territoire ludo-sportif marquent-elles une distanciation ou une différenciation au regard des références issues des autres espaces sociaux ? Cette prise de distance ou différenciation par la parole ou la gestuelle est au cœur de toute activité festive, ludique ou encore utopiste dans certains regroupements collectifs. Comment parler alors d'idéologie dans ce cas précis ? Et, dans quel cadre peut-on utiliser ici le concept d'idéologie ? Des spécialistes de la sociologie des idéologies comme certains sociologues à partir des années soixante-dix (Pierre Ansart, Edgar Morin, Raymond Boudon entre autres), ont discuté finement les idéologies. Ici, il s'agit plus simplement de préciser comment nous utilisons cette notion d'idéologie dans le travail. Nous nous référons à un ensemble d'idées qui sont produites exclusivement par un groupe social donné. Ainsi, cet ensemble d'idées devient un « système cohérent d'images partagées, d'idées et d'idéaux » fournissant aux « membres une orientation générale cohérente, même si elle est systématiquement simplifiée, dans l'espace et dans le temps, dans les moyens et dans les fins » (Erkson, 1963, 189-190). Nous employons la notion d'idéologie tout au long de ce travail pour signifier, en priorité, non pas les idéologies politiques mais principalement celles qui nous fournissent une « vision culturelle et sociale du phénomène » (Loudcher & al., 2004, 11), les communautés urbaines et auto-organisées en l'occurrence ici. Bien que cet ensemble d'idées ne concerne pas uniquement le discours politique mais, mais aussi plus précisément le domaine des arts et de la culture en général. Comme pratique culturelle, les activités physiques et sportives peuvent devenir le support de revendications et encore de résistances comme ont pu le montrer les travaux ethnologiques en science du « sport » durant les années quatre-vingt principalement aux Etats-Unis. L'émergence des pratiques dites « californiennes » ont illustré à leur manière

l'importance du concept d'idéologie dans la compréhension d'une pratique « hors-norme », car auto-organisée par les acteurs concernés. Essayer de comprendre comment la formation des idées, de leurs conditions de naissance et d'évolution à leurs organisations au sein du groupe social en question sont les deux principaux points auxquels nous avons pensés utile à la compréhension des communautés urbaines, auto-organisées et ludiques. Comme transgression à l'ordre urbain établi dans un premier temps (en ce qui concerne les règles d'usages dessus les espaces publics) puis comme évitement à l'offre urbaine en matière de pratiques culturelles et ici sportives (en ce qui concerne les pratiques officielles dans les clubs privés et publics, les associations, ou encore sur les espaces sportifs aménagés). L'étude des imaginaires sociaux et urbains permet de préciser un système de pensée particulier. Celui-là même qui traverse et propose un cadre d'actions aux nouvelles « tribus » modernes (Maffesoli, 1988). Dès lors, un ensemble d'idées partagées par une communauté génère une forme de différenciation sociale au regard des autres qui ne se réalise qu'au travers d'un style de vie ou de pratique propre à la communauté en question. Ainsi, nous nous rapprochons encore un peu plus de la sociologie de Simmel pour accorder une place primordiale à la notion de forme, celle qui exprime une expérience, un style de vie ou encore un rapport au monde particulier. Aujourd'hui, la figure du style représente une force indéniable dans la constitution de la socialité urbaine (Boudreault et Parazelli, 2005).

Soucieux de présenter le raisonnement qui anime notre réflexion sur les représentations-idéologies-style de vie (R-I-SV), une sociologie des interactions (Goffman, 1973) sera exploitée ici afin de rendre compte des rapports entretenus entre les acteurs eux-mêmes mais aussi des liens entre l'acteur et son espace de pratique. Nous retenons de cette approche la notion d'interaction comme un ensemble de stratégies par lesquelles les individus s'efforcent de construire leur identité sociale, de façonner leur image sociale ; tout en essayant de préserver leur prestige personnel aux yeux des autres « interactants » (ou interacteurs). En ce sens, le constat porté par Goffman démontre les rôles joués par les acteurs de la vie publique, les statuts portés et définis selon la situation dans laquelle les individus interagissent. Cela implique, par exemple, l'expérimentation d'un ordre établi – l'urbain – et des institutions dont la « validité repose sur le jeu social [que les acteurs] réinventent, pour ainsi dire, par les interactions » (Duvignaud, 1990, 17). En quelque sorte, ce que nous nommons représentation correspond ainsi à ce que Goffman nomme l'*Umwelt*¹¹, cet

¹¹ Notion dont Goffman revendique l'emprunt à l'éthologue Jakob Von Uexkull, il correspond à l'entourage et à l'environnement de l'individu.

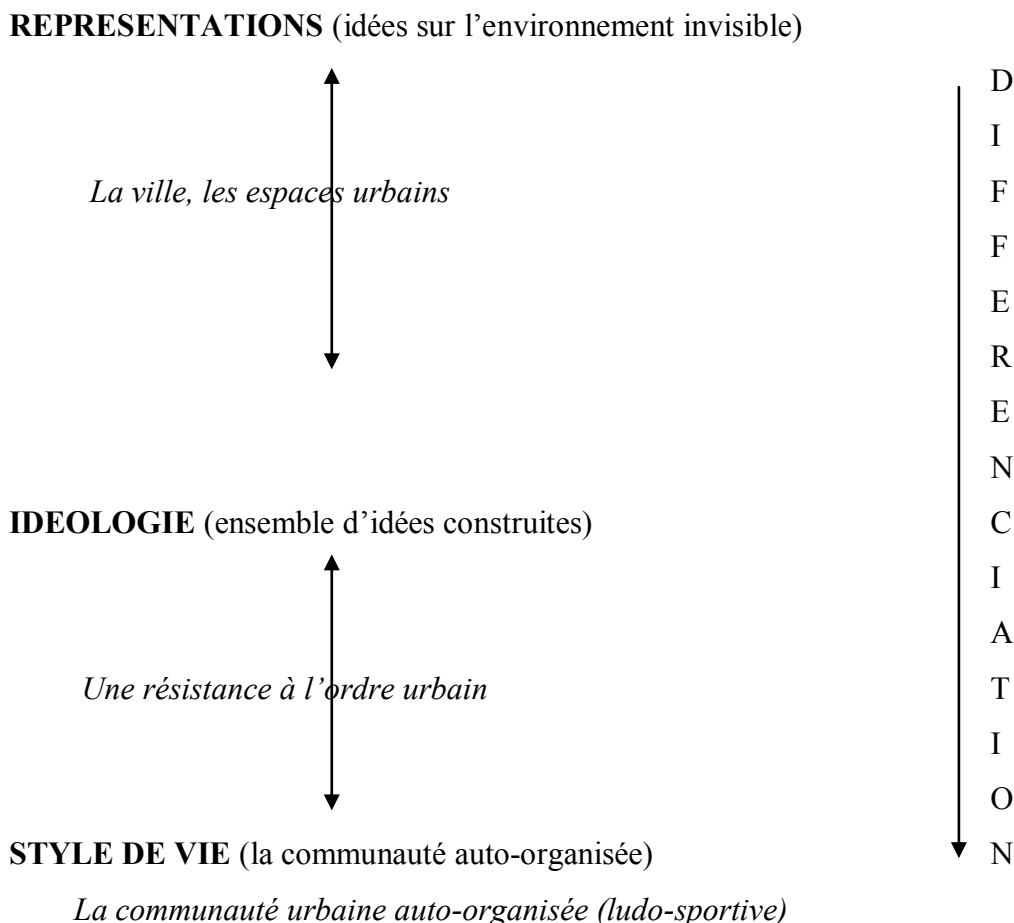
environnement invisible qui accompagne l'individu dans ses engagements. L'ordre urbain contribue ici à produire une ambiance, un environnement invisible qui conduit à se différencier et à prendre ses distances – momentanément. Ainsi, la différenciation qui traverse les trois concepts R-I-SV représente la manière dont la relation humaine crée des contextes sociaux ou encore des cadres de la vie quotidienne. Ce processus prend forme et sens à travers une circulation socioculturelle qui renvoie, selon les cadres analysés, à des espaces d'identification qui se différencient selon la volonté de l'individu, ou en fonction de la situation sociale engagée. Là où Simmel évoque les circulations et combinaisons entre cercles sociaux, nous employons quant à nous plus simplement, l'image d'un triangle pour illustrer les allers-retours et se détacher avec la traditionnelle séparation communauté/société.



La communauté illustre alors l'espace au sein duquel l'individu se laisse aller à une forme spécifique de bien-être, et par la même d'« être » au monde, propice à un style de vie qui met en scène une attitude et un ensemble de valeurs propres à la communauté. Cette notion de style de vie prend sens lorsqu'on regarde de plus près son origine historique chez Aristote avec la notion d'« éthos » (la pensée, le caractère) ou d'« habitus » (*hexis*) qui voulait traduire la manière d'être, les valeurs et la façon de vivre d'un individu. L'*hexis* renvoie ici davantage aux pratiques, aux attitudes et valeurs qui forment une cohérence par et à travers les corps individuels qui composent la communauté. Cette cohérence s'observe, entre autres, dans le partage de l'expérience vécue par la communauté. Elle forme alors un véritable « style de vie » à part entière, au même titre qu'elle participe à donner aux espaces sens et fonction (Simmel, 1999, 599). L'illustration la plus prégnante du « style de vie » est pour nous la figure de l'« étranger » présentée par Simmel car elle illustre déjà l'idée d'un aller-retour, d'une circulation : « si l'errance est la libération par rapport à tout point donné

dans l'espace et s'oppose conceptuellement au fait d'être fixé en ce point, la forme sociologique de l'étranger se présente comme l'unité de ces deux caractéristiques » (Simmel, 1990, 53) Ainsi, nous pouvons résumer le cheminement R-I-SV par le schéma suivant (figure 2) :

Figure 2 : le processus de différenciation sociale par RISV



Cette figure 2 correspond en réalité à l'un des trois côtés de notre triangle ICS, et illustre à elle seule la circulation entre deux espaces d'identification (figure 3).

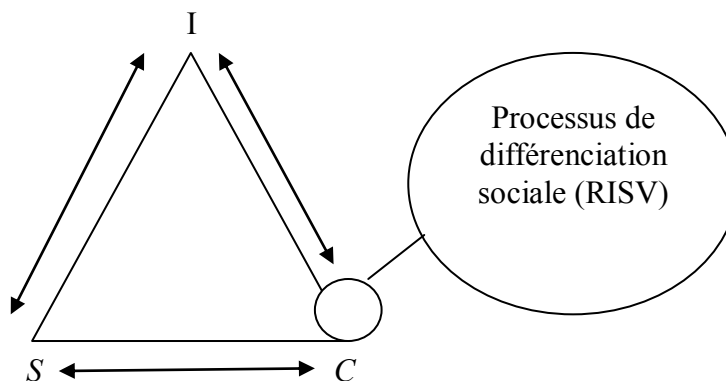


Figure 3: processus de différenciation sociale et circulation entre espaces d'identifications

« Faire lieu » à travers l'urbain.

Enfin, pourquoi avoir été sensible à une démarche socio-anthropologique ? Pour plusieurs raisons. Une formation pluridisciplinaire comme les STAPS, formation initiale, nous invite souvent à poser un regard pluriel sur les pratiques physiques et sportives traditionnelles et contemporaines. Les avancées de la psychologie, la sociologie, l'histoire et enfin l'anthropologie nous ont apporté une distance avec l'objet « sport » irréductible à un unique champ disciplinaire.

2) Pourquoi une approche socio-anthropologique ?

D'une certaine manière, nous avons la volonté d'interroger les « conditions collectives [de ces activités (spéléologie urbaine, *base-jump* ou encore *parkour* et *street golf*) révélant un] exister-ensemble sous des angles aussi bien sociologique, anthropologique que socio-anthropologique » (Bouvier, 2000, 11). Notre problématique entend saisir ces regroupements urbains comme un ensemble né d'une pratique ludique, ici les « joueurs » des espaces urbains. Il y a dans l'adoption de ce point de vue scientifique une volonté heuristique dans le sens où la réunion des deux forme un média utile à l'observation – avec un regard neuf – des transformations de notre monde contemporain, car elle combine à la fois l'analyse des pratiques et celle des représentations (Olivier de Sardan, 1995). En particulier, elles interrogent et questionnent certaines « problématiques élaborées pour des sociétés relevant non plus du proche mais de l'éloigné, [et cela] d'autant plus que nous assistons à des recouvrements d'univers, ceux du même et de l'Autre, domaines hier encore bien distincts » (Bouvier, 1995, 19). Plus récemment, Bromberger évoque, le regard nécessaire du contemporain qui laisse la « place aux injonctions possibles venues du terrain » (Bromberger, 2004, 116). Dans ce double regard, celui du sociologue et celui de l'anthropologue, l'anthropologie est définie au sens où l'entend Bromberger comme un tout, « ethnologie, ethnographie, anthropologie sont les trois maillons d'une même chaîne, un « package » dont les éléments sont comme soudés entre eux » (2004, 116).

L'intérêt principal de ce type d'approche réside dans la prise en compte de la dimension subjective et donc dans l'approche au plus près des faits étudiés. *A contrario*, la sociologie comme unique outil disciplinaire ne permet pas facilement dans ce cas-là de l'envisager. C'est pourquoi la question des interactions entre contextes généraux (l'ambiance

au sens anthropologique du terme ou contexte sociologique) et les facettes de la subjectivité des acteurs doivent nous permettre d'éclairer les « construits » et les « ensembles » (Bouvier, 1995, 109) prenant forme au sein de ces pratiques sociales.

Par « construit » nous nous référons à ce que Bouvier appelle les « construits pratico-heuristiques » et entendus comme une pratique qui induit un sens particulier pour des acteurs individuels. Dans ce contexte, nous devons nous attribuer une tâche particulière : dévoiler, décrire et comprendre la manière dont peuvent s'élaborer des construits qui prennent sens autour de pratiques et de représentations communes. Ces construits sociaux sont interrogés en termes de pratique mais aussi et surtout en tant que représentation. Désigné par « les qualités singulières, manifestes ou latentes, de certaines pratiques et représentations » (p. 109), il convient alors de collecter leurs pratiques et leurs représentations pour en dégager le sens. Que font les pratiquants en se jetant du haut de tours urbaines et en s'engouffrant dans ces « intestins de la terre » que sont, aussi, les catacombes ou les égouts d'une grande ville comme Paris ? Quel(s) sens sont accordé(s) à ces « construits » ?

De la même manière, la socio-anthropologie propose le concept d' « ensemble populationnel cohérent » (1995, 119) pour désigner une « entité où se constitue, se cristallise et s'argumente du sens collectif » (1995, 119). Ce sont des pratiques et des valeurs qui induisent, par conséquent, la construction de sens qui sera propre au groupe, à l'ensemble populationnel. Seulement dans le cas précis d'une adhésion de chacun des individus au « construit », l'ensemble devient alors cohérent en formant un groupe. Le regroupement sous forme de communautés nous interroge à bien des égards. Comment interpréter l'agrégation d'individus *a priori* différents mais pourtant partageant un intérêt commun ? La transgression des normes urbaines et sociales par la formation du territoire ludo-sportif, devient ici le « construit » qui donne à la communauté sa cohérence.

Pour résumer notre intérêt pour la socio-anthropologie, nous nous en remettons à Bouvier tant son contenu est explicite : « cette démarche n'a pas prétention à l'exhaustivité quand bien même elle cherche à saisir un phénomène social sans faire l'impasse sur la pluralité de ses éléments et sur les particularités des contextes » (1995, 111). En outre, nous espérons modestement, pouvoir proposer de nouvelles pistes de réflexion appropriées à l'époque contemporaine.

2.1 Les mutations sociales comme objet d'étude

Cette approche socio-anthropologique s'est imposée à notre problématique de recherche. D'une part, le premier terme de cette expression nous éclaire sur « la complexité des faits en soulignant les médiations qui font qu'à une échelle *globale* ces faits prennent la forme d'une totalité » (Hamel, 1997, 1). C'est ce que nous identifions par les termes d'ambiance, d'atmosphère ou encore de « contexte sociologique ». D'autre part, le second terme a « pour objet d'expliquer les faits sociaux à une échelle *locale* qui autorise ainsi une étude directe et fine dont le résultat est de constater en acte l'interdépendance de ce qui constitue les faits » (Hamel, 1997, 1). Cela revient à parler du cadre de l'expérience. Aussi, il faut se demander si les bouillonnements sociaux qui s'observent à l'échelle locale, peuvent être appréhendés par cette interdépendance entre le global et le local, le contexte sociologique et les pratiques humaines *in situ* ?

En premier lieu, le caractère dynamique de cette approche s'avère probablement le seul capable de prendre en compte les états de déstructuration et de recomposition présents dans les formes d'existence collective. Les problématiques soulevées par la socio-anthropologie concernent des ensembles de population à effectifs réduits et les effets qu'ils produisent sur les modes de vie individuels. Les productions de sens qui sont propres à ces ensembles de populations sont centrales dans l'approche socio-anthropologique (Bouvier, 2000). Ces ensembles représentent - et c'est à notre sens la raison principale - une « entité, où, de manière autonome, se constitue, se cristallise et s'argumente du sens collectif » (2000, 76). La question du sens semble être ici assez importante pour que nous l'interrogeons aux chapitres trois et quatre, entre autres.

En second lieu, lorsque l'approche socio-anthropologique se réfère à ses nouveaux objets, elle nous interroge principalement sur la définition que nous avons, aujourd'hui, de l'anthropologie. Le sens et les significations véhiculés dans les pratiques sociales revêtent sans aucun doute un intérêt pour les hommes. Les signaux diffusés à travers les actes engagés au sein de ces être-ensemble nécessitent d'être déchiffrés – comme le veut la sémiologie par exemple. L'approche socio-anthropologique, pour sa part, comme « méthode dialogique pratique des autoscopies personnelles et collectives dans le but de transcrire et de percevoir l'indicible chez les acteurs concernés » (Bouvier, 2000, 76). L'objet de l'anthropologie est

« Faire lieu » à travers l'urbain.

alors d'étudier l'homme façonné par son milieu culturel. Tout fait social est investi de significations. Une même réalité observable peut prendre un sens différent selon la culture dans laquelle elle est produite. Et c'est à ce sens (à cette pluralité de significations d'une culture à une autre) que la socio-anthropologie tente d'accéder. Là encore, Bromberger définit la socio-anthropologie comme « l'analyse d'un objet [qui] impose la mise en œuvre d'une démarche à échelles multiples, un va et vient entre le « micro » et le « macro » (2004, 117) et qui soit révélateur des formes de vie quotidienne.

De cette manière, si nous admettons que « le jeu est un fait social vivant » (Mauss, 2003), il est alors indispensable d'interroger le rôle des jeux actuels dans la société contemporaine et d'observer le lien que ces derniers entretiennent avec certaines pratiques issues des jeux anciens. Les Activités Physiques et Sportives (A.P.S.) se diversifiant, de « nouvelles » approches sont envisagées. Ne faudrait-il pas prendre en compte le « sport » – sous toutes ses formes – et la société au sein d'un véritable projet socio-anthropologique. Car, le sport possède aujourd'hui un « double sens » (Griffet, 1997) qui permet de comprendre les significations qui se jouent à l'intérieur des diverses modalités de pratique. Le premier identifie la pratique au travers de ses modalités (saut urbain d'un immeuble en parachute, spéléologie/randonnée urbaine, urban-golf, parkours, etc.). Le second prend en compte les finalités et le sens à donner à ces nouvelles pratiques. Pourquoi cet engagement individuel dans la pratique et pourquoi l'appropriation/transformation d'espaces non spécialement ou spécifiquement dévolus à cet usage ? Le « double sens » ne se joue-t-il pas également dans les variations des significations attachées à la pratique du « sport » (Griffet, 1997) ? Or, celles-ci varient en fonction des contextes culturels. Le projet socio-anthropologique n'est-il pas armé pour répondre à ce questionnement central ?

2.2 La voix de l'acteur au service du projet socio-anthropologique ?

Toujours dans un souci interdisciplinaire revendiqué par la démarche socio-anthropologique, nous utilisons certaines références anthropologiques qui nous semblent primordiales pour saisir la totalité de la problématique posée. Pour répondre à cette préoccupation, notre attention s'est portée plus particulièrement sur la question de la culture envisagée comme un système de sens (Geertz, 1983). L'observateur ne peut faire plus

qu'essayer de « lire par-dessus leur [des joueurs] épaule » (1983, 89) Cette posture méthodique rigoureuse insiste sur la nécessité de recourir à une description « épaisse » des faits tout en soulignant la nature résolument « interprétative » d'une science à la recherche et à la quête de sens. La sociologie est « une science qui se propose de comprendre par interprétation l'action sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets » (Weber, 1995, 28) grâce à l'observation minutieuse des acteurs.

Ainsi, ces « injonctions (...) venues du terrain » (Bromberger, 2004, 116) qui caractérisent la démarche socio-anthropologique correspondent dans le fond à ce que la *Grounded Theory* pouvait prôner. On retrouve ici la nature essentiellement inductive de cette approche qui se différencie, entre autres, des démarches montrant du doigt les catégories biaisées par le terrain lui-même. Une posture qui fait du rejet de certaines catégories d'analyse une bonne manière de faire de la recherche car elle serait issue du jeu des acteurs et non du « chercheur » à proprement parler. C'est donc le jeu entrepris par les acteurs qui nécessite de notre part un travail d'interprétation sociologique. L'analyse du terrain a pour but de repérer la pratique comme elle est décrite par les acteurs et comme elle est identifiée par nos observations et enfin, de repérer le sens donné par les acteurs à leur pratique encadrée de « codages » idéologiques, collectifs, etc. Elles sont des pratiques identitaires collectives (Strauss, Corbin, 2004). D'une manière générale, la *Grounded theory* propose une analyse des données qui favoriserait une méthode d'enracinement de l'analyse dans les données du terrain (Glaser, Strauss, 1967). Car, notre démarche est de considérer, tout à la fois, l'acteur en tant que « porteur d'intentions significatives » mais de la « déchiffrer la structure significative du monde telle que la vivent les acteurs sociaux » (Williame, 1973, 8).

Sous un autre angle, ce constat relève d'une « anthropologie modale car elle permet « d'appréhender les modes de vie, d'action et de connaissance, les manières d'être, et plus précisément encore, les modulations des comportements, y compris les plus apparemment anodins, non seulement dans la relation à l'espace, mais dans la dimension du temps ou plutôt, de la durée » (Laplantine, 2005, 186). Cette proposition semble « plus attentive aux processus de transition et de transformation rythmique » (p. 186), et donc sensible aux variations corporelles et identitaires qui seront traitées ici.

Enfin, la mobilisation d'une telle approche doit permettre de saisir les différentes « tonalités de l'intensité ou encore, graduations oscillant entre l'accélééré et le ralenti, le corps en mouvement et le corps au repos, la contraction et la détente » (Laplantine, 2005, 186). Les dialectiques du haut et du bas, ou encore celle de l'activité structurelle et astructurelle, qui ressortent de nos terrains seront bien entendu ici très intéressantes pour nous. D'une manière générale, ce type d'approche peut être utile à la compréhension de pratiques « autonomes » qui peuvent choquer au premier abord par la nature même du jeu (la chute, l'accélération, le vertige, la souplesse, etc.) mais se révèlent pleines de subtilités et riches de renseignements. Ce que propose Laplantine met en évidence le caractère sacré - échappant à la raison et relevant essentiellement des sensations - de ces pratiques. Mais quels moyens utiliser pour atteindre – par/de l'intérieur - le cœur des manifestations qui tentent d'échapper à toute forme d'institution et de contrôle ?

Dans une perspective socio-anthropologique, il nous semble toutefois intéressant de réfléchir un instant sur la symbolique engagée à travers les activités auto-organisées extraites d'une société d'ordre. Par trois de ces analyses (1972, 1984, 1987), le philosophe B. Jeu définit le sport et le spectacle sportif à partir de symboliques guerrières et sacrificielles favorisant ainsi la construction d'identités collectives. Celles-là mêmes qui semblent nécessaires, toujours d'après l'auteur, à une société de l'ordre pour redonner un souffle de socialité et de puissance sociale. Même si nos pratiques ne concernent pas le « spectacle sportif », elles concernent néanmoins certaines dimensions poétiques et anthropologiques communes à son analyse des espaces du sport (les efforts en direction de la terre, les efforts en direction du ciel, etc.). Cette mythologie sportive que l'auteur pose sur les émotions notamment, semble très enrichissante pour comprendre les aspects sensibles et émotionnels qui jaillissent de ces territorialités urbaines. En d'autres termes, nous nous sommes aperçus que la perspective philosophique avec laquelle B. Jeu traite des significations sportives¹², concerne en réalité les différents plans structurels et réflexifs du sport. Ces analyses nous seront utiles pour la suite. La rapport à l'espace de pratique, au temps et à la codification sont aujourd'hui trois aspects caractéristiques des pratiques étudiées. Ces aspects ne révéleraient-ils pas un excès de vitalité et de dynamisme par lesquels l'individu contemporain se distinguerait de ses autres rôles sociaux ? L'émotivité, le symbolisme, le jeu et l'expérience seront ici des modalités prises en compte. Il s'agit alors d'interpréter le plus objectivement possible ce qu'ils font quand ils

¹² Les écrits de B. Jeu montrent par ailleurs que l'imaginaire construit sur l'espace participe à la constitution de figures sportives signifiantes sur le plan émotionnel (1977).

disent pratiquer une activité essentiellement ludique. et alternative. Certains traits sont propres aux pratiques anciennes (rapport aux activités quotidiennes, les espaces informels investis, une codification interne et négociée, la spontanéité du jeu). Or les jeux que nous décrivons nécessitent d'être décryptés sous un angle socio-historique. La première partie du chapitre premier y sera d'ailleurs consacrée.

3) Quelle méthodologie mettre en œuvre ?

Faisant nôtres les propos de Bromberger pour qui une démarche de ce type doit s'appuyer pour l'essentiel sur une « enquête qualitative, l'écoute situationnelle (...), l'observation plus ou moins participante, l'attention aux détails, aux dimensions sensibles de l'expérience » (2004, 119), nous avons, par conséquent, retenu deux principes essentiels. Dans un premier temps, il s'agit de démontrer l'intérêt de s'engager sur le terrain, d'où la question de l'**engagement**. Il est mobilisé ici par le recours aux entretiens exploratoires dans un premier temps (*via* le net et l'intrusion dans les « réseaux virtuels » présents sur l'Internet), puis aux entretiens plus approfondis par la suite, le recours à l'observation minutieuse (participante et/ou distanciée), la rédaction d'un carnet ethnographique et enfin l'étude de documents divers appartenant aux pratiquants et aux différents groupes. Cette première phase est bien entendue complétée par des moments distants, ceux que nous nous réservons comme principe de **distanciation** car ils sont propices à une écriture réflexive et descriptive.

3.1 De l'engagement...

- L'entretien.

Le recours aux entretiens et plus spécifiquement aux histoires de vie a été systématique. Nous avons donc réalisé trente-cinq entretiens exploratoires (N= 35) suivis de vingt-quatre entretiens plus approfondis et *in situ* (N=24). A cela, s'ajoutent les entretiens informels réalisés sur les lieux de pratique, non enregistrés. Les entretiens ont donc pris la forme à la fois de récits de pratiques - le vécu du pratiquant correspondant à une pratique particulière – et d'entretien biographique – où le pratiquant englobe cette fois-ci sa propre pratique à sa vie entière. Nous distinguerons deux formes d'entretien ici, l'un qui se situe en amont de la recherche – plutôt exploratoire – et l'autre se déroulant durant la pratique – *in situ*.

En amont, la prise de contact a été longue et difficile. Les premiers contacts se sont effectués par l'intermédiaire d'un réseau présent sur l'Internet. Un réseau se constitue au sein même d'un gigantesque réseau mondial où l'individu s'exprime librement, sans aucune contrainte apparente... Le réseau souterrain des pratiquants est donc également présent sur cette même « toile ». Cette approche a été reconduite auprès des *base jumpers*. Elle consiste à établir des contacts, des relations qui prennent forme uniquement par l'intermédiaire d'échanges virtuels dans un premier temps. Nous avons fait le choix d'entrer en relation tout en nous faisant connaître. Ce choix méthodologique est uniquement dû aux exigences de cette recherche. Nous y avons pénétré avec un statut très différent des pratiquants, nous allions sur leur lieu de pratique uniquement pour y récolter des informations, non pas pour partager une « passion ». Ce statut a été fortement handicapant lorsqu'il a fallu persuader des pratiquants de nous accepter parmi eux *in situ*, au point de nous demander de descendre sans eux et de faire nos « preuves » comme, une sorte de rite initiatique et intégratif (Van Genepp, 1909, 1981) en solitaire¹³. Ne pas donner accès à tout étranger qui le demande s'explique par le grand nombre d'enquêtes journalistiques notamment, relayant des informations ou des événements aux saveurs « extraordinaires » et « sensationnelles » qui déforment très souvent la réalité. Ce repli dans un « entre soi » protecteur répond au souci de préserver l'espace des *étrangers* tout en entretenant cette part de mystère qui sied aux activités « extra » ordinaires, hors « normes » si différentes de celles habituellement investies dans le monde social ordinaire. Les activités étudiées ici auraient-elles la même saveur si chacun aujourd'hui en connaissait le sens et les finalités. Les premiers discours recueillis sont issus des premiers entretiens exploratoires réalisés sur la toile. Nous concevons que ce mode opératoire soit limité, en raison de la nature des discours qui demeurent invérifiables. Rien n'empêche, en effet, un affabulateur de répondre et intervenir, rien ne prouve l'identité de celui qui répond. Une première analyse de contenu a permis de faire émerger des items qui ont servi de guide pour les observations de terrain et les entretiens *in situ* mais également afin de vérifier la cohérence entre les propos et l'engagement.

¹³ Nous y reviendrons au cours du chapitre six au cours de l'analyse de la dimension individu/altérité et acceptation de l'autre.

Ces entretiens exploratoires *via* Internet diffèrent de l'entretien classique dans le sens où cette forme d'échanges permet d'établir un rapport éloigné entre l'intervieweur et l'interviewé. Cette mise à distance se traduit par l'intermédiaire de l'écran et d'une discussion décalée dans le temps : la question et la réponse ne s'enchaînent pas toujours rapidement. Ces décalages et parfois ces coupures ferment ainsi la porte aux échanges spontanés comme le présentent les outils méthodologiques par entretiens. Le cadre de toute recherche impose la confidentialité et l'anonymat respecté au maximum. Nous avons remarqué que ces entretiens par Internet donnent aux enquêtés une aisance avec laquelle l'enquêté se prête au jeu. L'illégalité du base-jump et de la spéléologie urbaine renforce le sentiment de méfiance des pratiquants. Ils n'auraient sans doute pas pu s'exprimer de la même manière en entretien de face à face.

L'analyse de ces entretiens a permis de dégager de chaque récit des thématiques centrales (que nous avons découpées en cinq grands items) où viennent s'ordonner des couples d'opposition (« moi » contre les « autres », le « vide » contre le « plein » urbain, le « vrai » plaisir contre le « faux » plaisir, etc.) si l'on reprend l'expression chère aux analyses structurales du récit dont Algirdas, Barthes ou encore le sémiologue Greimas sont les représentants. Ces chercheurs ont utilisé une démarche qui consistait à découper l'entretien, le récit en plusieurs séquences élémentaires pour ensuite reconstruire la trame ou le « schème » du récit. Cette trame étant elle-même découpée en séquences. Propre aux sciences dites historico-herméneutiques, cette forme d'analyse du récit des acteurs s'intéresse aux sens des actions et des paroles ainsi engagées. Nous avons donc couplé les quelques récits de vie recueillis aux récits de pratiques davantage centrés sur l'activité en elle-même. Ainsi, cette manière d'opérer est l'occasion de repérer les finalités qui se cachent derrière l'action engagée pour l'acteur. De ce fait, nous avons débuté nos premiers entretiens par l'intermédiaire d'échanges par Internet. Sur ce point, à la suite des sémiologues et autres linguistes, la méthodologie des entretiens par Internet est un « décryptage sociologique (qui) consiste à repérer, au fil du temps, les confusions, les paradoxes, mais aussi les cohérences par delà les discours fractionnés » (Poutrain et Héas, 2003¹⁴). La spontanéité laisse place à la réflexion. Les réponses sont donc adaptées ou calculées au contexte de l'entretien (en termes de qualités des réponses). De plus, certains entretiens par Internet prennent la forme de récits de vie. Sous

¹⁴ Pas de pagination, car il s'agit d'un texte sur l'Internet, proposé d'un seul bloc, avec un déroulement continu.

forme écrite, l'entretien prend une autre direction. La sensation d'y être, la sensation de ressentir ce que l'enquêté évoque... tout ce dont le sociologue a besoin pour décrypter de la meilleure façon possible un phénomène ou une situation particulière. En d'autres termes, il nous invite à partager certaines expériences que nous aurions en commun : « comme pour tout entretien, celui-ci (par Internet) oscille entre la conversation et le récit, jusqu'à, parfois, la confiance intime (...) [le langage retranscrit par écrit] induit une réflexivité de l'individu par rapport à sa propre histoire. Le vécu s'inscrit, se déroule sous les yeux de l'individu qui doit s'efforcer d'être logique et cohérent » (Poutrain, Héas, 2003). Au final, cette forme d'entretien s'apparente plus « au récit de vie écrit, voire au journal intime » et semble conforme aux récits de vie et de pratique défini, entre autres, par Pineau-Legrand (1993) et non au registre réduit des entretiens par Internet. Ce procédé, nous le pensons, permet de passer du général au particulier tout en reliant continuellement le contexte social de l'action et la propre action individuelle, et cela grâce à la combinaison du récit de pratiques aux entretiens *in situ*. L'objet est ainsi appréhendé en donnant la parole à l'acteur. Mais, cette parole, préliminaire, peut parfois être source d'incompréhension, tant les barrières culturelles sont prégnantes. Les « caractéristiques culturelles et linguistiques de la situation d'entretien et de son contexte engendrent de nombreux biais sur les contenus référentiels » (Poutrain, Héas, 2003). Il s'agit d'interpréter la parole recueillie selon une grille prédéterminée, de l'interpréter en fonction du cadrage théorique et de l'organiser de façon à pousser le sujet hors de ses retranchements afin, ainsi, de révéler sa « toute autre » réalité. De cette forme exploratoire, quatre items ont été repérés qui ont structuré par la suite nos entretiens *in situ* :

- Le rapport à soi (mode de vie, trajectoires personnelles et professionnelles, identité)
- Le rapport aux autres (distance, rapprochement, partage, territoire, communauté)
- Les relations à la société (culture, institutions, fédérations sportives, domination culturelle)
- La place du corps (usages spécifiques, bien-être, identité, pratique corporelle).

L'entretien « *in situ in vivo* »

La deuxième phase des entretiens a porté sur les échanges *in situ*. L'importance que nous accordons au terrain se justifie par notre volonté de comprendre les actions sociales « *in situ, in vivo* », nous permettant de « saisir les modes de raisonnement pratique utilisés par les acteurs qui sont engagés dans ces situations interindividuelles » (Corneloup, 2002). Pas

d'échantillonnage à proprement parler, c'est la contingence, si ce n'est le hasard, des rencontres qui a déterminé le choix des interviewés. Cependant, seuls les pratiquants réguliers et appartenant aux « réseaux », ceux qu'il est possible de réellement considérer comme « indigènes » nous intéressaient ici.

Les données recueillies ont permis de faire émerger un certain nombre de thèmes qui ont structuré, à la fois, les histoires de vie de chacun(e) et les entretiens portant sur leur engagement dans la pratique (rapport à soi) :

- liés au parcours individuel : comment êtes-vous arrivé à débiter cette pratique ? (pourquoi ?)
- liés aux moyens (techniques et/ou physiques, financiers) mis en œuvre ou reçus pour progresser dans la pratique (comment ?)
- liés au vécu de la pratique dans la vie quotidienne de l'interviewé (rapport au travail, famille, temps, etc.)

Le recours aux entretiens exploratoires par Internet puis, dans un second temps, aux entretiens réalisés sur le terrain a été systématiquement croisé aux quelques histoires de vie réalisées avec quelques-uns de nos enquêtés. Ce choix a été déterminé en fonction du degré d'engagement de quelques enquêtés dans leurs pratiques respectives. En reprenant la typologie de Pineau et Legrand (1993, 112), nous avons eu recours, d'une part, aux « récits de pratique » qui illustrent le vécu d'un certain nombre de personnes et de leurs pratiques sociales particulières, et d'autre part, à quelques « entretiens biographiques » où les narrateurs racontent leur vie. Ainsi, nous avons pu questionner nos enquêtés sur leurs entrées respectives dans les communautés urbaines et ludo-sportives et le cheminement effectué par chacun(e) dans la justification de leurs engagements.

La récolte des paroles des enquêtés s'est donc déroulée en deux étapes. Une première, délicate pour nous, consistait à les interroger sur les généralités de leurs pratiques : en quoi cela consiste ? Comment faites-vous pour y parvenir ? Quels sont les bénéfices que vous en retirez ? Etc. En effet, devant faire nos preuves, nous ne voulions pas entrer d'emblée avec tout notre répertoire de questions pointues et précises pouvant éveiller chez eux une certaine curiosité, plus ou moins bonne, sur la véritable raison de notre venue sur leurs terrains de jeu. Nous avons ainsi laissé le temps aux enquêtés de nous accepter progressivement. Cette situation a été quelque peu embarrassante et pesante pour certains (les pratiquants dits

« personne ressource »), en particulier pour les pratiquants engagés dans une « carrière » depuis de longues dates pour qui les sollicitations extérieures à leur monde demeurent problématiques. En effet, bon nombre d'entre eux éprouvent un ras le bol concernant les nombreuses sollicitations extérieures et journalistiques en particulier. Cette première étape a consisté dans l'établissement d'un climat de confiance entre nous, chercheur, et eux, les enquêtés. Car, comme le suggère Bodin (2004, 53), cette première étape – « la confiance » – est en réalité le premier temps de la recherche qui débouche sur deux autres, la « congruence » suivie de la « sympathie ». Enfin, avec la « congruence et la sympathie », ces seconds temps consistent alors à creuser le fond de nos questionnements et à entrer, en quelque sorte, dans la « dimension cachée » qui régule toute pratique sociale. C'est ce que nous regroupons, entre autres, sous l'appellation d'un engagement sur le terrain.

Analyse des contenus récoltés

L'analyse des contenus est opérée à partir de nos propres retranscriptions d'entretiens. Cela nécessite beaucoup de précautions de notre part. La parole de l'acteur est certes une source d'informations, mais elle peut aussi être ambiguë, confuse, détournée pour voiler l'essentiel. L'entretien est, pour nous, une source de complément à l'observation. Il est aussi utile pour saisir la cohérence ou la contradiction entre le discours et la pratique. La parole échangée est un moyen pour accéder à une certaine vérité, elle n'est pas à prendre dans son intégralité. Pour reprendre les termes de la sociologie phénoménologique, la parole, propre à chacun, témoigne de l'importance accordée à la compréhension des actes quotidiens (Schütz, 2007). Cette compréhension permet de donner du sens aux actions personnelles englobées sous l'expression de « réalité sociale » définie comme la « somme des objets et des événements du monde social et culturel, expérimentée par la pensée de sens commun d'hommes vivant en interaction » (Le Breton, 2004, 93).

L'analyse des contenus avec laquelle nous avons dépouillé les paroles recueillies ici ou là, permet avant toute chose, de mettre en évidence les significations et les expériences vécues par ces joueurs urbains au sein de leur pratique. Une analyse des contenus consiste en un examen systématique et méthodique de documents textuels ou visuels avec lesquels nous avons travaillé : il s'agit d'entretiens enregistrés ou non et de documents visuels (photographies, vidéos, tracts recueillis au sein des communautés). Notre rôle est alors de

minimiser les éventuels biais (dans la parole de l'enquêté et dans notre « insuffisance » culturelle à expliciter) pour s'assurer une « objectivité » propre au travail de recherche.

En relayant les mots de Demazière et Dubar (1997), le recours à l'analyse de contenu pose les questions suivantes : « comment utiliser des entretiens de recherche en sociologie dès lors qu'ils ne constituent pas des questionnaires déguisés mais de « vrais » dialogues centrés sur la personne rencontrée ? Comment produire, analyser et présenter ces entretiens ? Quels sont les problèmes à résoudre par le sociologue pour que les résultats de son travail soient convaincants et respectent la parole de ses interlocuteurs ? En quoi peut-on parler d'une analyse sociologique à propos d'entretiens de recherche souvent qualifiés de « non-directifs » ? » (1997, 5). Ainsi, notre volonté est de repérer dans les matériaux recueillis quelles sont les fréquences d'apparition de certains thèmes, certains mots ou idées au sein d'un même corpus de matériaux. Ou encore, de repérer à travers des « homologues structurales », une diversité de points de vue qui soit ensuite ordonnée sous la forme de thèmes relevant tous de « logiques sociales et d'univers de croyances partagées » (1997, 103) par les membres de la communauté. Une analyse « structurale » telle que nous l'avons pratiquée à notre niveau – c'est-à-dire dans sa forme la plus simple – a l'avantage, nous le pensons, de fournir le modèle d'une analyse combinatoire de la forme et du contenu.

Une analyse de contenu procède principalement en deux étapes. Tout d'abord, nous avons naturellement procédé à une première étape de constitution et de sélection des documents écrits et visuels qui questionnent l'objet de recherche et ses différentes réflexions. Cette « analyse lexicale » consiste à repérer des mots puis à souligner leur récurrence. Chaque mot relève alors d'un thème général lui-même constitué de sous-items. Cette manière de procéder permet de relever les items principaux pour notre étude (urbain/jeu/espace/identité) et encore, de repérer ce que Barthes (1966) appelait le « niveau des fonctions » (comment avez-vous été séduit par la pratique auto-organisée, et pourquoi celle-ci en particulier ?), puis le « niveau des actions » (mise en scène des personnes agissant pour et à la fois contre la poursuite des actions, comment avez-vous évolué dans la communauté ? Qui vous a permis de progresser ?, ou à l'inverse, avez-vous rencontré des difficultés ?), et enfin, le « niveau de la narration » (comment justifiez-vous votre engagement dans la communauté ?). C'est ainsi que Barthes résume sa proposition en précisant que ces trois niveaux sont liés les uns aux autres : « une fonction n'a de sens que pour autant qu'elle prend place dans l'action générale d'un actant ; et cette action elle-même reçoit son sens dernier du fait qu'elle est narrée, confiée à un

discours qui a son propre code » (1966, 12). Une fois cette première étape réalisée, il nous a fallu engager ensuite le traitement quantitatif de ces données à partir d'une « catégorisation¹⁵ » et d'une « co-occurrence¹⁶ » (Bardin, 1998) permettant alors de faire ressortir les inductions à partir des faits observés et des données récoltées. Nous avons eu recours à l'analyse de contenus afin d'opérer, grâce à elle, une fonction d'administration de la preuve lorsqu'elle repère des « noyaux de sens qui composent la communication et dont la présence ou la fréquence d'apparition pourront signifier quelque chose pour l'objet analytique choisi » (1998, 137). L'illustration de l'analyse des contenus telle que nous venons de la présenter sera effective au chapitre IV pour l'essentiel.

- Les observations sur le terrain

Le terrain est intervenu ici en amont des entretiens exploratoires et *in situ* car il a permis de nous présenter brièvement au cours des observations plus ou moins participantes ; à la fois participantes et distancées, nous allons le voir. En quelque sorte, l'individu se construit dans ses relations avec son environnement, dans les relations entretenues avec le monde environnant et le sens que le pratiquant leur attribue. Ces significations sont accessibles uniquement par l'observation de gestes, postures, paroles, mais aussi éventuellement des silences qui marquent la situation à un moment donné. C'est ainsi que les significations données sur le fait de descendre en souterrain ou bien de chuter du haut de la tour Montparnasse représentent le vécu des acteurs tels qu'ils se donnent à nous au fur et à mesure de cette enquête qui s'étale sur plusieurs années.

Cela suppose la mise en place d'observations participantes dans les souterrains de la ville de Paris mais également, une observation (sans participation) sur les « spots » urbains de base jump à Paris. Nous avons donc eu accès à une première descente souterraine qui s'est présentée sous la forme d'un test avec le groupe. Bien entendu, nous n'avons pas eu accès, d'emblée, à des sites idylliques ou à des endroits tenus secrets, mais nous avons dû faire nos preuves dans un réseau de labyrinthes ; il fallait prouver notre intérêt pour le groupe mais

¹⁵ « La catégorisation est une opération de classification d'éléments constitutifs d'un ensemble par différenciation puis regroupement par genre (analogie) d'après des critères préalablement définis » (Bardin, 1998, 150).

¹⁶ « La co-occurrence est la présence simultanée de deux ou plusieurs unités d'enregistrement dans une unité de contexte » (1998, 144).

aussi notre sang froid et notre calme sans pour autant manquer de lucidité. Ce ne fut pas facile... A commencer par la première tâche, délicate pour toute personne n'ayant jamais manipulé une plaque d'égout dans sa vie. Cela consiste à soulever la plaque à l'aide d'un mousqueton accrochée par une cordelette ou bien, dans certains cas beaucoup plus rares, la fameuse barre de fer utilisée par les professionnels et spécifiquement prévue à cet effet, les pratiquants nomment la « *barre de l'égoutier* ». Eviter le ridicule était la principale motivation qui nous a finalement conduit à ne soulever qu'une infime partie de cette fameuse plaque. Sans le savoir sur l'instant, nous n'avons pas été entièrement ridicule si nous en croyons les difficultés de quelques autres pratiquants à entre-ouvrir de quelques centimètres cette fameuse plaque aux accents de « sésame ouvre toi ! ». Mais, nous l'avons appris quelques temps plus tard, cette tâche n'est facile pour personne y compris pour les pratiquants ayant quelques descentes à leur actif. Viennent ensuite les premières déambulations dans les premiers mètres de la galerie. « Ne surtout pas montrer un semblant d'hésitation et de peur ! » : pensions-nous. Il n'en est rien ! Bien au contraire, ne pas laisser transparaître le moindre sentiment humain n'est aucunement valorisant ici. L'homme n'est qu'un être soumis aux aléas du terrain de jeu et aux difficultés que ce dernier nous renvoie. Notre stratégie de départ était donc mauvaise... Une des raisons pour lesquelles nos premiers contacts se sont nettement moins bien passés sur les autres terrains d'enquête réalisés plus tard dans le travail même si certaines pratiques n'ont été intégrées à l'analyse que tardivement, nous pensons notamment aux premiers essais de *parkour* où la peur du ridicule était encore plus forte que dans la communauté souterraine... Un fort accent de virilité masculine y était sans doute pour quelque chose. Cependant, nous nous en sommes rendu compte suffisamment tôt pour corriger le tir et modifier nos premières participations observantes. Bref, un jeu s'est rapidement mis en place. Bien que la découverte d'un nouveau milieu nous a impressionné de temps à autre, il ne fallait montrer que très peu de signes de faiblesse ou de doute, auquel cas notre observation n'aurait pas été pertinente car beaucoup trop contrainte par l'émotivité envahissante. L'observation des gestes, des initiatives, des discours, des réflexions, des repas (bon nombre de « *gueuletons* » y sont organisés) ont donc fait partie de nos observations au même titre que l'émotivité de chacun.

Pour rendre compte de ces observations, il a fallu construire des grilles qui nous permettent d'explorer les processus sociaux ; tout en effectuant cet aller-retour qui marque l'intérêt de notre position d'observateur tantôt participant, tantôt distancié. Ces observations se sont

avérées très complémentaires des entretiens et riches d'informations venant confirmer, renforcer, ou à l'inverse, infirmer ce que les acteurs interrogés nous disent.

Par exemple, l'aspect communautaire qui émerge des entretiens et observations permet aux enquêtés de se « *connaître et surtout de se reconnaître dans le monde du dessous* [activité souterraine] (S1¹⁷, Spéléologue urbain, 41 ans) ». Sans observation ni participation active, comment comprendre que l'organisation relève de conventions (recrutement de « nouveaux », respects des lieux, liens entre les forces de l'ordre et la communauté souterraine, secrets relatifs aux « spots » de pratique) ? Car, cette organisation révèle à elle seule tous les idéaux et les revendications auxquelles nos enquêtés adhèrent : droit à la ville, liberté de circulation et de mouvement, auto-organisation.

Quatre domaines ont été mobilisés dans le travail d'observation, de description et d'interprétation :

- la place ou le rôle du corps (position, éloignement, rapprochement, ouvert vers l'extérieur, membres, etc.)
- le ou les outils que l'acteur mobilise (matériels, cartes, systèmes d'éclairage, voile, sacs, etc.)
- la matière sur laquelle le sujet s'exerce préférentiellement (terre, eau, pierre, air, asphalte, etc.)
- la motricité (sauter, ramper, courir, marcher, se courber, etc.)

Notre analyse porte essentiellement sur ces quatre éléments qui correspondent au premier abord à un ensemble de caractéristiques pouvant révéler une construction de sens par, et pour, le sujet lui-même afin de ne pas y perdre la face. Ce travail d'observation, à la fois participante et distanciée, permet d'appréhender « la société telle qu'elle est perçue du dedans par les acteurs sociaux » (Laplantine, 1996, 20). L'expérience permet, dans ce cas là, d'anticiper et de vivre le phénomène en question avec, très certainement, un savoir propre qui permet à l'observateur de conduire sa recherche sans surprise (Hughes, 1996, 279), dans une posture réflexive.

Une meilleure compréhension est réalisée en suivant un pratiquant urbain dans sa déambulation urbaine, qu'elle soit « au-dessus » ou « au-dessous », et dans sa quête du droit à la ville. Ce n'est pas une chose aisée. En revanche, se munir d'une grille d'observation nous a

¹⁷ Les extraits d'entretiens seront tous codés de cette manière. Le détail des codages est précisé en annexe.

largement facilité la tâche. La prise de notes s'est essentiellement déroulée à l'aide de grilles, de tableaux qui sont définis au préalable à partir des données récoltées au fur et à mesure que l'enquête progressait afin de ne rien laisser échapper, d'entraîner des détails *a priori* anodins. *Ex post*, il s'agit de tenter d'analyser ce qui a été coché, gribouillé et annoté sur les grilles elles-mêmes. Comme l'observation suppose de retenir un grand nombre d'informations (organisation de l'espace, décompte de personnes, trajectoires dans l'espace, extraits de conversations, etc.), la prise de notes sur place peut constituer un outil productif qu'il est essentiel d'organiser pour éviter de passer à côté des indices qui risqueraient de se perdre. Ici, dans le cadre des observations non participantes, la prise de notes s'effectue sur le vif. C'est la manière utilisée pour les observations réalisées avec les *base-jumpers* notamment. Pour les autres pratiques urbaines, nous avons eu recours au carnet ethnographique. Ces grilles regroupent ainsi les items présents dans les premiers entretiens, puis, sont progressivement affinées selon les nouvelles questions et autres items « surgissant » au fur et à mesure que l'étude progresse. Voici par exemple quelques points sur lesquels nous avons focalisé nos observations et récoltes d'informations :

Figure 4 : exemple de grilles d'observations

Le corps	<ul style="list-style-type: none"> -relation avec partenaires -attitudes (fermées, ouvertes : exemple du positionnement des membres supérieurs) -échanges non verbaux <p style="text-align: center;">↓</p> <p style="text-align: center;">INTERACTIONS EN COURS</p>
L'espace	<ul style="list-style-type: none"> -marqueurs/inscriptions -déambulation : préparation, hasardeuse -vocabulaire utilisé
Le temps	<ul style="list-style-type: none"> -durée de la pratique (mesurée, délimitée) -moments de la journée/semaine/week-end -déambulation active et continue/passive c'est-à-dire alternée entre des états actifs et passifs
La motricité	<ul style="list-style-type: none"> -recours aux chiffres (comptage) -positions corporelles (debout, assis, allongé, saut, accroupi, grimpe, accroche, marche, course)
Le lexique	<ul style="list-style-type: none"> -échanges verbaux (langage spécifique/technique)
Divers	<ul style="list-style-type: none"> -autres renseignements fournis au fur et à mesure de l'observation (documents, échanges, discussions, etc.)

Nous avons donc choisi d'opter pour deux points de vue différents afin d'observer nos pratiques et leurs pratiquant(e)s. Ainsi, prendre les individus un à un et les suivre dans leurs déambulations nous a semblé davantage bénéfique que de ne prendre qu'un lieu comme point fixe. Nous avons essayé de changer de position et d'entrer dans le rôle de la participation observante afin de voir la diversité des situations cette fois. Le thème centré autour du droit à la ville et de la déambulation corporelle (le mouvement) étant central, nous avons opté pour cette variété de « point de vue » comme le préconisent Schatzman et Strauss (1973) : rester à la même place afin de recueillir des données comparables, multiplier les positions différentes et enfin, prendre les personnes comme objet d'observation.

- Le carnet ethnographique

Aux difficultés imposées par le terrain vient s'ajouter la capacité à la fois de prendre en considération certains éléments tenus « cachés » ou présentés comme sans importance par certains individus du groupe, et de prendre en compte des éléments qui ont échappé à la prise de notes par manque de temps ou de possibilité *in vivo in situ*. Notre posture vigilante incite, au contraire, à retenir ce qui a été entraperçu, senti, touché ou encore éclipsé au profit de discours davantage cadrés. C'est la raison pour laquelle, nous avons tenu à organiser nos prises de notes complémentaires sous la forme du carnet ethnographique. A l'image du « carnet ethnographique d'un apprenti boxeur » (Wacquant, 2002), il s'agit de compléter les informations recueillies par les entretiens et les observations mais aussi de rompre avec une posture qui fait soit de l'intégration soit de la distanciation un vecteur biaisé de résultats erronés. Bien au contraire, notre souci est de suggérer provisoirement comment la spéléologie urbaine et le *base jump* urbain font ici sens « dès lors qu'on prend la peine de s'en approcher d'assez près pour (les) saisir avec son corps, en situation quasi expérimentale » (2002, 10). Cette posture qui mêle les matériaux ethnographiques et l'analyse sociologique a pour but de communiquer les déterminations cachées et les expériences vécues, les facteurs externes et les sensations intérieures qui, en se mêlant » (p.10) font des espaces ludiques la trame du territoire ludo-sportif.

Accumulations de détails, de schémas, de flèches ou encore de notes écrites à la va-vite, ce carnet revêt toute son importance au moment de l'éloignement, de la distance opérée entre nous et le terrain. Les notes découlent uniquement de nos représentations et interprétations et non plus de discours indigènes. Dès lors, après avoir noté ce que l'observateur « voit » en

immersion, le carnet sert à « faire voir » cette fois ce que l'immersion révèle. Tout le travail d'interprétation sociologique se situe au sein de cette délicate phase de compréhension, au sens herméneutique, de ce que signifie le rapport au temps et à l'espace particulier pour le pratiquant.

Le carnet nous a été utile pour retranscrire après la pratique certaines actions motrices qui ne nous ont pas permis de continuer les observations annotées tout en participant à la déambulation du groupe avec lequel nous étions. Que ce soit avec le *parkour* où, bien évidemment, les bras et mains sont mobilisés... nous n'avions pas d'autre choix que de retenir le maximum d'informations (les encouragements des pairs, les précisions techniques de certains, les ricanements des autres, etc.) et de les annoter seulement par la suite. Les premières sorties effectuées avec le groupe de spéléologues urbains nous ont offert le même lot de surprises tant le recours aux gymnastiques et autres contorsions corporelles nous ont rapidement passé l'envie d'annoter en direct. Concentré sur les tâches à réaliser... nous ne pouvions nous permettre de « faire semblant ». La première sortie de souterrain est à ce titre riche en souvenirs tellement la scène était propice aux nombreuses annotations. Sortir de la galerie soulevant par en-dessous et avec son dos la plaque n'est pas une mince affaire la première fois que vous y êtes confrontés... Les autres pratiquants le savent bien, ils en ont profité pour nous faire passer le « test »... et voir si nous maîtrisions le retourné acrobatique suspendu à une échelle et pousser cette plaque, non pas avec le dos – chose qui a suscité la moquerie des pratiquants – mais avec nos pieds, la tête en bas. A ce moment là, il n'y a aucune chance de se contenter d'observer et de noter des détails ici ou là, il faut le faire sans demander notre reste... Les quelques feuilles de « route » sont alors rangées au fond de nos poches, il ne reste que les souvenirs.

Ainsi, notre méthodologie ne fait preuve d'aucune innovation en ce qui concerne la tenue du carnet ethnographique. En revanche il nous a été utile pour retranscrire les renseignements, toujours en rapport aux grilles d'observations, les discussions entre groupes que nous ne pouvions annoter en direct. Le temps de l'écriture est alors un moment intense où nous n'avons pas d'autre choix que de revivre ce que nous avons vécu quelques temps auparavant. Les souvenirs et quelques anecdotes se bousculent sans cesse. Ils constituent donc le cœur de ce carnet ethnographique, là où les émotions ne sont pas encore retombées. Le travail d'interprétation et celui de l'écriture ne prendront place qu'ultérieurement.

3.2 ...et de la « distanciation » comme travail épistémologique

Aller sur le terrain, se rendre sur les lieux du jeu, observer et participer (uniquement pour la spéléologie urbaine), s'imprégner autant des dimensions évidentes de l'expérience que de celles, insoupçonnables, dissimulées ou non, impliquait la longue durée et s'imposait l'idée d'une présence qui tiendrait plutôt dans de courts séjours répétitifs afin de favoriser les interrelations, la co-présence avec l'indigène. Cette posture, oscillant entre « engagement et distanciation », a été celle de l'observation participante distanciée, comme tentative pour « s'établir au plus près des altérités en présence [...] se situer dans un équilibre instable entre empathie et différence afin d'établir un rapport où l'Autre a des possibilités réciproques de dialoguer, de connaissances¹⁸ » et ayant comme unique objectif de construire une démarche réciproque dans l'administration de la preuve scientifique. Cette posture incite volontiers à circuler entre le point de vue *emic* (acteur/usager) et le point de vue *etic* (observateur) (Bromberger, 2004, 119). Soit, une posture réflexive de l'observateur développant une démarche inductive avec le risque de glisser vers une forme d'« auto-ethnographie » dans un cas ou bien une trop grande distance avec l'objet dans l'autre cas. C'est ce que la socio-anthropologie distingue notamment entre une observation impliquée et une autre distanciée (Bouvier, 1995).

De la même manière, le processus de distanciation qu'Elias (1983) préconise au niveau de l'analyse est justement d'une très forte valeur heuristique à la compréhension des ambivalences notamment car la différenciation qu'il effectue entre un engagement sur le terrain composé d'émotions et une distanciation marquée par le retrait de toute caractéristique « subjective » et irrationnelle correspond, nous le pensons, à la démarche scientifique située au plus près de la réalité issue du terrain et de celle distanciée retranscrite sur le papier. Notre position distante adoptée au moment de l'écriture de la thèse doit ainsi rendre compte de l'action des processus consistant à dédoubler son regard entre une expérience intimement vécue et une représentation mise à distance.

¹⁸ Bouvier P., (2000), La socio-anthropologie, p. 70

Il faut maîtriser la recherche menée de manière rationnelle, non émotionnelle, c'est-à-dire distanciée, non engagée, dans le sens de Norbert Elias. La science, nous dit l'auteur doit s'inscrire dans un processus de distanciation et de contrôle des affects ramenés des terrains de recherche. Le cas échéant, des terrains de recherche empirique. C'est bien dans ce « contrôle » que se situe l'ambivalence identitaire et corporelle vécue à la fois par les enquêtés et qu'ils disent rechercher et bien entendu, et celle que nous avons nous-même vécu sur nos terrains.

Enfin, la caractéristique essentielle qui ressort de cette question du contrôle est que ces deux pôles (engagement/distanciation) se pensent en commun, ensemble et non de manière isolée. C'est seulement à travers ce double processus que le projet socio-anthropologique prend sa valeur. Et, par là même, que la trame avec laquelle nous menons cette étude combine à la fois la « neutralité axiologique » et le principe réflexif de l'engagement/distanciation. Car, si Weber émettait quelques réserves sur la pratique de la recherche et de l'application *stricto sensu* de son « idéal », la pensée éliásienne nous permet quant à elle de dépasser les approches durkheimienne et wéberienne sur la réalité du monde social lui-même fragmenté en sous-mondes interdépendants. Cependant, la posture adoptée ici ne rend pas compte d'un engagement au sens politique du terme et de sa mise en œuvre dans le monde social concret – comme P. Bourdieu¹⁹ a pu le démontrer sur certains faits sociaux critiques notamment où la frontière engagement/distanciation devient alors floue, mais plutôt pour signifier la posture et le rapport qu'entretient le chercheur avec son objet au sens d'une anthropologie réflexive et /ou réciproque.

De cette manière, le travail de distanciation opéré dans un second temps nous conduit à entreprendre la conversion du terrain et de l'observation participante vers la version finale du texte écrit qui recensera des descriptions et des citations sélectionnées en fonction de notre méthode socio-anthropologique (Olivier de Sardan, 2003). Enfin, voyons précisément comment l'engagement et la distanciation fonctionnent en couple complémentaire :

¹⁹ Bourdieu, P., 2001, *Pour un savoir engagé*, In Contre-feux 2, Paris, Liber-Raisons d'agir, pp.33-40

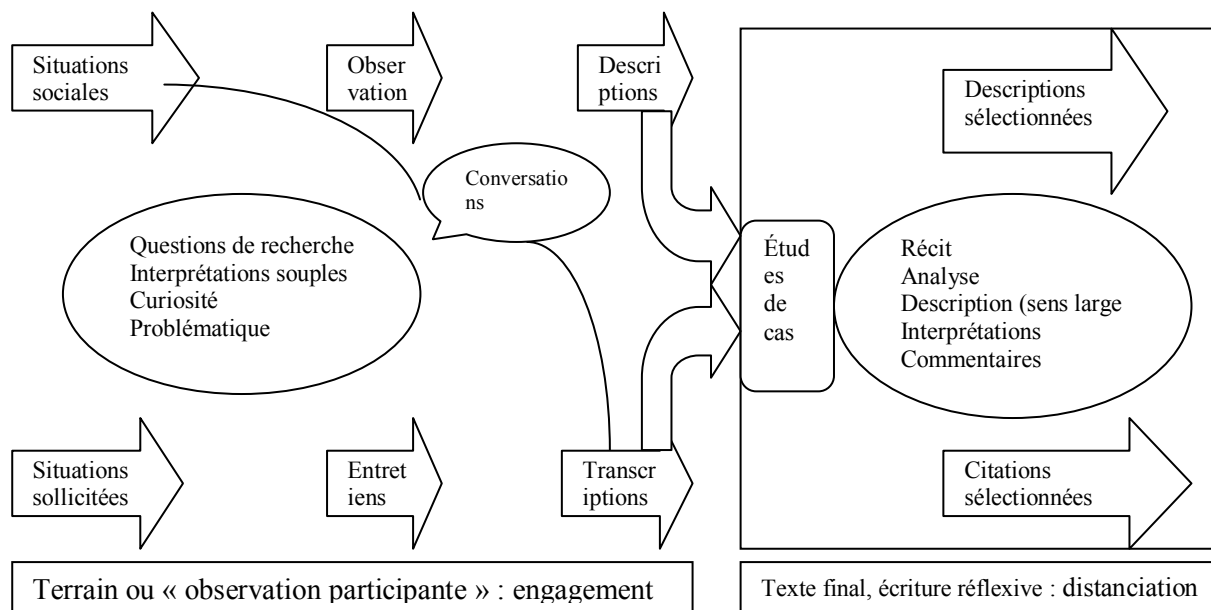


Figure 5 : Couple Engagement-distanciation en socio-anthropologie (d'après Olivier de Sardan, 1995)

C. Un terrain d'enquête : le cas de la ville de Paris

Le choix du terrain s'est imposé. Pourquoi Paris et pas Rennes, ou ailleurs ? Deux raisons majeures expliquent ce choix. La première concerne le prolongement de notre première recherche engagée sur le *base-jump* et la différenciation entre une pratique dite « naturelle » et l'autre « artificielle » ou urbaine. Certains de nos enquêtés se rendaient alors de temps en temps à Paris pour y pratiquer des sauts urbains. Nous avons été particulièrement curieux lors de ces premières approches pour aller fouiller encore un plus loin et découvrir ce que Paris représente à leurs yeux.

La seconde raison intervenue dans le choix de ce terrain parisien vient du fait que la ville est la plus grande métropole française et représente par la même une source innovante pour enquêter sur les « nouvelles » pratiques ludiques et sportives en milieu urbain. Un éventail aussi large de pratiques sociales et culturelles innovantes ne figure pas, à notre connaissance, sur d'autres sites urbains français si ce n'est quelques groupes ou sites de pratiques dispersées ici ou là.

D. La question du choix et du lieu des activités

Nous avons fait le choix d'étudier notre terrain dans le cadre de quatre pratiques *a priori* différentes. Et pourtant sur le plan symbolique, les quatre se rapprochent. Deux d'entre elles valorisent une chute du haut vers le bas, qu'il s'agisse d'une chute au sens propre (saut en parachute) comme au sens figuré (circulation entre le « monde du dessus » et le « monde du dessous » en spéléologie après une descente sous le niveau usuel du seuil de vie, la surface terrestre). Les deux autres concernent plutôt la déambulation, sorte d'errance dans la ville.

Nous avons donc suivi nos nouveaux partenaires au cours des déambulations sur différents sites urbains de la ville de Paris :

- Quartier de la Défense
- Quartier Montparnasse
- Arrondissements Souterrains (12^e, 13^e, 14^e, 15^e, 16^e, 20^e)

Les lieux de la spéléologie urbaine à Paris

Le 4 avril 1777 est créée l'Inspection Générale des Carrières (IGC), chargée de répertorier et de consolider les carrières de la capitale. Les équipes de l'IGC vont faire des souterrains parisiens l'un des ensembles architecturaux les plus importants de France, et leur donner l'aspect que nous leur connaissons maintenant. Les galeries sont de deux types : domaine privé et domaine public. En effet, l'IGC ne prend en charge que la consolidation des galeries sous le domaine public. La consolidation des vides sous les propriétés privées est du ressort des propriétaires. Il y a d'abord 135 kilomètres de galeries d'inspection : 91 sous les rues et 44 sous les jardins et autres bâtiments publics. Ces galeries sont donc régulièrement inspectées par l'IGC. De plus, 150 kilomètres de galeries subsistent sous les domaines privés. Au total, presque 300 kilomètres de galeries. Les galeries d'inspection se trouvent principalement sous la rive gauche de Paris et représentent des lieux mythiques aux yeux des pratiquants :

- Grand réseau du XIV^e arrondissement (XIV^e, XV^e nord, Ve, VI^e) : 100 kilomètres
- XIII^e arrondissement : 25 kilomètres
- XVI^e arrondissement (carrières de Chaillot, réseaux de Passy) : 7 kilomètres

- XII^e arrondissement : 200 mètres

Les carrières souterraines²⁰ s'étendent, avec environ 300 km de galeries, sous les 5^e, 6^e, 8^e, 12^e, 13^e, 14^e, 15^e, 16^e, et 20^e arrondissements. Le réseau le plus étendu, situé sous les 5^e, 6^e et 14^e arrondissements, est long d'une centaine de kilomètres. Ils sont généralement situés sur des vestiges historiques.

Les lieux du base-jump à Paris

La métropole parisienne regroupe quelques tours ou autres monuments touristiques que les sauteurs définissent comme de véritables « trophées ». La caractéristique principale de ces architectures réside dans la hauteur de construction et bien entendu, leur situation au cœur d'un centre urbain. En effet, la tour Montparnasse située au sud-ouest de Paris a été durant de nombreuses années la tour de bureaux la plus haute d'Europe avec une hauteur de deux cent dix mètres. Elle est d'ailleurs la cible de quelques escaladeurs et notamment le grimpeur urbain très médiatisé, Alain Robert surnommé « l'homme araignée ». Dans le même temps, elle est devenue la cible des *base-jumpers* urbains. La grande Arche de la Défense figure également parmi les cibles des *base-jumpers* urbains. Monument situé dans le quartier Ouest de Paris, elle représente une hauteur de cent douze mètres. A la différence de Montparnasse, la Défense est beaucoup plus facile d'accès aux sauteurs, car le sommet est ouvert au public, les barrages de sécurité sont ici moins éprouvants à défier. Enfin, dernier « haut-lieu » du *base* urbain à Paris, la tour Eiffel s'élève à une hauteur avoisinant les trois cents mètres. Les acteurs ont pris l'habitude de sauter la tour à une altitude comprise entre le deuxième (cent quinze mètres) et troisième étage (deux-cent-soixante-quinze-mètres). Ce qui représente pour ce genre de saut, une chute d'à peu près trois ou quatre secondes avant l'ouverture du parachute. Ces sites urbains sont donc intéressants pour les sauteurs de par la hauteur de ces constructions, mais aussi pour l'intérêt que représente le défi d'une telle architecture urbaine en plein centre de Paris.

Conclusion au chapitre premier

De fait, cette étude souhaite, avant tout, mieux comprendre le regard qu'ont les pratiquants sur leur activité et quels sens sociologiques se dégagent de ces « nouveaux » jeux de la cité. A la fois pour les acteurs engagés dans la démarche d'appropriation urbaine mais

²⁰ Un petit rappel historique concernant ces carrières figure en annexe.

aussi pour les observateurs extérieurs que nous sommes, à l'affût de pratiques « nouvelles », révélatrices des manières d'être en société et des rapports contemporains entre espaces et sociétés (Augé, 1992). De manière générale, cela concerne la compréhension des liens actuels entre le « sport » et la société par un apport sans cesse renouvelé de connaissances fines sur notre société. Nous croyons, comme l'ont souligné Elias et Dunning (1994) que l'analyse des formes de jeux sportifs (qu'ils soient de type agonistique ou autre) est une « clé de la connaissance de la société » (p. 25) analysée.

Au fil des chapitres, nous verrons que ce dont parlent ces acteurs des espaces urbains quand ils disent « jouer » n'est rien d'autre qu'une manière de revendiquer un jeu fondamentalement ludique mais pris très au « sérieux » car il est, pour eux, une façon d'être au monde, un monde particulier qui joue – de par sa distance et sa différence - avec les autres mondes de la vie sociale. Les pratiquants se fabriquent une identité sociale, prenant la forme du « secret », qui est à la fois distanciée des cadres « normaux » de la société mais qui se trouve en confrontation directe avec l'identité professionnelle, davantage « publique ». C'est dans ce « bricolage » que la question des trajectoires personnelles peut être pertinente pour comprendre la forme de socialisation communautaire mise en œuvre sur les territoires ludo-sportifs. Et toujours à partir de ce « bricolage » identitaire, comment une entrée par le spatial – avec les notions de territoire et de territorialisation – peut-elle nous éclairer encore davantage sur la question d'une incorporation entre une culture et un territoire ? Ou bien de penser cette fois-ci - avec une entrée par l'observation des acteurs - les territorialités ludo-sportives comme un espace sur lequel les pratiquants agissent (le territoire *agi*) et un territoire ludo-sportif agissant à son tour sur les identités personnelles des pratiquants (le territoire *agissant*) ?

Finalement, cet ensemble de questions conduisent à la réflexion suivante : les territorialités ludo-sportives sont-elles des espaces d'interactions organisationnelles entre une culture « sportive » et un espace de pratiques dans la mesure où les pratiquants ne « consomment » pas seulement l'espace, mais le marquent par une « projection d'appropriation » et de sens (Bourdeau & *al.*, 2004) ?

CHAPITRE II

Une société sportive en mutation

*Regard sur les pratiques ludo-sportives contemporaines
marquées par une (sous)culture urbaine*

« Ce n'est plus l'homme en général qui fait maintenant la valeur de l'individu, mais justement l'unicité et l'originalité de chacun. L'histoire de notre temps est celle de la lutte entre ces deux manières de définir le rôle du sujet à l'intérieur de l'ensemble, celle de leurs imbrications variables. La fonction de la ville est de faire place à la querelle et aux tentatives d'unification de ces deux tendances dans la mesure où le contexte particulier qu'elle représente leur donne à toutes les deux des occasions et des raisons de se développer (...) Dans cette mesure, notre tâche n'est pas d'accuser ou de pardonner, mais seulement de comprendre ». Simmel G., (2007), **Les grandes villes et la vie de l'esprit**, Paris, Editions de l'Herne, pp. 42-44.

L'objectif de ce chapitre est de présenter une réflexion sur les modifications (si ce n'est les mutations) sociétales et leurs impacts, leurs relations pour les transformations des pratiques corporelles actuelles. Il s'agit donc de proposer une lecture et une observation d'ensemble des pratiques et de la société. Cette présentation constitue un premier regard qui engage vers l'ouverture de l'« œil sociologique²¹ » afin de dégager cette recherche, autant que faire se peut, des jugements moraux, représentations collectives ou croyances, bref, des « *praenotiones vulgares* » (Durkheim, 1895). Cette notion « d'œil sociologique » est, pour nous, l'occasion de porter du sens à ce que nous observons au cœur de la cité, à savoir une diversité de pratiques sociales et culturelles. Pour Bourdieu il s'agit de « porter sur la réalité la plus ordinaire un œil sociologique (...) c'est-à-dire un regard à la fois rapproché et attentif aux traits pertinents²² » qui nous entourent.

Ce premier regard permet, ainsi, de prendre la mesure des transformations qui mettent en scène, dans de multiples activités corporelles, des individus réunis autour de manières de faire et d'être ensemble qui leur sont propres. Ce chapitre est alors l'occasion de voir si les formes de jeux urbains présentées ici incarnent une forme contemporaine de « faire du sport » comme nous l'avons introduit à l'entame de ce travail. Sur un autre terrain, l'engouement pour les pratiques de pleine nature révèle déjà que la transformation des cultures sportives a été marquée par le passage d'une « culture digitale » (affrontement, marquage institutionnel, performance quantifiée) à une « culture analogique » (espaces interstitiels, communautés, défi) qui stimule alors l'invention de nouvelles modalités de pratiques (Loret, 1995). Ce qui incite à l'exploration de nouveaux espaces et à la production de nouveaux sites de pratiques comme nous le formulons à travers l'hypothèse de la territorialisation (l'espace urbain et péri-urbain est à envisager comme tel). Ici, l'ancrage dans l'espace des pratiques urbaines (sociales, corporelles, etc.) *a priori* formel marque l'émergence de systèmes de valeurs détournées (par l'appropriation/détournement urbain) qui questionnent ces actions ludiques et sportives. En effet, montrer que certains usages

²¹ « Faire de la sociologie, c'est (...) acquérir un œil sociologique, considérer le monde autrement, refuser la vision dominante » Voutat B., *Pierre Bourdieu : penseur d'une liberté possible*, paru dans *Le Courrier*, 2 février 2002.

²² Bourdieu rendant hommage à Erving Goffman dans *Libération*, 2 décembre 1982. C'est encore ce que Bourdieu définit lui-même comme étant la « conversion du regard sur le monde social », ce qui demande une « conversion de toute la vision ordinaire du monde social qui s'attache aux seules choses visibles », p. 41 In Bourdieu P. (1982). *Leçon sur la leçon*, Paris, Editions de Minuit.

spécifiques du corps s'articulent avec des transformations globales de la société nous semble être le point de départ pour prendre en compte la notion d'« ambiance sociale²³ » ou encore de contexte sociologique²⁴ comme révélateurs de l'esprit du temps. L'articulation de ces deux notions semble illustrer la pluralité des usages culturels et sociaux du corps aujourd'hui.

Notre objet de recherche s'oriente, ainsi, progressivement vers la compréhension du quotidien et d'expériences ludiques en milieu urbain de quelques individus. Pour la sociologie, cela revient à prendre en compte un quotidien composé de territoires d'identifications pluriels que nous percevons alors comme une forme évolutive d'entrecroisements de l'individuel et du collectif. D'une certaine manière, nous nous interrogerons sur les « conditions collectives [avec lesquelles ces activités révèlent un] exister-ensemble sous des angles aussi bien sociologique, anthropologique que socio-anthropologique » (Bouvier, 2000, 11).

Notre problématique entend saisir les regroupements de joueurs des espaces urbains comme un ensemble né d'une pratique ludique. Cette approche socio-anthropologique est à nos yeux un outil heuristique dans le sens où la réunion d'une science du proche (comme étude des sociétés modernes) et d'une autre comme science du lointain (analyse des sociétés traditionnelles) forment ensemble une méthode utile à l'observation des transformations de notre monde contemporain. En particulier celles qui interrogent et questionnent certaines « problématiques élaborées pour des sociétés relevant non plus du proche mais de l'éloigné, [et cela] d'autant plus que nous assistons à des recouvrements d'univers, ceux du même et de l'Autre, domaines hier encore bien distincts » (Bouvier, 1995, 19).

²³ Maffesoli M., (1994), L'ambiance sociale, Le réenchantement du monde. La métamorphose contemporaine des systèmes symboliques, Tacussel P. (dir.), Paris, L'Harmattan « mutations et complexité », p13-24 ; Amphoux P., Thibaud J-P., Chelkoff G., (2004) Ambiances en débat, A la croisée, collection Ambiances ambiance.

²⁴ Lahire B. (1996) La variation des contextes en sciences sociales, Annales HSS, n°2 mars-avril, p. 381-407

Comment comprendre que l'émergence des formes de jeux urbains (« quasi-jeux » et « jeux hors-institution »²⁵) se nourrit directement du contexte sociologique actuel ? Ambiance sociale, atmosphère ou bien encore contexte sont des termes utiles pour saisir un espace particulier (ici les territorialités ludo-sportives) et « s'interroger sur l'atmosphère qui le baigne et lui permet d'être ce qu'il est » (Maffesoli, 1994, 13).

A. Du jeu traditionnel au « sport »

1) Sur la définition de l'objet : « sport » et jeu urbain, une différenciation socio-historique ?

Les Activités Physiques et Sportives (APS), dans leur acception globale, « disent » la société dans laquelle elles s'intègrent : développement économique, niveau éducatif et culturel, rapport entre travail et loisirs, temps libres et utilisation de ces temps sociaux, etc. En même temps, elles renseignent l'observateur sur les traits culturels, les finalités et les modalités qui correspondent et distinguent, globalement les sociétés, mais également les individus, à travers chaque modèle praxéologique que ces pratiques soient individuelles/collectives, d'affrontements/de coopérations, instituées/autonomes, compétitives/ludiques, etc. L'étude des APS, éléments de la culture au sein d'une société donnée, renseigne également sur la répercussion de la pratique sur la vie des individus et ses interrelations entre idéologie personnelle et sphères sociales (Coakley, 2004), tout autant qu'elle informe sur l'interpénétration complexe entre normes sportives et normes sociales, les unes influençant, au sein des sociétés occidentales modernes, largement les autres et *vice versa* (Duret, Bodin, 2003). Dès lors, il semble légitime de considérer les APS, pratiquées dans des espaces informels, comme un exceptionnel laboratoire d'analyse des ressources individuelles, contribuant ainsi au contrôle de sa propre existence pour la rendre significative. Le versant « obscur²⁶ » de la vie sociale ainsi éclairé doit fournir de précieux indices sur les transformations et constructions sociales contemporaines.

²⁵ En référence à la classification ludomotrice effectuée par Parlebas P., (1981), Contribution à un lexique commenté en science de l'action motrice, Paris, Édition INSEP.

²⁶ Par obscur, nous entendons la part très peu significative de l'analyse de la vie sociale souterraine au sein des sciences humaines et sociales. La sociologie de l'imaginaire ayant déjà identifié cet objet de recherche par l'expression de « centralité souterraine » entre autres (voir M. Maffesoli, M. Xiberras) ou dans une approche différente, voir J. Duvignaud et la définition qu'il donne de l'anomie en se référant au désordre social. P. Sansot, quant à lui exprime cela avec le concept d'« univers polyrythmique ». E. Goffman, dans une toute autre perspective, évoque à son tour le concept de « vie souterraine » pour y analyser les institutions totalitaires.

Dès 1934, Mauss montrait que les « techniques du corps », loin de se résumer à de simples pratiques corporelles ou des performances technico-physiques, participent à l'élaboration des cultures et sont des éléments culturels à part entière. Le traitement culturel du corps doit donc, à ce titre, être considéré comme une manifestation majeure des différences culturelles. Quelles sont celles qui marquent profondément la rupture entre le sport et le jeu, ou bien, comment identifier les formes de jeux urbains comme une nouvelle forme de « sport » ? Ainsi, par élimination, en quoi les pratiques observées seraient des « non-sports » (quasi-jeu, jeu de rue, etc.) ?

L'espace ludique des formes sociales des pratiques physiques accepte maintes variations. Ce sont alors les APS qui sont à décliner selon la situation motrice permettant de différencier le sport du jeu. Cette distinction nous conduit alors à parler de pratique ludosportive pour plusieurs raisons. Du jeu informel et libre aux activités physiques institutionnelles, la palette des activités conduit à une pluralité de définitions qui ne sont pas forcément compréhensibles et identifiables pour les observateurs extérieurs. Afin de réduire ce flou, il faut se demander s'il existe aujourd'hui une forme contemporain du « sport » qui ne serait pourtant pas si nouveau si l'on se réfère à certains traits intrinsèques aux jeux anciens ? Or, l'élargissement de cette même palette en fonctions de nouvelles exaltations, de nouveaux pratiquants et du temps consacré au loisir doit nous amener à repenser la réalité, faite à la fois de jeux sportifs mais aussi de jeux hors institution qui émergent sans cesse.

Dans son acception large, le sport est donc entendu comme une activité qui réunit majoritairement les quatre critères suivants²⁷ : la situation motrice, le système des règles, le cadre compétitif et l'institution. Trois de ces caractéristiques éliminent d'emblée les pratiques analysées ici, car les jeux urbains sont davantage libres des empreintes institutionnelles régulant l'activité. Seule la situation motrice est engagée, nous y reviendrons au cours de ce chapitre.

²⁷ Parlebas P., (1999), Jeux, sports et sociétés. Lexique de praxéologie motrice. Paris, Editions INSEP.

1.1 Jeux modernes de la cité et jeux anciens, des similitudes ?

Une première approche consiste à analyser les critères qui font que le jeu urbain est organisé comme tel. Le jeu sportif hors institution est alors différent selon six critères que nous empruntons à Duret et Augustini (1993) lorsqu'ils ont défini le « sport de la rue » (140) par :

- une pratique en continuité avec la vie quotidienne
- un temps de préparation quasi-nul marqué par l'absence d'entraînement
- un règlement négociable,
- une organisation par défi,
- une diffusion des « résultats » par la rumeur (forums Internet par exemple, tracts, etc.)
- une temporalité sur l'année, au « coup par coup »

Cette distinction opérée entre le sport et le jeu hors institution permet de se demander s'il n'y a pas un « certain archaïsme et un retour aux jeux anciens dans les pratiques sportives de la cité qui interdit tout échange avec les autres, ou plutôt qui crée des processus de séparation en exacerbant les processus identitaires » (Bodin, Debarbieux, 2001, 27). Au fond, le jeu urbain ou jeu de la cité décrit ici n'est-il pas à sa manière une forme de « sport » de résistance, une sorte de « sport » contre la domination (2001, 28) ? Les jeux anciens sont essentiellement composés de liberté et de ritualité, de dureté et d'exaltation de certaines valeurs (virilité notamment), d'expériences risquées, etc. (2001, 17), or, en abandonnant progressivement ce modèle pour une institutionnalisation par le modèle du sport moderne, notre idéologie a changé en profondeur notre rapport (...) à la violence et au sport ».

C'est la raison pour laquelle nous nous interrogeons sur la différenciation entre sport et jeu pour voir si les formes de jeux de la cité à laquelle nous assistons ne serait pas à la fois une nouvelle forme de « sport » et un retour aux « archaïsmes » sportifs anciens (Bodin, Debarbieux, 2001).

Dès lors, notre objectif est de dépasser, si modestement soit-il, les approches qui font du jeu une activité sans intérêt, un divertissement qui s'oppose fondamentalement au travail et à la vie quotidienne. Nous considérons le jeu comme une activité expérientielle et créative qui

génère des constructions corporelles, langagières, etc. Il peut aussi être appréhendé avec la perspective du « rien » du futile, ou bien encore de la béance (Duvignaud, 2007). A l'image de la philosophie de Bataille qui insiste sur la gratuité et la liberté comme jeu de l'interdit et de la transgression, cette fameuse « part maudite » du social (Bataille, 1967). Ces postures permettent d'éviter, ainsi, des malentendus ou des flous sémantiques sur les réelles fonctions du jeu.

1.2 Les fonctionnalismes appliqués aux jeux

Une seconde voie consiste à repérer dans les manifestations historiques, différentes nuances concernant le jeu que certains auteurs classiques. Cette démarche met en exergue le fonctionnalisme sociologique, biologique ou encore psychologique attribué au jeu. Les travaux pionniers en matière de ludologie insistent sur le caractère gratuit et libre de ce type d'activité sociale soumise à des conventions suspendant les « lois ordinaires » de la vie quotidienne.

L'historien Huizinga (1938) envisage le jeu comme un phénomène culturel et, singulièrement, comme une activité sérieuse de l'existence humaine. Ainsi, le jeu occupe une réelle fonction sociale. Pour ce dernier, le jeu est une activité « fictive et située en dehors de la vie courante [...] une action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité [...] qui s'accomplit en un temps et dans un espace expressément circonscris [...] et suscite dans la vie des relations de groupes s'entourant volontiers de mystère ou accentuant par le déguisement leur étrangeté vis-à-vis du monde habituel » (Huizinga, 1951, 35). Cette célèbre citation nous renseigne évidemment sur la forme que revêt le jeu pour une société donnée : espace-temps informel, le jeu comme fonction sociale, etc. Huizinga développe un fonctionnalisme sociologique appliqué au jeu et aux expériences ludiques. Pour rendre compte de la nature du jeu en soi, de sa signification pour les joueurs et du plaisir engagé, il se réfère à des aspects qui désignent le jeu comme une rupture avec la « vie courante » et quotidienne. Finalement, la vision de l'auteur conduit à considérer ce jeu là comme une activité qui génère des *effets* et non pas comme une activité innocente ou gratuite.

Le fonctionnalisme appliqué au jeu est également présent chez Caillois, pour qui le jeu est en quelque sorte son propre but. L'auteur montre également à travers la célèbre classification des formes de jeux (*agôn*, *ilinx*, *alea* et *mimicry*) que chaque « ambiance sociale » ou « contexte sociologique », qu'il soit politique, culturel ou économique, valorise un type de jeu plutôt qu'un autre. Notre culture occidentale a diffusé, puis valorisé le « sport », entendu comme une pratique agonistique et/ou compétitive (Caillois, 1958) –thème également repris par N. Elias, développé *infra*. Sans vouloir rejeter le fonctionnalisme sociologique, biologique ou psychologique appliqués aux jeux, nous pensons que la perspective du « don du rien » comme principe fondateur du jeu moderne – ce qui est fondamentalement différent de l'inutile - est une piste intéressante à la compréhension du jeu sportif hors institution et des recrudescences de phénomènes sociaux que nous qualifions de vertigineux.

Il nous semble, alors, que le travail de Duvignaud sur le jeu et la transe (1980, 2007) nous renseigne sur ce que signifie l'acte de jouer : comme un coup de force au milieu du clair-obscur de la vie quotidienne ! Le jeu sert à la fois à soi et à rien pourrait-on dire. A l'instar de Caillois, la dimension du vertige (*ilinx*) intervient ici très fortement pour révéler le côté effervescent et bouillonnant de ce type de jeu urbain.

1.3 Genèse du « sport » moderne

Nous pouvons aussi l'analyser par une lecture de la genèse du sport moderne et de certains critères qui le différencient fondamentalement du jeu (Elias, 1986). En effet, le passage d'une activité ludique à une activité « rentable » (à la fois pour l'individu – valeurs hygiénistes - mais également pour la société par une *normalisation* de la pratique) contribue à rendre le « sport » contraire à l'essence même du jeu, nous venons de le voir. Dès lors, l'apparition de règles, des fédérations sportives et autres phénomènes d'institutionnalisation semblent corréler la thèse éliásienne selon laquelle l'incorporation (intérieurisation) des contraintes (normes) sur un cadre défini résulte de la médiation des pulsions et de leur canalisation par certains dispositifs institutionnels.

Dès lors, comment situer le jeu sportif hors-institution comme « expérience » ludique sous une acception stricte du « sport » ? Ces pratiques, nous le pensons, s'inscrivent pourtant toutes deux au sein des activités de loisirs et traduisent, ainsi, la circulation des individus entre des « enclaves dé-routinisantes » et des « moments routiniers » (Elias, Dunning, 1994, 146). Pourtant il y a là une forme de résistance engagée à travers le jeu sportif hors-institution qui révèle le lien étroit existant entre ces deux espace-temps et les circulations qui y sont opérées. C'est la raison pour laquelle nous retenons de ces auteurs la relation équilibrée d'interdépendance qui existe entre les fonctions du loisir et celles du non-loisir.

Le jeu sportif hors-institution est une pratique ancrée dans un espace-temps significatif et positionnée au cœur des espaces de la vie quotidienne²⁸ (espaces sociaux, espaces de vie). Cette pratique est vécue comme dé-routinisante cette fois-ci. Non pas qu'il s'agisse de pratique du « hors-quotidien », mais située au cœur même de la vie quotidienne moderne car elle se nourrit principalement des espaces vécus comme contraignants pour s'en distancer ensuite. Ce que nous appelons ici un *agir ludique*. Il prend forme dans le « lieu anthropologique²⁹ » (Augé, 1992) ainsi construit car il est propice aux expériences en tout genre (motrices, ludiques, identitaires, etc.).

En d'autres termes, Elias et Dunning montrent que les perspectives historiques et universelles élaborées par Huizinga sur l'*homo ludens* et Caillois pour critérier les jeux ne semblent plus représenter la valeur accordée aujourd'hui à la notion de jeu. Car, le jeu est présenté comme un monde profondément différent du quotidien chez ces deux auteurs, soit un monde « hors quotidien », alors que les pratiques auto-organisées et contemporaines sur lesquelles nous nous penchons semblent davantage s'accorder avec les travaux interactionnistes montrant une forme de « vécu urbain » (Hannertz, 1983), ou bien encore de « territoires du quotidien » (Di meo, 1996). Cela pose la question du jeu comme une pratique du quotidien.

²⁸ Le milieu urbain ici est représenté comme un espace de vie quotidienne où se mêlent différents usages (travail, loisirs, etc.).

²⁹ « Nous réservons le terme « lieu anthropologique » à cette construction concrète et symbolique de l'espace qui ne saurait à elle seule rendre compte des vicissitudes et des contradictions de la vie sociale mais à laquelle se réfèrent tous ceux à qui elle assigne une place. » (Augé, 1992, 68).

Il est possible de repérer des similitudes entre les jeux modernes de la cité et les jeux anciens, nous l'avons dit. Pourtant, le jeu urbain possède un critère distinctif de certaines activités motrices (une activité professionnelle par exemple) qui le rend spécifique : la situation motrice³⁰. La personne qui « joue » agit alors avec pertinence au cours de l'action motrice engagée, « les comportements moteurs observables sont porteurs de significations »³¹. Ce paradoxe du jeu sportif (qu'il soit institutionnel ou en dehors) organisé autour d'une situation motrice et où le plaisir du jeu est essentiel, nous incite donc à proposer le terme de pratique *ludo-sportive*. Si le sport se distingue des jeux, c'est parce qu'il s'inscrit dans une temporalité précise, parce qu'il se fonde sur le respect de règles précises et universelles, parce que sa logique compétitive est au départ compatible avec la promotion de valeurs morales et d'une éthique de comportement dont l'Olympisme est l'illustration. En rupture avec les formes classiques de sociabilité ludique ou festive, le sport moderne et les nouvelles formes de pratiques qu'il propose imposent un autre rapport au temps et à l'espace pour ceux qui s'y adonnent. Ces espaces de shows sportifs (Vigarello, 2002) ou encore de « contre-société » pour reprendre l'expression de B. Jeu (1993).

A la suite du regard historique qui a permis de situer l'héritage de modalités anciennes parmi les pratiques ludo-sportives actuelles, nous voyons comment la sociologie est, à son tour, mobilisée pour rendre compte de la réalité des faits observés sur le terrain. La sociologie considère le corps comme « opérateur social », l'instrument avec lequel se construisent à la fois des identités individuelles, mais également des symbolisations (comme processus), des configurations sociales, *in fine* des représentations sociales partagées. Le corps fournit une grille de lecture de la société en même temps qu'il accompagne cette dernière au gré de ses mutations et changements. Prenons un exemple cruel. Les corps décharnés, ou à l'inverse obèses, sont autant de signes de malnutritions dans les pays en voie de développement qui montrent l'état de développement ou de pauvreté d'une société. A l'inverse, le culte du corps, son entretien, la lutte contre l'obésité et les maladies cardiovasculaires sont le propre des sociétés industrielles occidentales. Le corps peut être considéré comme un analyseur social qui fournit des indices visuels à la compréhension de phénomènes modernes, que ce soit en

³⁰ « Ensemble des données objectives et subjectives caractérisant l'action motrice d'une ou plusieurs personnes qui, dans un milieu physique donné, accomplissent une tâche motrice » (Parlebas, 1981, 220).

³¹ Dugas E., (2007), Du sport aux activités physiques de loisir : des formes culturelles et sociales bigarrées, *SociologieS*, Théories et recherches, mis en ligne le 10 juillet 2007.
URL : <http://sociologies.revues.org/document284.html>.

matière de développement sociétal mais également de transcendance corporelle à l'égard de toute norme sous des formes subjectives, pour reprendre la pensée de Foucault (1975, 1984).

1.4 Les pratiques de désinstitutionnalisation : un phénomène « nouveau » ?

Nous venons de retracer brièvement les processus qui ont marqué la genèse du sport moderne et son institutionnalisation progressive. De son implantation à son institutionnalisation en France (1870-1914), puis à sa diffusion et aux mutations idéologiques qui vont de pair (1939) jusqu'à sa mondialisation (2^{ème} moitié du XX^{ème} Siècle), les logiques sportives contemporaines oscillent alors entre les aspects traditionnels, le poids du marché économique et les enjeux politiques (Terret, 1996). Cette organisation du sport moderne et son fonctionnement ont donné une place fondamentale au sport dans notre société contemporaine. Divers espaces, conjonctures et autres contextes variés permettent d'identifier les institutions du sport à partir du façonnage qu'elles exercent sur les pratiquants et sur les sports régis par la règle institutionnelle. A ce titre, l'institution sportive pourrait être définie comme le lieu où se déroulent les pratiques, c'est-à-dire un groupement d'« organisations légitimes » créant ainsi un système de valeurs et de normes qui leur sont propres (Gasparini, 2007). A partir de ce constat, nous pouvons tenter d'analyser le mouvement inverse, largement d'actualité, celui de la désinstitutionnalisation des formes de pratiques, à partir du renversement et de la distanciation vis-à-vis de ce même système de valeurs et de normes.

Ce mouvement se caractérise essentiellement par le retrait du modèle de pratique marqué par la « force et la performance » au profit de celui marqué par le « plaisir et la participation » (Coakley, 2004, 567). Il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette remarque : le premier système dominant (force et performance) est toujours le plus visible, le plus pratiqué et le plus concerné par toute l'activité économique liée aux mondes du sport. Cependant, la demande en termes de « nouvelles » pratiques nous interpelle alors sur les « nouveaux » publics ainsi concernés. Il y a donc différentes manières de faire du « sport » et l'émergence des formes de pratiques auto-organisées illustre l'engagement des participants vers le challenge, la liberté, l'authenticité et la réalisation d'intérêts personnels : bien-être, corps/esprit, activité/environnement naturel, etc.

Les mouvements sociaux qui ont progressivement vu le jour au cours des années soixante et soixante-dix ont eu comme effet l'apparition de pratiques corporelles dites contre-culturelles. Celles-ci se sont alors opposées au système culturel dominant et ont eu comme objectif de renverser le système en place : les premières pratiques californiennes par exemple liées à la « glisse » étaient vécues comme un mode de vie alternatif tant sur le plan culturel que social. Il existe donc bien des pratiquants soucieux, par désir mimétique, de produire dans le sport, une culture qui conteste et déstabilise les structures traditionnelles du sport. Aujourd'hui, nous pouvons dire que le désir de produire une forme culturelle alternative et réalisable par le « sport » est uniquement le cas si elle incite les pratiquants à définir eux-mêmes leurs propres valeurs culturelles. L'opposition et la contestation ne sont pas de mise ici. Il ne s'agit plus de contre-culture mais plutôt de sous-culture au sens où l'affirmation d'un style de pratique physique permet à ces pratiquants de se différencier. Car, si l'on se réfère aux travaux des *Cultural Studies*, la sous-culture est effectivement une forme d'opposition au système culturel dominant mais se déplaçant vers des formes de résistance symbolique (Hall, 1976) et non pas explicites comme la contre-culture peut l'être (à travers la politique et l'idéologie). Il s'agit là d'un aspect essentiel pour saisir la question principale de cette recherche : comment les pratiques auto-organisées en quête d'autonomie s'apparentent-elles dès lors à une sous-culture ludique et sportive ?

S'agit-il pour autant d'un véritable mouvement de désinstitutionnalisation tel que nous le posons ici ou plutôt, simplement de générer des formes d'organisations « nouvelles » ?

Si l'on prend la pratique du *parkour* pour exemple, le constat est effectivement nuancé. Les motifs liés à l'engagement dans la pratique n'ont jamais concerné le processus de désinstitutionnalisation puisque la pratique ne possédait aucun référent institutionnel qu'elle aurait éventuellement pu contester. Dans ce cas précis, nous pensons plutôt en la création d'une pratique instituante, nous en sommes témoin actuellement avec l'effervescence médiatique et « pédagogique » que cela suscite. La télévision et la presse, entre autres, ont passé le cap du simple enregistrement des résistances culturelles telles que l'était le *parkour* à son origine (déplacement alternatif dans la ville pour imposer un rapport de force et « personnalisé » avec les forces de l'ordre) mais bien de les « réinscrire dans la configuration de sens dominante » (Hebdige, 2008, 98) et être intégré en tant que comité sportif du *parkour*. Une école de formation à la pratique du *parkour* vient d'ailleurs de voir le jour en France, après l'Italie et l'Allemagne. Elle est en train de se fédérer progressivement grâce à l'appui du

Ministère de la Jeunesse et des Sports et du Conseil régional de l'Essonne par exemple : le Comité National de *Parkour* est alors né (2008). Le *parkour* génère ainsi une forme d'organisation nouvelle car il ne suscite aucune volonté de se mettre en « dehors » mais davantage l'apprentissage d'un autre construit social, utile à ce public issu de la culture urbaine.

Nous le voyons, il faut nuancer les propos lorsqu'il s'agit de définir ces nouvelles pratiques urbaines. Qu'elles soient alternatives ou qualifiées de « sous-culture », elles reposent toutes sur l'auto-définition et l'auto-organisation du système de valeurs et de normes en question. Et, certaines de ces pratiques effectuent alors le trajet inverse qui consiste à être instituer progressivement à leur tour et à perdre alors tout contenu « sous-culturel ». Nous verrons ainsi comment une même culture urbaine peut générer à la fois de l'alternatif et de l'instituant à partir de différentes formes de pratiques physiques. L'alternatif concerne ici les pratiques d'appropriation d'espace et de détournement pratique et symbolique (un système de valeurs) de ces espaces (spéléologie urbaine, *base-jump* urbain) alors que l'instituant représenté par une minorité du *parkour*, nous y reviendrons au chapitre six. On voit certains traits « sous-culturels » rejoindre les formes de l'*establishment*. Le surf et la glisse en général en sont les exemples typiques. Cependant, il existe d'autres formes émergentes qui concernent l'organisation du sport et des activités physiques et sportives. Il y a d'autres manières de faire qui voient le jour et qui se diffusent à tous les niveaux de la société (merchandising, marketing, consommations, usages).

Pour résumer nos propos, les formes émergentes de pratiques physiques et sportives illustrent deux tendances très fortes en cette période contemporaine. La première consiste à observer ces pratiques alternatives et à les ranger sous l'étiquette de « sous-culture » tant le système de valeurs ainsi créé suppose un projet de différenciation sociale, tant individuel que collectif (la communauté). La seconde concerne les pratiques émergentes qui relèvent de l'instituant : leurs « représentants » ne se déclarent pas contestataires mais soucieux de porter un nouveau projet « citoyen » au cœur de la cité, tels le *parkour*, les NTIC³² et jeux urbains comme la chasse au trésor³³, la chasse à l'homme, etc.

³² Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication

³³ La ville de Paris est à ce titre organisatrice de « chasses au trésor » depuis trois années. Les mairies des 3^{ème}, 6^{ème}, 13^{ème}, 18^{ème} et 19^{ème} arrondissements organisent un gigantesque jeu ouvert au public local et étranger (touristes). Les notices du jeu sont d'ailleurs traduites en anglais. Le jeu se pratique seul ou en groupe (de deux à six) et consiste à réunir des indices et à répondre aux énigmes posées. Les commerçants sont d'ailleurs sollicités

Avant de progresser dans l'étude fine de nos terrains d'enquête, il est donc important de saisir comment la pratique auto-organisée se distingue, tant sur la forme que sur le contenu, de la pratique dominante et institutionnelle.

2) Le jeu urbain à la source de la distanciation sociale ?

La création des sports modernes correspond à une mutation profonde dans l'histoire culturelle des émotions (Elias, Dunning, 1994). Or, le sport moderne est un « espace social, codifié, réglé et euphémisé [susitant] émotion et passion » et incarne en réalité le « lieu, dans nos sociétés contemporaines, où chacun peut exprimer sa passion, son désespoir, sa ferveur et/ou son mécontentement, sa violence » et s'en « libérer en toute impunité » (Bodin, Robène & Héas, 2004). Mais, les études récentes³⁴ livrent d'autres renseignements sur ce qui est recherché lors de la pratique : au-delà d'un affrontement à l'autre, massivement rejeté chez nos enquêtés, c'est une activité tournée vers l'*Aléa* (hasard) et l'*Ilinx* (vertige).

On le voit, le jeu ludique ou sportif est à analyser directement dans la confrontation avec les autres activités situées sur le même espace/temps quotidien. Il révèle, sans aucun doute, des différences culturelles que les acteurs revendiquent sous la forme d'activités décentrées de toute légitimité issue des cultures dominantes (Wieviorka, Ohana, 2001). Un contexte anthropologique qui révèle alors une fabrication auto-organisée et de plus en plus individualisée des valeurs individuelles. La légitimité de l'institution sportive est bien entendue directement concernée ici au même titre que l'espace public urbain. Si bien que l'*homo ludens* (l'homme qui joue) se trouve en confrontation directe avec l'*homo faber*³⁵ (l'homme qui fabrique). D'autant plus que la valorisation du travail a connu ces dernières décennies une ascension croissante dans la reconnaissance de l'Homme et de la notion de « performance », jusqu'à épuisement de ce dernier dans la rupture marquée par l'incertitude sociétale. D'autres analystes comme D. Meda, ont vu le travail comme une valeur en voie de disparition (Meda, 2001). Cette position, certes critiquée, marque cependant une transition,

pour aider les participants à progresser dans la ville. L'adjoint chargé du tourisme à la mairie de Paris déclare à ce titre que l'organisation du jeu a pour objectif de « redécouvrir les lieux exceptionnels de la ville ». Le projet citoyen est alors mis en œuvre pour requalifier la ville (Journal Du Dimanche, 12-13 Juillet 2008).

³⁴ Le Breton D., (1991) Passions du risque, Paris, Editions Métailié ; Soulé B., Corneloup J., (2007), Sociologie de l'engagement corporel, Paris, Armand Colin.

³⁵ Bergson H., (1996), L'Évolution créatrice (1907), Éd. PUF, coll. "Quadrige".

une sortie progressiste du travail comme une activité effectuée en vue de l'échange marchand. Cette évolution nous montre que la valeur accordée au travail comme liberté créatrice, chère à Hegel, est transférée vers des activités périphériques au monde du travail, mais s'en inspire. Certains qualificatifs issus de pratiques sportives modernes en témoignent : abnégation, challenge, prise de risque, contrôle, défi, etc.

En effet, la comparaison effectuée avec une société sportive en mutation révèle certains traits directement issus du monde du travail : défi, challenge, performance et dynamisme. La montée de l'individuation, que ce soit dans le monde du travail ou dans celui des loisirs crée de nouvelles modalités sportives repérées entre autres en France par Pociello, Duret, Loret ou encore Le Breton ; ce même contexte voit émerger certaines APS « risquées » et « extrêmes » au tournant des années quatre-vingt (Le Breton, 2002).

Dans ce contexte d'incertitude, le jeu urbain occupe indéniablement une place importante aux yeux des acteurs car il révèle une conduite organisée différemment des autres activités « normées ». Ce passage aux activités pratiquées doit être compris comme le révélateur de dimensions culturelles spécifiques à une ambiance localisée. Par exemple, c'est l'un des arguments avancés par Geertz pour résumer l'intérêt de son étude concernant les combats de coqs à Bali. « Ce jeu d'enfer » permet d'observer « par-dessus l'épaule » des joueurs les dimensions culturelles de la société balinaise : « tout comme l'Amérique laisse émerger beaucoup d'elle-même dans un stade de base-ball, sur un terrain de golf, sur un champ de courses, sur une table de poker, Bali fait largement surface dans une arène de coqs » (Geertz, 1983, 171). Sous cet angle, les pratiques ludiques peuvent être « des laboratoires privilégiés d'analyse des processus de globalisation, de résistance culturelle ou d'indigénisation créative de pratiques forgées dans d'autres contextes que ceux des sociétés qui les mettent en œuvre » (Bromberger, 2004, 123).

Comment alors appréhender le regain du jeu dans notre société contemporaine autrement que par la valorisation de la dérision, de la gratuité. Non pas que ces pratiques ludiques soient insignifiantes pour tout un chacun, elles exercent, nous le pensons, une réelle fonction sociale où culmine le goût de vivre dans le « don d'un rien » qui fait toute la valeur de l'existence individuelle et collective (Corbeau, Le Breton, 2007, 109). Car, c'est bien par le corps comme outil identitaire et dans la pluralisation de cette dernière notion, que l'individu contribue à sa

propre mise en scène. La notion d'*agir ludique* que nous avons définie précédemment est significative de ce qui se joue à l'intérieur des communautés car si cette dernière n'est pas valorisée au sein des structures sociales fixes (seul l'*agir* y est présent), elle l'est davantage en marge du monde du travail et des structures sociales (Wulf, 2003, 66).

Ce questionnement permet de poser l'hypothèse : les pratiquants, à travers la mise en scène physique de soi, visent une forme de différenciation et de distanciation sociale. Cette mise en scène peut, alors, être envisagée comme une catégorie analytique de l'« outil-corps » et « corps-signe » (Berthelot, 1983, 120), c'est à dire en tant qu'analyste du social et du caractère sensible qui fait du corps une marque à la fois individuelle et collective. Dès lors, ne faut-il pas se demander si ce « corps-signe » et « outil-corps » ne sont pas le moyen d'accéder à une corporéité différenciée. Berthelot précise que cet « espace de corporéité » produit à la fois le corps-outil et le corps-signe. La pratique ludique ne se situe-t-elle pas dans les interstices de ce corps-outil/corps-signe et vécue dès lors comme une réappropriation personnelle du corps et de ses usages ?

De la même manière, les pratiquants enquêtés ne visent-ils pas une distanciation sociale par leur jeu physique et urbain hors institution ? A.S. Sayeux, à propos de l'« être surfeur »³⁶, montre que la pratique ludique du surf, au sens original de la pratique, est une mise en scène à la fois du corps et d'eux-mêmes dans un souci de « différenciation sociale » (2005, 2). Elle témoigne ainsi de cet « entre deux mondes » social. Ce même espace interstitiel correspond, nous le pensons, au territoire ludo-sportif urbain et aux modulations de rôles et statuts que ce dernier permet en tant que positionnement géographique, culturel, symbolique et particulier.

Est-ce que l'analyse des appropriations urbaines ne traduit pas pour des observateurs non avertis, une manière différente d'appréhender certaines corporéités contemporaines marquées, semble t'il, par une très forte effervescence ludique ? Ou plus simplement la traduction de comportements troublant encore plus les normes des espaces publics et urbains ? En évoquant l'effervescence ludique, il s'agit pour nous d'analyser une intégration à une forme sensible de

³⁶ Sayeux A-S., 2005, « Surfeur, l'être au monde, analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance, Thèse de doctorat STAPS, Université Rennes 2.

la vie sociale qui fait de la théorie du « don » (Mauss, 1923/1924) et du « don du rien » (Duvignaud, 2007) une voie potentielle pour ces pratiques sociales contemporaines.

Qu'elles soient sportives ou encore festives, les pratiques urbaines représentent un formidable laboratoire pour analyser les dialectiques du visible/invisible, licite/illicite ou encore des circulations entre monde social (la norme urbaine) et sous-monde (la communauté urbaine) sur nos deux terrains principaux. Une autre approche, davantage structurale pourrait être employée pour travailler le jeu des oppositions notamment à l'intérieur d'une même pratique. Notre question de recherche serait alors sensiblement différente.

B. Le corps ludique au croisement des appartenances de l'individu ?

1) Culture objective et culture subjective, une trajectoire bancale

La ville, composée d'espaces institués, est néanmoins réapproprié d'une manière informelle par les pratiquants. Ces espaces mettent en scène des individus qui agissent et transforment le lieu ainsi approprié. Il va de soi que l'héritage de la sociologie interactionniste et en particulier celle développée par E. Goffman, par l'intérêt qu'elle porte aux rôles et statuts en société, est très utile dans ce contexte pour comprendre comment un espace approprié par un petit groupe de pairs peut rapidement devenir un territoire ? C'est ainsi que le caractère sensible semble traverser différentes approches sociologiques, anthropologiques, géographiques et animer nombre de catégories analytiques³⁷. Car, le corps sensible possède dans ce contexte d'interactions une forte valeur pour analyser les territorialités ludo-sportives.

Bien entendu, ces remarques sont à introduire dans un contexte beaucoup plus vaste qui est celui de la modernité et des transformations sociales et culturelles qui en découlent. Notre objectif n'étant pas de révolutionner quelconques approches culturelles en matière de pratique ludique urbaine, mais de réinjecter les acquis sociologiques et anthropologiques dans ce domaine. Au sein d'une analyse qui tienne compte à la fois du « parcours » historique des enquêtés et du rôle joué par leurs pratiques ludiques pour la valorisation de leurs identités

³⁷ Voir à cet effet les dernières contributions des revues *Cultures et sociétés*, *Les sens*, une anthropologie du sensible (Le Breton D., dir.), n°2, 2007 et *Anthropologie et sociétés*, *La culture sensible* (Howes D., Marcoux J-S., dir.), vol.30, n°3, 2006.

personnelles. C'est en ce sens que le « trajet anthropologique » effectué par les individus est ici très riche en renseignements afin de comprendre l'acte de résistance culturelle et l'engagement vers une pratique à la marge et tout ce qui s'en suit.

Simmel le montre très bien par exemple lorsqu'il travaille sur le concept de *forme* et l'opposition classique qui en découle entre une culture objective et une autre dite subjective. Entre une culture qui d'une part englobe les « entités supra- ou infra-individuelles et les dispositions intérieures et extérieures que la structure collective apporte avec elle » d'un côté, et d'autre part, une culture qui englobe les « situations et besoins » de l'individu. Rien de plus intéressant que d'analyser chaque forme isolée, mais bien de se pencher sur le principe d'une « relation variable et aléatoire » (Simmel, 1999, 200) entre les deux cultures qui forment chacun des êtres humains issus de la modernité. C'est ainsi qu'il définit la culture subjective comme « la capacité de l'acteur à produire, absorber et contrôler les éléments propres à la culture objective³⁸ ».

Produire une forme sociale d'être ensemble qui qualifie le partage des connaissances et des émotions ; absorber certains éléments directement issus de la culture sportive et enfin contrôler et réguler le territoire ludo-sportif de toute « *intrusion malsaine* » (commentaire d'un enquête³⁹). Ces trois éléments composent la question principale que nous nous posons aujourd'hui : les territoires ludo-sportifs et les pratiquants qui s'inscrivent n'ont-ils pas la capacité à créer et transformer leur environnement ? D'où l'hypothèse de la formation d'un espace de/en représentations spécifique à chaque pratique physique urbaine. Les apports de George Simmel dans notre travail se justifient dans le traitement du caractère ambivalent de ces corps ludiques et du perpétuel aller-retour entre les actions d'intégration et celles de résistance qui marquent la quotidienneté de nos enquêtés. Nous verrons par exemple que la dualité identitaire entre un corps ludique et un corps routinier est pertinente pour comprendre la valorisation du jeu et de récréatif.

³⁸ «... *the capacity of the actor to produce, absorb, and control the elements of objective culture* », cité par Ritzer G. et Doogman J., 2004 (6eme edition), p. 167.

³⁹ Codé S1.Cf. Annexe 5.

Quelle peut être la marge de manœuvre laissée à l'individu pour se glisser dans les interstices du social ? S'il y a lieu de s'y glisser. Selon Simmel, la part croissante de cette culture objective va de pair avec le phénomène de modernisation qui s'uniformise. Les marges de manœuvre pour l'individu et le sujet tel que Laplantine le définit plus récemment (2007) sont donc négociables : « c'est dans le passage d'un régime personnalisé de répression à un régime impersonnel de contrôle que se joue » (Laplantine, 2007, 9) toute la compréhension de la personne contemporaine. Notre microsociologie, avec ses limites, entend participer de près ou de loin, à la reconsidération du sujet *malleable*, c'est à dire assimilé à un être ensemble, et non plus uniforme ou assimilé à un simple être soi témoignant, ainsi, du traditionnel processus d'individuation.

Le lien de cette approche avec notre étude sur le territoire ludo-sportif peut paraître curieux. Au premier abord, il concerne l'éclatement des formes et des modèles culturels de la pratique sportive, physique, voire tout simplement ludique, avec l'annonce du changement social. Si bien qu'au sein de ce paradigme du sensible et du quotidien, « l'individu s'ouvre à de multiples influences ; il n'est plus enfermé dans une morale du devoir et de la maîtrise de soi » (Corneloup, 2002, 162).

A partir de ce constat, nous montrons que l'identité du sujet « va se construire sur un ensemble diversifié d'éléments puisés dans la dynamique des expériences proposées par la vie quotidienne » (Corneloup, 2002, 162). L'exploration de style de vie ou de « mondes-vies » organisées autour de la pratique sportive extrême met en évidence une approche du risque que nous ne devons pas ignorer⁴⁰, car elle traite directement de l'évolution culturelle des formes de vie. Nous utiliserons l'analyse des expériences ludo-sportives pour notre part. Ne perdons pas de vue que nous inscrivons ces pratiques au sein d'une quotidienneté traversée de toute part par l'idée d'un double mécanisme de rupture-transformation⁴¹ par rapport aux pratiques situées en retrait dans l'histoire des pratiques culturelles (donc, corporelles) en France.

⁴⁰ Voir à cet effet Héas et al., 2007, Des sports extrêmes aux professions risquées, *Revue des sciences sociales, Le risque, entre fascination et précaution*, n°38.

⁴¹ ...que certains qualifient de « seconde modernité » (Giddens, Beck), de « post-modernité » (Maffesoli, Lypoveski), de « surmodernité » (Augé, Balandier) ou encore « d'hypermodernité » (Pagès).

2) Risque et expériences de soi

Le risque occupe une place centrale dans l'idéologie contemporaine. Il est au cœur de notre temps car très fortement lié au processus de modernisation de nos sociétés occidentales qui valorisent au contraire la sécurité⁴². Au point que différents champs scientifiques (social, économique, politique, écologique, etc.) s'intéressent aujourd'hui à l'impact de cette notion sur nos comportements individuels et/ou collectifs. C'est ainsi que l'œuvre de Beck (2001), qualifie notre époque de « société du risque ». Ce qui signifie que bons nombres de nos comportements sont dès lors modifiés et adaptés au contexte ou à l'ambiance sociale, culturelle et politique, etc. Là encore, l'auteur nous renseigne sur le processus de modernisation et l'effet d'individualisation de notre société, puisque selon lui, ce sont tous les compartiments de la vie qui sont désormais gérés selon le paradigme du risque.

A son tour, Balandier (2004) explique la reformulation du social à partir de « nouveaux mondes » et le nécessaire besoin de transformer son monde et de « définir son humanité aujourd'hui, son identité, et à être moins aveugle quant au devenir dans lequel il se trouve engagé » (p. 33). C'est ce qu'il décrit lorsqu'il évoque le « nouveau monde de la connaissance de soi » que nous pourrions résumer comme la quête de l'intériorité. Le parallèle entre une réflexion macrosociologique ici et la répercussion sur nos micro-terrains localisés se niche dans la nécessité de construire son monde, celui « dont vous êtes responsable car vous l'habitez » (p. 45). Il ne s'agit nullement d'une forme de repli sur soi ou de communautarisme renfermé, mais d'un ensemble de jeux d'intériorité qui permet avec l'autre le partage de valeurs, si ce n'est celui d'une éthique, particulières. Ce monde décrit par Balandier serait une réponse adaptée aux incertitudes propres à ces univers risqués que le monde social véhicule très largement (p. 46).

D'une autre manière, Le Breton aborde le risque comme une quête, une recherche de soi à travers l'expérimentation de son propre corps face au manque de repères ou autres balisages. Cette quête serait une réponse à l'indéterminisme de notre société moderne où l'individu, face à sa grande liberté et au manque de fortes coercitions sociales, ne peut trouver le sens de son

⁴² Voir à cet effet les dernières contributions des revues *Ethnologie française* (2006/4) et *Revue des sciences sociales* (2007, n°39).

existence qu'en se confrontant à la mort, à cette épreuve « ordalique » ou à une ordalie moderne.

Nous retiendrons également les travaux sociologiques de Touraine (2000, 2005) qui font remarquer à juste titre, la prépondérance de la notion d'expérience au quotidien comme rapport à soi et à son propre corps. Il attache par conséquent une grande partie de ses analyses à l'émergence du sujet qu'il considère comme le support de la réalisation de ces expériences corporelles contemporaines. Terrain d'expériences plurielles, le quotidien exprime ici la possibilité pour l'individu de se comporter en acteur et ainsi de décider d'accélérer/ralentir les divers espaces/temps sociaux à sa guise, remettant en cause, au moins en partie, le principe d'intériorisation propre à notre civilisation occidentale (Elias, 1996).

Par expérience sociale, nous retiendrons pour notre cadre les travaux de François Dubet (1994) qui montrent que les acteurs sociaux adoptent aujourd'hui simultanément plusieurs points de vue. Ainsi, les acteurs construisent une « unité expérientielle ou vécue à partir des éléments de la vie sociale et de la multiplicité des orientations qu'ils portent en eux »⁴³.

Cependant, il est essentiel de noter des différences majeures quant au niveau d'engagement corporel dans nos terrains. En effet, les conséquences liées à une chute ne sont pas les mêmes selon que vous chutez en spéléologie ou en *base-jump* ou même encore en *parkour*. Nous discuterons de cette manière cette notion du risque en fonction du couple risque/intégrité au cours du dernier chapitre.

3) « Subculture », « subworld » et déviances sportives

Nous venons de le voir, parler d'une culture sportive au singulier serait réducteur. Fort heureusement la valeur accordée à la pratique sportive et aux aspects positifs que le sport amateur véhicule nous incite à distinguer très nettement le sport institué de la pratique non instituée. C'est en ce sens que nous pouvons appuyer l'idée selon laquelle il existe, aujourd'hui, des cultures sportives marquées par une diversité de logiques d'actions. Cette

⁴³ Tardif M., 1996, « essai critique », In Revue canadienne de l'éducation, n°21/2, p.208.

dernière catégorie nous intéresse ici, car elle illustre notre réflexion principale sur l'émergence des formes de jeux ludo-sportifs. Or, les notions de plaisir, d'esthétisation et de participation se distinguent des notions de force et de compétition. Comment identifier ces pratiquants qui se réunissent en communauté, en association, si ce n'est en les intégrant aux études anglo-saxonnes qui les nomment « *sub-culture* » et « *sub-world* », ou encore « *counter-culture* » ?

Les notions de « *sub-culture* » et de « *counter-culture* » ont été tracées par les précurseurs de la sociologie urbaine des différentes Ecoles de Chicago au cours des années dix-neuf-cent-vingt et trente. Employées à l'origine pour désigner et décrire des petites communautés sociales situées à l'intérieur de groupes sociaux plus vastes, ces notions les qualifiaient très souvent comme déviants ou délinquants. Les termes ont progressivement acquis leur crédibilité scientifique dans l'utilisation qui en a été faite au milieu du vingtième siècle dans les recherches en criminologie, et en particulier avec le développement des *Cultural Studies* au Royaume-Uni dans les années soixante-dix. Elles ont été très largement employées pour décrire des processus d'oppositions basés sur la classe sociale, la résistance et la protestation. Plus récemment, les sociologues ont fait évoluer ces notions au-delà du modèle strict de la résistance et de la conformité avec l'objectif de représenter les comportements de sous-communautés qui s'unissent autour de valeurs particulières. Effectivement, les recherches sociologiques contemporaines en la matière ont relevé le fait que le terme « *sub-culture* » a perdu de sa signification première, tout comme celui de « *counter-culture* ». Il n'y a aucun doute que les divers groupes sociaux pour lesquels ces notions avaient été initialement proposées sont plus étendus et diversifiés aujourd'hui. C'est en tout cas vrai en ce qui concerne les activités physiques et sportives. Rappelons-nous le temps où les pratiques « californiennes » se sont répandues sur et à travers les espaces quotidiens. Employées simplement, ces notions de « *sub-culture* » et de « *counter-culture* » peuvent alors servir toutes les sociétés qui connaissent leurs propres versions d'activités physiques « sauvages ». L'essentiel de cet héritage historique doit nous permettre aujourd'hui de comprendre les processus sociaux en cours.

La combinaison du challenge avec la liberté, l'authenticité et des interactions collectives au sein d'un territoire protégé marque la formation du territoire ludo-sportif. La ville intervient dès lors comme le théâtre de l'activité humaine et devient, dans le même

temps, le lieu de pratiques qui cherche à disqualifier les autres lieux et/ou pratiques normées, qui y prennent couramment place. La réappropriation spatiale est dans ce cas précis la source d'un étiquetage déviant et *outsider* au sens que les *cultural studies* lui ont donné.

Si nous acceptons pour définition large de la déviance les actes considérés par la population locale ou bien par les institutions en présence comme une violation de certaines règles sociales en vigueur (Thio, 2003), nous ne devons cependant pas perdre de vue que l'analyse de la déviance des pratiques sportives ne peut être utile que si nous considérons la déviance comme le résultat d'un double processus (Becker, 1985). Cette théorie interactionniste de la déviance nous semble pertinente ici du point de vue anthropologique essentiellement. D'une part, elle est définie par l'ambiance d'une société et le rôle joué par ses « entrepreneurs de la morale », les acteurs impliqués dans le maintien d'un certain ordre social (Becker, 1985). Le territoire ludo-sportif n'est pas à penser comme un territoire propice aux actions déviantes puisqu'il résulte d'un détournement des espaces publics. Par contre, le fait que ce type d'action ait été défini comme tel est une constatation que nous ne pouvons ignorer. Les institutions en place⁴⁴ sont ici à questionner pour cerner le territoire ludo-sportif dans sa totalité. D'autre part, l'engagement des acteurs sous forme communautaire interroge les raisons qui conduisent à l'étiquetage déviant du pratiquant.

G. Simmel renseigne d'une manière utile la compréhension de ce type de regroupement hors-institution. En effet, il propose d'analyser les regroupements d'individus sous la forme de cercles mais essentiellement dans « la combinaison des cercles comme indicateurs de la culture et révélateurs d'une individualité différenciée » (Simmel, 1999, 420). Cette modélisation très stimulante des relations et des structures sociales est d'une modernité impressionnante tant la réalité actuelle incite à repenser les multi-appartenances des individus. Ainsi, nous essaierons de rendre notre analyse de la construction identitaire sous l'angle simmelien des « aller et retours » entre deux cercles antagonistes. L'analyse du secret par Simmel est également utile pour comprendre l'entrecroisement des cercles et la définition des appartenances. Notre objectif est de montrer que la constitution en communauté ludo-sportive en tant que « sous-monde » montre ainsi qu'une « relation positivement antagoniste entre le cercle le plus étroit et le cercle le plus large » (1999, 421) traduit la double appartenance de

⁴⁴ Police locale, Inspection Générale des Carrières, Fédération de Spéléologie Française, Fédération Française de Saut en Parachute.

nos enquêtés à deux sphères d'identifications nettement différenciées. Or, entre une sphère d'identification reconnue (le travail, la famille, etc.) et une autre davantage invisible, il existe bien là une stratégie du secret pour que le sujet navigue le plus sereinement possible entre les deux. C'est de cette stratégie qu'il s'agit lorsque nous évoquons l'acte de résistance entrepris par l'ensemble de la communauté en premier, puis par chacune des individualités qui composent le cercle.

Les territorialités ludo-sportives représentent à son échelle microsociologique, ce que les bouillonnements sociaux et autres mutations anthropologiques représentent au niveau macrosociologique.

La perspective des *cultural studies*, sur laquelle nous reviendrons au dernier chapitre, souligne que la « subculture » est d'une part une résistance aux codes dominants et aux idéologies en présence et d'autre part, que le discours légitime a tendance à incorporer cette notion de résistance (Becker, 1985). En ce sens la subculture est une forme expressive et ritualisée d'un groupe minoritaire et non exclusivement marginale. Si bien que les ethnographies sportives qui se sont penchées sur le phénomène des « subcultures » physiques et sportives précisent pertinemment que l'appellation comme telle est dangereuse et polysémique. C'est la raison pour laquelle il est utile de distinguer à l'intérieur de la communauté ethnographiée le « degré d'opposition » qui la marque dès lors en tant que subculture, *counterculture*⁴⁵ ou encore *subworld* (Crosset, Beal, 1997).

L'exploration des cultures alternatives nécessite de replacer l'étude dans son contexte socio-historique, par conséquent, de situer les distances opérées par le groupe minoritaire dans le contexte global de la société (Donnelly, 1993). L'étiquette « subculture » ne doit pas être employée sous prétexte que le groupe ethnographié se revendique comme tel, mais être définie dans le traitement opéré par les institutions ou groupes dominants sur le groupe minoritaire (Donnelly,) Or, notre enquête ne permet pas de clarifier ce statut à ce jour mais de démontrer la distance opérée vis-à-vis d'un modèle de pratique essentiellement agonistique dans un premier temps, puis de résistances aux codes et normes urbaines dans un second

⁴⁵ E. Perrin, *Culte du corps*, 1985, p. 23. L'auteur cite le jeu de mots de Carl Rogers « *encounter culture* » par rapport à contre-culture... ».

temps. En effet, la créativité et l'inventivité que suscitent nos terrains témoignent de l'absence de références relevant d'une institution en particulier. Les fédérations de spéléologie et de parachutisme ne sont pas des récurrences linguistiques dans les discours des enquêtés, nettement moins en tout les cas que les récurrences relatives au modèle sportif agonistique et rigide. C'est pour cette raison que l'étiquette « subculture » qui pourrait être accolée à nos terrains se trouve aujourd'hui limitée par les mutations qui bouleversent notre société (et la culture sportive légitime) dans sa profondeur.

Afin de clarifier nos propos pour la suite, nous avançons que le caractère anémique avec lequel flirte ce type de pratiques ludiques débouche sur deux constats. D'une part, nous pourrions accepter comme Durkheim l'a montré, que l'anomie est susceptible d'engendrer des comportements individuels « pathologiques » (l'engagement comme « *counterculture* » dans une véritable carrière déviante) mais d'autre part, nous préférons émettre l'hypothèse bien plus stimulante qu'elle puisse également déboucher sur une créativité collective et/ou individuelle (l'engagement comme « *subworld* » et comme espace d'expression de soi). En ce sens, l'anomie favoriserait le jeu spontané chez l'individu social⁴⁶ dans la mesure où il fait partie intégrante d'un « sous-monde » astructurel qui s'entrecroise avec ses autres mondes davantage structurels. Elle correspond alors à « une situation globale (économique et sociale) caractérisée par l'effondrement du système d'organisation des valeurs et plus largement de la société elle-même, affectée par une mutation » (Duvignaud, 1970, 67). De ce fait, nous écartons l'étiquette « *counterculture* » de nos populations d'enquête. Ils ne vivent pas uniquement dans le cercle astructurel, mais circulent entre deux univers d'identification composés de codes et de vecteurs socioculturels différenciés.

C. Illustration de quelques activités ludo-sportives urbaines. Introduction aux *urban games*.

La ville, de par sa diversité architecturale et autres aménagements urbains spécifiques, offre aux corps individuels et collectifs une gamme particulièrement vaste et créative d'opportunités comportementales. Nous sommes tous témoin de l'exposition - de plus en plus diversifiée – sans cesse renouvelée de formes de jeux corporels. Le phénomène du *urban*

⁴⁶ Voir à cet effet les contributions de Jean Duvignaud sur le jeu et la fête : *Don du rien* (1977 [2007]), *Le Jeu du jeu* (1977) et *L'anomie* (1973).

gaming occupe progressivement une place de plus en plus importante aux yeux des collectivités et autres municipalités. La ville de Rennes que nous connaissons bien y est d'ailleurs très attentive car la mise en place d'évènements culturels et sportifs d'un genre nouveau⁴⁷ montre l'ampleur que ce phénomène prend aujourd'hui. Les municipalités doivent répondre aux besoins de plus en plus diversifiés de leurs habitants. Nous allons donc recenser très brièvement ces différentes formes actuelles afin de cerner de la meilleure façon qui soit la spécificité du jeu engagé sur notre terrain.

L'écoute et l'observation minutieuse ont montré combien le creuset urbain et ses interstices tant sociaux que spatiaux favorisent la constitution de nouvelles identités groupales qui s'y mettent en scènes. Que ce soit le centre urbain ou bien encore les espaces péri-urbains, tous sont le théâtre de pratiques ludiques et/ou sportives adaptées à ces espaces exposés et visibles ou bien alors, au contraire, invisibles car abandonnés du reste de la population. Outre l'étude classique en France de Loret sur ce qu'il nomma la culture « glisse » (1995) et la « glisse urbaine » (2001), nous assistons à l'émergence de ce que certains pratiquants nomment la « *board culture* » en référence à l'outil technique qui est la « planche » pour défier un élément naturel. Replacer l'homme au centre de son environnement, qu'il s'approprie l'espace public, qu'il soit complice des éléments à défier, entend dépasser la traditionnelle opposition nature/culture. Bien au contraire, c'est l'équilibre qui est recherché entre le sportif et son aire de jeu (terre, ciel, parc, ville).

Or, la diversité des pratiques observées aujourd'hui montre l'étendue de ce mouvement au sein des divers espaces urbains et périurbains exploitables par et pour l'homme. Et le support matériel représenté par la planche (*board*) semble s'être diversifié grâce à différents outils techniques (voile, corde, ressorts, vélo, téléphones cellulaires, *Global Position System* (GPS), etc.) adaptés aux espaces investis : building, tours, murets, souterrains, parcs, rues, friches, etc. C'est ainsi que naissent - parmi d'autres - le *street golf*, le *fly jumping*, le *parkour*, la spéléologie urbaine et autres explorations de friches urbaines et péri-urbaines par exemple. Il

⁴⁷ Voir à cet effet la nuit du sport organisé par la ville de Rennes qui est un rendez-vous mensuel, ludique et sportif gratuit pour s'initier à des pratiques innovantes et/ou originales (kin ball, peteca, ultimate, speedminton, etc.). Les équipements sportifs de la ville sont alors ouverts aux pratiques alternatives le temps de l'évènement. L'environnement est volontairement nocturne et festif afin de créer une « atmosphère » particulière (nuit du sable, « urban expression », « dynamik jeux ») qui rompt avec certaines pratiques culturelles traditionnelles. Ce programme s'inspire d'ailleurs très largement des loisirs alternatifs de la nuit déjà testés dans quelques villes espagnoles (Gijon et Oviedo par exemple) montrant l'implication des pouvoirs publics vis-à-vis de la diversité urbaine.

ne s'agit pas de se battre contre un adversaire mais plutôt de composer en harmonie et de défier l'architecture urbaine. La satisfaction personnelle dans un premier temps est essentielle car elle débouche ensuite vers une satisfaction à l'intérieur du groupe d'individus en question. Il s'agit très rarement de pratiques purement individuelles. Elles sont davantage partagées collectivement par les membres d'un même groupe. Si les modes de vie urbains s'imposent en partie aux citadins, alors pourquoi ne pas se créer son espace de défolement, en utilisant l'interaction avec les éléments ?

Le *street golf* consiste à détourner les principes du golf traditionnel pour réinventer une forme davantage ludique, dynamique et créative. Laissé derrière soi les règlements propres à la pratique du golf, ceux qui garantissent un terrain de jeu à la perfection⁴⁸ (le *green*) et enfin les codes vestimentaires qui se sont construits avec le temps. Que les pratiquants le nomment *street golf* ou encore *free golf*, la façon de jouer est détournée et réinventée au sein des espaces urbains. La technique demeure identique mais « l'esprit » est alors fondamentalement réinventé. Là encore les communautés de *street golf* évoquent l'« esprit » pour insister sur le caractère ludique et moderne de cette pratique purement urbaine :

« La façon de jouer est beaucoup plus enrichissante car plus créative. On retrouve les mêmes techniques qu'au golf mais l'ambiance est moins guindée, c'est moins ennuyeux. L'esprit du street golf, c'est de rester ouvert à tout le monde : golfeurs avertis ou novices » (Tanno, fondateur de l'association « Crossgolf »)

En Allemagne notamment, lieu de naissance du *street golf*, de grands événements sont organisés pour l'ouverture et la fermeture de la saison du *street golf*. Ainsi, Cologne voit près de cinq cents pratiquants y prendre part chaque année (cf Tanno) ! On distingue plusieurs façons de jouer. Les pratiquants se fixent un embut (arbre, banc, poubelle, etc.) et le principe est identique à celui du golf classique : atteindre l'embut avec le moins de coups possible. Il y a aussi le concours de précision : toucher un objet particulier du premier coup, faire passer la balle (souvent de type semi-rigide) entre deux éléments précis, etc. Enfin, l'esthétique est aussi très présente puisque une troisième façon de jouer consiste à réaliser le plus beau coup (« swing ») et d'être ainsi reconnu par ses pairs, la communauté.

⁴⁸ Perfection toute relative puisque les pesticides notamment, utilisés en masse sur ces surfaces de jeu, sont particulièrement nuisibles pour l'écosystème.



Le *fly jumping*, ou échasse à ressorts, est une pratique toute récente. Elle consiste à utiliser la force de gravité créée par la pression de ressorts situés sous les pieds du pratiquant et à s'élancer par dessus les éléments urbains (bancs, pelouses, etc.). Le pratiquant déambule ainsi à travers la ville avec la simple force verticale qui lui permet de franchir les obstacles naturels et de bondir au milieu des « habitants » de la ville. Là encore, la déambulation en groupe est de mise.



Rendu célèbre en France par le film « *Yamakassi* » de L. Besson (2001), le *parkour* ou « l'art du déplacement » est une pratique ludo-sportive qui consiste à déambuler sans aucun matériel technique sur les espaces urbains et donc à explorer la ville. Aux qualités physiques et mentales des pratiquants, viennent s'ajouter la faculté de lire la géométrie urbaine pour la transposer ensuite en mobilité verticale. Cela traduit un terrain de jeu ludo-sportif où les objets et surfaces qui composent la ville sont autant de codes des difficultés propres à chacun des pratiquants du *parkour*. La dimension verticale est également très forte ici de par la progression horizontale (course) qui chevauche les éléments verticaux (tours, murs, etc.). Considérée de cette manière, la ville devient un terrain de jeu géant où, de façon appropriée, le territoire est alors marqué par de fortes représentations individuelles et/ou collectives particulières. Le seul outil mobilisé ici, à la différence des autres pratiques présentées, est le corps humain. Les références sont multiples à la « méthode naturelle » de George Hébert qui

a fait de la marche, de la course, du saut, de la défense, de la natation, de l'équilibrisme, de la technologie du mouvement, du grimper, du lancer et du lever une véritable méthode naturelle d'éducation physique. Principes corporels et mental d'acier sont les caractéristiques essentielles prônées par les pratiquants du *parkour*, appelés les « traceurs ». Là encore, certaines municipalités commencent à s'intéresser à la question du *parkour* en proposant notamment certains territoires spécialement adaptés à la pratique de la déambulation comme le montre la ville de Manchester au Royaume-Uni.



Enfin, nous pouvons regrouper sous l'expression « *urban exploration* » ou encore « *urban game* » toutes les formes récentes de pratiques ludo-sportives urbaines. Aidé par les nouvelles technologies, le jeu moderne de la cité semble se fondre aux espaces urbains en usant de certaines expériences (chasse à l'homme, course poursuite, course d'orientation urbaine, parachutisme urbain, etc.) tant physiques que technologiques. A ce titre, il est intéressant de considérer les formes de jeux qui allient course d'orientation, tourisme et GPS par exemple. Le *geocaching* (gigantesque course d'orientation et « chasse au trésor » urbaine) qui se déroule dans les grandes métropoles américaines arrivent en France. Au même titre, la transposition de certains jeux vidéos prenant place dans des décors réels est impressionnante d'inventivité. Le « Pac-Manhattan » crée en 2004 à New-York a permis une course poursuite grandeur nature dans la ville où les uns « chassaient » les autres grâce aux positions renseignées par les téléphones portables en Wi-Fi dans la ville. Les équipes se localisent de cette manière et la déambulation urbaine est alors engagée. Sur le même principe, l'adaptation grandeur nature du jeu vidéo « *Tourality* » permet une course collective avec des objectifs géographiques grâce à la technologie Bluetooth® notamment... Ces jeux essentiellement urbains peuvent prendre plusieurs formes. En général ils consistent à trouver un partenaire ou un objet ou alors à se faire localiser dans le labyrinthe urbain. Les notions de jeu et

« Faire lieu » à travers l'urbain.

d'expériences sont ici remarquables, elles détonnent notamment par l'absence de règles claires et distinctes.

A quoi renvoient ces pratiques sociales innovantes ? Comment les définir très simplement tout en respectant les expressions utilisées par les protagonistes ? Que mettent-ils en avant dans cette quête de l'espace urbain ? La notion de terrain de jeu est-elle aujourd'hui à prendre au sérieux pour évoquer les transformations urbaines, sociales, culturelles ? En quoi ces illustrations alimentent-elles la requalifiant la thèse d'une diversité urbaine ? Quelles transformations anthropologiques peut-on extraire de ces rapports contemporains entre espace, corps et société ?

La jeunesse des pratiquant(e)s est une caractéristique essentielle de ces « nouvelles » pratiques sociales. Elles mobilisent essentiellement une population jeune (adolescent(e)s et jeunes adultes) et urbaine souvent liée aux mondes étudiantin, de la mode, du design, de l'artistique et des nouvelles technologies (voir en annexe pour les profils sociologiques). La recension des différents articles de presse, de sites Internet nationaux et internationaux montre que les acteurs s'engagent dans l'expérimentation et l'attrait pour « l'original » tout en voulant apporter créativité et innovation aux pratiques culturelles urbaines.

D. Des lieux qui font « lien »

1) Une sociabilité communautaire : un lien social « horizontal »

1.1 Le lien social à l'épreuve de l'anthropologie

En 1985, Balandier pointait déjà (du doigt) la lente révolution souterraine qui se profilait à l'heure où la notion de « crise » du lien social allait devenir monnaie courante dans bon nombre d'écrits sociologiques des années quatre-vingt-dix. Ce même constat évoquait la croissante désinstitutionnalisation gagnant petit à petit toutes les couches de notre société. Est-ce réellement le bilan qu'il faut en tirer aujourd'hui, et comment l'analyse de ces micro-terrains étaye l'idée selon laquelle effectivement, le lien social est aujourd'hui éclaté entre un double lien horizontal et vertical comme a pu le montrer Dubet à sa manière (1994, 2002) ? En d'autres termes, en quoi la notion de lien social ou plus précisément de lien interpersonnel

ne s'analyse t-elle plus uniquement sur les grandes filiations qui ont fondé notre société moderne (famille, travail, école, entreprise, etc.) mais sur une reformulation du monde social⁴⁹ propre à la postmodernité ?

Tout en reconnaissant les tendances mises en avant par ces auteurs largement reconnus (Dubet, Touraine, Wieviorka), la sociologie du « sport », quant à elle, se situe sur les mêmes avancées lorsqu'elle évoque l'émergence des pratiques « sportives » ou ludiques dites solidaires puis la diffusion de pratiques autonomes et territorialisées⁵⁰. Dans l'avant propos de ses *anthropo-logiques*, Balandier avance que « tout se joue de moins en moins sur le terrain des institutions et de plus en plus sur celui de la socialité et des initiatives microlocales » (1985, 15).

Dès lors, les analyses sociologiques des APS modernes ont été réactivées par l'émergence des pratiques qualifiées de « fun » ou encore de « glisse ». Le contenu de ces analyses met en évidence le repli communautaire par le phénomène de « tribalisation » développée notamment par Maffesoli (1988, 1998). Cependant, le flou, voire l'inadéquation, de ce critère pour définir et isoler ce type de regroupement communautaire dans l'espace public nécessite d'être défini plus clairement. Cette « tribalisation » avancée par Maffesoli ne semble pas correspondre à la réalité observée sur nos terrains. Surtout, ce vocabulaire emprunté aux travaux ethnologiques précise le caractère d'affiliation développé dans les tribus non occidentales, et plus précisément une affiliation stricte et complexe par la naissance et plus largement les liens de parenté. Les approches fonctionnalistes des « sociétés sans Etat » les dénomment également « sociétés tribales ». Le terme de tribu correspond spécifiquement à des sociétés très diversifiées sur le plan du maintien de l'ordre social sans qu'il y existe une quelconque « autorité centralisée » (Bonte, Izard, 2007, 720).

Or, le souci sociologique qui consiste à appréhender les trajectoires sociales de chaque membre de la communauté montre que l'horizon socio-économique diversifié des enquêtés est davantage parlant à nos yeux pour témoigner d'un regroupement affinitaire et non par affiliation.

⁴⁹ Guillebaud J-C., *La Refondation du monde*, Seuil, 1999 ; R. Sue, *Renouer le lien social*, Odile Jacob, 2001.

⁵⁰ Loret, 1995, Escaffre, 2005, Léséleuc de Kerouara, 2000.

S'agit-il d'une évocation de la « tribu » postmoderne ou une simple allusion au caractère fermé de ces tribus « indigènes » ?

Afin d'éviter tout glissement sémantique, nous emploierons le terme d'« **association** », directement issu de l'anthropologie anglo-saxonne, pour désigner « toutes les unités sociales qui ne sont pas fondées sur la parenté comme facteur déterminant » (Lowie, 1969, 243). La société secrète en est un exemple. Cet anthropologue précise qu'une *association* est un « groupe intérieur à la société globale, non fondé sur la parenté [à la différence de la tribu], [et] dans une large mesure étranger aux grandes instances de contrôle social⁵¹ » et relève donc des formes de sociabilité. Dans notre étude, nous remarquons ainsi que le caractère secret (dû à l'illégalité de la pratique entre autres) de l'activité détermine le mode de conduite vis-à-vis des apprentis ou débutants par exemple.

En définitive, notre objectif est de définir cette émergence en matière d'*associations culturelles* ou *corporelles* en termes de « sentir communautaire »⁵². Cette dernière expression rend, ainsi, compte de ce qui se joue au cœur de cette « association ». Car là encore, notre problématique en témoigne, il ne s'agit *que* d'une organisation territoriale, prenant la forme d'une *association* ludo-sportive au sens anthropologique du terme, et non... tribale.

L'affect se situe au cœur de la communauté, y chamboule chaque personne (au sens maussien du terme) et partenaires. C'est pourquoi la méthode socio-anthropologique appliquée à l'analyse de ces territoires ludo-sportifs nécessite de notre part une grande distanciation.

Cela en fait un « facteur cognitif »⁵³ et non plus seulement intuitif ou participatif pour la saisie du réel communautaire actuel.

⁵¹ Cité par Izard M. 2007, *Dictionnaire d'ethnologie et d'anthropologie*, p. 95.

⁵² La phénoménologie semble ici la mieux armée pour rendre compte de ce champ d'expériences récent. A cet effet voir Depraz N., *Comprendre la phénoménologie. Une pratique concrète*, 2006, Paris, Armand Colin.

⁵³ Cité par Frétigné C., 2003, « A la croisée des démarches : socio-anthropologie et sociologie de la vie quotidienne », *Esprit Critique*, vol.5, n°4, consulté sur internet

Les « obtenues » (Latour, 2001, 49) ethnographiques nous servent de base à cette distanciation.

1.2 La naissance de nouvelles solidarités ?

Selon nous, l'espace interstitiel correspond au territoire ludo-sportif et aux modulations de rôles et statuts que ce dernier favorise. Nous le verrons par la suite, la totalité des entretiens réalisés avec les pratiquants révèlent le désir de recréer de l'amitié, de la rencontre, de l'échange informel, bref tout ce qui a trait au lien social, notamment affectif. Evoquer un renouveau des nouvelles mobilisations du lien social suppose la disparition récente de ce dernier ? La période postmoderne suffit-elle à alimenter les théories d'une sociabilité retrouvée ? Dans un certain sens nous aurions tendance à souligner que les « nouvelles » pratiques ont généré de nouveaux rapports entre individus, jusqu'à retrouver du lien social par l'édification de « pratiques et des valeurs aptes à redonner, dans l'entre-soi, de la signification au monde » (Bouvier, 1997, 2). Cependant, cela ne signifie pas non plus que les rapports traditionnels ou plus anciens entre individus aient complètement disparu. La question posée ici relève de la nature du lien social. De quelles solidarités s'agit-il ? Comment la rencontre située en dehors du champ institutionnel peut-elle participer au « ré-enchantement » du monde vécu par les acteurs en question ?

Deux points doivent être présentés ici : comment se structure la solidarité propre aux regroupements astructurels et sur quel principe fondamental repose ces derniers ?

Afin de cerner nos terrains d'enquête, nous devons prendre conscience que ces caractéristiques nous renvoient à ce « contexte déstructuré, anémique » (Bouvier, 1997, 2) La socio-anthropologie analyse la notion de lien social à l'épreuve de notre socialité contemporaine. Ce contexte d'analyse confère aux études sur les regroupements communautaires et affinitaires une appréhension particulière des modalités de regroupement. A défaut d'appartenir, les individus désirent être « entre » deux appartenances ou sphères d'identification qui vont à la fois les instituer et les écarter. Cette « entre-appartenance » (Maffesoli, 2007, 126) est bel et bien au cœur des expériences contemporaines. Dans ce cas là, le lien social que nous cherchons à questionner semble reposer sur le fait de « s'entre-appartenir » et de circuler librement (Bouvier, 2005) et non plus d'appartenir à un modèle

unique. Afin de rétablir certaines idées que les « doxa tendent spontanément à déformer à leur avantage »⁵⁴, ces micro phénomènes ou associations astructurelles rassemblent des personnes qui partagent certaines valeurs ou un style de vie en commun. Cela constitue du lien par une socialité invisible mais pourtant nécessaire au débat actuel sur les liens sociaux en sociétés.

En second lieu, nous voudrions questionner (à notre tour) les modalités de ces pratiques (en termes de goûts et de comportements) avec les constitutions de nouveaux groupes sociaux et leurs propres opinions socio-idéologiques comme Pociello l'a montré⁵⁵. A la différence des « nouvelles » consommations ludo-sportives pouvant engendrer des luttes pour se distinguer et exprimer une appartenance, les pratiques astructurelles ne permettent pas une distinction au sens bourdieusien du terme mais plutôt une distanciation vis-à-vis de la société en général, nous l'avons déjà évoqué. Nous partageons, comme Beck, la même interprétation des grandes transformations de la société. L'auteur analyse la naissance de solidarités non plus liées au statut social (Beck, 2001) mais davantage sur ce que nous venons de décrire avec ce processus d'« entre-appartenance ». L'insécurité socioprofessionnelle et matérielle croissante est notamment un facteur majeur du renouvellement des solidarités de classes reposant sur le statut social vers une solidarité moins « naturelle »⁵⁶ mais davantage recherchée et provoquée. C'est ce que Beck appelle les « alliances d'intérêts » qui sont « liées à des situations et à des personnes données [et] conclues dans le cadre d'une lutte existentielle individuelle » (Beck, 2001, 214).

Afin de replacer cette réflexion au sein de notre étude, nous avons observé les quatre communautés essentiellement sous deux angles : une observation sur le terrain et à l'intérieur de la communauté et une seconde qui nécessite l'investigation de la toile Internet par le suivi de certains forums ou sites spécialisés. L'ensemble révèle l'existence parallèle de la « communauté virtuelle » qui remplit à son tour une fonction sociale et symbolique très représentative du lien.

⁵⁴ Lucciardi J., « Pierre Bouvier, *Le lien social*, Paris, Gallimard, collection *Folio Essais*, 2005 », *Socio-Anthropologie*, N°17-18, Religions et modernités, 2006, [En ligne], en ligne le 16 janvier 2007, <http://socioanthropologie.revues.org/document501.html>

⁵⁵ Pociello C., 1995, *Les cultures sportives*, Paris, PUF.

⁵⁶ Cette « symbiose historique entre statut social et classe sociale [est maintenant] dissoute » (Beck, 2001, 207).

2) Une éthique ludo-sportive propre aux mutations anthropologiques ?

La réflexion que nous engageons ici a pour but de canaliser et de comprendre une telle émergence de pratiques auto-organisées, au-delà des références traditionnelles issues d'une « éthique sportive traditionnelle » ou bien encore « postmoderne ». Notre souci est d'actualiser l'analyse des pratiques minoritaires du corps social.

L'éthique sportive se définit comme « l'ensemble des principes et des codes générateurs de sens qui s'établit à la fois comme référence normative et régulatrice de la sphère » (Pigaessou, 1997, 2) en question. Celle-là même qui génère dans notre époque postmoderne des comportements marqués par l'individualisme, la consommation ou la marchandisation (Pigaessou, 1997). L'hypothèse d'une « nouvelle » éthique ludo-sportive doit prendre en compte les codes, valeurs et représentations que les acteurs nouent à travers la constitution de leur territoire d'action. Pourquoi l'expression « esprit » appliquée aux descriptions des pratiques ludiques urbaines est sans cesse évoquée pour les définir auprès du grand public ?

De l'« esprit » à la conscience morale puis à l'éthique, les frontières sont floues. C. Pigaessou évoque l'utilisation de « repères anthropologiques qui structurent l'organisation sociale » (1997, 2) de la communauté en faisant allusion aux concepts du temps, de l'espace et du code, opérant ainsi « une mise en forme du social qui s'analyse en tant que forme symbolique d'appréhension du réel » (1997, 2). Quelles sont les caractéristiques ou valeurs qui rassemblent ces mêmes pratiquants à transgresser les espaces traditionnels du sport et de la ville ? S'agit-il de nouvelles « voies de la sagesse », d'une « interrogation de l'homme face aux croyances infinies du progrès et à la transformation de la société » ou plus simplement l'envie de dépasser les formes et comportements classiques du monde sportif ?

La notion de jeu (*play*) prend ici le pas sur celle du « sport » en tant qu'activité normée (*game*). Par conséquent, comment le développement « entre-soi » de valeurs intervient dans la régulation des comportements observés sur ces pratiques ludo-sportives urbaines ? Plus encore, ces valeurs exercent-elles une réelle « action transcendante » (Pigaessou, 1997, 4) sur l'ensemble des pratiquants.

2.1 Le rapport aux valeurs

Dans le cas de cette étude, nous nous intéresserons aux raisons qui poussent les sujets à se former en petit groupe de pairs afin d'y développer une « ambiance » partagée par les membres du groupe. C'est ce que nous appellerons le cadre ou l'effet de contexte qui marque la communauté sur un ensemble de valeurs que tous les membres reconnaissent. L'analyse de ce cadre nécessite de rapporter les propriétés qui leur sont spécifiques sans chercher à les juger. En ce sens nous devons par conséquent faire preuve de « neutralité axiologique »⁵⁷ puisque nous relayons une « culture » caractéristique de la socialité souterraine dont ces formes de pratiques ludiques témoignent. En aucun cas nos propos ne prendront la forme d'un jugement envers les groupes ethnographiés, ni même contre ce qu'eux-mêmes critiquent. Notre position à la fois engagée et détachée. Nous relayons un phénomène culturel, celui de l'ancrage corporel est sur une territorialité spécifique, soit un phénomène structuré par des valeurs. Certes, il y a toujours les « idées de valeurs culturelles avec lesquelles nous abordons la réalité » pour reprendre Max Weber, mais il y a également en nous un certain pouvoir réflexif qui incite à effectuer des contrôles des « présupposés ». Toute démarche anthropologique se trouve dans cette réflexivité qui combine différents modèles sociologiques. La réflexivité ne peut s'effectuer que dans le cas où la construction des connaissances résulte d'une co-construction entre le chercheur et les enquêtés. Cette position témoigne d'une démarche réciproque entre la neutralité et l'engagement des enquêtés.

L'objet de cette troisième et dernière partie est de montrer que l'alternative conduit bien à « aller contre » un ordre établi, légitime. Or, l'intérêt de saisir de telles données empiriques est de montrer la pluralité des modèles culturels qui puisent l'essentiel de leur sens dans la « différence » et les modalités d'être ensemble. Entreprendre une telle démarche nécessite deux principes fondamentaux que Max Weber a su dégager. Le premier, nous l'avons évoqué, nécessite de tendre vers une « neutralité axiologique » dans notre rapport aux valeurs véhiculées par les enquêtés. Or, Weber lui-même rappelait que ce premier principe se prolongeait par un second, la nécessité de « comprendre » les valeurs auxquelles se réfèrent les acteurs : que font les spéléologues urbains quand ils disent faire de la spéléologie sous les arrondissements de Paris ? *Idem*, que font les base-jumpers quand ils disent sauter et chuter

⁵⁷ M. Weber en donne une définition dans une conférence donnée en 1919 puis reprise pour être traduite une première fois en 1959 par J. Freund dans *Le savant et le politique*.

d'une tour ou d'un immeuble en plein centre ville ? Encore, le sens que chaque communauté ludo-sportive donne à sa conduite est important.

En quoi la distance opérée par cette minorité culturelle vis-à-vis des actions dites traditionnelles se forme dans l'action en rapport à une valeur ? Ici, l'acteur agit rationnellement en acceptant tous les risques afin de rester fidèle à l'idée qu'il se fait de son environnement social et culturel. D'où son éloignement temporaire qui dure le temps de la pratique.

Nous allons voir quelles peuvent être les valeurs qui correspondent à l'« ambiance » du moment. En quoi témoignent-elles du renouveau des espaces sportifs, festifs, ludiques et récréatifs en milieu urbain ?

2.2 Ludisme, aventure et inversion : les supports de l'expérience

Notre étude s'inscrit très largement dans une tradition interactionniste ayant le « souci d'identifier les processus à l'œuvre dans une société en train de se faire » et par la même, de se concentrer sur ce qui relève de « l'instituant » plutôt que de « l'institué » (Le Breton, 2004, 6). Ce paragraphe est pour nous l'occasion de présenter brièvement le vertige anthropologique avec la notion de l'inversion. Inversion entre un statut institué et un tout autre statut situé en marge, astructurel. Nous émettons ainsi l'hypothèse du « transport » (statut, rôle, émotion, etc.) humain, désignant les émotions intérieures et ce qui est propre à l'individu, et qui conduit par la même à une « expérience modifiée d'être humain » (Héas, 2005, 60). Véritable aventure de « tout l'être » ou « envol du dedans » (Nahoum-Grappe, 1994) il est au fond ce que recherchent en silence bon nombres de pratiquants de l'extrême qui mettent en scène leurs conduites vertigineuses. Cette notion de « transport émotionnel » appliquée à la lecture des valeurs contemporaines correspond, selon nous, à la profusion de nombreuses pratiques qui facilitent « l'ailleurs » et l'extase momentanée. D'une certaine manière, ces jeux de la rue et plus largement de la ville font directement appels à une forme d'effervescence émotionnelle issue des « turbulences festives » notamment. Est-ce dans cette ambivalence que se situe les valeurs ludo-sportives ?

Voyons maintenant quels sont les piliers fondamentaux de ces valeurs. Elles cherchent à se démarquer des représentations classiques issues du modèle sportif et de pratiques culturelles et marchandes. Elle repose ainsi sur la valorisation d'une socialité horizontale propre à cette sphère communautaire, mais aussi des valeurs ou idéaux qui leur sont propres (ludisme, dérision, aventure, inversion, etc.). Cette combinaison du lien social horizontal et de valeurs propres à la communauté s'observe minutieusement sur les territorialités ludo-sportives), et qui deviennent un véritable « espace sacré (...) situé au centre du monde pour la personne » (Griffet, 1995, 139).

Nous prendrons ainsi des illustrations extraites de pratiques sportives et festives contemporaines qui s'accordent à démontrer la valorisation du transport émotionnel à travers trois dimensions : ludique, aventure et inversion.

Une dimension ludique

L'esprit ludique avec lequel bons nombres de pratiques sociales riment semble être le fil conducteur de notre époque. La recherche d'expériences est ici au cœur du ludisme contemporain ! L'intérêt actuel marqué par la dimension ludique des nouvelles technologies médiatiques notamment (virtuelles ou réelles) témoigne de l'importance accordée au divertissement sous toutes ses formes. Le grand boom des jeux vidéos sportifs pose la question notamment de la sportivisation tant les acteurs semblent prôner une forme ludique à cette forme de compétition « virtuelle ». Les dérivés des pratiques sportives institutionnalisées le montrent à leur tour, comme l'émergence du « *street golf* ». Retourner et inverser les codes sociaux et culturels sont les principales motivations de ce type de pratique. Les mots d'ordre affichés sur les sites Internet personnels sont « liberté » et « créativité ». Ce vocabulaire n'est pas spécifique à cette pratique mais semble correspondre à celles que nous incluons ici dans la définition des pratiques ludo-sportives. Plutôt que de pratiquer pour une « finalité socialement reconnue »⁵⁸, la pratique ludo-sportive génère un plaisir vécu immédiatement et dans l'instant même de la réalisation, sans réelle finalité sociale ou reconnaissance sociale. Elle est donc vécue pour soi, gratuitement.

⁵⁸ Loret A. *Génération glisse*, p. 212.

Dans un registre plus large, une étude récente (Papineau, 2000) transpose le caractère ludique à une pratique nettement moins astructurelle que nos terrains mais pourtant tout autant intéressante au regard de ce que nous voudrions soulever ici. Dans un autre contexte culturel que le nôtre, la sociologue a montré le caractère illégitime du « mah-jong ». Ce jeu de carte chinois est analysé dans la société chinoise contemporaine⁵⁹. Dans une Chine maintenant révolue, la notion de loisir était tout simplement synonyme de « mal » et « contrevenant » à une éthique basée sur le labeur et l'abnégation. L'auteure montre comment la réactualisation du « mah-jong » (interdit durant la révolution culturelle) dans une Chine « nouvelle » pose problème aux détenteurs et monopolisateurs de la culture légitime. Ces « détenteurs » voient dans cette forme ludique une transgression des valeurs culturelles. En effet, alors que le « mah-jong » est l'incarnation de l'illégitime, de la dérogation et propre à la culture dionysiaque – certains joueurs en parlent même comme une transe vécue – l'autre forme de jeu appelé « *weiqi* » lui est grandement préférée car il représente l'éthique du travail et du labeur. Bref, on voit comment à travers l'analyse d'une société qui se modernise, les évolutions culturelles peuvent s'observer sous la lunette du ludisme et du jeu.

Certains auteurs à l'écoute de la vie quotidienne (Maffesoli, Morin, Bromberger) et des formes ludiques fournissent une lecture sur la manière qu'à la société de se dire⁶⁰ et la prévalence actuelle du ludisme et du « délire » dans les pratiques corporelles.

La dimension de l'aventure

Nul doute que l'ambiance cultivée au sein des communautés pratiquantes façonne à sa manière un véritable *ethos* ou corps collectif qui répond aux attentes des sujets et acteurs qui contribuent à le rendre tel qu'il est, extase et aventure.

D'une manière générale, l'émergence des pratiques auto-organisées traduit un goût prononcé pour l'aventure dans une acceptation double. Le premier sens qui se dégage révèle l'unité de l'ensemble de la vie contemporaine. L'aventure n'est pas vécue de manière isolée et indépendante des activités de la vie quotidienne mais intégrée et vécue comme temps de distanciation, nous l'avons évoqué précédemment. L'aventure doit être vécue en référence aux pratiques quotidiennes, figurant ainsi comme une « enclave dé-routinisante » (Elias,

⁵⁹ Papineau E., 2000, « La culture insolente du mah-jong. Le miroir d'une autre société chinoise », *Perspectives chinoises*, n°57, janvier-février, pp. 30-43.

⁶⁰ Voir à cet effet Maffesoli M., 1979, « La conquête du présent ».

Dunning, 1994) et non comme un processus de marginalisation totale. C'est ainsi qu'elle fait ressortir l'état de tension qui caractérise la vie : un antagonisme entre un état de passivité et un état d'activité. Cette signification renvoie aux « allers-retours »⁶¹ entre deux sphères d'identification qui institue à chaque fois différemment l'individu. Simmel parle alors d'une « aventure mécanique » afin d'évoquer le « sens caractéristique dont la réalisation [est] renfermée entre un commencement et une fin, et ensuite, il faut que malgré toute sa contingence, malgré le fait qu'il est banni de la continuité de la vie, il fasse partie intégrale de la nature et de la détermination de cet individu qui vit cette vie, et cela en vertu d'une nécessité secrète dont le sens dépasse de beaucoup celui des séries plus rationnelles de la vie » (2002 [1911], 73-74).

La seconde signification – celle qui n'est pas en rapport avec notre objet – porte sur l'aventure organique qui est « indépendante d'un avant ou d'un après » (Simmel, 2002, 72), celle qui « se détache du cours total d'une destinée » (p.73) et est donc vécue comme un processus rationnel et de rupture avec le contexte et l'ambiance dans laquelle l'individu se trouve. Elle est néanmoins présente dans certaines formes de pratiques festives et sportives où les sujets se regroupent sous forme de communautés marginales représentant par exemple une « subculture technoïde » (Pourtau, 2007) composée de déviance et de militantisme, entre autres. Les acteurs déclarent vivre leur aventure par l'éloignement important et parfois presque total avec les temps et espaces de la vie sociale normée. Les études ethnologiques sur les communautés sportives aux Etats-Unis montrent par exemple que certains mouvements sportifs alternatifs étaient également retranchés au sein de subcultures sportives (Donnelly, 1985, 1988) comme le skateboard, le surfboard ou le BMX l'ont initialement été⁶².

Afin de relier notre réflexion sur la distinction entre deux types d'aventure et la notion de « subculture » abordée précédemment, il est bon de rappeler que nous accordons une préférence à la notion de « *subworld* » étant donné le caractère dynamique de l'*aventure mécanique*. Les valeurs ludo-sportives présentées font davantage référence aux concepts de mondes, de sphères et de « *subworld* » et de « sous-culture » que de contre-culture (*counter-culture*) principalement marginalisée et marginalisante.

⁶¹ Voir à cet effet les travaux de Georg Simmel sur le « secret et les sociétés secrètes ».

⁶² Beal B. (1995) *Disqualifying the official : exploring social resistance through the subculture of skateboarding* In *Sociology of Sport Journal*, 8(4), pp.341-360 ; Pearson K. (1979) *Surfing subcultures of Australia and New Zealand*, Queensland, Australia: University of Queensland Press.

Comme la majeure partie des pratiques ludo-sportives, nos terrains cristallisent les valeurs et les contractions de notre société contemporaine. Peut-on considérer pour autant que la formation de ces valeurs soit un objet révélateur des « nouveaux mondes » (Balandier, 2004 ; Augé, 1994) ? Là où « passent les relations de sens (les altérités-identités et symbolisées) dont les entrecroisements, les imbrications et les ruptures font la complexité de la contemporanéité » car ces relations expriment « à la fois la singularité qui les constitue et l'universalité qui les relativise » (Augé, 1994, 129). A ne pas en douter, cette question des « nouveaux mondes » et la mise en scène de soi (Goffman, 1973) dans la construction de son identité sociale (Strauss, 1992) demeure une réflexion complexe. Nos propos annonçant des valeurs spécifiques aux pratiques ludo-sportives sont de simples pistes. Nous remarquons des résistances culturelles qui viennent que nous posons lorsque la notion de résistance culturelle vient ainsi brouiller les repères culturels traditionnels. En quoi ces pratiques d'espace viennent nous montrer une forme de triche avec l'ordonnement d'ensemble, une tentative de « ruse » avec le quotidien (De Certeau, 1980) ?

La dimension de l'inversion : se jouer de toute « domination » ?

Il semble que les individus engagés dans de telles pratiques recherchent une forme de trouble composé à la fois d'excitation et d'appréhension – cette fameuse « panique voluptueuse » (Caillois, 1950). En effet, ce phénomène d'inversion peut se comprendre si nous analysons à la fois le rôle du sujet au sein de la communauté (inversion de rôle) mais également dans l'analyse socio-anthropologique du territoire ludo-sportif (inversion spatiale).

En premier lieu, l'inversion a trait au statut du sujet engagé dans la pratique et plus spécifiquement à la reconnaissance de ce dernier au sein de la communauté même. En revanche, cette inversion de statut est très rarement communiquée et par la même valorisée dans l'entourage extérieur du pratiquant (professionnel, etc.). Après Foucault ou encore Goffman qui ont fait du corps un support de divers marquages (politique, culturel, etc.), le phénomène d'inversion du statut permet de mieux appréhender les bouillonnements contemporains en matière d'appropriation et d'identifications corporelles par le marquage, le tatouage, etc. et l'utilisation de ces derniers pour valoriser son identité. La place ou l'endroit de la marque corporelle est un excellent indice, par exemple, pour comprendre les constructions identitaires. D'autres exemples en matière d'inversion statutaire sont

observables dans le monde de la fête également. L'inversion entre les sexes (dragqueens, homme/femme) ou celle entre les âges sont vécues comme de véritables signes distinctifs⁶³ ou de distanciation sociale. De fait, cette inversion statutaire est pour nous le moyen d'analyser comment le sujet s'affirme en tant que personne lorsqu'il prend part à la pratique et à la communauté.

En second lieu, l'inscription du corps du sujet au sein du territoire nous conduit à réfléchir sur l'inversion et la tentative d'échapper à toute forme d'objectivation de corps. L'espace vécu tend à inverser les repères issus de ce même espace lorsqu'il est non-approprié et par conséquent public. En d'autres termes, il s'agit de réfléchir à une éventuelle inversion spatiale, pour répondre à la question : comment la communauté s'approprie-t-elle l'espace pour le transformer en « lieu » ou territoire identitaire en y apposant des marques ou autres signes qui lui est propre ?

Nous nous sommes intéressés aux inversions de temps (accélééré/ralenti ; jour/nuit) qui retentissent directement sur les rythmes biologiques de nos enquêtés, puis afin d'élargir le champ anthropologique de l'inversion, nous avons analysé le rapport entretenu avec l'espace de pratique et le rôle que joue la chute dans ce type d'inversion identitaire. En effet, avec la dialectique du haut et du bas fortement présente dans notre travail, nous pensons que l'abandon de soi dans la chute (de l'immeuble ou tour, de la surface urbaine au souterrain urbain) correspond encore à une inversion et en particulier à la notion de verticalité de la chute comme inversion du quotidien. Bachelard aimait nous le rappeler à travers son œuvre consacrée aux imaginaires de l'espace. La chute est affaire de verticalité, qui elle-même représente l'affranchissement de pesanteurs et en particulier de pesanteurs sociales (Lebreton, Héas, 2007) aboutissant justement au « transport » corporel.

En conséquence, nous nous demandons si nous pouvons grâce à l'étude de cette notion d'inversion repérer des actes de différenciation, par rapport à des formes d'écrasement ou de domination ?

⁶³ Moreau C. et Sauvage A., 2007, «La fête et les jeunes. Espaces publics incertains», Rennes, Apogée.

E. Les formes alternatives de la pratique physique : ancrage territorial et alternatif libertaire

Notre réflexion à propos des valeurs ludo-sportives se focalise sur les trois dimensions majeures que nous venons de développer. Il nous reste maintenant à intégrer le ludisme, l'aventure et l'inversion à l'analyse des formes de la pratique sportive. La compréhension de ces pratiques est à chercher dans les signes qui les distinguent des *autres* et plus particulièrement dans l'appropriation spatiale qui est spécifique à ce type de regroupement. Dès lors, nous avons relevé deux aspects qui sont largement récurrents dans nos ethnographies : l'ancrage territorial et l'alternatif libertaire.

Nous avons déjà évoqué cet aspect, la territorialité est primordiale pour comprendre ces pratiques physiques urbaines. Elle comporte à la fois la mise en forme symbolique de l'espace donné en tant qu'espace de pratique (un ensemble architectural qui apparaît comme *idéal* de par ce qu'il représente ou symbolise), et l'inscription d'un groupe d'individus regroupé sous forme de communauté sur l'espace en question. L'ancrage est alors effectif, le marquage devient affaire de priorité. Si l'on remonte un instant dans le passé récent, rappelons les débuts du skateboard en France et la manière dont les pratiquants s'approprièrent très rapidement un « lieu ». Les traces visibles à l'œil nu étaient très marquantes (la paraffine posée sur le mobilier urbain afin de faciliter les actions de glisse : « *grinder* » et « *slider* ») comme des marqueurs symboliques au lieu. Les sociologues ou les géographes démontrèrent lorsqu'ils évoquaient les premiers territoires sportifs comment ils étaient « investis, occupés [et] appropriés »⁶⁴. Ce n'était d'ailleurs pas sans générer quelques tensions ou conflits entre les pratiquants. Vigarello précise lui que ces territoires recouvrent un très fort enjeu identitaire pour que chacun s'y (re)trouve.

La pratique peut prendre forme sur n'importe quel espace pour peu qu'il ait une représentation particulière pour les membres de la communauté comme c'est le cas en *base-jump* par exemple. La loi devient alors un simple obstacle à dépasser puisque c'est l'affranchissement de cette dernière qui leur permet par la suite, de mettre en forme une autre

⁶⁴ Augustin J-P. (1994). *Le surf et les territoires de l'éphémère*. Publications de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine p. 18.

codification discutée à l'intérieur de la communauté. Cette auto-codification est en conflit avec la réglementation urbaine, on l'aura compris. Comment se passent ensuite les étapes de négociation avec l'ordre public pour la poursuite de leur pratique ? S'agit-il de transgression pure et simple ou bien de négociation opérée entre les deux parties ?

Le second aspect de ces pratiques est l'alternance libertaire. Si nous regardons de plus près les formes récentes du marathon ou autres courses sur route⁶⁵ par exemple, nous pouvons constater que nombre de pratiquants agissent comme des participants qui ne veulent pas être soumis aux règles de la compétition. Ils valorisent d'autres formes de sociabilité basée sur la non-concurrence et le changement des mentalités. Véritable « carnaval de la course à pied » (Bessy, 1995), ces pratiques alimentent la thèse du renversement des valeurs parmi les pratiques physiques et sportives amateurs. Transgression et fusion sociale et esthétisme sont les trois mots d'ordre du bon déroulement de la pratique. Ces pratiques illustrent le cœur de notre travail car elles nous montrent que la compréhension de celles-ci est contextualisée dans une « ambiance » en pleine mutation -« ce flou du contexte actuel, le brouillé des valeurs, l'indéfini des repères, c'est-à-dire ce temps dans lequel cohabitent des formes anciennes d'une société sans que de nouvelles soient encore légitimées »⁶⁶.

Enfin, si le renversement des valeurs sportives se concrétise dans les pratiques de loisirs amateurs, c'est que la marque de « l'ascendance de la loi ou la règle sur la liberté »⁶⁷ est fortement contestée par la créativité et l'inventivité de ces pratiques ludo-sportives. Il reste à différencier celles qui résistent aux processus d'institutionnalisation en s'affichant clairement dans la clandestinité de celles qui ont été appréhendées comme pratiques « libres » au cours des années quatre-vingt dix (sous le coup de la nouveauté ?) et qui se retrouvent aujourd'hui très largement encadrées par le discours politique de la ville notamment. Nous pensons par exemple aux pratiques du skateboard, du roller ou encore du graffiti pour élargir le champ de la réflexion. Car, la clandestinité et l'invisibilité « ludo-sportive » résultent à la fois des acteurs eux-mêmes mais également du processus de domination symbolique. Ce qui

⁶⁵ Waser A-M, 1998, Du stade à la ville, réinvention de la course à pied. In *Annales de la recherche urbaine* n°79, « Sports en ville », pp. 59-68.

⁶⁶ Le Pogam Y., « Corporéisme et individualisme hédoniste », *Corps et Culture*, Numéro 2 (1997), Plaisirs du corps, plaisirs du sport, [En ligne], en ligne le 3 mai 2007, <http://corpsetculture.revues.org/document388.html>

⁶⁷ Ce qui correspond au paradigme de la morale en action (Pigaessou, 1997).

permet de développer chez ces derniers une culture du silence qui nous semble significative de ce que les territorialités ludo-sportives représentent pour les individus. Un espace de liberté d'appartenance, un espace où la liberté d'appartenir leur est propre.

Conclusion du chapitre second : la construction du « lieu anthropologique » par le corps en mouvement

Le changement d'échelle sociologique nous permet de cheminer progressivement vers un accès aux réalités issues des communautés ludo-sportives urbaines. Ce que certains qualifient aujourd'hui de « proche » correspond en réalité à ces nouveaux enjeux et nouveaux terrains permettent d'accéder à des objets de recherche fondamentalement ancrés dans nos sociétés contemporaines et révélateurs de certaines mutations sociétales mises en œuvre (Ghasarian, 2002). Que nous parlions d'« ethnographie réflexive », d'« anthropologie réflexive », ces étiquettes théoriques marquent au fond, toutes, le même constat. Celui de l'adaptation de l'anthropologie et de la sociologie à leurs nouveaux terrains ancrés sur les mêmes espace-temps que ceux du chercheur. L'observateur est à la fois distant et engagé dans ce cas de figure, nous l'aurons compris. C'est justement ce défi que nous avons cherché à soulever.

Pour cette raison nous avons fait le choix d'étudier le rapport communauté-société car nous pensons que la possibilité majeure qui s'offre à nous, est de montrer que le territoire ludo-sportif urbain se présente comme le détournement des normes urbaines et sportives. La volonté de recréer un groupe restreint – défini au cours du chapitre premier - témoigne de la multiplication de ces « lieux anthropologiques » au sein de notre société. Ces étendues où s'exercent certaines activités qui servent à un usage déterminé ont comme caractéristique majeure d'être fondamentalement associées à la corporéité. Cette préoccupation relative au corps nous a amené à réfléchir sur le corps en mouvement. C'est à travers lui que nous prenons conscience de sa matérialité et de son « interface au monde ». Le lieu ou la place anthropologique est pour ainsi dire constitutive et culturellement constituée par le corps en mouvement et dans sa mise en scène ludique et récréative.

Dans le fond, cette opposition entre la communauté-société et la manière dont ses pratiquants s'opposent à la société environnante correspond au modèle « bi-polaire » classique de la sociologie. Comment le réactualiser aujourd'hui en tenant principalement compte de la circulation entre société-individu-communauté ?

L'appropriation de la ville, entre usages et normes : une déviance ?

CHAPITRE III

De l' « *ici* » à l' « *ailleurs* » urbain

Les territorialités ludo-sportives de la cité

Nous avons commencé à entrevoir les modalités qui composent les jeux urbains. Sur le plan sociologique, nous avons proposé la notion d'association afin de cerner de la « meilleure » façon qui soit les raisons qui poussent les enquêtés à former une identité groupale. Sur un autre plan, davantage socio-géographique, nous avons évoqué la notion de territoire comme un lieu permettant l'accès à une forme d'individuation dont le corps serait le moteur. Dans cette perspective, nous cherchons à saisir les processus par lesquels les individus construisent leurs relations au territoire. C'est l'observation du phénomène social dans son cadre naturel et culturel, sa manière de s'organiser et de s'étendre à des ensembles populationnels davantage diversifiés, comme autant d'expériences humaines et observables. L'étude des territorialités permet, ainsi, de comprendre comment les individus s'approprient et revendiquent un terrain de jeu. Or, les entretiens et les récits de pratique auxquels nous nous référerons ici montrent l'attachement des pratiquants à l'espace urbain et au détournement de ses différents codes sociaux, culturels et spatiaux.

Nous débuterons ce chapitre par une analyse des représentations que les pratiquants se font de la ville –terme générique- et plus particulièrement en quoi l'urbain offre à leurs yeux un gigantesque terrain de jeux. Et enfin, toujours à partir des discours de chacun(e)s, nous évoquerons l'urbain et l'expérience du jeu qui en résulte. Une double problématique est donc concernée ici : une problématique urbaine, puis une seconde ludo-sportive.

Cette manière d'étudier les pratiques ludiques en milieu urbain est l'occasion d'examiner les facteurs micro-sociologiques et géographiques qui permettent de saisir la « territorialité interactionnelle » (Bourdeau, et *al.*, 2004) des pratiquants sur leurs espaces d'actions. L'identification des pratiquants, non pas à un site urbain en particulier mais davantage au contexte urbain est alors très forte dans le sens où elle résulte de processus (stratégies individuelles et collectives) identitaires partagés par la communauté.

A. La ville, terreau des pratiques corporelles modernes

1) Faire l'expérience de l'espace public : une problématique urbaine

Soucieux des recherches engagées en anthropologie urbaine, ce chapitre s'intéresse aux représentations des pratiquants à propos de la ville et d'une manière générale, de l'espace urbain. S'agit-il de pratique ludo-sportive de la ville, ou bien, de pratique ludo-sportive dans la

ville ? Car, ces formes de pratiques ne sont pas seulement dans la ville mais essentiellement de la ville (Hannertz, 1983, 308). Ce qui implique nécessairement une prise en compte du « vécu urbain » des pratiquants au sein des différents espaces d'identifications. Cela suppose l'intégration du cadre urbain dans l'analyse des données concernant les récits de pratiques. Le recours aux théories anthropologiques et urbaines qui s'appuient sur les acteurs, leurs rôles et leurs usages de la ville semble pertinent pour voir comment ces acteurs traversent les structures urbaines bien plus qu'ils ne s'y conforment. La structure urbaine est ce que la ville offre comme fonctionnalités pratiques. Il s'agit ici, des « offres » en matière de pratiques culturelles, dont les APS sont partie prenante. C'est donc la dimension attachée à la production de l'espace ludique et sportif qui importe ici.

Dans ce registre, la ville apparaît aujourd'hui comme un « laboratoire » composé d'individus qui se démarquent ou se remarquent par des modes de vie pluriels et diversifiés. Les pratiques sportives dans la ville, nous le savons, ne sont pas un phénomène nouveau. D'abord perçues comme une source de désordre public, nous faisons le choix d'en observer quelques-unes sur leurs rapports directs à la ville et sur leurs organisations pratiques. Les représentations de la ville sont extraites de notre premier guide d'entretien relatant cinq items : rapport à autrui, à l'espace, au temps, au corps et aux pratiques sportives institutionnelles. Le rapport à l'espace est donc l'occasion de discuter avec les enquêtés des différentes formes de pratiques sportives et urbaines qui y sont mobilisées.

D'une part, nous trouvons les pratiques qui prennent place sur des espaces spécialisés dont les acteurs peuvent revendiquer une occupation « sauvage » de certains sites péri-urbains et/ou défavorisés. Les enquêtes sociologiques ont alors insisté sur les notions territoriales, identitaires et communautaires attachées à ce genre de pratiques auto-organisées (Chantelat et al., 1996 ; Jaccoud, 2003). D'autre part, les pratiques auto-organisées qui se servent de l'espace public pour le rendre sociable et en faire l'expérience, nous incitent à réfléchir davantage sur une sociabilité urbaine que sportive.

En effet, le phénomène d'urbanisation avancé par Simmel rappelle que la ville est propice à une toute autre condition sociologique et psychologique (Simmel, 2004). Cette condition sociologique tend à modifier les rapports humains en milieu urbain sur le plan des sociabilités notamment. Elle agit par une « intensification de la vie nerveuse » (2004, 170). A chaque sortie dans la rue, « le rythme et la diversité de la vie sociale, professionnelle,

économique » (2004, 170) crée une condition psychologique particulière, celle du/de citoyen. Par la description d'une certaine morphologie sociale ou forme sociale, Simmel rend compte des grandes transformations qui agissent sur les comportements individuels ainsi que sur la vie sociale et urbaine tout particulièrement. L'urbanisation de la seconde moitié du vingtième siècle conduit alors à une double analyse. L'une qui repère la logique d'ordre par le respect des normes urbaines et une seconde repérant plutôt les altérations du tissu social et de ses normes. La notion d'expérience de l'espace public se situant dans cette seconde logique.

A son tour, J. Duvignaud nous renseigne sur le caractère structuré de l'espace urbain et sur la qualification d' « espace plein ». Ce dernier est, pour l'auteur, un système de contrôle des actes et des pensées car « la ville est d'abord conscience d'un espace clos et d'un 'nous' incarné dans cet espace » et le carcan des normes urbaines (Duvignaud, 1977, 16). L'auteur précise alors que l'espace urbain, malgré son caractère saturé et uniformisé, offre à ses acteurs un grand nombre de potentialités ludiques, récréatives et astructurelles (Duvignaud, 2007). Ces caractéristiques, « structuré » et « plein », ouvrent alors le champ à l'expression de pratiques culturelles qui renversent ce cadrage urbain. Ainsi, après Simmel, (1903 [2004]), Joseph (1984), ou encore Sennet (1992), nous considérons l'espace public urbain aujourd'hui comme le lieu où chacun demeure visible et observable. Cette exposition de soi aux regards et perceptions des autres est un facteur important pour comprendre le rôle de l'espace public dans le renouvellement et l'émergence de pratiques culturelles typiques de notre modernité. Que ce soit sur un plan visible ou invisible, la ville permet, et seulement sous cette acceptation « positiviste », une diversité de pratiques qui relèvent soit de l'institutionnel (clubs sportifs, clubs de remise en forme, etc.), soit du local (*playgrounds*, « pied d'immeuble »), soit du « haut-lieu » (espace de la Défense à Paris notamment). Dans les deux derniers cas, il s'agit de se déplacer dans la ville à la recherche du territoire adéquat, à la fois ludique et sérieux, qui fasse du jeu de la cité une pratique essentiellement de la ville. Cette distinction met l'accent sur le caractère anthropologique qui relie ici la pratique à son contexte de mise en œuvre, la ville moderne. Nous formulons l'hypothèse que la territorialité ludosportive est essentiellement de la ville car elle se sert de cette dernière pour la détourner et se l'approprier autrement. En d'autres termes, une pratique « de » la ville détourne un espace de vie en un espace vécu. A la différence des pratiques ancrées dans la ville qui se territorialisent (les notions de codification et d'auto-organisation sont bien entendu présentes) sur un lieu donné sans en détourner le sens premier, nous l'avons dit avec l'exemple du *playground*. Ce registre illustre par conséquent les transformations sociales en cours. A savoir celles qui

appréhendent les préoccupations identitaires et de reconnaissance sociale à travers l'individualisation des pratiques culturelles – expression désignée par une « *culturation* du sport » (Jaccoud, 2003). Dans la perspective où ces pratiques auto-organisées renvoient à une prise de distance vis-à-vis des organisations et institutions traditionnelles, la « *culturation* du sport » renvoie alors aux préoccupations identitaires et de reconnaissances, celles qui sont guidées par les modes de vie et les modèles culturels contemporains. Cette expression réfère par conséquent aux pratiques identifiées par les travaux sociologiques illustrant une auto-organisation sportive.

2) Normes urbaines et motricités corporelles : une problématique ludo-sportive

L'émergence de pratiques ludo-sportives dans les grands centres urbains nous incite à prendre en compte le regard des acteurs urbains sur les grands ensembles humains, architecturaux, économiques et culturels. A la recherche d'une ville plus ludique, plus excitante et davantage moderne, les pratiquants revendiquent avant toute chose des usages qui puissent renouveler leurs relations aux espaces urbains. Le renouvellement des relations aux espaces de pratique s'observe depuis quelques temps ; la transformation des référents culturels sportifs a eu pour effet de modifier les rapports à l'espace, nous l'avons déjà dit, mais surtout de stimuler l'invention de nouvelles modalités de pratique ainsi que l'exploration de nouveaux espaces.

Déjà relevées dans les villes « d'hier », les normes sociales semblent encore s'imposer difficilement dans nos villes « modernes ». Chaque groupe culturel revendique sa propre manière de concevoir la ville idéale, ou tout au moins, se représente son espace urbain. La diversité urbaine témoigne d'une dynamique culturelle qui redéfinit continuellement l'ordre des choses. La question mérite alors d'être abordée à partir de la diversité des représentations et des pratiques. Les règles ou codes alors recréés par les diverses communautés urbaines résultent de productions et de négociations qui se situent en dehors de (et pas forcément contre) l'ordre social urbain. Ce contexte est ensuite stabilisé par les différentes stratégies mises en place par les différents acteurs. De nouveaux espaces émergent ainsi, forgés de règles venues d'« ailleurs ». Ou, tout au moins, largement situées en dehors des normes urbaines traditionnelles.

De la même manière, nous pouvons nous interroger sur les représentations que les individus accordent aux temporalités urbaines. Comment le rythme de vie quotidienne dictée par une représentation du temps socialisé, pour reprendre Elias, est alors chamboulé par ces pratiquants de la ville ? La notion de temporalité urbaine est alors intéressante pour saisir les représentations particulières que se font les acteurs de leur terrain de jeu. D'ailleurs, nous accordons de l'importance aux discours traitant de l'espace vécu individuel. Dans ce registre, nous retenons l'expression qui qualifie la métropolisation comme une « traduction urbaine de la globalisation » (Veltz, 1994, 26). Une métropolisation qui consiste en une « concentration d'hommes, de techniques et de pouvoirs » qui offre à certains lieux urbains « une accessibilité plus aisée à la modernité, à l'efficacité, à l'innovation » (Piermay, Zander, 2007, 148). Comment interpréter alors les variations de rythme (social et corporel) recherchées par ces pratiquants urbains ? En quoi les variations rythmiques attachées à une accélération ou bien au contraire, à un ralentissement du corps, peuvent être interprétées comme des facteurs de production d'un urbain individualisé, approprié et détourné de son usage principal ?

Ces marques de différenciations urbaines font directement appel à l'hypothèse formulée sur la différenciation sociale. Tant sur le plan rythmique que le rapport à la norme urbaine ainsi engagée.

3) « Faire vivre la ville » : habiter la ville, c'est se la représenter !

Les discours sur l'urbain recueillis indiquent l'importance que les enquêtés attachent à « faire vivre la ville⁶⁸ » avec laquelle ils composent et évoluent au quotidien. En effet, la motivation première lorsque nous questionnons les pratiquants est d'utiliser « l'environnement urbain comme autant d'obstacles à franchir⁶⁹ ». Dans un autre registre, les spéléologues urbains justifient leur pratique par une relation, presque fusionnelle, avec les carrières urbaines et souterraines.

« Le cataphile qui se promène a le sentiment d'habiter la carrière (...) de lui donner une continuité. », c'est un « lieu de vie » (S2).

⁶⁸ Expression de l'enquêté noté S2.

⁶⁹ Expression de l'enquêté P1

La précision opérée par cet enquêté expérimenté en spéléologie urbaine renseigne sur le lien, cette « *continuité* » que les pratiquants exercent sur l'environnement urbain, le « *monde du dessus* » et les souterrains, le « *monde du dessous* ». Cette dialectique du haut et du bas est mise en lumière par la différenciation ou distanciation effectuée entre une corporéité du « haut » et du « bas » :

« la découverte du sentiment de liberté au travers de l'exercice du corps dans l'espace contraint » (S2)

Le réinvestissement d'espaces et de mobiliers urbains par ces pratiquants témoigne effectivement de la volonté de créer une continuité entre un espace de vie (l'urbain) où un nombre conséquent d'individus se croisent pour diverses raisons (travail, habitat, loisirs, etc.) et un espace vécu approprié sur un mode secret :

« Doit-on parler de « rupture » avec le quotidien ? Je n'en suis pas sûr, car cela se passe dans nos villes, chez nous. Il s'agit plutôt d'un enrichissement, d'un prolongement des espaces d'en haut, voire dans les périodes de pratique intense et régulière, d'appropriation d'un nouvel espace » (S2)

L'appartenance urbaine est revendiquée avant toute chose. Lorsque nous nous interrogeons dans le chapitre précédent sur une pratique ludo-sportive dans la ville ou de la ville, nous avons observé une récurrence de témoignages qui insistent sur le contexte urbain avant tout. « *Cela se passe dans nos villes, chez nous* », ces propos illustrent, dans une certaine mesure, l'hypothèse d'une pratique **de** la ville. C'est une activité qui se nourrit du contexte urbain dans le but de s'en émanciper et d'y créer alors un « *lieu de vie urbain alternatif* » (*dixit*). Cette compréhension d'appropriations urbaines exige de prendre en compte les imaginaires corporels induits :

« Le saut d'immeuble, même s'il n'a pas l'aspect merveilleux du saut de falaise est une échappatoire formidable à la griserie urbaine » (B3)

C'est un moyen, pour ces pratiquants, de donner du sens, par le risque, à un quotidien qui s'en trouve, parfois et pour certains, totalement dépourvu. « Quand on fait de la vie collective ou individuelle la manifestation d'une activité qui ne se réalise que par son intériorisation, cela signifie que cette activité prend une forme chaque fois différente par et dans un espace »

(Duvignaud, 1977, 128). L'espace urbain est ici appréhendé comme une source d'imaginaires, car en allant défier les lois de l'urbanité classique (espace social réglementé), les pratiquants se disent satisfaits de penser, d'agir et de ressentir d'une « *autre manière* » une ville uniformisée. Car la ville, avec ses contraintes mais aussi ses potentialités, conduit les hommes à agir sous la tutelle d'un « nous » représentant un espace clos. Ces pratiques se présentent, notamment, comme la recherche d'un espace à soi pour quitter momentanément l'espace réglementé. Ils tentent alors de créer un espace au cours du saut ou de la randonnée souterraine.

« Un espace de liberté gagné sur l'enfermement urbain (car) l'immeuble devient un immense promontoire offrant aux uniques base jumpers des parties inexploitées de cette ville constamment étriquée. Le fait de pouvoir sauter d'immeuble nous fait découvrir la troisième dimension de cet espace qui nous entoure, cet espace qu'avant notre premier saut que nous ne considérons que comme plat » (B1).

Ces pratiques apportent, donc, de la profondeur à l'espace urbain au sens propre comme au sens figuré. Ces actions contrebalancent le formatage spatial et proposent de véritables chemins de traverse :

« C'est trop facile, tout va bien droit sur deux rails, je pense qu'il est préférable de temps en temps de perdre l'aiguillage » (S1).

D'une certaine manière, nous avons organisé l'analyse de contenus autour de l'item « environnement urbain » selon quatre dimensions dominantes. Ce choix méthodologique permet de débiter l'étude du terrain par l'analyse des représentations de quelques-uns des enquêtés sous la forme d'une histoire de vie. Cette dernière devient un procédé de reconstruction de l'expérience vécue. Il y a certes quelques limites qui sont liées aux risques de fabulation notamment, mais le regroupement des analyses avec les observations participantes et les entretiens réalisés *in situ* permet de dépasser cela. Là encore, ce procédé conduit à mettre en forme une anthropologie réciproque comme procédé de co-construction du « savoir » entre l'enquêteur et l'enquêté avec, chacun, des attitudes réflexives. A l'image de ce que Becker construit dans sa célèbre étude sur les fumeurs de marijuana (Becker, 1985) où le chercheur « interprète », « organise », « met en forme », « élabore une intrigue

pertinente à son utilisation sociologique », et enfin, « vérifie » les informations (Le Breton, 2004).

Avant de poursuivre notre travail au sein des « espaces expérientiels » (Griffet, 2008), débutons par une analyse des représentations affiliées au contexte de la pratique ludosportive. Nous avons ainsi regroupé sous quatre thèmes le contenu de ces histoires de vie en rapport :

- avec l'espace : la ville et le territoire ludo-sportif
- le temps : les rythmes urbains et le rythme personnalisé
- le corps : la présentation de soi
- avec autrui : individualisation et communautés urbaines

Sur la définition de la ville et le rapport que les enquêtés entretiennent avec cette dernière, un enquêté qui pratique l' « exploration urbaine » depuis de nombreuses années, parle en premier lieu de sa ville, Paris.

« C'est mon univers naturel, c'est là que je me sens bien, et en particulier dans ma ville » (S2).

Pour ce dernier, *« Paris, c'est la ville », « pas la banlieue (...) elle a un statut à part. Peut-être parce que j'y ai vécu mon adolescence en rêvant de m'en échapper pour aller vivre à la ville. Les villes de province sont des villes mais pas la « ville ». Peu de villes méritent cette appellation. Manhattan, Istanbul, Moscou, Le Caire, par exemple. Il faut un caractère universel, un caractère grouillant, un caractère éternel ».* (S2)

L'enquêté se représente alors comme un personnage principal à la définition qu'il se fait de « sa ville ». L'environnement urbain fonctionne comme une partie indissociable de sa pratique souterraine. Pour cette raison ce pratiquant parle ensuite de « prolongement » - à l'inverse de la rupture - entre l'environnement urbain et l'espace de pratique ainsi mis en forme, l'espace vécu. Il nous informe, enfin sur sa propre représentation des grands espaces urbains :

« il faut bien reconnaître que le milieu urbain coupe l'homme de la nature » (S2)

Dès lors, le prolongement entre les deux espaces (urbain et vécu par la pratique) se caractérise par « *le passage d'un univers à un autre* » (S2) avec tout ce que cela comporte comme prouesses physiques :

« *Franchir la palissade, faire glisser la plaque, ramper dans la chatière, etc.* » (S2)

ou encore :

« *franchir un contrôle de sécurité, ne pas montrer trace de son hésitation, franchir les marches une à une, ne pas traîner en route vers le sommet de la tour...Une fois arrivé au dernier [étage], courir vite vers le premier accès qui me favorisera une extraction... Enfin, ne pas se retourner et chuter* » (B4)

Et, le répertoire des « prouesses urbaines » que cultivent nos pratiquants ne s'achève pas là :

« *Bien évidemment, notre saut ne s'achève pas là....Une dernière course à la montre nous attend au moment de l'atterrissage avant de ne voir débarquer n'importe quelle force de l'ordre ou agent de sécurité de la tour en question...* » (B4)

Cette constitution de modalités de pratique qui leurs sont propres forme alors une sorte de « monde social » (Strauss, 1992) ou de « sphère sociale » (Elias, 1999) facilitant l'expression de leurs corporéités. L'espace de la pratique ludo-sportive devient espace d'identification dans le sens où la transition d'un « univers » de signification à un autre permet justement cette distance au rôle et un engagement corporel qui recouvre une autre signification :

« *Dans la vie urbaine, le contact physique est d'une autre nature : on s'assoit sur des marches ou des bancs, on s'appuie aux murs, on manipule le mobilier urbain. Il y a plus d'intimité dans les catacombes, où l'on se cogne, trébuche, rampe, se salit, se mouille, etc. Cela fait partie des différences importantes entre le dessus et le dessous* » (S2)

Ce que le base-jumper verbalise avec son propre répertoire de significations mais d'une manière pourtant semblable :

« Je m'approche du vide. Mon cœur se serre, je ne suis rien au milieu de tout. Les quelques centaines de mètres verticales, sous mes pieds, m'appellent, me narguent. Elles m'oppressent également, je sais que le salut ne viendra que par elles. Derrière moi se dresse un mur invisible et malgré tout infranchissable. Ne pas reculer, combattre cette sensation de malaise, cette ennemie qui voudrait que l'on renonce. Bientôt, quelques secondes de chute, bienfaitrices, anéantiront une ascension toujours risquée » (B4⁷⁰)

Soit, un engagement corporel comme espace d'identification d'une autre nature, notamment si l'on observe de plus près l'aspect vestimentaire. Cet engagement et cette transformation ne sont pas sans rappeler, par exemple, l'ambiance qui règne dans un vestiaire sportif :

« Je pense que chaque activité à ses codes, que le vêtement fait partie du rôle que l'on joue » (S2)

L'espace ludo-sportif reste néanmoins tout autant codifié que les autres espaces publics par exemple. Car, des règles, implicites et explicites, « visent à produire une commodité d'usage de comportements » (Le Breton, 2004, 115) sur l'espace public. Et, même si les règles de présentation sont de natures différentes, elles restent néanmoins très présentes :

« Il y a de nombreux explorateurs urbains qui portent des bottes, voire des cuissardes, des combinaisons, des casques, et tout un tas de matériel annexe : acéto [lampe à acétylène], mousquetons, gants, foulard...Il n'y a pas de relâchement, il n'y a que l'application d'un code vestimentaire tout aussi riche et contraignant que ceux du dessus » (S2)

Ainsi, d'une manière générale, la production de territoires ludo-sportifs à partir de « non-lieux » semble déterminante pour comprendre l'intérêt que suscite l'émergence de telles pratiques. Il est frappant de constater qu'un des principaux points communs entre les espaces ludo-sportifs innovants réside dans leur implantation au sein de ce que l'on pourrait appeler des périphéries, des marges ou des espaces interstitiels. C'est-à-dire des espaces à faible valeur ajoutée territoriale en termes d'usages, de représentations et de significations. Dès lors, un certain nombre de conditions inhérentes à la production du territoire se trouvent réunies. Un processus d'appropriation interne et externe du lieu permet une délimitation et

⁷⁰ Il s'agit ici d'un récit de pratique et non d'un extrait d'entretien.

une nomination de l'entité territoriale. Pour reprendre l'expression d'un de nos enquêtés, nous pourrions préciser le contenu du territoire ludo-sportif comme moyen d'« être à la fois ailleurs et au même endroit, en rupture et en prolongement du quotidien urbain » (S2). Bref, de circuler librement entre un « ici » urbain qui est constitué d'espaces d'identifications assignées et un « ailleurs » urbain composé cette fois d'espaces d'identifications désirées (Bajoit, 2003). Une valorisation identitaire et désirée composée du « *frisson de l'aventure, la bravade, l'esprit de clan, la conquête d'un territoire* » (S2).

4) Pour une socio-anthropologie urbaine

S'il existe de nombreuses réflexions sociologiques et anthropologiques sur la construction sociale de l'espace (Appadurai, 1988 ; Fergusson & Gupta, 1992 ; Lussault, 2007), l'analyse socio-anthropologique consacrée aux micro-terrains urbains et à la diversité de ses pratiques est en revanche plus rare. Cette diversité de pratiques culturelles et urbaines illustre aujourd'hui une pluralité de « mondes ». Elle incite à observer avec précautions nos manières d'habiter, de déambuler et de surmonter certaines résistances aux dominations en place (sociale, culturelle, genrée, etc.). Ce qui pose la question suivante : que font les acteurs pour expérimenter l'espace urbain, et que produisent ces mêmes acteurs par l'expérimentation de la ville ?

En quoi la manière de pratiquer une activité ludique en ville est-elle symptomatique de la fonction actuelle exercée par la ville sur les individus et inversement ? Pourquoi s'intéresser aux appropriations d'espaces urbains et y voir dans ses réalisations une *forme* particulière de résistance au monde ?

Dans une perspective théorique, ce paragraphe est l'occasion de réfléchir à une démarche socio-anthropologique (telle que nous l'avons préalablement définie) qui soit principalement consacrée aux espaces urbains et à la diversité de ses pratiques.

Le versant anthropologique

Le versant anthropologique de cette étude est principalement axé sur le caractère moderne du potentiel récréatif et ludique que peut offrir la ville à ses usagers. Cela conduit à réfléchir sur les mécanismes de « production de la ville » par des acteurs en quête de formes

« originales » de sociabilités (si l'on se réfère aux travaux sur les sociabilités urbaines) et d'occupations des espaces qui soient signifiants. Sous cet angle, il s'agit de se référer à une démarche socio-anthropologique et urbaine prête à repenser « à nouveau frais les rapports entre espace, relation à l'autre et sujet personnel » (Francq, et *al.*, 2001, 82) autour d'une problématique qui analyse le lien étroit entre ces trois dimensions et les pratiques ludosportives de la ville moderne.

Le versant sociologique

La notion d'identité sociale est centrale dans la problématique urbaine engagée ici car les formes de sociabilités mises en jeu sur ces territorialités mettent en avant un rapport à l'autre respectueux des règles propres à cet espace d'identification. Or, un espace d'identification marque une appartenance identitaire aux codes (régulations, aspects vestimentaires, langages, etc.) qui régissent cet espace en question. Notre hypothèse principale entend justement questionner les formes de sociabilités urbaines, et plus précisément les formes de sociabilités ludiques et sportives en milieu urbain. Le caractère auto-organisé de notre terrain introduit à lui seul cette question relative aux formes de sociabilités engagées au sein de la communauté mais aussi vis-à-vis du monde extérieur et de l'altérité.

Le versant sociologique relève ainsi d'une approche de la ville et de la diversité de ses pratiques physiques et sportives comme focale principale. Ainsi, le thème de la sociabilité engagé sur ce terrain met en scène des individus qui se mettent à distance durant un temps donné. Bien entendu, l'héritage des courants de réflexion sur la modernité, dont la ville est l'illustration (G. Simmel, M. Weber, U. Hannerz), est présent sous cette étiquette de socio-anthropologie urbaine. La sociabilité urbaine s'impose aux individus en même temps qu'elle est le fruit du travail d'autres acteurs. C'est cette particularité des formes urbaines qui assure à certains groupes sociaux un certain degré d'autonomie dont nos enquêtés semblent être l'illustration.

Poser notre regard sur une forme urbaine et en particulier sur la territorialité ludosportive, est également le moyen d'accéder à des espaces d'identifications qui relèvent d'une construction sociale mettant en avant une autre représentation de soi-même (Di Méo, 2007).

Cet objet d'étude est largement d'actualité. Les monographies qui abordent les pratiques culturelles individuelles et collectives en milieu urbain, ou de la question des territoires urbains, des formes récréatives et enfin de quelques « arts de faire » sont des thèmes riches d'enseignements. Ils témoignent tous de formes de détournement, de résistance et de réappropriation des espaces et de leurs usages. La nécessité de produire davantage encore de ces ethnographies urbaines permet de dégager différentes facettes identitaires urbaines et leurs variations anthropologiques par la mise en scène d'espaces sociaux, physiques, sportifs, etc. Car, retenir comme thèmes la ville et la notion d'expérience au sein de ce chapitre est l'occasion de rappeler que cette forme de pratique ludique et sportive « se joue » avant toute chose des caractéristiques urbaines. C'est ce que certains auteurs regroupent, à tort, dans la famille des pratiques corporelles répondant à une « logique d'évitement » (Cloarec, 1996). Pour l'auteur elle consiste à « jouer avec » les éléments urbains : bancs, murs, pelouses, carrières souterraines, immeubles. Contrairement à lui, nous n'excluons pas la prise de risque ou « engagement risqué » de cette même *logique d'évitement*. Nous le voyons avec les pratiques étudiées : comment écarter toute notion relative au risque lorsqu'un pratiquant se jette du haut de la tour Montparnasse ou de l'Arche de la Défense, et encore, lorsqu'un pratiquant déambule plusieurs mètres sous terre durant plusieurs heures à la merci de n'importe quelle défaillance technique (lumière, carte, etc.) ou humaine (fatigue, désorientation, etc.) ? Nous le voyons, évoquer d'une manière aussi « tranchée » une logique d'évitement et une logique d'affrontement ne paraît pas entièrement représentatif de ce qui peut se jouer concrètement sur le terrain. Un « évitement » consisterait à se jouer de quelques normes urbaines et encore de quelques pratiques légitimées, mais, sans rejeter *a priori* un « engagement corporel » (Soulé, Corneloup, 2007) qui soit à la hauteur de ce que le jeu moderne de la cité requiert.

L'utilisation des coupures de presse renseigne sur le nombre important de sujets qui y sont consacrés. Du « macadam *gamer*[joueur] » au « pêcheur urbain »⁷¹, en passant par le déambulateur des architectures urbaines et le danseur urbain, la grande diversité de ces pratiques ludo-sportives témoigne de l'investissement de la ville par des « ensembles populationnels » (Bouvier, 2000, 76) toujours plus inventifs.

⁷¹Article de *Libération*, 24-25 avril, 2008

B. L'urbain et l'expérience individuelle du jeu : une construction réciproque ?

1) Expérience corporelle et jeu urbain

Le sens avec lequel nous employons l'expression du « jeu » urbain n'est pas à prendre comme un ensemble d'activités qui peuvent s'inscrire dans des espaces-temps spécialisés (loisirs et autres pratiques sportives encadrées) mais davantage comme une dimension ou une tonalité propres à l'expérience humaine, comme nous l'avons rappelé au chapitre précédent. La capacité pour les individus à se tenir dans un rapport particulier qui lie le corps à l'espace - car c'est bien à partir du corps que l'engagement vers l'expérience est possible - procure un sentiment d'excitation. Ce même sentiment qui les incite à dire que cela « valait la peine » de prendre le risque, car l'activité engagée est intéressante à bien des égards.

Toujours sous l'angle d'une individualisation de la pratique, la « *culturation* du sport » exige de considérer les enquêtés (acteurs sportifs et acteurs de la cité) comme de véritables acteurs sociaux pour reprendre l'expression de Touraine (1984). Ceux pour qui l'identification à un modèle de pratique sportive et/ou ludique unique, avec une adhésion aux normes et valeurs de ce système, ne va justement plus de soi car elle est « organisée » de l'extérieur. Ceci par souci de réaliser pleinement une expérience qui est toute autre, auto-organisée et, combinant différentes logiques d'actions et d'identifications compatibles (Dubet, 1994). Dès lors, le territoire urbain, partagé « entre soi » (Wieviorka, Ohana, 2001), entre individus partageant une même « socialisation », ne serait pas « le miroir de la sphère publique mais la reconstruction et la ré-interprétation que les acteurs en font » (Chevalier, Privat, 2004, 21).

La cité devient le lieu d'expression de la différence culturelle et illustre par la même, ce que Wieviorka appelle le « renversement historique » (2001) illustrant ainsi la « fin » du monoculturalisme en faveur du développement du multiculturalisme. Transposée à une étude microsociologique, la réflexion de Wieviorka permet de penser que le jeu dans divers lieux de la cité, illustre la diversité des représentations des terrains de jeu que se font les acteurs urbains. Ce « renversement historique » peut être illustré par les pratiques sportives de plus en plus déterminées par les modes de vie individuels et les modèles culturels et sociaux contemporains qui attachent une importance non-négligeable à la diversité culturelle. De l'alternatif nous retenons essentiellement que cela concerne des individus formés en groupe et

« Faire lieu » à travers l'urbain.

prenant en charge au quotidien, à travers la « ruse » et la « tactique » notamment, la vie politique et publique de là où ils vivent : la ville.

Il s'agit là d'une forme ludique et sportive et auto-organisée, de la ville.

2) Une construction réciproque ?

Le déplacement des conduites sportives vers la recherche de l'expérience par le corps doit nous interpellier avant de donner du sens aux pratiques auto-organisées. Les territorialités ludo-sportives urbaines se jouent ainsi des architectures urbaines pour y intégrer une part de « nature », ou tout au moins, d'une atmosphère « naturelle ». Notre terrain nous a apporté de nombreuses références à la « nature », comme les significations de la matière exploitée : terre, ciel, boue, vent, etc. En revanche, les intégrer au sein de la pratique urbaine relève, pour l'instant, davantage de spéculation, nous y reviendrons. En effet, en postulant dès le départ de ce travail qu'il s'agit de pratiques physiques non seulement dans la ville mais d'abord de la ville, nous pensons qu'une réciprocité s'installe entre le contexte urbain à celui de l'expérience individuelle du jeu. Cette réciprocité sur laquelle nous nous interrogeons ne serait-elle pas ni plus ni moins l'illustration de la « pratique de pleine nature urbaine » (PPNU) ?

Des expressivités corporelles sont alors représentées dans les appropriations urbaines auxquelles nous avons assisté. Le détournement des espaces publics en territorialités ludo-sportives demeure une forme de support aux expérimentations d'abord, mais surtout de « réunion » entre l'urbain et la matière naturelle.

Comment peut-on penser le rapport de la pleine nature à la ville, entre un espace urbain et ses référents « naturels » que sont la terre et le ciel entre autres ?

3) Illustration contemporaine : TIC et territoires urbains vécus

L'analyse du lien qui unit TIC et jeux urbains dans le cadre du développement des « *urban games* » permet de prolonger notre problématique. Le développement et la diffusion importante des TIC ainsi que des produits et des contenus qui les accompagnent tendent à

modifier un nombre toujours plus important de pratiques sociales innovantes. Nous l'avons vu notamment avec l'exemple des « courses d'orientations urbaines » qui mêlent GPS et jeux de course auto-organisés. Cette combinaison du technique et de l'humain, donc du corporel, permet de regrouper dans une construction réciproque, la ville et l'acteur sportif sous une forme d'« urbanité numérique » (Boullier, 1999). Cette forme d'urbanité s'intègre à la « ville créatrice »⁷² car elle caractérise l'émergence de certaines « œuvres » qui sont transformées par la technique (1999, 12). La technique, alors complémentaire à la notion de jeu, transforme le rapport de chacun à la ville car elle transforme les pratiques sociales qui sont ni plus ni moins des mises en jeu corporelles. La place accrue des technologies numériques au sein de territoires et leur intrusion dans nos actes quotidiens imposent de profonds bouleversements dans les pratiques des acteurs, en infiltrant à la fois les sociabilités, les mobilités, ou bien encore les représentations du monde. L'enjeu de ce type de jeu urbain est l'occasion de nous interroger sur la manière dont les TIC, constituent non seulement des catalyseurs de ces phénomènes touchant la société urbaine, mais contribuent aussi à l'émergence de nouvelles pratiques au sein de ces territoires contemporains.

Dans son analyse de la relation du pratiquant à son environnement urbain, C. Guinchard souligne la nécessité de repères sensibles, pour polariser l'espace urbain et lui donner ses axes essentiels (Guinchard, 2000). C'est en effet par les usages qu'il en fait, mais aussi par la perception qu'il en a, que l'acteur urbain donne une substance et une consistance à la ville. Cette question de la lecture du territoire urbain par ceux qui l'habitent et le traversent occupe une place centrale dans l'analyse urbaine, car « pratiquer » et « explorer » la ville c'est peut-être avant tout se la représenter autrement.

Une des hypothèses aujourd'hui défendue par les observateurs d'un hyper-urbain numérique et mobile est que les TIC peuvent façonner l'expérience et les représentations que les usagers ont de la ville (Boullier, 1999 ; Bourdin, 2005). Cette hypothèse pose alors la question d'une certaine influence des TIC sur le développement des territoires urbains et contemporains notamment. Les technologies embarquées participent, en effet, à insuffler une nouvelle dimension à la ville vécue, en intégrant et en mettant en perspective les images et imaginaires du citoyen. Au sein de ces dispositifs de création numérique, le paysage urbain

⁷² Notons à ce sujet que notre enquête S2 évoque son appropriation du souterrain urbain qu'il compare à une « *dimension démiurgique* ». Il intègre, dans un même schéma de pensée, son action à cette ville comme une forme d'intelligence créatrice de ville « moderne ».

devient matériau d'expérimentation pour de nouvelles pratiques qui mettent en relation un support technique couplé aux usages corporels que certains citoyens peuvent mettre en forme.

Par la même, le phénomène de métropolisation entraîne de profonds changements au sein des territoires, de leurs représentations et dans leurs usages quotidiens. Les nouvelles technologies constituent des analyseurs de ces mutations, dont ils sont à la fois des produits et des producteurs. Leur pénétration dans le quotidien des territoires et des acteurs impose de profonds bouleversements dans l'organisation des territoires et des espaces vécus. Les parcs, les immeubles, les souterrains, les grands ensembles ou encore les rues sont considérés comme des « espaces expérientiels » (Griffet, 2008, 76) qui sont propices aux jeux et à la pratique physique ludique tels que nous les présentons.

C. Les territorialités ludo-sportives : une catégorie d'analyse socio-anthropologique ?

La pratique ludique et sportive urbaine gérée de manière auto-organisée constitue-t-elle pour autant un objet d'interrogation dans les champs des connaissances en STAPS et des sciences sociales (la sociologie urbaine notamment) en général ? Depuis quelques années maintenant, la sociologie du sport a renouvelé l'analyse de la place des « sports » en ville, de leurs implications dans les politiques culturelles de la ville et de la place accordée aux politiques d'intégration par le sport. Il est courant de distinguer deux formes de socialisations par le sport en ville, deux conceptions « fonctionnelles » et « interactionnistes » viennent en effet se « frictionner ». On parlera de socialisation par la norme et d'une pratique normalisante, tandis que la seconde conception abordera la pratique auto-organisée et détachée d'orientations politiques. Cependant, nous avons volontairement opté pour une analyse du phénomène urbain contemporain à partir de ses marges qui nous apparaissent alors comme un objet de plein droit. La critique, aisée, est de dire qu'un objet d'analyse de ce calibre est bien trop « atypique », tant dans son approche que dans le résultat produit. Cette critique va pourtant à l'encontre de la réalité urbaine : un urbain ludique, récréatif voir « alternatif » dans certaines pratiques est suffisamment significatif de cette « nouvelle révolution urbaine » (Bassand, Kaufmann, Joye, 2007, 406). En effet, l'étude des espaces-temps sportifs qui sont *a priori* marginaux (Lebreton et al., 2008) ne doit pas être considérée comme une forme de « problème » social mais plutôt comme une dynamique dont les acteurs/pratiquants sont sociologiquement centraux. Les thèmes que nous abordons dans ce

travail comme la distanciation sociale, la différenciation identitaire, l'appropriation spatiale, le ludisme ou encore l'expérience du « vertige » font de notre objet de recherche, nous le pensons, une catégorie d'analyse des « espèces en voie d'apparition » dans le monde urbain (Pedrazzini, 2007, 63).

1) Territoire, appartenance et revendication identitaire

Le recours aux acquis d'une sociologie urbaine est primordial ici. Les pratiques que nous étudions s'inscrivent sur les espaces de la ville (immeubles, tours, ponts, carrières souterraines) car elles revendiquent toutes une « *nouvelle manière d'appréhender la ville* » (P1) et donc une autre relation corps-espace que celle définie par les espaces sociaux classiques. Le détournement d'espaces formels en lieux de pratiques détournés interroge la notion de territoire et le rôle joué par ce dernier dans la fabrication d'espaces vécus et ludiques. Le terme de territoire est l'occasion de saisir la valeur conférée à ces lieux dont l'usage est réservé au jeu et aux formes ludiques d'utilisation du corps. La notion de territoire semble appropriée ici pour cerner la compréhension du « symbolisme contenu dans les productions architecturales » (Griffet, 1995, 139). Soit, une véritable traduction de l'existence de relations entre le corps et l'espace dans lequel il se situe. Il s'agit de cerner les rapports doubles qui s'y déroulent : physiques au sens des interactions humaines, et, imaginaires dans le sens où ces interactions sont associées à la pratique et au lieu spécifique que les acteurs façonnent.

Là encore, la géographie humaine et sociale, ainsi, que la sociologie interactionniste (dite quatrième Ecole de Chicago⁷³) fournissent une définition précieuse du territoire. En raison, de sa spécificité culturelle, le territoire implique l'existence de frontières et de limites. Cette « écologie urbaine » a pour but de montrer comment l'héritage de l'Ecole de Chicago se manifeste aujourd'hui encore dans l'observation de microterrains représentatifs de ce que les communautés territoriales urbaines produisent. La territorialité intervient ainsi dans le contrôle social (intégration/exclusion) et la régulation de la pratique. En ce sens, la territorialité est essentiellement identitaire car elle est « le résultat d'une appropriation par un groupe social qui se donne une représentation particulière » de lui-même (Di Meo, 1996, 40)

⁷³ Huet A., (1988) *Raison urbaine : communautés et sociabilités urbaines*, Thèse d'Etat ; (2000), *L'école de Chicago. Une aventure scientifique à redécouvrir*, *Espaces et sociétés*, n°103, pp. 57-83.

et reçoivent en retour une information sur ce qu'ils sont et leur propre identité en jeu (Debarbieux, 2001).

2) Regard post-moderne sur la territorialité : l'importance du « vivre » et du « vécu »

Il est possible de remarquer que certaines méthodologies auxquelles (analyse de récits de pratique par exemple) nous avons eu recours au cours de ce travail nous fournissent un indice représentatif pour la compréhension d'une telle démarche ludique.

Cette notion d'espace vécu (Frémont, 1976 ; Di Meo, 2000) est largement issue des travaux qui mettaient en relation l'espace et les sociétés qui le parcourent, l'utilisent et s'y réfèrent. Les chercheurs en sciences sociales ont très largement débattu sur ce sujet au cours des trente dernières années à cause du profond renouvellement des rapports homme/espace. Nous retiendrons essentiellement les contributions de G. Di Meo (1998, 2000) qui mettent en avant une fusion du social et du spatial avec le concept de territoire. En effet, cette manière de le définir comme le résultat « d'un double mouvement de socialisation de la spatialité et de spatialisation de la sociabilité » (1998, 291) paraît essentielle pour comprendre ce qui se joue à l'intérieur des rapports contemporains entre les individus et leurs espaces sociaux, entre les différents usages (travail, loisirs, etc.) de la ville notamment.

La géographie sociale évoque la dualité des espaces, entre espace et territoire (Di Meo, 1998), entre espaces conçus et espaces vécus par exemple. Ainsi, le territoire est marqué par un « effet de lieu » et possède une double dimension : une nature matérielle, géographique au sens propre du terme et un contenu idéologique incarné dans cet espace de représentation justement. Entrecroisée à une sociologie du corps, la démarche peut nous apprendre à déchiffrer les espaces vécus contemporains car ces derniers illustrent l'expérience corporelle qui y est vécue, à l'image d'une étude des situations de communications en interactions (Hall, 1978). Aller et venir, revenir sur ses pas, chuter, sauter, voler, escalader, courir... c'est explorer les limites d'un territoire dont l'organisation de nos mouvements fait intégralement partie.

Dans ce registre qui fait de nos mondes contemporains une véritable notion anthropologique, les travaux de Marc Augé (1992, 1994) sur une anthropologie du « proche » (la ville, l'urbain, le métro, etc.) apparaissent très pertinents. En effet, l'auteur considère l'étude des espaces urbains comme une approche des « non-lieux » et lieux anthropologiques qu'il définit comme étant une construction concrète et symbolique de l'espace qui se veut à la fois identitaire, relationnel et historique. Cette approche de l'ambiance sociale par l'étude de l'espace vécu montre à quel point « tout ou presque se décline, curieusement, en espace »⁷⁴, preuve que cette dernière notion est encore au cœur des sciences sociales actuelles et représentative de ce qui se vit aujourd'hui.

Ensuite, le concept de postmodernité comme mutation sociétale à l'épreuve de l'« ère moderne » est le véritable apport de cette différenciation en sociologie des sports contemporains. Eric de Léséleuc de Kerouara, dans son travail de thèse réalisé à partir d'une analyse ethnosociologique du site d'escalade de Claret (2000) rappelle que « la notion de postmodernité qualifie ce moment de l'évolution des sociétés industrielles marqué par la saturation des catégories insignifiantes de la modernité » poussant ainsi les individus « à sortir de leurs limites pour s'agréger en petits groupes de personnes affectivement et émotionnellement liées par un rapport concret et présent au monde qui l'environne » (p. 28-29). D'où une recrudescence de l'étude des affects en sciences sociales notamment, du « vécu », soit en d'autres termes, une certaine forme « d'être au monde » que nous considérons comme une forme d'engagement corporel qui prend ainsi le devenir d'une ressource identitaire. Ainsi, ces notions de « vécu » et d'« immédiateté » nous renvoient à un territoire qui est avant toute chose propice aux « affects ». Car, cette territorialité ludosportive met en avant des qualificatifs tels que l'« instantanéité », l'« émotion directe sans médiation », la « recherche de moments uniques », et qui renvoient dans le fond, à une forme de présent autarcique (Laidi, 1997).

3) L'espace public sert-il de lieu d'inscription au processus d'individualisation ?

Sur les espaces urbains, les pratiquants s'approprient et usent de leurs architectures, parfois sans intérêt particulier pour les observateurs extérieurs mais pourtant riche en « ressources ludiques » (Duret, 2008, 77) pour les acteurs, afin d'y mettre en scène des modalités de pratique qui soient principalement individualisées.

⁷⁴ Georges Balandier, 2001, *Le Grand Système*. Paris, Fayard, p. 63.

Dans le cadre d'un processus d'individualisation, les espaces urbains comme composantes de l'espace public, sont des lieux d'expression des individus, non pas renfermés sur eux, mais bien au contraire ouverts sur différents « champs » du social. En effet, le processus est différemment valorisé selon les auteurs appartenant au champ des sciences sociales. S'il fait l'objet d'une appréciation plutôt critique par ceux qui dénoncent la pente égoïste, le repli sur soi ou un nouvel espace d'inégalités qu'il induit, d'autres auteurs insistent davantage sur ses aspects positifs : émancipation de l'individu par rapport aux contraintes sociales, reconnaissances identitaires, capacité de distanciation et de réflexivité. Ce second versant illustre à notre avis la capacité pour certains individus de se mettre à distance et de se différencier, ne serait-ce que temporairement comme nous l'avons montré ailleurs (Lebreton et *al.*, 2008). Dès lors, comment ne pas ajuster notre « oeil sociologique » autrement en postulant que ces espaces urbains sont des non-lieux où s'expriment, de manières plurielles et diversifiées, une forme d'activité ludique qui est très largement individualisée ? Individualisation à la fois sur le versant identitaire par la recherche d'autonomisation – ce que nous nommons « valorisation » et non plus construction identitaire⁷⁵ – et sur l'usage de la cité par son détournement à des fins ludiques et récréatives. Ce qui fait, sans doute, que l'individu reste profondément social car il cherche avant tout, dans ce cas précis, à se défaire momentanément des contraintes sociales et des exigences liées aux rôles et statuts notamment. Cette « autonomie morale » (Dubet, 2005, 10) est alors incarnée dans une forme « d'individu éthique » (Dubet, 2005) qui nous renvoie à notre proposition d'éthique ludosportive formulée au chapitre précédent.

Pour l'individu, la conquête de son indépendance réside dans l'inscription de son individualité, et de sa corporéité au sein des espaces publics et leurs marges. N. Elias analyse le processus d'individualisation comme le fruit de la coupure entre les aspirations sociales de l'individu et les limitations qui les bornent. Et c'est à partir de ce processus que N. Elias définit alors l'idéal du moi typique des sociétés occidentales, cet idéal représentant ainsi l'aboutissement du processus d'individualisation : « cet idéal du moi de l'individu humain consistant à se détacher des autres, à exister par soi-même et à rechercher la satisfaction de ses aspirations personnelles par ses propres qualités, ses propres aptitudes, ses propres richesses et ses propres performances est certes un élément constitutif de sa personnalité. C'est quelque

⁷⁵ Par valorisation identitaire, nous faisons allusion à la période post « construction identitaire » qui dépasse le cadre d'une émergence à la personne et des pratiques juvéniles et/ou post-adolescentes. Les profils sociologiques des enquêtés révèlent un âge moyen de 32 ans.

chose sans quoi il perdrait à ses propres yeux son identité de personne individuelle. » (1973, 192).

Un lieu d'appropriation de l'espace public peut donc être interprété comme la réalisation, sur le plan individuel, d'une individualisation de la pratique corporelle. Un processus qui prend de plus en plus d'ampleur sur nos espaces publics et qui correspond dans le fond, à ce que Simmel précise dans ses travaux sur la ville comme une tentative de sauvegarde de la « dimension très personnelle [qu'] il faut extérioriser avec le plus de singularité et de différence ; il faut exagérer cette extériorisation simplement pour se faire entendre, même de soi-même » (Simmel, 2004, 182)

Conclusion du chapitre troisième

Ce chapitre a été l'occasion de relayer différents discours sur les représentations que se font les acteurs urbains de leur environnement. A travers la notion de « territoire de l'expérience » ou encore d'« espace expérientiel », nous montrons qu'une étude des territorialités de pratiques ludo-sportives permet de comprendre comment les individus, des micro-groupes ou encore des « associations » telles que nous les définissons, vivent un rapport d'appropriation et surtout d'identification à un espace devenu territoire ludique et récréatif. Les sciences sociales distinguent essentiellement deux types d'approches pour les territorialités sportives contemporaines (Bourdeau & al., 2004).

La première se concentre sur les « facteurs macro-géographiques et sociologiques qui participent à la construction de la relation entre l'adepte d'un sport et son espace de pratique » (2004, 42). Basée sur une approche qualitative, cette démarche macrosociologique ne nous semble pourtant pas adéquate pour préciser le vécu *in situ* des acteurs en quête de sensations, et cela, à travers le processus d'appropriation et de détournement de l'espace en question. En effet, un même espace peut comporter différentes logiques d'usages comme le montrent certaines places publiques notamment. Tantôt utilisé comme lieu d'exposition (de soi, de certains arts, etc.), tantôt comme lieu de production (commerces, marchandisation, etc.), une place publique comporte différentes logiques de significations pour peu que l'on prenne le temps de s'intéresser au vécu de chacun de ses « habitants » et de ses pratiquants. Une pluralité d'usages pourra être alors montrée.

La seconde approche, adoptée ici, traite de l'expérience vécue des pratiquants sur un territoire donné. Cette approche qualifiée « d'interactionnelle » (2005, 43) analyse les facteurs microsociologiques qui organisent cette territorialité. Cette démarche vise à comprendre l'espace urbain tel qu'il est vécu et pratiqué par ces joueurs de la cité. En quelque sorte, cette libération à l'égard des normes urbaines, la confrontation verticale et horizontale - pratiquant *versus* « terre » urbaine et « air » urbain - marque le « refus du prosaïsme, fuite des obligations sociales formelles, moitié conformisme et concession aux loisirs organisés » (Jeu, 1977, 36). Les pratiquants se représentent, ainsi, un terrain de jeu urbain qui peut s'apparenter aux classiques « vertus » des activités physiques de pleine nature, dans le sens où l'investissement de la ville marque une forme de « bouffée d'oxygène » face et contre l'enfermement urbain.

En ce sens le recours aux récits biographiques traitant du rapport que chacun des enquêtés entretient avec l'environnement urbain est essentiel pour traiter du territoire ludosportif. A travers le recueil des discours, les représentations de chacun convergent dans la même direction, à savoir l'importance d'un environnement vécu comme un lieu de production : « *faire vivre la ville* » ! La ville, comme « lieu de production », crée ses propres pratiques, ses propres espaces et temps, ses rythmes sociaux, en même temps qu'elle assiste à la naissance d'activités purement urbaines.

De la même manière, évoquer le jeu urbain comme une pratique de la ville est le moyen de ne pas isoler la pratique et ses modalités du contexte social, géographique, économique et culturel dans lesquels elle baigne.

CHAPITRE IV :

Le « faire lieu » de la pratique ludo-sportive urbaine. *Une sociologie de l'expérience*

Ce chapitre est l'occasion de préciser ce que nous entendons par le terme d'« expérience ». Afin de saisir notre approche singulière, il est utile de rappeler brièvement comment les précurseurs en la matière (M. Weber, G. Simmel et E. Goffman plus particulièrement) nous indiquent que le contexte social et culturel contemporain se prête très largement à l'emploi de cette notion heuristique. L'explosion des conduites individuelles et collectives qui visent à « enchanter » le quotidien de ces participants est criante et couramment citée comme telle. Nous nous contenterons de relayer les travaux de Bromberger ou encore de Piette pour ne citer qu'eux⁷⁶ aujourd'hui. Les pratiques ludiques et sportives figurent parmi celles qui peuvent offrir un « intervalle festif »⁷⁷, c'est-à-dire une inversion de l'« espace-temps » quotidien en une séquence sociale, vertigineuse. Les pratiques musicales et festives sont également très actives, l'actualité est là pour nous le rappeler par exemple (la fête musicale et l'abandon de soi comme séquence transgressive).

Par expérience, nous entendons ce qui relève de l'ordre de l'épreuve corporelle et de la sensation ((re)-sentir). C'est ce qui permet à l'individu de se défaire des attaches du monde social pour figurer temporairement et autrement dans la fabrication d'un monde davantage authentique et ludique. Nous insistons sur le fait que l'expérience est, avant toute chose, vécue à travers et par le corps. Le corps individuel est l'outil avec lequel la personne se définira autrement et s'emploiera à considérer différemment les actions engagées envers l'autre – et inversement. L'individu apparaît dès lors comme une sorte de réservoir contenant une multitude de rôles et de « facettes » toutes adaptables au contexte dans lequel l'interaction se déroule, l'amenant ainsi encore un peu plus vers ces formes de « vouloir-vivre » (Durand, 1979) tant recherchées aujourd'hui.

Si l'on se réfère aux différents paradigmes en sociologie et plus précisément en sociologie du sport et en sociologie urbaine, l'observation des « bouillonnements » sociaux est appréhendée par certains avec une référence permanente au sensible et au quotidien. Si l'appellation donnée à ce paradigme nous importe peu, en revanche, nous retenons que le

⁷⁶ Bromberger, C. (1998). *Passions ordinaires. Du match de foot au concours de dictées*. Paris: Bayard ; Piette, A. (1988). L'intervalle festif. Hypothèses théoriques et problématiques de recherche. In *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 35: LXXXV, 7-12: 1988, p.325-342 ; Piette, A. (1997). Pour une anthropologie comparée des rituels contemporains. In *Terrain*. N°29 – *Vivre le temps*, p.139-150.

⁷⁷ Piette, 1988

passage d'une « dominance de paradigme privilégiant les structures à celle d'approches centrées sur les acteurs au quotidien et construisant le social au jour le jour, dans le bricolage de situations singulières et de formes de pensées » (Berthelot, 1996, 69) révèle un contenu qui nous interpelle tout particulièrement. Au-delà des querelles sur les écoles épistémologiques, ce paradigme, que nous l'appelions « sensible » ou autrement, est utile pour prendre en compte la *forme* de la ville – c'est à dire « sensible » aux diversités des pratiques sociales et à la diversité socioculturelle de ses citoyens – alors que dans le même temps, la ville doit faire régner un ordre urbain. Ce glissement entre les deux contextes de la ville produit, à notre sens, une diversité de pratiques et de représentations. Une ville qui serait le creuset de modes de vie et de sociabilités différenciées. Cela constitue pour nous une sociologie urbaine à l'écoute des lieux où se construisent des pratiques significatives à la fois pour les acteurs et pour nous, observateurs. Ces « bouillonnements » sociaux, décrits depuis quelques années, ont produit des travaux qui se sont intéressés aux sociabilités urbaines et aux formes d'expérience vécue (Harvey, 1989) ou plus largement de monde vécu (Habermas, 1987).

A une époque marquée par un ensemble de pratiques (productions tant matérielles qu'idéelles, l'effet de patrimonialisation par exemple) destinées à un ré-enchantement du monde, il semble primordial d'attacher toute son importance au décryptage des figures de l'imaginaire contemporain. Pour notre part, nous resserrons modestement notre analyse à une forme urbaine de pratiques qui se construit sur des références à la « nature » et aux pratiques de pleine nature. Pour cette raison, nous proposons de relayer ici l'expression, apparue depuis peu chez les chercheurs du réseau de sport de pleine nature⁷⁸, la pratique de pleine nature urbaine (PPNU). Replacer l'homme au centre de son environnement, qu'il s'approprie l'espace et qu'il soit complice des éléments à défier, ce mouvement entend dépasser la traditionnelle opposition nature/culture. Bien au contraire, c'est l'équilibre qui est recherché entre le pratiquant et son aire de jeu (terre, ciel, parc, trottoirs, ville) comme le suggère l'expression PPNU. A notre sens, cette forme de pratique est très fortement liée au contexte moderne de notre socialité, c'est d'ailleurs une des raisons principales qui nous poussent à rendre compte de cette forme de pratique après l'explosion des activités physiques de pleine nature au cours des deux dernières décennies. Que représentent, à leur tour, ces PPNU ? Notre objectif est de montrer que s'entrecroisent une anthropologisation de la nature et une naturalisation – ou un ensauvagement – de l'urbain.

⁷⁸ Voir sportnature.org

Nous allons donc entrer de plein pied sur une forme de sociologie de l'expérience (Dubet, 1994), et, dans une moindre mesure, sur la place prépondérante accordée aujourd'hui au « sujet » tel que A. Touraine le définit dans ses derniers travaux consacrés aux engagements des individus (Touraine, 1984, 2000). Un « sujet » considéré comme acteur de sa vie, coupé des enjeux sociaux extérieurs, mais à l'écoute de son propre épanouissement en société. L'auteur, dans ses dernières interventions, va jusqu'à remarquer la disparition du « social » au profit d'intérêts davantage économiques, politiques, etc.⁷⁹ Cette position doit cependant être fortement nuancée si l'on regarde concrètement, au cœur des pratiques sociales contemporaines, ce que le « sujet » entend rechercher comme forme urbaine de sociabilité ludique (Simmel, 1917). Or, il apparaît que cette notion d'expérience est au cœur de la naturalisation de l'urbain qui nous intéresse ici. Entendue comme principe culturel et social organisant les conduites individuelles et collectives, « faire » l'expérience de l'urbain comme nous l'avons défini au chapitre précédent, permet aux pratiquants de justifier leurs actions en se référant sans cesse à des expressions du type « *air pur* », « *nature* » ou encore « *évasion* » que nous avons systématiquement repéré au cours des analyses lexicales des entretiens. En ce sens, nous appuyons un peu plus encore l'idée de départ qui était que ces pratiques auto-organisées relèvent essentiellement de la ville et ne sont pas seulement inscrites dans la ville.

A. Une sociologie de l'expérience

« L'expérience, en tant qu'habitus personnel, est la sédimentation des actes accomplis au cours de la vie par la disposition naturelle à épouser ce qui est vécu. Cette sédimentation est essentiellement déterminée par la manière dont la personnalité, en tant qu'elle est cette individualité particulière, se laisse guider par des actes de sa propre expérience, et, tout autant, par la manière dont elle laisse agir sur elle, en les acceptant de son plein gré ou en les rejetant, certains expériences faites par d'autres ou certaines expériences transmises. » (Husserl, 2003 [1935], *La philosophie comme science rigoureuse*).

Cette sociologie nous permet de saisir les motivations qui poussent les individus à s'engager dans une communauté et à investir l'espace urbain comme une forme de ressourcement et d'aération par le plein-air. Nous sommes frappés par les nombreuses références issues de la nature dans nos entretiens pour qualifier, entre autres, ce qui conduit

⁷⁹ Cf. A. Touraine donna une conférence sur le thème en question (« Etre en société. Le lien social à l'épreuve des cultures ») au Congrès de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française (AISLF) à Istanbul en Juillet 2008.

les enquêtés à jouer « dehors » dans la ville. Une entrée par l'espace (occupation/appropriation), nous l'avons déjà dit, nous permettait de montrer, après Corneloup, Bourdeau ou encore Di Méo, des territorialités urbaines reflétant certaines dynamiques sociales et culturelles. Aujourd'hui, de nouvelles dynamiques viennent compléter le constat effectué sur le « boom » des pratiques de pleine nature. Qu'en est-il de la ville et de ses pratiques dites « écologiques » ? Dès lors, comment identifier la ville, la montagne l'a été auparavant, comme un lieu de liberté ? La tendance actuelle est à la production d'un rapport ville/nature qui montre une organisation – contemporaine – des espaces urbains, récréatifs et ludiques. J. Corneloup et P. Mao l'ont d'ailleurs bien montré en nommant les pratiques liant la ville à la nature d' « *aroundoor* » (à la périphérie) traduisant par la même une forme de « trans-modernité récréative » favorisant une re-découverte d'un « exotisme local » (Mao, Corneloup, 2008) comme le montrent les fameuses « chasses au trésor » urbaines en vogue aujourd'hui. Cette construction spatiale entre la ville et la nature ont ainsi bouleversé les rapports entre l' « ici » et l' « ailleurs » en même temps que les espaces-temps des pratiques dites urbaines. Ce bouleversement des espaces-temps a eu un effet principalement géographique sur les espaces de la pratique sportive. Une modification du rapport à l'espace est donc en jeu ici ainsi qu'une affirmation encore plus nette des univers culturels territorialisés (« free-style », festif, ludique...).

Nous avons donc cherché à comprendre les pratiques ludiques de pleine nature urbaine par l'intermédiaire du corps ludique et de l'expérience sensible de la ville.

1) Les tenants de la sociologie de l'expérience

D'après Dubet, une sociologie de l'expérience concerne avant toute chose la subjectivité des acteurs. Il s'agit ainsi de suivre les postulats d'une phénoménologie des acteurs, et donc, de « voir » l'expérience et d' « interroger » les préjugés. Il faut donc prendre en compte le « sentiment de liberté manifesté par les individus » (Dubet, 1994). Ce même sentiment qui, d'après l'auteur, « témoigne de l'expérience elle-même, de la nécessité de gérer plusieurs logiques, de la perception de l'action comme une épreuve et comme un drame » que le sociologue tentera de « lire » (Dubet, 1994). Dès lors, nous pouvons nous demander si le trajet effectué par le processus de différenciation sociale proposé dans ce travail ne tiendrait-il pas dans les représentations de la ville d'une part, avec la mise en actions (logiques d'actions) qui se concrétise dans un style de vie « ludo-urbain » ?

1.1 Une phénoménologie sociale ?

Une phénoménologie sociale est intéressante dans la mesure où le partage de l'expérience s'effectue essentiellement au sein de la communauté urbaine décrite. Or, cette dernière met en relation des individus d'origines socioculturelles diversifiées que la conduite corporelle – le corps signe (Berthelot, 1983) - tient à « masquer » le temps de la pratique. La dimension relationnelle où « l'autre se trouve réhabilité dans sa qualité même de relation à moi-même » (Depraz, 2004, 91) impose un haut degré de sociabilité, de relations interpersonnelles. Le caractère éminemment social de ce type de relations contredit, d'une certaine manière, le discours qui consisterait à évoquer la « mort du social » dans la forme contemporaine du « lien social ». Sans l'autre, point de partage des idées et encore moins de partage des sensations. Le versant esthétique de cette forme de pratique sociale témoigne à lui seul de la nécessité de l'autre dans le partage de l'expérience. Sur un tout autre registre – celui de la rhétorique – l'*éthos* d'Aristote (caractère) est à ce titre un régime d'expérience dans la mesure où il est source d'ouverture, de prise de recul et d'évaluation de la situation. L'ouverture, comme en témoignent les justifications que les acteurs attachent à leur engagement (repérées dans l'analyse de contenus par l'intermédiaire des items « liberté » et « aventure »), se concrétise dans l'espace communautaire appréhendé comme un espace d'identification.

1.2 L'expérience humaine comme anthropo-logique

Dans la même lignée que Touraine⁸⁰ (1978) – tout au moins sur ce point – les travaux sociologiques de Dubet s'inscrivent dans une sociologie de l'action. C'est-à-dire l'étude des individus « autonomes », définit leur cadre d'action par une réflexivité exercée sur eux-mêmes. L'expérience sociale – c'est précisément cette notion qui nous interpelle - semble donc guider les actions humaines selon l'auteur (Dubet, 1994). Cependant, les deux auteurs se différencient, ou notamment, sur la combinaison de trois logiques d'actions qui marquent cette notion d'expérience du sceau, à la fois de la sensation (éprouver), de la construction (identitaire) et de la critique (contester). Touraine y sous-tend une confrontation nécessaire alors que Dubet décrit des liaisons plutôt « aléatoires », davantage représentatives de ce que nous incluons au sein du triangle individu-communauté-société (ICS). Selon qu'il s'agisse

⁸⁰ Dans son ouvrage (1978), Touraine proposait déjà trois logiques d'actions comme un outil analytique des analyses des mouvements sociaux : Identité-Opposition-Totalité (IOT)

d'intégration, de subjectivation ou de stratégie, l'individu agit selon une logique qui lui est propre à un moment précis. Si l'on établit le lien avec notre réflexion sur l'inversion identitaire (par le changement de « rôle »), chacun, nous dit Dubet, doit construire sa propre expérience sociale selon trois logiques combinées (1994, 111) :

- Une « logique de l'intégration » : l'acteur se définit par ses appartenances, ou ce que nous nommons « espace d'identification », qu'il considère comme un système d'intégration (soit, une « identité intégratrice », p. 112). L'espace réservé aux activités professionnelles ou encore familiales sont des espaces d'identifications. Au même titre que le rôle du citoyen « ordinaire » dans la ville obéit aux règles et usages d'une autre aire d'identification représentée par les espaces de vie de la ville. L'individu est alors membre de la société et de la société urbaine. Cette logique selon l'auteur, conduit à l'élaboration de représentations (R). Nous nous situons là au point de départ de notre réflexion sur RISV (Représentations-Idéologies-Style de vie) et la référence à un « environnement invisible » comme étant à la source de représentations.
- Une « logique de stratégie » : l'acteur essaie de réaliser la conception qu'il se fait de ses intérêts pour ensuite réfléchir à entreprendre et à élaborer une stratégie personnelle, ce qu'il nomme une « identité ressource » (p.119). Cette seconde logique se situe là encore dans le cadre de la réflexion RISV, la construction d'idées personnelles (idéologies I) comme acte de résistance à l'ordre urbain.
- Une « logique de subjectivation sociale » : l'acteur maintient une distance (différenciation) vis-à-vis du système socioculturel. Non pas qu'il s'agisse d'un défaut de socialisation, mais davantage d'un mode particulier de socialisation qui repose sur la valorisation des relations interpersonnelles et étroites à défaut d'un « dialogue » avec les institutions. Cette logique est donc celle de l'acteur engagé et porteur d'un projet social, culturel, etc. L'engagement s'observe alors à travers l'adhésion à la communauté urbaine (style de vie, SV) qui propose une autre forme, ludique, d'exploration de la ville par la pratique ludo-sportive. L'acteur se définit alors différemment selon le rôle engagé dans le contexte de l'action. Nous le répétons encore mais la différence opérée entre les entretiens réalisés au sein de la communauté et ceux réalisés en-dehors (la société) révèlent, d'une manière générale, deux états. Un état propre à la stratégie qualifié d' « out » et un état propre à l'intégration qualifié

d' « in » (Dubet, 1994). La notion de contexte est donc primordiale pour tenter de comprendre cette sociologie de l'expérience.

2) Comment avons-nous procédé ?

En reprenant la proposition de Dubet, nous avons donc orienté une partie de nos entretiens en relation avec les « logiques d'actions ». La figure 6 (page suivante) illustre le questionnement que nous avons eu à poser aux pratiquants pour s'intéresser en premier lieu aux raisons qui guident leur engagement dans la communauté urbaine. Elles sont intégrées à notre schéma RISV par la première étape de la différenciation sociale : les représentations.

Thèmes de l'entretien	LOGIQUE D'INTEGRATION (Représentations)
Dimension sociale (influence du milieu social)	- Famille (situation familiale, niveau de vie, relation avec les proches) - Autre rôles socioprofessionnelles
	- Groupes sociaux d'appartenance (situation, origine sociale) - Sentiment d'appartenance (identification, différenciation, opposition à un ou d'autre(s) groupe(s))
	- Initiation à la pratique (protagoniste, contexte)
	- Poursuite de la pratique (protagoniste, contexte)
	- Rapport au citoyen (échanges, évitement)
Dimension culturelle (influence culturelle)	- Mode urbaine (magasins, vidéos, médias)
	- Culture du groupe d'appartenance (normes et valeurs)
	- Rapport à la ville (attrait, évitement)

Figure 6 : guide d'entretien pour la « logique d'intégration »

En second lieu, nous avons reproduit une grille d'entretien similaire pour questionner cette fois la « logique de stratégie » (figure 7). Il s'agit ici d'explorer les capacités réflexives du pratiquant vis-à-vis de lui-même, des autres et de ses engagements dans la communauté :

Thèmes de l'entretien	LOGIQUE DE STRATEGIE (Idéologies)
Dimension individuelle	- Projet individuel (sportif, récréatif, autres rôles à jouer, etc.)
	- Rapport au monde quotidien (travail, rythme, fatigue, contrainte, obligations, sens donné au travail)
	- L'espace de jeu et ses modalités (espace-temps)
	- Circulation avec d'autres groupes (ex : collectif « anti-pub » ou « associations des dégonflés »)
	- Attitude vis-à-vis du groupe (besoin, contraintes, identité)
Dimension collective	- Projet du groupe (organisation, fonctionnement, communication du groupe)
	- Initiation à la pratique (« rites d'intégration »)
	- Création d'un espace de jeu « entre soi » (espace, temps, sociabilités)
	- Circulation entre groupes ou non
	- Regard sur l'offre culturelle en ville : aps, musique, etc. (conformisme, distanciation)

Figure 7 : guide d'entretien pour la « logique de stratégie »

Enfin, nous avons questionné sur le troisième point, celui qui nous intéresse plus particulièrement, la « logique de subjectivation » (figure 3). Elle concerne plus particulièrement les conditions de la pratique et la finalité de la différentiation et de l'expérience sociale. Elle concerne les dimensions esthétiques, émotionnelles et corporelles attachées à la pratique.

Thèmes de l'entretien	LOGIQUE DE SUBJECTIVATION (Style de vie/communauté)
Dimension esthétique	<ul style="list-style-type: none"> - Evocation des sens (adrénaline, vertige, vitesse, lenteur, déstabilisation, rupture) - Expérience modifiée d'être humain (Héas, 2005) (bien-être, extase, plénitude, modification de l'acuité visuelle, temps suspendu, inconnue, aventure, etc.) - Relations avec l'espace (grand-air, plénitude, temps suspendu ou prolongé, fusion, éléments, architectures)
Dimension émotionnelle	<ul style="list-style-type: none"> - Plaisir (joie, bonheur, partage, contemplation) - Inconnue (peur) - Partage avec la communauté
Dimension corporelle	- Planer, voler, chuter, déambuler
	- Gestes corporels (course, sauts, ramper, marcher)
	- Relation avec l'autre (échanges verbaux, non verbaux)

Figure 8 : guide d'entretien pour la « logique de subjectivation sociale »

Le croisement des résultats renseigne le contenu de ce que nous pouvons appeler l'expérience ludo-sportive urbaine. Encore une fois, nous rappelons que le contexte de cette étude ne concerne que les communautés auto-organisées en ville. L'expérience tient essentiellement dans la résistance engagée contre les normes urbaines en vigueur, dans la pratique organisée

de l'intérieur, dans les interactions, décisions prises et entreprises entre les acteurs/pratiquants, dans l'appropriation faite par le groupe d'espaces publics jusque là inhabituels et bien sûr, dans les conduites corporelles engagées.

B. L'expérience ludo-sportive urbaine : de quoi parlons-nous ?

Nous appréhendons l'expérience comme un processus mécanique qui se situe sur deux plans :

- Le premier est relatif à l'expérience de l'espace que nous définissons comme une composante des formes récentes de pratiques physiques et sportives. Cela marque le changement des pratiques sportives sur le plan géographique, et tout particulièrement la modification du rapport à l'espace. Mais, où se situe l'inversion spatiale (cf. *infra*) ?

- Le second est relatif à l'expérience de soi comme valorisation identitaire. La différenciation citadin/joueur sera ici le motif de discussion.

A partir de ces questionnements, le processus de différenciation sociale **présenté précédemment** est actif par la combinaison des trois logiques d'actions propices à l'expérience sociale. Présentons comment ce processus de différenciation ou de distanciation prend effet sur deux niveaux, le premier sur le plan du territoire, et le second quand au rôle du joueur dans la ville.

1) L'inversion de l'espace : de la ville aux territorialités ludo-sportives

Du « sport » aux différentes activités physiques et sportives, toutes ces pratiques physiques engendrent une mobilité spatiale par le corps en mouvement et une motricité engagée. Cependant, selon la forme culturelle que revêt la pratique jouée, des mobilités sont à nuancer. Dans la mesure où « les comportements moteurs sont porteurs de significations » (Dugas, 2007⁸¹), il apparaît essentiel de comprendre les mobilités recherchées par ces pratiquant(e)s et d'inclure leur analyse dans un projet socio-anthropologique qui identifie le plus précisément possible les « significations » véhiculées. Pour différents auteurs les pratiques corporelles récentes engendrent un mouvement corporel et une action qui se situent sur les quatre axes ou vecteurs de l'espace, et par la même, leur procurent une dimension spatiale tout aussi importante que ne le sont d'autres structurations de la dimension temporelle

⁸¹ La référence en question ne possède pas de pagination. Il s'agit d'une publication électronique.

(Gebauer & Wulf, 2004). Là encore nous pouvons effectuer le parallèle avec les classifications des sports et jeux qui établissent les activités vertigineuses comme une forme de ligne de fuite, de point de suspension contribuant ainsi à les rendre extatiques (*extasis* au sens d'un éclatement de l'être au-delà de ses limites, si on lui ôte la connotation religieuse et sacrée qui peut lui correspondre). Ce moment fort en affects ne s'observe pas uniquement, il se raconte. En d'autres termes, ces moments s'observent dans le détournement des mobiliers urbains et les motricités qui y sont mises en jeu par les pratiquants.

L'inversion de l'espace se comprend ainsi dans le détournement des mobiliers urbains – construits sur un plan vertical ou horizontal – en mobilités inversées. La ville est construite sur deux plans : le plan horizontal et le plan vertical. De ces deux plans naissent un ensemble de mouvements corporels qui relèvent soit de l'horizontal, soit du vertical. Horizontal si l'on prend en illustration la rue comme un espace propice aux déambulations, à la marche, etc., se déroulant d'avant en arrière (axe avant/arrière). Vertical encore si l'on prend en exemple les architectures urbaines qui s'élèvent toutes vers le haut, le ciel pourrait-on dire, supposant une mobilité non plus horizontale mais verticale cette fois-ci (axe haut/bas). La montée d'escaliers ou d'ascenseurs illustre cet axe très présent dans les grandes villes. Or, nous voudrions faire remarquer ici comment les pratiques ludo-sportives investissent à la fois les deux axes de la mobilité en combinant avec virtuosité les axes dans l'espace ainsi investi :

- La spéléologie urbaine suppose une marche horizontale pour progresser dans les galeries (marcher, progresser, revenir sur ses pas, etc.) mais aussi une mobilité verticale pour l'ascension de portes, l'intrusion dans une « chatière » située en hauteur, sauter d'une façade à une autre, escalader une échelle, descendre une échelle, etc.
- Le base-jump suppose également une double mobilité : la marche horizontale pour déambuler dans la ville et rejoindre la tour en question. Une marche qui fait partie prenante de la pratique si l'on observe (nous n'avons fait qu'observer car nous n'avons pas effectué de sauts) les conditions dans lesquelles se déroulent celles-ci. Pour la pratique « naturelle » ou montagnarde, l'ascension participe pleinement au saut et à la chute (échanges verbaux, échanges non-verbaux, inscriptions de messages sur le sol, etc.). Pour analyser ces pratiques urbaines, nous nous sommes intéressés à l'après chute, moment où le sauteur entame une course à travers les rues pour distancer ses éventuels

« poursuivants »... Enfin, le second axe est mobilisé lorsque la chute s'effectue du haut vers le bas, mettant en scène tout un panel de gestes techniques hautement répétés, travaillés et intériorisés par les sauteurs confirmés.

- Il en est de même pour les autres pratiques analysées. Ainsi, le *fly-jumping* combine encore les deux axes avec une forte importance accordée à l'axe vertical (les bonds effectués), mais aussi horizontal, les sauts s'approchant qui du tumbling, qui du triple saut. Le *street golf* et ses trois formes de pratiques fonctionnent à l'identique si ce n'est que le mouvement vertical du corps se prolonge dans la propulsion de la balle (de type semi-rigide bien souvent) vers le haut. Les « *urban games* » qui déambulent à l'aide de matériels technologiques fonctionnent encore de cette manière si l'on observe que la déambulation s'effectue à l'horizontal et que la localisation (des participants, des cibles) s'effectue par le haut et le système satellitaire entre autres. A ce titre, les mouvements du haut du corps sont intéressants à observer et en particulier les mouvements de tête vers le haut, pour identifier les architectures et pourquoi pas, à la recherche du meilleur réseau qui soit ? Il y a encore le *parkour*, activité qui combine ainsi les deux plans de la mobilité. Celle-ci permet encore davantage d'appuyer ce que nous voudrions montrer ici, concernant les PPNU, puisque le *parkour* est une pratique née dans un environnement urbain mais qui s'identifie très largement à une « éducation » par le corps et la multiplication des références aux méthodes physiques dites « naturelles » comme la présence de Georges Hébert sur les sites Internet vouées au *parkour* en témoigne.

Cet ensemble de motricités révèle, pour qui s'y intéresse, un mouvement corporel et urbain allant dans le sens des « forces » de la nature et dont les acteurs ne peuvent que tirer profit. Tout comme le surfeur utilise la vitesse de propulsion émise par la vague qu'il transformera en mobilité horizontale (glisser) et verticale (*aerials*), le joueur de la ville combine à sa guise les dimensions spatiales de la ville pour en faire un terrain de jeu du corps par le corps, en s'appuyant sur les éléments à sa disposition. L'inversion spatiale consiste, alors, à « faire-lieu » au sein de la ville et de ce qu'elle représente. C'est ce que nous nuance dans la distinction opérée entre une pratique dans la ville (« avoir-lieu »), bon

nombres d'études portent sur la question, de celle qui est de la ville (« faire-lieu »), nettement moins présente dans les écrits sociologiques.

2) L'inversion identitaire : du « passant ordinaire » au rôle de joueur

Certains enquêtés abordent cette question. Nous avons regroupé ces *verbatim* sous les sous-items « amitiés, partages » et « jeu, plaisir, sensations ». Le corps comme « outil » (Berthelot, 1983) ou « instrument » (Gebauer & Wulf, 2004, 61) permet d'accéder à une définition de soi qui passe essentiellement par un corps ludique/festif, alors au cœur de l'expérience.

Nous avons suivi les démarches d'appropriation des espaces fonctionnels de la ville par la diversité des mouvements corporels engagés. Prenons par exemple les actions de type ramper et sauter. Les usages du corps sont alors rythmés différemment, selon l'action engagée dans un contexte particulier. En outre, la reproduction des rythmes urbains dans les corps s'affichent à travers les démarches dites « pressées » ou « pensives » dans d'autres cas. On remarque facilement comment les marches (par le corps) sont teintées de rythmes très différents. C'est la situation sociale (ou cadre) qui rythme la cadence et le style de la démarche. Toujours est-il que l'action ludo-motrice en tant que forme jouée engage ici d'autres formes de déambulations par la course, le saut vers le haut, la randonnée, la chute vers le bas, ou bien ramper. A l'action des membres inférieurs vient s'ajouter bien entendu une motricité du haut du corps qui va accompagner les actions entreprises. Prenons l'exemple du *street-golf*. Aux déambulations dans la ville par les jambes, à la recherche du bon « spot », viennent s'ajouter le haut du corps et l'action de « *puter* » juste et qui doit être esthétiquement belle. Le spéléologue urbain, quant à lui, devra faire preuve d'imagination pour évoluer dans les « intestins de la terre » et espérer profiter au maximum du spectacle offert dans les galeries.

Par conséquent, quand nous leur demandons, *in vivo in situ*, i.e. uniquement sur le temps et l'espace de la pratique, « qui êtes-vous à ce moment précis ? », nous avons été surpris de voir comment les enquêtés se définissaient autrement que lorsque la question était posée dans un autre espace-temps que celui de la pratique. Ce revirement ou ce renversement de définition de soi est, selon nous, caractéristique de l'inversion de rôle entre le citoyen ordinaire et l'acteur/joueur investissant la ville, sa ville. Le nombre de récurrences en matière de mots tels « citoyen » et « joueur » et le discours les accompagnant, montre clairement une

« Faire lieu » à travers l'urbain.

distinction entre deux « soi » dans la ville ou deux rôles incarnés différemment selon la situation sociale dans lequel l'individu se trouve. Un espace d'identification qui situe un individu, comme citoyen ordinaire de la ville ou encore comme cadre informatique travaillant dans une entreprise au cœur du quartier de la Défense par exemple, appelle une circulation de ce dernier (citadin ou travailleur) vers un autre état qui concerne celui de « joueur des espaces urbains ». Les référentiels espace et temps sont des référents identitaires (Di Méo, 2007 ; Blanc, 2006) qu'il est primordial de prendre en compte si l'on s'intéresse aux territorialités et communautés urbaines intervenant dans la construction de la « personne » contemporaine. Afin de mieux saisir ce processus d'inversion identitaire et spatiale, présentons les propos d'un enquêté à ce sujet (S2) :

« la cataphilie permet une modification du rapport au temps. On ne descend pas « en vitesse ». J'ai horreur des contraintes horaires. C'est l'un des rares lieux, moments, états, où je laisse glisser le temps sans le surveiller. Mon état de fatigue me permet de savoir assez précisément quelle heure il est. Mais, c'est quelque chose que je sais, sans que ça ait la moindre importance (...) Parfois, par le regard d'une plaque, à trente mètres au-dessus de soi, on aperçoit l'obscurité ou la lumière, qui donne des indications sur le moment de la journée. »

« dans ce cadre hyper-organisé [la ville], la raison se débat contre l'abus de règles et le corps cherche ses racines »

Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que la majorité des enquêtés en spéléologie urbaine attache une très grande importance à raconter la transition entre le « monde du dessus » et le « monde du dessous ». La descente en elle-même peut être vécue difficilement selon les efforts demandés par la randonnée entreprise. Par contre, le moment du passage, « dans un sens comme dans l'autre, est un moment furtif, assez violent physiquement » (S7) et est vécu pleinement à travers le corps et ses douleurs (« se glisser », « se frayer », « s'introduire »). A la question « qui suis-je ? », les enquêtés aiment différencier le rôle endossé « dessous » et celui assigné « au-dessus ». Et, d'autant plus que cette pratique reste transgressive vis-à-vis de la loi appliquée aux souterrains :

« au moment d'entrer, il y a avant tout le plaisir de retrouver le parfum des carrières, puis le repos qui s'offre aux yeux (je supporte mal la lumière trop vive et je me sens bien dans l'obscurité). Puis la craie sur les mains et les ongles, plutôt désagréable,

l'eau froide qui saisit les pieds. C'est très mitigé. Et j'ai immédiatement envie de m'éloigner du point d'entrée, de m'enfoncer dans le réseau. Il y a quelque chose d'impudique, de honteux, au moment du passage. C'est un moment où l'on expose son intimité. » (S2)

La transition est vécue comme « honteuse » par cet enquêté car il ressent le poids de la norme appliquée « *au-dessus* ». Une norme qui indique que ce qu'il est en train d'entreprendre transgresse les conduites sociales du « dessus », comme simple citoyen, mais que ce dernier accepte volontairement par souci de se détacher justement, momentanément de ce poids. La transition entre les deux espaces comme passage d'un état à un autre, nous apparaît comme représentative de ce que l'inversion spatiale et identitaire engendre sur le plan de la « personne ».

L'analyse approfondie des entretiens ciblés autour de la question de l'inversion révèle une double inversion qui apparaît comme autant de mots ou items représentatifs de la question (Tableau 1). Ces mêmes items que nous avons repérés puis classés en familles sémantiques, comme par exemple le « rapport à soi » et « le rapport à l'espace ».

Tableau 1 : Items récurrents liés à l'inversion spatiale et identitaire (N=34 enquêtés)

ITEMS	Nombre de fois évoqués sur l'échantillon (N=34)	récurrence par entretien	Mots détaillés dans l'item	Nombre de fois évoqués sur l'échantillon (N=34)	Récurrence par entretien
I1 : RAPPORT A SOI	165	4,85	liberté	71	2,08
			évasion	48	1.41
			Contrainte/règle	46	1.35
I2 : RAPPORT A L'ESPACE	232	6.82	ville	102	3
			Architectures urbaines	68	2
			Population (densité) Rôle, citoyen	62	1,82

L'expérience ludo-sportive se résume alors par ce que nous avons montré à travers le double mécanisme d'inversion. Faire l'expérience du temps et de l'espace de la ville conduit à une définition sommaire des formes de jeux de la ville moderne. Le changement d'atmosphère – pour reprendre les analyses de V. Nahoum-Grappe – entendu comme une expérience sociale de l'espace et du temps est alors le principe social et culturel qui guide ces pratiquants à investir la ville de leurs conduites corporelles vertigineuses. Après avoir défini au préalable ce que nous entendons par le processus de différenciation sociale (RISV), nous relierons ce processus à nos résultats de terrain, en remarquant alors que l'expérience ludo-sportive urbaine correspond effectivement au trajet effectué dans la différenciation : de l'usage de l'espace à la transgression des normes urbaines. Ce changement d'atmosphère par la pratique confère alors une volonté de permuter de situation sociale et culturelle. Le jeu, dans ce cas-là, est affaire d'inventions, d'illusions peut-être, mais surtout, il « génère un monde transformé, produit par un changement chez le joueur et la relation de l'homme au monde et vice versa, le changement de leur communauté en général. » (Gebauer, Wulf, 2004, 177). Les auteurs, en employant le mot communauté soulignent peu la différenciation que d'autres opèrent entre une appartenance à la société (et la société urbaine) et une autre à la communauté de jeu (communauté ludo-sportive urbaine). La circulation entre deux « mondes » permet alors à l'individu de « devenir un autre » (2004, 177) par le port de vêtements spécifiques (si l'on regarde la spéléologie urbaine principalement mais aussi le base-jump) ou bien de « changer son état » (2004, 177) pour se retrouver dans un état vertigineux (mouvement en rond, tomber, voler, glisser, accélération/ralenti du mouvement).

C. Terre et ciel, deux pratiques de pleine nature urbaine ?

1) Une anthropologisation de l'urbain

Alors que certains plaident pour une anthropologie de l'air (Sirost, 1999) appliquée aux pratiques liées aux « aérations ordinaires », il est intéressant de pratiquer également une anthropologie de l'urbain qui soit attachée à la présence du « naturel » et plus largement des représentations appliquées à la « nature » dans l'observation des activités humaines qui en découlent. L'espace urbain devient ainsi le lieu où les hommes s'organisent selon diverses logiques d'actions pour rendre l'environnement social et culturel « vivant » comme nous l'avons vu au chapitre précédent. « *Faire vivre la ville* », comme nous l'a fait remarquer un enquêté, est alors au cœur de la démarche de naturalisation de la ville, au sens d'une anthropologisation de l'urbain et de l'importance accordée à l'activité humaine, dans sa

diversité, et à la production de sens. Dans cette démarche, nous ne pensons plus les pratiques sociales indépendamment des activités « vivantes » présentes dans les villes.

Les références au « végétal » sont là encore représentatives des attentes espérées par les pratiquants. Par exemple, cela est vrai pour la spéléologie urbaine et ses référents systématiques à la matière (roche, terre, eau) et aux risques liés à certaines bactéries (leptospirose entre autres). Or, la démarche d'une anthropologie modale telle que nous l'avons reprise au chapitre premier, aide à appréhender les modulations de comportements, un *agir* social et pluriel en quelque sorte, à travers l'introduction du végétal, entre autres, pour repenser le social et les démarches sensibles entreprises par les individus (Laplantine, 2005, 112). Nous l'avons déjà évoqué, les codes linguistiques qui renvoient au « naturel » sont très présents dans les justifications avancées par les pratiquants. Voyons un peu dans le détail ces justifications indigènes.

2) Une naturalisation de l'urbain

Une tendance actuelle, largement présente dans nos villes, consiste à véhiculer un souffle « naturel ». Il mobilise une symbolique de l'aération portant sur l'« air libre », notamment dans le cadre de ces pratiques sociales contemporaines. Après l'urbanisation de la montagne, la ville a vu, au contraire, un retour « massif » de référents montagnards. L'accès aux sites d'escalades urbains témoigne de l'artificialisation progressive des sites dédiés à la pratique (*via* le club, ou les associations universitaires). L'escalade est « descendue » des sites montagnards pour se greffer aux côtés de tours, buildings ou autres espaces fonctionnels de la ville. Il en est de même si l'on regarde le développement progressif des bassins d'eaux-vives en milieu urbain (Marsac, 2008). Nous sommes donc en droit de poser la question si il ne s'agit pas là non plus d'une pratique de pleine nature située dans la ville au sens de la prépondérance sociale et sensible qui se dégage d'une telle naturalisation urbaine ?

2.1 Une représentation urbaine utopiste ?

Pour une large part, les pratiques s'inscrivent dans un discours réformiste sur la ville et sur la vie sociale en milieu urbain d'une manière générale. Le simple fait de croire en la possibilité d'une nouvelle manière de pratiquer et d'explorer la ville apparaît comme une alternative ludique pour « réanimer » et « ré-enchanter » (Pedrazzini, 2001) les espaces de vies urbains. L'expérience faite des espaces publics urbains est à envisager alors comme le

« Faire lieu » à travers l'urbain.

« lieu d'expression du changement » (Waser, 2001) qui accorde une large place aux idéologies en tout genre. Ainsi, les tendances aux politiques urbaines de développement durable, d'écologie citoyenne ou encore celles consacrant une ville écologique illustrent la volonté affichée de rompre avec un passé peu impliqué dans la valorisation d'une « nature urbaine ».

La naturalisation de l'urbain consiste en réalité à réintroduire la nature à la culture et à ne plus les penser en opposition mais davantage comme complexes et reliés (Morin, 1973, 1980). C'est-à-dire une démarche de pensée qui réintroduit l'homme dans le vivant, ou en d'autres termes, il s'agit de repenser le citoyen comme un élément d'un milieu urbain vivant. Dès lors, les espaces de la ville ainsi explorés deviennent des espaces sociaux significatifs où chaque communauté pratiquante se les approprie selon une identité culturelle, individuelle et collective auto-organisée (Gibout, 2004).

Par conséquent, nous pensons montrer que les pratiques sur lesquelles nous travaillons illustrent, après d'autres, la « construction d'une authentique utopie urbaine » (Gibout, 2004, 325), non pas gérée de l'extérieur cette fois-ci (de par les institutions en place), mais bien inventée par les acteurs urbains eux-mêmes. Cette utopie urbaine prend tout son sens dans la définition d'une « cité-fiction-idéale » (2004, 325) vécue par les acteurs de la ville.

2.2 Le vivant dans le social urbain

Les historiens du sport rappellent déjà que l'émergence de nouvelles formes de pratiques aéronautiques en ville, à la fin du XIX^{ème} siècle, valorisaient une approche « régénérante » (la nature comme source de vie) et une approche « ludique » (la nature comme champs d'aventures) (Robène, Bodin, Héas, 2006, 126).

L'introduction du *vivant* se comprend dans l'analyse des récits de pratiques effectuées avec quelques uns de nos enquêtés. Un des enquêtés en *base jump* parle ainsi des caractéristiques corporelles et émotionnelles (le *vivant*) qui précèdent le saut urbain :

« Je m'approche du vide. Mon cœur se serre, je ne suis rien au milieu de tout. Les quelques centaines de mètres verticales, sous mes pieds, m'appellent, me narguent. Elles m'oppressent également, je sais que le salut ne viendra que par elles. Derrière moi se dresse un mur invisible et malgré tout infranchissable. Ne pas reculer, combattre cette sensation de malaise, cette ennemie qui voudrait que l'on renonce.

« Faire lieu » à travers l'urbain.

Socio-anthropologie des pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville.

Page 145

Bientôt, quelques secondes de chute, bienfaitrices, anéantiront une montée difficile. Mon esprit se verrouille avec la sangle de mon casque. Plus aucune pensée néfaste ne viendra troubler ma préparation. L'objet culte apparaît alors, sortant délicatement de son sac, naissance indolore qui lui permettra de réaliser ce pourquoi il est programmé. Il s'installe mollement sur mon dos, désormais, nous ne faisons plus qu'un, la communion s'opère. Je ne ressens plus la pression du vide. Au contraire, une certaine euphorie m'envahit, provoquant un sentiment de surpuissance et d'invincibilité. Un cri sort de ma gorge sans en avoir été prié auparavant. Mon cœur bat, vite. Il faut y aller maintenant. Je décompte. les paroles sont froides, l'esprit bouillant. Je commence à courir pour chuter dans la ville (...) L'action est trop forte pour se laisser décrire » (B8)

Suivant le même procédé méthodologique, nous avons demandé à un spéléologue urbain de nous décrire sommairement la vie en souterrain et la construction symbolique qui porte sur l'environnement « naturel » :

« De la boue, du vent, de l'eau qui court. Et aussi d'une certaine forme de liberté, plus physique. La spéléologie urbaine offre des réponses aux deux besoins : transgression des règles et recherche d'un monde plus fruste – même s'il est tout aussi artificiel que celui de la surface. Au moins, sous terre, la boue tache, on se cogne au plafond, on se cogne les genoux en rampant, le niveau d'eau varie parfois dans le même couloir du genou à la poitrine : les règles qui s'appliquent (il y a toujours des règles, partout) ne sont pas les mêmes. La grille de lecture symbolique de l'univers d'en bas n'est pas la même que celle de l'univers d'en haut. Le labyrinthe s'impose, l'imagerie alchimique bondit immédiatement, on est au contact direct des quatre éléments, la lumière n'est pas un droit mais un devoir. Le fait de se plonger - au même endroit - dans un univers d'une autre nature symbolique - est fondamentalement appréciable. On peut faire de la spéléologie dans des grottes bien plus belles que les catacombes, on peut escalader des montagnes, nager dans l'océan, se rouler dans des prairies vertes : cela ne correspond pas au même besoin. Ainsi, la spéléologie urbaine n'est pas une recherche de nature. Elle est une recherche de la nature humaine. » (S2)

Cet enquêté précise comment la matière (boue, eau, etc.) présente dans la ville de Paris structure, en quelque sorte, son imaginaire et guide ses comportements ludiques. Le rapport entre l'urbain et la « nature » nous montre en quelque sorte les recompositions – nous l'avons évoqué en introduction concernant un des axes du projet socio-anthropologique – qui sont à l'œuvre qui sont celles mêmes de la créativité de la ville et dans la ville. La ville suggère ainsi une construction sociale et culturelle de la « nature ».

Par l'expression (d'une) PPNU, il ne s'agit pas uniquement de proposer un référent largement inspiré par les pratiques de pleine nature (mer, montagne, campagne, etc.) mais d'introduire, en plus et d'une manière très fraîche, la notion du *vivant*, comme référent naturel dans la définition de la PPNU.

Pour conclure sur ce point, nous voudrions souligner l'importance que revêt le contexte urbain dans l'appréciation d'un *ailleurs* urbain, largement retravaillé par les pratiquants et réinterprété à l'aide de référents naturels (« *espace de liberté* »), sensibles (« *le rêve* ») et surtout sociaux (« *espace de liberté gagné sur l'enfermement urbain* ») :

« C'est sur que c'est un espace de liberté. Pour moi les grandes tours n'évoquent que les sauts possibles et donc le rêve. Peut-être un espace de liberté gagné sur l'enfermement urbain. » (B2)

Ainsi, la question d'une anthropologisation de l'urbain couplée au mouvement de naturalisation de l'urbain représentent la réflexion anthropologique entamée précédemment par l'introduction des travaux d'Augé, sur le rapport entre les mutations de notre monde contemporain et les évolutions des *formes* urbaines. Notre propos concerne alors l'espace des petits groupes qui « symbolisent, travaillent et se représente leur espace » (Augé, 2006) pour y vivre de la meilleure façon qui soit. L'objet d'analyse ne prend alors son sens que dans le contexte où il s'inscrit. « Nous sommes dans la nature (...) la nature est en nous » (Laplantine, 2005, 112) pourrait être, en quelque mot, le point de départ de la réflexion que nous aurions pu mener à l'entame de ce chapitre. L'expérience sociologique se situe ainsi sur le mouvement corporel engagé vers un « état de nature » (2005, 113), une recherche de « bien-être » et d'« être ». Une recherche qui se comprend dans le rapport à soi et dans le rapport à l'espace ainsi construit par l'acteur/joueur.

D'ailleurs, il est intéressant de se pencher sur les rapports ministériels qui font preuve de cette tendance développée ici. Pour illustration, un rapport interministériel⁸², « Cultures, villes et dynamiques sociales » intitulé « Apprentissages, transmissions et créativité de et dans la ville » (Bilan de la consultation 2000-2001) porte un regard similaire sur des « nouvelles formes et esthétiques urbaines » avec, entre autres, des rapports nouveaux entre nature et ville :

« Comme si c'était la ville désormais sauvage qui était à organiser, apprivoiser, maîtriser, qui aspirait au désir de nature et qui regardait du côté de celle-ci » (p.9)

⁸² Ministère de la culture et de la communication, Ministère de l'équipement, des transports et du logement, Ministère de la jeunesse et des sports, Délégation interministérielle à la ville et la caisse des dépôts et consignations. Consultable sur http://www.culture.gouv.fr/culture/mrt/cmr/culture_ville.htm

Il y a donc un effet de naturalisation de l'urbain qu'il est pertinent d'analyser afin de comprendre au mieux les diversités de pratiques culturelles urbaines dont les APS.

Conclusion du chapitre quatre

D'autres auteurs ont encore montré la progressive montée des cultures sportives pratiquées en « *out-door* », préférant à la moiteur des salles de sport le « grand air ». Une sémantique ciblée autour des thèmes du « régénérant » et de la liberté est largement présente quand l'« air » est évoqué dans la justification de pratiques physiques et/ou sportives. Bachelard, dans ses réflexions sur la poétique de l'espace a d'ailleurs réalisé de remarquables descriptions philosophiques sur l'air, la terre ou encore l'eau comme autant de lieux propice à la rêverie (1948a, 1948b, 1957). L'urbain entreprend ainsi un mouvement de « naturalisation » qu'il est intéressant de prendre en compte si l'on désire porter un regard sur les formes actuelles de jeux sportifs en ville. La nervosité ambiante de la ville (Simmel) conduit ses habitants à rechercher de plus en plus un *ailleurs* qui sorte des sentiers urbains. L'expatriation des urbains à la campagne que connaît la région parisienne témoigne encore de cette volonté affichée. Du besoin de « souffler » au vert... Une sociologie portée sur les relations entre « dominant » et « dominés » en ville, c'est-à-dire une analyse soucieuse des disparités socio-économiques montrerait à quel point le « dominant » possède les ressources pour s'expatrier, momentanément.

Nous présentons ci-dessous (tableau 2) une liste de trois sous-items afin de voir comment l'un des items principaux, ici le rapport à l'espace, se décline avec des significations différentes, caractéristiques de la PPNU. Pour illustrer notre propos final, nous avons fait le choix de coupler les résultats avec quelques observations et entretiens informels réalisés avec d'autres pratiques auto-organisées. Il s'agit du *street golf* et du *parkour* présentés au chapitre premier.

SOUS-ITEMS	Nombre de fois évoqués (N=45)	Nombre total où le sous-item est évoqué	Mots détaillés dans le sous-item	Nombre de fois évoqués	Réurrence par entretien
i1:LIBERTE (I1)	45	165(I1)+68	liberté	71(I1)+22 : 93	2,06
			évasion	48+16 : 64	1,42
			Contrainte/règle	46+ 30 : 76	1,68
i2 :URBAIN (I2)	45	232+80	ville	102+33 : 135	3
			Architectures urbaines	68+33 : 101	2,24
			Population (densité)	62+14 : 76	1,68
i3 :NATURE (I2)	39	146	Plein air	73	1,87
			nature	48	1,23
			Eléments (terre, ciel, herbe)	25	0,64

Tableau 2 : Items récurrents liés à la PPNU (N= 45)

Pour ce tableau, nous avons couplé nos entretiens sur les deux terrains principaux de la thèse avec d'autres réalisés de manière informelle sur d'autres pratiques de PPNU présentées au chapitre I (N=11)

Sur la totalité des entretiens dépouillés pour cette question de la PPNU (N=45), tous ont abordé les thèmes de la « liberté » et celui de l' « urbain », à la différence de la « nature » évoquée uniquement dans trente-neuf entretiens. Les récurrences par entretien sont donc inférieures aux autres sous-items. Ceci nous renseigne donc sur la fragilité de la proposition de PPNU, car le thème n'est pas suffisamment représenté dans la totalité des entretiens.. En revanche, la question du rapport à l'espace et du rapport à soi se concrétise dans les justifications avancées comme étant le contenu de l'expérience urbaine engagée ; et par la même, de contribuer à une pratique sociale qui « fait lieu » davantage que le simple fait d' « avoir lieu ».

Enfin, comment nous positionner dans les travaux des sciences sociales et humaines si nous nous contentons de faire de celles-ci de simples objets scientifiques censés rendre compte des mutations sociétales actuelles ? Comment ne pas résister à la tentation de formaliser notre proposition afin de l'intégrer aux catégories d'analyse propres aux sciences

« Faire lieu » à travers l'urbain.

du *social* ? Comment le discours sociologique actuel peut passer à côté de telles effervescences et bouillonnements sociétaux qui mettent en œuvre des expériences corporelles (que ce soit par le sport, le jeu, la musique, la fête, etc.) qui rendent aux personnes ce que la vie sociale a su leur cacher ou refouler ? Car, le passage de ces activités – historiquement - marginales au devant de la scène publique permet aujourd’hui de reconsidérer les cadres d’analyse et par la même, de les considérer non plus comme pratiques « anormales » et pathologiques dans bons nombres de cas mais de se demander si ces pratiques excitantes ne sont pas parties intégrantes d’une « ambiance sociale » ou société elle-même très peu excitante⁸³. Alors, nous pensons agir dans le bon sens lorsque nous acceptons l’idée que le *cadre de l’expérience* ritualisé sur l’espace vécu et la pratique ludique du vertige est à envisager comme un objet sociologique actuel, représentatif de la période actuelle. C’est tout l’enjeu qui nous tient à cœur ici...

⁸³ « The quest for excitement in unexciting societies” (Elias, Dunning, 1994, 83)

**Les communautés ludo-sportives : de
l'aventure au vertige urbain !**

CHAPITRE V

Sur les pavés... l'aventure « sportive » ! *Communautés urbaines et associations ludo-sportives*

Après avoir vu comment le corps et l'espace interviennent réciproquement dans la construction du « faire-lieu » urbain et plus précisément dans l'expérience ludo-sportive, la question posée ici concerne l'organisation de la communauté et des communautés sous-culturelles d'une manière générale. Qu'ont-elles à nous dire ?

A partir de l'impression latente de crise du lien social cumulée à une montée de l'individualisme, les discours communs appliqués à l'observation des APS contemporaines indiquent que la pratique institutionnelle (*via* les associations sportives : clubs, associations, etc.) et donc le « sport » seraient au service de la vie sociale et de liens sociaux entre des habitants d'un même lieu, d'une même ville, d'un même quartier, etc. Or, il nous semble que les regards appliqués aux pratiques auto-organisées possèdent également, selon leurs propres modalités et logiques, certaines vertus socialisantes comme ont pu le montrer quelques études antérieures sur des objets similaires (Chantelat, Fodimbi, Camy, 1996 ; Jaccoud, 2003 ; Jaccoud, Malatestat, 2008). D'autres auteurs nomment encore cette production sociale de lien « tiède » (Ostrowetsky, 1996) par les expressions de la « reliance sociale » (Bolle De Bal, 1985), de l'« appartenance sociale⁸⁴ » ou plus récemment, avec le paradigme de la « transaction sociale » (Rémy, Voyé, 1992 ; Blanc & *al.*, 1994). L'étude de la création de liens entre les acteurs sociaux se décline alors en différentes acceptions sociologiques. La reliance – acte de relier ou de se relier - suppose deux conditions : une reliance agie, réalisée, et le résultat de cet acte, la reliance vécue comme état affectif. L'analyse en termes d'appartenance sociale, quant à elle, interprète différemment le lien social car elle est teintée de déterminants sociaux comme la catégorie sociale, les attributs et autres critères sociologiques déterminants. Enfin, l'étude des transactions sociales comme paradigme, permet une observation et une analyse des échanges qui ponctuent le quotidien de l'action à partir de trois contextes : le concret de l'échange, la construction de la situation d'échange et enfin, l'analyse de ces échanges (durée, logiques d'action, etc.).

Une analyse microsociologique observe les sociabilités qui peuvent se nouer dans ces lieux urbains particuliers mobilisant des tactiques, des ruses et d'autres arrangements quotidiens. La sociabilité (Simmel, 1976) met en scène des individus vivant ensemble et tissant certaines relations interpersonnelles qui prennent forme et sens à travers l'illustration des communautés urbaines et sous-culturelles notamment.

⁸⁴ Stoetzel, J. (1951), *Études de presse*. pp. 35-41

Ce chapitre est alors l'occasion de faire part des analyses les plus récentes concernant la communauté urbaine dans un premier temps, puis d'illustrer les propos avec les communautés ludo-sportives ethnographiées dans un second temps.

A. La communauté urbaine, une construction socio-historique

La ville, et la grande ville en particulier, se caractérise selon Park comme un espace où les « relations humaines ont toutes chances d'être impersonnelles et rationnelles » (Park, 2004, 105). Il est utile de montrer qu'aujourd'hui, la réalité urbaine n'est pas si terne que ce contexte situé aux prémices de la sociologie urbaine. De la même manière, assistons-nous à une dégradation du vivre ensemble ? La réalité contemporaine est toute autre. Elle incite à une requalification sociologique de la ville aujourd'hui. Les diversités de pratiques sociales permettent de repérer les micro-espaces urbains qui valorisent une valeur d'usage et par conséquent, valorisent des rapports sociaux et de sociabilités s'inscrivant sur un espace particulier. En d'autres termes, la ville est aussi « le lieu de la rencontre, des jeux de langage et tous les inattendus agonistiques et/ou pacifiques qui sous-tendent la vie sociale » (Ostrowetsky, 1996, 13). C'est la raison pour laquelle nous avons fait le choix d'inclure la notion d'« espace de représentation » dans l'interprétation de nos données empiriques. Cet « espace de représentation » idéalisé au sein de la communauté apparaît d'emblée dans son fonctionnement auto-organisé.

Dès lors, l'objectif est d'interroger le concept de sociabilité tel que Simmel le définit⁸⁵, par une lecture socio-anthropologique des modalités d'*être* ensemble dans le cadre des pratiques auto-organisées. Comment la société⁸⁶ devient-elle encore un peu plus *société*⁸⁷ lorsque l'individu circule au sein d'un triangle société-individu-communauté ? A ce titre, il nous semble important de rappeler que ce projet d'analyse des identités urbaines est également présent au sein du paradigme de la « transaction sociale » qui voit dans cette triangulation l'illustration du couple individuation-socialisation. Notre projet se situe ici, dans l'étude des espaces détournés et appropriés. Ces espaces sont alors investis par des pratiquants organisés en « communautés de valeurs » (pour reprendre l'expression de Weber) ou encore en « associations » ludiques. Cette précision engage alors une forme de sociabilité qui se situe au croisement de celles repérées en milieu urbain (Simmel, 1999 ; Park, 2004, Goffman,

⁸⁵ Par sociabilité, nous nous référons aux travaux de Simmel sur le lien interpersonnel qui marque la relation basée sur le contact de proximité.

⁸⁶ Entendue comme le groupement d'êtres humains vivant ensemble avec des lois communes.

⁸⁷ Au sens simmelien du terme qui signifie que la société est dans ce cas le produit d'interactions humaines qui produisent à leur tour des *formes* sociales d'existences particulières.

1973 ; Joseph, 1984) et de celles repérées plus spécifiquement en milieux sportifs et associatifs⁸⁸ ou encore dans le cadre de certains jeux traditionnels⁸⁹.

1) Etude du contexte d'émergence

Nous allons donc entamer notre travail de relecture théorique des écrits ayant déjà largement précisé les processus marquants de notre modernité. Comment la modernité a-t-elle été abordée par la sociologie mais surtout, comment le rapport entre individu et société a évolué au fil des avancées ? Ces références permettent, entre autres, au paradigme du sensible et du quotidien de s'affirmer comme l'un des paradigmes contemporains qui s'intéressent de près aux faces cachées du social. L'étude des *subcultures* ludiques et sportives figure alors comme un objet d'étude très utile ici. Cette posture incite à comprendre les détails et les « petits riens » qui font qu'un agir urbain et ludique prend forme et sens dans la communauté ludo-sportive.

Pour cette raison, une brève excursion historique permet de cerner comment des sociologues, Simmel notamment, pensent différemment la complexité des phénomènes sociaux et urbains. L'effet de modernisation est au cœur de cette pensée, il a transformé en profondeur les couches du social jusqu'à « désenchanter » ce monde social, politique, religieux, etc. Nous devons donc nous interroger sur les évolutions que cette modernisation a pu introduire dans l'homme lui-même et nous demander « s'il n'y a pas lieu de refonder nos catégories anthropologiques pour mieux comprendre ce que nous sommes aujourd'hui »⁹⁰. Enfin, nous présentons ici les processus qui ont engendré une modification des comportements en société, et plus précisément, au sein de la société urbaine. Celle-ci a subi les grandes transformations au cours du XXème siècle jusqu'à devenir une sorte de « laboratoire urbain » avec l'impulsion de la figure de la métropole chère à Simmel.

⁸⁸ Arnaud, P. (1987). La sociabilité sportive. Jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif. In P. Arnaud (dir.). *Les athlètes de la République, gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*. Toulouse: Privat, p.359-385.

⁸⁹ Pigaessou, C., Pruneau, J. (1998). La sociabilité dans les sociétés de joutes languedociennes : entre l'illusion de la tradition et le vide de la modernité. Les enjeux du lien social. In Delaplace, J-M. (Ed.). *L'histoire du sport. L'Histoire des sportifs*. Paris: L'Harmattan, p.373-384.

⁹⁰ Huet A., (2006). *Refondation anthropologique et sociologique : la théorie sociologique de la personne*. Conférence invitée à l'Université Tsinghua, au département de sociologie et d'anthropologie. Pékin, 18-22 mai.

Les fondateurs de la sociologie distinguent ainsi quatre grands processus à la modernisation de notre société ayant comme effet principal de transformer les catégories sociologiques et anthropologiques propres aux espaces urbains : la différenciation sociale, la rationalisation, l'urbanisation et enfin l'individualisation qui agissent sur le cadre socio-anthropologique de la ville.

1.1 Le processus de différenciation sociale

E. Durkheim dans un premier temps, voit dans la **différenciation sociale**, une nouvelle forme de faire société par un réagencement en profondeur du social et de ses composantes. C'est ainsi qu'à travers la *Division du travail social* (1893), Durkheim est le premier à repérer la division du travail en lui accordant une dimension sociale et non plus seulement économique. Ce réagencement conduit le sociologue à parler de « solidarité organique » pour montrer que ce nouveau type de solidarité sociale est en réalité un des nombreux effets issus de cette division du travail, car « l'unité cohérente de la collectivité résulte de, ou s'exprime [alors] par la différenciation⁹¹ ». Les individus sont différents, c'est ce qui fait la « forme extrême » de cette organisation sociale basée sur la division du travail. C'est ce qui fait penser aux individus qu'ils sont libres de croire, de vouloir et d'agir selon leurs propres préférences. De là découle la constatation de Durkheim qui est de penser qu'« une marge plus grande d'interprétation individuelle des impératifs sociaux » est alors accessible dans les choix des individus. Seules les sociétés à faible division du travail conservent dès lors l'autre solidarité, mécanique, qui fait que les êtres humains demeurent étroitement liés. Le cheminement de la pensée de Durkheim l'a logiquement conduit à distinguer les faits sociaux qualifiés de normaux de ceux qu'il qualifie de « pathologiques ». Cette distinction permet de comprendre comment s'est rapidement mise en place une organisation sociale qui reconnaisse le bien du mal ou bien encore du normal de l'anormal. De Durkheim, nous retiendrons alors que le principe de la différenciation sociale est caractéristique de nos sociétés modernes car il contribue à créer une forme de liberté individuelle.

Les travaux de Simmel (1991[1894]) sur les effets de la différenciation sociale et de la division du travail montrent que cette même division a comme conséquence de multiplier les « cercles sociaux » qui ont tendance à distribuer encore davantage les cercles d'activité et les

⁹¹ Cf. Aron R., (1967), Les étapes de la pensée sociologique, Paris, Gallimard, pp. 319-320.

pratiques adéquates. Au regard « d'en haut » pratiqué par Durkheim, nous voyons en Simmel – et son intérêt pour la microsociologie - la possibilité d'accorder toute son importance aux relations humaines qui peuvent créer des « contextes sociaux, des cadres de la vie quotidienne » (Papilloud, 2002, 127). Décentré du regard holiste, le processus de différenciation sociale est alors envisagé comme une « circulation socioculturelle » (2002, 128) bien plus qu'une situation anormale *stricto sensu*. Ainsi, Simmel montre que les échanges engagés ou cours des interactions sociales ont pour effet de modifier des arts de vivre d'une société ou d'une culture (Simmel, 1900, 642). Ces modifications s'expriment notamment à travers le processus de différenciation sociale. Cette position vient donc discuter le point de vue durkheimien sur cette question. Elle semble correspondre davantage aux diversifications des formes sociales et à la multiplication des regroupements d'individus, formant ainsi un « cercle social », et à la circulation entre ces groupes d'appartenance et d'autres cercles. Processus dynamique, la différenciation sociale, selon Simmel, est en perpétuel mouvement car elle se réalise au quotidien, dans le croisement et la combinaison des cercles sociaux. C'est en ce sens que nous proposons alors un regard triangulaire sur l'objet Individu/Communauté(s)/Société. Sur ce point, Simmel aide à dépasser Durkheim et son approche de la différenciation sociale car cette circulation ne peut pas être uniquement observée sous la loupe du normal/anormal des rapports sociaux. En effet, le croisement des cercles se justifie ici comme une forme d'*être* en société au gré des cadres sociaux et des rapports entretenus entre collègues, partenaires, famille, amis, forces de l'ordre, citoyens, etc. Pour reprendre les propos de Simmel, la différenciation sociale comme processus – et tel que nous l'avons employé dans le schéma RISV – engendre alors une forme particulière de socialisation qui repose, entre autres, sur une socialisation communautaire – illustration de ce que peut être un « cercle social ». Et en particulier pour ce qui concerne les « communautés [ou *associations*] d'intérêts idéels » propres au cas urbain (Simmel, 1999, 407), interprétation la plus aboutie pour aborder notre objet de recherche.

1.2 Le processus de rationalisation

Le processus de **rationalisation** est sans doute l'élément le plus dynamique et général affilié au processus historique de la modernité. Processus civilisationnel et principe organisationnel du monde moderne, il désigne un rapport au monde issu du développement de la technique et de la science au détriment de l'observation des « fils délicats et invisibles qui se tissent d'homme à homme » (Simmel, 1991, 238).

Weber, quant à lui, constate le « désenchantement » du monde lié au processus de rationalisation croissante qui débouche sur une fragmentation du tissu social. Ethique protestante, capitalisme et organisations bureaucratiques sont les éléments clefs de son analyse (1904-1905). Sur le plan sociologique, ce processus acquiert une fonction déterminante pour dresser une analyse « compréhensive » des rapports sociaux en société. L'auteur le définit comme le principe d'organisation du monde dans la modernité. Une *rationalisation de la vie sociale* devient alors significative d'activités sociales déterminées de façon rationnelle en finalité – le désenchantement du monde⁹². Une activité humaine résulte alors de trois types d'actions. *Traditionnelle* pour désigner les actions coutumières (manger, rencontre, etc.), *affective* celles qui sont guidées par la passion et enfin, *rationnelle*, qu'il distingue selon que l'action se tourne vers une finalité (comme action instrumentale) ou bien vers l'accomplissement d'une valeur (peu importe les risques encourus). Elle est tournée vers un but utilitaire ou bien vers des valeurs qui impliquent un calcul de faisabilité (pourquoi, comment ?). Selon Weber, elle est caractéristique de notre modernité. Cependant, cette construction d'« idéal-types » ne se présente *a priori* pas de manière réelle, mais elle est utile pour « servir les fins de la recherche sociologique » (Weber, 1922, 57). En effet, la combinaison de ces trois types d'actions engendre des comportements sociaux et des relations qui se différencient selon le contexte de l'action.

1.3 Le processus d'urbanisation

L'**urbanisation**, troisième processus de la modernité présenté ici, est abordée encore une fois sous l'éclairage de Simmel. Il est primordial de tenir compte de ce processus pour se représenter les pratiques ludo-sportives urbaines analysées par la sociologie du sport. Simmel a notamment développé la notion de « Métropole » comme une forme qui « assume le procès de rationalisation des rapports sociaux » (Jonas, Schweitzer, 1986, 165) et représentant par la même, le « siège de l'économie monétaire ». Cette précision a son importance pour saisir le contexte de la ville de Paris et les représentations qui en découlent. Paris est ainsi considérée comme Métropole, selon divers facteurs démographiques et géographiques. Les révolutions industrielles ont ensuite contribué à un exode massif et à une migration de la population vers les villes. Pour exemple, le taux d'urbanisation⁹³ de la ville de Paris est de près de 50% en un

⁹² Martucelli, D. (1999). *Sociologies de la modernité. L'itinéraire du XX^e siècle*, Paris, Gallimard, « Folio-Essais ».

⁹³ C'est le pourcentage de la population vivant dans les zones urbaines (définies selon les critères nationaux

siècle sur la période 1800-1900. L'urbanisation a ainsi contribué, entre autres, au rassemblement de centaines de milliers de personnes dans quelques centres urbains. L'espace de la ville est alors à envisager selon une combinaison de trois ordres : territorial, économique et concurrentiel, puis culturel (Park, 2004). Tous trois agissent sur les pratiques sociales quotidiennes.

Territorial si l'on repère les rapports sociaux qui se jouent selon une logique spatiale où les distances physiques et matérielles « décident » de la nature des relations humaines. Les aspects qui concernent la mobilité et les déplacements dans la ville sont intéressants aujourd'hui à cet égard. Selon le constat effectué par les sociologues de la ville les logiques spatiales ne sont plus autant « figées » mais ont bien explosé en tous « sens » (Ostrowetsky, 1996). Une question liée aux modes de déplacements ou d'explorations dans la ville se pose à nous. Comment la déambulation ludo-sportive peut être un objet intéressant à cet égard ?

Economique et concurrentiel ensuite, car un échange de biens et de services se met en place afin de répondre au mieux à l'émergence des grands mouvements financiers et commerciaux. La Métropole représente, ainsi, une forme de société économique où se déroule une multitude d'échanges, ce que Simmel formalisa sous la formule du donner-recevoir-rendre et où liberté /contrainte sont sans cesse manipulées.

Culturel, enfin, comme ordre moral. La ville obéit à un ensemble de règles et d'usages qui font qu'un ensemble d'individus vivant en commun doit faire l'épreuve de certaines formes de contrôle social. Qu'elles soient « visibles » ou intériorisées dans les corporalités, les formes de contrôles sociaux sont exercées ici sous l'égide du *vivre ensemble*. Il n'empêche que le vivre ensemble tant recherché dans les discours semble « fragile » dans la pratique, en particulier si les pratiques sont considérées sur l'axe de la normalité (rapport à l'anomie). L'ordre culturel caractéristique de la ville, nous l'avons dit, conduit à une explosion des pratiques et à remettre en cause une uniformisation de celle-ci. Nous le voyons, l'ordre culturel s'analyse sur le plan de la résistance et de la différenciation davantage que sur celui de la marginalisation.

appliqués lors du dernier recensement de la population). Cet indicateur montre la concentration des populations dans les villes. Indirectement, il décrit les modes de vie, l'équilibre des populations dans le territoire et le pouvoir attractif des villes : formule = (population urbaine/population totale) * 100

Le processus d'urbanisation et les fragmentations sociales qu'il a induites sont des aspects socialement déterminants pour penser la ville urbaine aujourd'hui et les stratégies vécues par les acteurs pour recourir à cette fragmentation du sens. Par conséquent, nous pensons que ce processus rend compte de ces trois ordres propres à un espace de vie où les rapports sociaux et les pratiques sociales seraient donc rationalisées. Qu'en est-il de celles qui ne répondent pas à l'ordre culturel et à l'ambiance de la ville ? Celles qui questionnent nos cultures contemporaines ?

1.4 Le processus d'individualisation et d'individuation

Dernier processus présenté ici, l'**individualisation** ou l'**individuation** sont présentées comme le résultat d'une concentration de la population (urbanisation) et d'une singularisation du social. Bien qu'il existe dans la littérature sociologique une différenciation opérée entre l'individualisation et l'individuation (Simondon, 1964), il nous semble tout de même important de comprendre comment ces deux notions peuvent être très complémentaires pour saisir nos propos. Alors que l'individualisation reflète l'appropriation qu'un individu fait de sa vie dans l'unique but de dépendre uniquement de ce qui lui semble juste et bon pour lui. Il cherche ainsi à s'émanciper des institutions et autres organisations bureaucratiques. Dans le même temps, l'individuation reflète le parcours qui permet à un individu de se réaliser par soi-même (*self*) et de développer une individualité singulière. Il cherche ainsi à se distinguer parmi la masse des individus émancipés. Ces deux processus se sont façonnés avec la société industrielle, il est néanmoins incontestable que les deux sont largement présents aujourd'hui (Bassand, 2007). On parlera alors d'individualisation des espaces urbains par l'émergence des expositions de soi par exemple, contre une individuation des pratiques corporelles en milieu urbain qui permettent à un individu de s'approprier l'espace afin de lui accorder une signification toute particulière.

L'opposition communauté/société devenue obsolète, nous l'avons dit, l'individu est à replacer au centre de la distinction pour rendre compte du projet de socialisation. Dès lors, il est important d'insister sur la polysémie de l'individualisation. Du constat d'un individu rationnel dépourvu d'éthique (individualisme auto-centré), il existe cependant une autre forme – entre autres – d'individualité qui consiste à dessiner un monde idéal, en « desserrant le plus possible les contraintes sociales imposées » (De Singly, 2005, 10) et à jouer sur ses propres appartenances.

Le processus d'individualisation n'est pas un phénomène récent mais relève d'une construction historique et sociale, comme Foucault, Gauchet et Dumont l'ont montré entre autres. La Métropole serait d'ailleurs, aujourd'hui, un espace clef dans la construction, l'entretien et la valorisation de l'être individuel. La liberté de mouvement pour disposer de son corps librement (la mode et le devoir-être – paraître - urbain en est une illustration) est caractéristique des *associations* urbaines. Ainsi, depuis les années quatre-vingt, le contexte socio-économique français est marqué par une métamorphose des mouvements collectifs, l'essor du libéralisme, économique celui-ci, l'essor des loisirs et des activités physiques et sportives et un culte du corps grandissant. C'est dans ce contexte qu'un horizon sans aucune signification – si ce n'est une affirmation gratuite de soi, une indépendance vide de tout projet – produit certaines *tyrannies de l'intimité*, à une *culture du narcissisme* et enfin une forme d'*ère du vide*⁹⁴ pour reprendre les thèses développées par quelques auteurs clefs.

Or, comme l'a souligné De Singly, une autre perspective attachée à l'individualisme consiste à y repérer les formes créatrices (De Singly, 2005) qui guident le projet personnel et culturel. L'autonomie recherchée est alors indexée à une indépendance et à la capacité de produire son propre « monde personnel » avec ses propres règles. Car, dans le fond, l'individualité signifie toujours un rapport au monde (rejet/assimilation, domination/servitude), et un état qui est un monde pour l'individu, centré sur lui-même. Sous cette double nature de l'individualité (Simmel, 2004), nous devons repérer comment l'individu fait le choix de se détacher des « prisons sociales » (De Singly, 2005, 15) pour devenir acteur de sa propre définition dynamique de soi. En ce sens nous formalisons ces communautés auto-organisées comme autant de groupes porteurs de sociabilités urbaines. Simmel fait de l'individualisation et de l'urbanité une forme de recomposition de la corporéité. C'est-à-dire un lieu où s'exprime l'individualité et qui se traduit par l'éclatement d'un mode de vie et d'une mentalité urbaine. Notamment à travers les thèmes liés aux réappropriations/réinvestissements esthétiques de l'espace urbain.

Sous un autre registre – celui de la sociologie historique ou d'une histoire sociologique - Elias a avancé l'idée d'une structuration sociale et historique de la personnalité. En d'autres termes, la démarche individuelle présentée sous l'égide d'un « individualisme humaniste » (De Singly, 2005, 15) s'inscrit avant toute chose dans un contexte collectif où l'individu est

⁹⁴ Sennet R., 1974, *Les tyrannies de l'intimité*, Le Seuil, Paris ; Lasch C., 1979, *La culture du Narcissisme*, Climats, Castelnau-le-lez ; Lipovetsky G., 1983, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, Paris.

par définition, structurellement lié au social (Elias, 1991). L'individu n'existe alors que par les liens sociaux. L'idée d'un acteur social permet cependant de prendre conscience que la réalité tend à révéler un acteur responsable de sa trajectoire sociale, un acteur de sa propre vie. L'idée est de faire circuler l'individu entre le côté normatif de la vie en société, et de le présenter à la communauté en tant qu'acteur individuel. Le trajet effectué entre les structures sociales et les interactions d'*associations* permet-il à l'individu de se libérer des attaches structurelles ? L'individu se libère-t-il dans la prise de distance opérée aux codes explicites ou « autocontrôles » qui règlent les conduites sociales (*informalization*) ? Pour Elias, l'*informalization* des conduites est plutôt le signe d'une incorporation encore plus profonde des normes. La dimension du plaisir et des affectivités demeure bien entendu primordiale à la prise de distance, elle questionne la dimension éliásienne d'une civilité fortement intériorisée. En effet, la question de l'intériorité demeure le lieu par excellence de la singularité du « moi » et donc, encore une fois de la distance opérée avec les structures sociales. Pour Elias, les individus sont donc « interdépendants » au sens d'une « dépendance réciproque » dans les relations entretenues. Ainsi, les individus sont contraints de l'extérieur mais s'insèrent aussi dans une forme de réseau de relations « privées » (famille, groupe social d'appartenance) qui participent à la structuration intérieure de la personnalité (Elias, 1991).

Nous l'avons vu, chacun des quatre processus énoncés participe de près ou de loin à une redéfinition contemporaine de la socialité urbaine. D'un individu complètement fondu dans les liens existants au sein de la ville aux micro-liens tissés par les communautés urbaines, l'individu doit « faire face » aux interdits sociaux – dans l'héritage d'un régime de civilité – et être acteur de sa propre définition de soi. Ce moment cérémoniel (temps ludique) marque le vertige social recherché par la mobilisation du corps ludique et festif (Nahoum-Grappe, 1997b) mais marque aussi une importance accordée aux liens plus personnels et électifs.

1.5 Les communautés urbaines

1.5.1 Communauté(s) urbaine(s) et « cercles sociaux » : définition(s)

Les processus présentés plus haut interviennent dans l'évolution des modes de vie et dans le regroupement d'individus autour d'un point commun. La combinaison des processus permet alors de dégager de la vie sociale typiquement urbaine différentes appartenances à, ce que Simmel appelle, les « cercles sociaux » (Simmel, 1999) en référence à la communauté. Pour Simmel, les processus présentés plus haut ont altéré les communautés traditionnelles

basées sur la proximité géographique mais ont contribué à développer les formes actuelles de communautés qu'il nomme « communautés d'intérêts idéels ou matériels » (p. 407).

Alors que les pratiques formelles et les activités ludo-sportives ainsi créées encouragent une relation à l'autre et une relation à son propre corps, le versant des pratiques informelles qui composent l'espace ludomoteur des pratiques motrices encourage une troisième forme de relation centrée autour de l'espace. Sur un autre registre que les espaces ludomoteurs, Simmel l'avait déjà repéré, nous pensons que ce second versant illustre, d'une certaine manière, les mutations sociologiques et anthropologiques à l'œuvre dans la diversité des pratiques sociales et urbaines aujourd'hui, et en particulier dans le cadre des APS. Cette relation à l'espace permet alors de dégager une forme de sociabilité car ici le lieu et le lien s'imbriquent l'un par l'autre et l'un dans l'autre. Selon Simmel la spatialisation est, en effet, une forme de sociabilité.

Par conséquent, cette dimension socio-spatiale engendre de nouveaux « espace-temps » de l'activité humaine en ville. Sans chercher à retracer un historique du modèle de la communauté urbaine, nous pensons que la rue, comme objet socio-anthropologique, peut être utile à cet égard.

Nous ne pouvons pas perdre de vue que l'émergence des différents modes de vie en ville ne date pas d'aujourd'hui. Son évolution avec la combinaison des quatre facteurs énoncés plus haut, ont conduit des groupes sociaux différents à s'y rassembler. La question urbaine devient ainsi celle de la « communauté urbaine » et ses différentes déclinaisons. Cette même question scrute alors la construction du social qui s'y donne à voir à travers diverses pratiques de détournement ou d'émancipation pour reprendre l'expression de M. De Certeau (1980). A ce titre, il faut préciser ce que nous entendons ici par communauté urbaine.

Qu'elles soient familiales, institutionnelles (« communautés de communes », « communautés urbaines », etc.) ou bien situées en dehors de ces institutions sociales, les communautés revêtent un certain intérêt pour leur caractère productif de liens entre des individus et des cultures (Wulf, 2004). Dans la lignée de C. Geertz et de l'anthropologie culturelle, V. Turner se réfère à la « *communitas* » (racine latine) comme sphère sociale non structurée (Turner, 1969). En opposition, bien entendu, aux autres sphères sociales de la vie quotidienne qui, par l'imposition de rôles et d'obligations sociales, structurent les

comportements individuels et collectifs. L'auteur différencie trois formes sociales : normative (système social permanent), idéologique (modèles sociaux utopiques) et spontanée (l'expérience collective). Le concept de Turner, la « *communitas* » pose alors la question du rite comme construction symbolique à l'œuvre au sein de la communauté et se détache alors des aspects « profanes » caractéristiques des grandes structures sociales. La précision est importante à nos yeux car elle illustre l'opposition – classique – entre des groupes sociaux dépendants d'une *structure* de ceux qui se regroupent en « anti-structure » (*anti-structural sphere*). Plus tardivement, il exposera à son tour, que la constitution d'espaces de loisirs modernes (bars, pubs, cafés, clubs de nuits, etc.) correspond à une forme d'espace-temps où les individus peuvent se rendre temporairement dans le but de rompre les repères davantage normalisés et normalisant du quotidien (Turner, 1982). Cette position est certes discutable aujourd'hui, et en particulier l'expression d' « anti-structure » qui ne nous satisfait pas, nous l'avons déjà évoqué. Cependant, nous retenons dans sa définition de la communauté, la constitution d'une sphère sociale complètement indépendante d'un environnement social normatif qui se réalise sur les espaces publics en général. Dès lors, une première tentative de définition peut être apportée ici. Le vécu communautaire et l'expérience que chacun des membres en fait ne permettent pas de définir une communauté par un positionnement géographique et spatial, précis et stable dans le temps, néanmoins, le caractère dynamique de celle-ci peut être exploité en précisant qu'elle est avant toute chose une expérience. La communauté se situe alors là où le vécu communautaire prend effet. Les bases de la réflexion espaces publics *versus* espaces privés sont ainsi jetées.

Afin de préciser encore un peu plus notre référence permanente à la communauté, il faut bien entendu prendre un espace social comme cadre d'analyse : ici la ville et ses pratiques culturelles. Néanmoins, il est important de garder à l'esprit que nous distinguons différentes formes de « communautés » en fonction des acteurs qui y sont engagés : les acteurs économiques, politiques, professionnels et usagers de l'espace. A chaque espace social correspond, si l'on peut dire, une forme de communauté.

Cet affinement est utile à la compréhension de la définition moderne de la communauté urbaine et ses multiples déclinaisons. Si l'on s'intéresse aux acteurs-usagers de l'espace de la ville, il est possible d'y observer un grand nombre de sous-communautés. Prenons comme illustration les communautés de loisirs présentes en ville – celles qui figurent dans notre problématique générale de recherche – et en particulier les communautés sportives. Qu'il s'agisse de skateurs, de rollers, de footballeurs, de basketteurs, de joggeurs, etc., ils

remplissent tous la même fonction d'acteurs/usagers de la ville dans laquelle ils habitent ou qu'ils fréquentent régulièrement. A côté de cette communauté sportive, il existe une autre forme communautaire, artistique et/ou musicale par exemple. Elle est elle-même divisée en sous-communautés selon les éléments sociaux et culturels qui vont constituer et associer chacun des membres du groupe à un même ensemble, qui peut être infiniment réduit. Nous le voyons, la référence à la communauté urbaine peut être floue. En revanche, repérer la manière dont les acteurs se définissent par leur cohérence intrinsèque, par leur relative autonomie, leur organisation et leur fonctionnement permet de préciser au mieux ce que nous entendons par communauté urbaine tant l'inscription dans la ville est de plus en plus effective. Ainsi, nous excluons d'emblée toute référence aux formes de communautés macro-sociales qui peuvent être représentées par l'activité des acteurs économiques, politiques ou encore professionnels. Ainsi, cela nous permet de préciser que « si le regroupement communautaire revêt toujours un quelconque rapport avec l'espace dans la mesure où les relations sociales s'y inscrivent toujours, il ne se confond pas régulièrement avec un territoire précis » (Huet, 1988, 251). La territorialité parle ici davantage que la délimitation d'un territoire précis. L'exemple avec la pratique du *base jump* est ici criant. La territorialité urbaine et la signification que les pratiquants lui donne évoque le saut à partir d'un point fixe (comme expérience des espaces de la ville). On ne peut pas parler du territoire du sauteur. Ils ne se résument qu'à trois « spots », nous les avons vus.

1.5.2 Communauté(s) et sociabilité

Enfin, la ville ou métropole, comme espace communautarisé (composé de multiples communautés) est alors particulièrement propice à l'éclosion de réseaux de sociabilités sans cesse renouvelés. Les travaux de l'Ecole de Chicago⁹⁵ nous l'ont, une nouvelle fois, appris. La ville est un mode de vie « éclaté » caractérisé par l'impersonnalité et la superficialité des contacts ainsi que la montée de l'individualisme qui a généré le processus de différenciation sociale. Sous cet angle, l'émergence de réseaux informels et auto-organisés est à ce titre intéressant si l'on analyse les sociabilités en œuvre.

Mais que signifie précisément ici la sociabilité ? Pourquoi s'y référer tout particulièrement ? Quel peut être son intérêt pour décrire les récentes associations ludiques et sportives – et auto-organisées – effectives dans nos villes aujourd'hui ?

⁹⁵ Cette appellation recouvre en fait différentes écoles dans le temps.

Le monde de la sociabilité est emprunté, encore une fois, aux travaux de Simmel et son entreprise sociologique axée principalement sur une « sociologie formale », c'est-à-dire irriguée par les distinctions opérées entre *contenus* et *formes* de toute société humaine (Simmel, 1991). Ce monde est alors « constitué d'êtres qui souhaitent établir exclusivement entre eux des actions réciproques entièrement pures, qui ne soient perturbées par aucune référence matérielle » (Simmel, 1991.). Selon Simmel, l'observation des « associations » ou micro-regroupements culturels permet le repérage d'intérêts spécifiques et notamment celui d'une « impulsion de sociabilité » (1991, 124) vécue alors comme un processus de socialisation. Et ce processus – sociologique s'il en est – est essentiellement ludique, nous dit l'auteur. La sociabilité est donc définie par les pratiques sociales (Degenne, Forsé, 1994). Les enquêtes de l'INSEE sur les loisirs notamment, ont permis de « définir la sociabilité à partir d'un ensemble de pratiques : la pratique du sport, les sorties, la fréquentation des associations, les réceptions chez soi, les réceptions chez autrui, la fréquentation des cafés, le jeu de cartes, la danse » (Degenne, Forsé, 1994, 39).

En quoi ce concept se différencie alors des autres processus de socialisations (primaire, secondaire, etc.) ? En quoi peut-il être utile pour décrire la forme sociable de la communauté ludo-sportive ?

D'une part, il est utile par sa forme ludique. Car l'apprentissage de la vie en société ne réserve pas que des bons côtés : il suppose certains « sacrifices » ou contraintes que l'individu devra négocier avec lui-même et son environnement. L'exemple de l'apprentissage des règles et des normes sociales ou bien encore du langage n'est pas une mince affaire. Or, la sociabilité se définit par son aspect « gratuit » et sans conséquence matérielle ou sociale et choisie par l'individu, « elle est orientée vers la personnalité des autres, sans autre but que la satisfaction de cette instance (qualités personnelles) » (Simmel, 1991, 125).

D'autre part, parce qu'elle exclut ce que la personnalité possède en « significations objectives » (Simmel, 1991, 125), c'est-à-dire les « constructions historiques » héritées des autres processus de socialisation (la richesse, la situation sociale, la réputation, etc.).

Enfin, nous ne pouvons aborder brièvement ce concept sans avoir recours au parcours intellectuel d'I. Joseph et ses travaux sociologiques sur les interactions sociales en ville notamment. Il propose une définition de la sociabilité sur deux versants : l'aptitude et le liant (Joseph, 2007 [1978]). D'une part, l'aptitude consiste à repérer les principes des relations

entre personnes. Il s'agit alors de porter son regard sur les « déterminants » de situations sociales (accueil, rencontre) qui donnent à voir l' « être social ». Ce sont les « principes de liaisons » entre individus qui n'appartiennent pas à une même structure sociale. D'autre part, l'auteur évoque le « liant » comme étant la « facilité de liaison » : spontanée, non-organisée, etc. Enfin, I. Joseph reprend à son compte la célèbre expression de Simmel pour qui la sociabilité concerne avant toute chose « l'analyse microscopique des processus de socialisation » (p. 115). Ces petites interactions sociales, qu'elles soient présentes au cœur des associations formelles ou informelles, marquent le degré de sociabilité des individus et des espaces concernés (codes, rites de passage ou d'initiative). Notre terrain d'enquête, marqué par une forme de « regroupement fugace », illustre à ce titre les sociabilités informelles en jeu dans la ville de Paris notamment.

Lier le concept de sociabilité avec celui de communauté peut être utile à la compréhension des sociabilités dans les pratiques sportives. A partir d'une analyse factorielle centrée autour des pratiquants et des pratiques sportives formelles, une étude récente a d'ailleurs illustré (Laporte, 2005) que la présence de partenaires ou non, et d'adversaires ou non, dans la pratique sportive, est très faiblement discriminante en ce qui concerne la sociabilité générale. Mais, il existe néanmoins un aspect discriminant : la différenciation des milieux de pratique. Ainsi, la sociabilité apparaît plus fournie chez les pratiquants sportifs de pleine nature (partenaires, incertitudes liées au milieu), par rapport aux pratiquants sportifs de milieux standardisés (adversaires). Cette distinction interpelle tout particulièrement notre hypothèse d'une « pratique de pleine nature urbaine ». En effet, nous avons exposé les engagements individuels dans cette forme de pratique et le rappel récurrent aux éléments « naturels » (air, terre) et les actions liées à ces pratiques (voler, flotter, ramper). Ces engagements qui se situent dans un cadre pourtant artificiel et urbain semblent être également à la source de sociabilités importantes.

Dès lors, les pratiques auto-organisées en milieu urbain fonctionnent sur le modèle de la sociabilité communautaire. Cette remarque suppose deux critères qu'il est essentiel de repérer dans ces formes de pratiques ludo-sportives. Le premier concerne la recherche d'appartenance identitaire par une dynamique groupale et affinitaire qui structure alors les activités ludiques entreprises en milieu urbain. Nous pouvons remarquer par exemple que nous n'avons jamais repéré de pratiquant solitaire en pleine déambulation dans la ville de Paris. Que ce soit pour la spéléologie souterraine, ou bien encore pour le *street-golf* ou encore en *parkour* et *fly-jumping*, tous déambulent « ensemble » dans la ville à la recherche de spots excitants. La

déambulation se fait exclusivement en groupe, jamais de manière solitaire comme peuvent l'être d'autres activités sportives et urbaines (le « jogger » solitaire par exemple). Cette dynamique groupale favorise encore la mise en place de rituels d'intégration renforçant la sensation d'appartenance au groupe lorsqu'ils sont réalisés avec succès. Ils permettent ainsi d'affirmer sa différence vis-à-vis des autres acteurs urbains mais surtout de montrer leurs affinités, entre eux. Nous en détaillerons quelques unes *infra*.

Le second critère concerne cette fois la fin de la confrontation avec l'autre – l'adversaire. Après Vigarello qui repère dans le souci du corps moderne, un effet de « centration individuelle⁹⁶ », et même si le souci du corps est aujourd'hui modifié par rapport aux impératifs de santé, de forme ou encore d'esthétique corporelle, néanmoins, c'est toujours le bien-être individuel qui prime sur l'affrontement d'un adversaire.

2) Communauté/société : un modèle « binaire » obsolète ?

Les précurseurs d'une approche sociologique de type culturaliste envisagent le modèle de la communauté comme un espace où la nature des relations entre individus, et en partie celles pour se « protéger » des processus que nous venons d'exposer, s'observe de manière très fine dans les liens « communautaires » ou « associatifs » qui relient ses membres. La vision moderne du phénomène incite donc à considérer la communauté comme une notion dynamique. En effet, nous distinguons les premières approches qui faisaient du modèle de la communauté une caractéristique « holiste » où ses membres vivaient pour et par elle. Ce que montre, par exemple, l'anthropologie américaine à travers ses études sur les communautés rurales, locales ou de quartiers, elles-mêmes inscrites au cœur de la société moderne (Ecoles de Chicago). Ce caractère holiste, nous semble-t-il, est la marque qui différencie les communautés dites « traditionnelles » de celles qui nous intéressent aujourd'hui, les communautés en tant que parties ou cercles sociaux permettant ainsi un aller-retour avec les autres cercles de la vie quotidienne. Ce mode d'existence ne se vit donc pas sur un modèle « organique » et exclusivement séparé des autres champs de la vie. Cette « césure » sociale où le « vivre ensemble » se restreint aux membres de la communauté et de manière étroitement liée, était déjà présente dans les constructions conceptuelles de la pensée sociologique du XIXe siècle dont F. Tönnies est le principal représentant (*Gemeinschaft/Gesellschaft*). Cette opposition ne laissait transparaître aucune circulation des individus sur leurs appartenances et identifications. Ce modèle prendra effet dans un grand nombre d'études sociologiques qui

⁹⁶ Vigarello, G., 1982, Les vertiges de l'intime, in Esprit. *Le corps...entre illusions et savoirs*, 2, pp. 39

désirent approcher de très près les modes de vie des groupes humains constitués en marge, notamment, des modes collectifs de vie en sociétés.

Or, il nous semble que la modernité et ses processus ont transformé ce modèle binaire en un modèle dynamique et représentatif du passage d'une configuration de relations sociales à une autre. La solution simmelienne apparaît ainsi stimulante et représentative des différentes formes de socialisation d'aujourd'hui, et tout particulièrement en ville. En effet, il existe de multiples relations entre l'espace et l'identité. Il faut d'abord distinguer les espaces publics et les espaces privés qui ne produisent pas les mêmes effets sur les identités (Blanc, 2006).

Les communautés ludo-sportives sur lesquelles nous travaillons forment ainsi des communautés ludiques qui ne se substituent pas forcément aux communautés traditionnelles. Nous l'avons déjà précisé, les solidarités en œuvre et les modes de vie de chacun marquent une différence nette entre le modèle communautaire traditionnel et celui qui s'attache aujourd'hui, à décrire les micro-regroupements d'individus partageant alors une passion ou une valeur commune et uniquement à l'intérieur de ce cercle là. La communauté moderne, si l'on peut dire, est alors marquée par une forme de sociabilité essentiellement ludique et émotionnelle. A ce titre, d'autres auteurs préconisent le terme de « solidarité » plutôt que de communauté pour analyser notre monde contemporain. La tradition sociologique, nous disent-ils, et la référence à la communauté traditionnelle qui en est faite, doivent être dépassées aujourd'hui par l'introduction des « communautés partielles qui ne se développent que dans certains sphères de la vie sociale » (Laville, 2007⁹⁷). En quelque sorte, cet auteur fait référence, et nous le suivons sur ce point, au modèle dynamique et contemporain de la communauté qu'il nomme « partielle » en référence à la circulation des individus entre différentes sphères d'identifications. Pour autant, le contenu de nos propos est alors introduit ici différemment puisque l'auteur préfère recourir au « vocable de solidarité plus circonscrit (...) pour bien marquer ce caractère pluriel » (Laville, 2007). Plus modestement, nous distinguons simplement le modèle traditionnel de la communauté englobante de celui, davantage contemporain, la circulation dynamique entre des appartenances plurielles.

3) Le modèle dynamique de la « circulation »

Après avoir mis en évidence les caractéristiques propres aux processus urbains, nous voulons aborder cette fois le problème de la sociabilité communautaire comme conséquence

⁹⁷ Article sans pagination. Publication internet.

directe et étroitement liée à la combinaison des quatre processus, et en particulier, celui de l'individualisation des comportements. La communauté se comprend donc aujourd'hui par une lecture de la sociabilité et des relations interpersonnelles mises en œuvre. Nous retenons alors que le monde de la sociabilité est « constitué d'êtres qui souhaitent établir des réalités exclusivement entre eux, des actions réciproques entièrement pures, et qui ne soient perturbées, pour ainsi dire, par aucune référence matérielle » (Simmel, 1991[1917], 128). Par « action réciproque », l'auteur entend définir une interaction où un individu « s'engage avec d'autres dans une co-existence, en une action à la fois pour, avec et contre les autres au sein d'une corrélation de circonstances » (Simmel, 1991, 121). « Pour » renvoie alors au projet porté par la communauté ludo-sportive qui se résume, nous l'avons déjà évoqué, à un « *droit à la ville !* » ; « avec », quant à lui suggère la dynamique groupale avec laquelle les actions corporelles sont entreprises. « Contre » correspond à l'acte de résistance engagé contre un ordre urbain et sportif. L'action réciproque signifie ainsi que le contenu des rapports sociaux engagés entre des individus est régi par un intérêt et une fin qui vont influencer autrui (en tant que membre de la communauté) ou bien qu'il recevra en retour. Cette forme de socialisation repose alors sur des intérêts communs qui se juxtaposent en une « unité au sein de laquelle ces intérêts se réalisent » (1991, 122). Une socialisation communautaire correspond alors, en d'autres termes à la distinction de Simmel, la « communauté d'intérêts idéels » par exemple.

Pour Simmel, cette alternative semble positive pour dépasser le rapport individu/société et relayer, après d'autres, ce modèle dynamique de la communauté comme « enclave » ou « parenthèse » identitaire, au sens microsociologique où les individualités se concrétisent et se réalisent au contact de l'autre, semblable cette fois-ci. Ethnie, clan, bande, secte, association sportive, etc., tous ces regroupements désignent un groupe étendu de personnes unies par des liens sociaux très étroits qui leur permettent de se connaître et de se reconnaître. Aujourd'hui, le recours aux expressions identitaires et communautaires est très représentatif de ce que les protagonistes désirent véhiculer. Le sentiment d'appartenance au groupe est donc très fort, la volonté de s'affirmer en tant que tel et surtout, la volonté de faire bloc contre les éventuelles « critiques » qui leur sont adressées. Dans le domaine des APS, il est d'ailleurs frappant de remarquer qu'il s'agit très souvent de minorités visibles (Héas *et al.*, 2008).

Ainsi, qu'il s'agisse de communautés « gay » (« International Gay and Lesbian Aquatics » né en 1987), de communautés ethniques, de communautés des « sans-emplois » ou des « sans-domiciles » (« *Homeless Football World Cup* »), toutes sont progressivement représentées

aujourd'hui dans le monde du sport et des institutions sportives, même s'il existe encore des réserves à apporter. Ainsi, des minorités ethniques, immigrées ou encore celles qui revendiquent des particularismes physiques et d'âge sont autant de « minorités » pour qui l'appartenance est vécue comme telle, dans un mouvement de circulation entre le rôle endossé – parfois très difficilement et voire même « caché » ou dissimulé - au sein des espaces de la vie quotidienne (au travail, dans les loisirs, etc.) et celui « vécu » de nature différente au sein de la communauté. De ce point de vue, on peut sans aucun doute affirmer le caractère socialisant de ce modèle circulatoire entre communauté et société par le renversement du stigmate. Nous le voyons, cette problématique renvoie, et c'est ce qui nous intéresse ici, à la construction sociale de l'identité individuelle et collective, mais aussi au rapport à l'altérité. Ces mouvements d'affirmation visible de la différence doivent être interprétés non pas comme un repli communautaire (que l'on peut observer en revanche dans d'autres situations) mais comme la volonté de participer à la vie de la cité (Wieviorka, 2001), car cette construction sociale concerne des espaces urbains et sportifs ouverts.

Pour une raison majeure qui est liée au degré de visibilité, les grands ensembles de vie urbains sont donc concernés par toutes ces revendications de groupes humains affichant une « différence » culturelle. Il nous semble alors que les différences en matière de goûts et de pratiques culturelles, corporelles et sportives se donnent le droit d'être visibles et donc, d'être entendues par l'ensemble populationnel urbain.

Ainsi, lorsqu'un des enquêtés, cadre informatique dans la vie professionnelle, évoque les relations au travail, il parle avec insistance de relations fonctionnelles où le cadre relationnel, centré autour d'intérêts professionnels communs, ne reflète que des rapports humains distants :

« Dans le cadre de mon travail, je remarque que nous avons tous une part de notre vie à cacher aux autres... (silence) »

« Pourquoi ? » (Enquêteur) :

« A aucun moment depuis que je suis dans cette boîte là je me suis senti suffisamment en confiance avec un collègue pour lui parler de ce que je faisais le vendredi soir après le boulot... Et c'est réciproque, je n'ai jamais entendu un collègue me parler de sa double vie sexuelle ou je ne sais quoi d'autre.... (rires) Ah ça, on peut parler de ce qu'on fait le week-end avec la famille mais ça restera toujours sur de bons rails... (rires). »

Et, ce même enquêté, d'enchaîner avec la description de la communauté de spéléologues urbains cette fois, comme cadre de relations de proximité (dimensions de l'affectif) et de solidarités entre les membres, allant jusqu'à se moquer de la situation décrite précédemment au travail :

« alors que dans le groupe, on a tendance à se marrer de ces situations cachées... On est tous plus ou moins... sauf toi qui a initié un collègue (en s'adressant à un partenaire non loin de nous) mais bon... on garde ça pour nous. Du coup ça nous fait marrer d'échanger ça entre nous, comment chacun dissimule ça volontairement (pause)... quand on sort en rando ensemble du coup, on se serre les coudes... on en parle tout le temps entre nous... c'est peut-être une image pour dire qu'on ne laisse pas grand-chose sortir de ce cadre là... et puis on se sent complice là-dessous beaucoup plus que là-haut tu sais... »

Dès lors, comment ne pas s'intéresser aux communautés urbaines qui peuplent les grandes villes et métropoles aujourd'hui sans retenir le modèle simmelien de la communauté d'intérêts ? Il semble que la circulation entre cercles sociaux révèle alors des intérêts spécifiques selon la nature du cercle en question. Lorsque l'enquêté parle du cadre de son travail (monde professionnel), il nous renseigne sur la nature des relations sociales qui sont destinées à garder un certain « climat de confiance » entre partenaires du cercle professionnel. Alors que le récit réalisé de sa participation à la communauté ludo-sportive dévoile une adhésion à une identité et à une expérience commune. Ainsi, la communauté d'intérêts met en avant principalement une chose, la participation, sans non plus devenir « étroite » au sens d'une fréquentation régulière et étalée sur le temps. La participation se fait dans l'expérience sociale de l'appartenance à une communauté et l'engagement dans celle-ci.

3.1 Le « croisement » entre espaces publics et privés

Nous employons le terme de « circulation » quant Simmel préférerait celui de « croisement ». Il ne s'agit pas ici de proposer une étude approfondie des cercles sociaux en milieu urbain, d'autres s'attachent à analyser les tenants de cette notion à travers les réseaux sociaux (Degenne, Forsé, 2004). Nous nous restreignons à l'étude de deux cercles sociaux qui se vivent en interaction permanente et au quotidien : la communauté ludo-sportive (le dedans) et le rôle joué en tant que citoyen ordinaire (famille, travail, loisirs : le dehors). De plus, Simmel s'est intéressé au processus d'individualisation par rapport aux associations spatio-temporelles auxquelles un individu appartient. Par exemple, un individu débute sa vie en

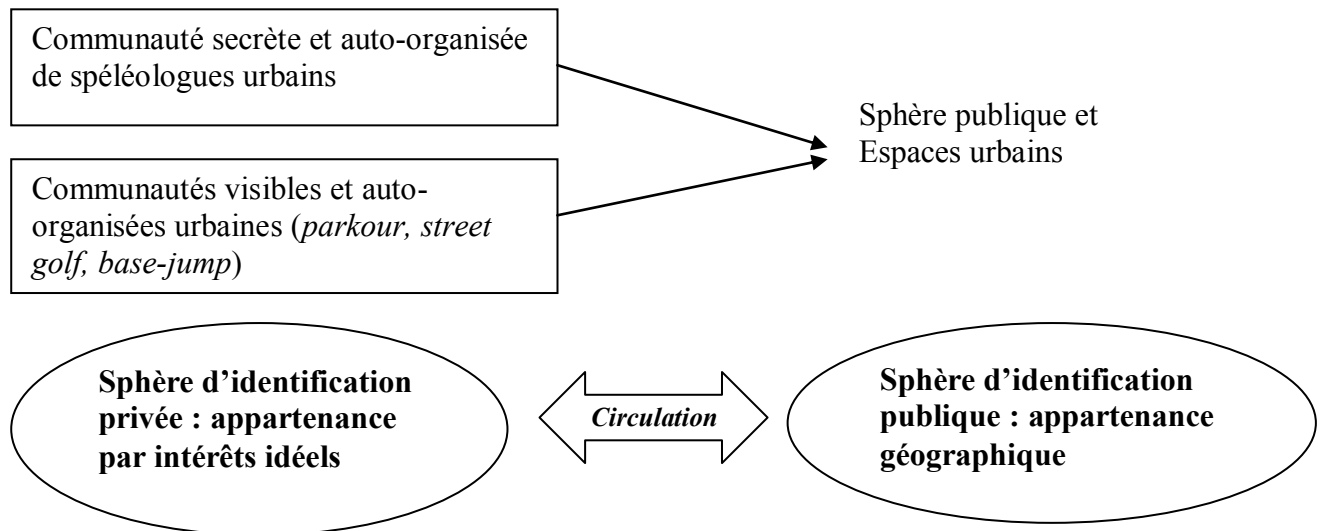
appartenant à un cercle social restreint, la famille, et, au cours de ses différentes étapes de socialisation, ce même individu sera amené à entrer dans d'autres cercles sociaux et à les fréquenter de différentes manières. Chaque cercle social est ici conceptualisé comme un univers, un espace-temps ou ce que nous appelons une sphère d'identification. Ces sphères se caractérisent, entre autres, par l'ensemble des valeurs et des normes qui y prévalent. Comme une multitude de cercles sociaux s'entrecroisent, l'individualité se développe selon les cercles auxquels l'individu appartient :

« Ce qui donne aussi à l'individualisation la possibilité de croître à l'infini, c'est le fait que dans les différents cercles auxquels elle appartient simultanément, la même personne peut avoir des positions relatives différentes » (Simmel, 1999, 424)

Pour Simmel, les différents espaces sociaux sont qualifiés de « cercles » au sens où ces derniers correspondent à ce que Simmel nomme une « association de représentation » (Simmel, 1999, 407). L'introduction de la notion de cercle pour notre travail est particulièrement utile si l'on extrait ici ces termes, « association » et « représentation ». Le premier a été discuté dans un premier chapitre car il nous semble davantage pertinent pour décrire les communautés contemporaines organisées sur le principe de l'affinité – et non sur celui de la filiation comme la « tribu » en est l'illustration. Le second est encore utile pour définir le contenu sociologique de ces communautés ludo-sportives et urbaines. L'idée est ici de se représenter autrement les espaces de vie et les espaces sociaux qui se sont constitués à travers le temps. Là encore, cette idée de représentation tend à illustrer le « trajet anthropologique » (G. Durand) qui s'effectue dans la relation de l'homme avec la nature ou, du moins, ses espaces naturels. De la « nature » comme objet à exploiter, nous transitons alors vers une autre tendance qui consiste à en faire un « partenaire » avec lequel il faut compter. Pour notre part, nous l'avons identifié au chapitre précédent dans ce que nous avons appelé la naturalisation de l'urbain par l'émergence de pratiques de pleine nature urbaine (PPNU).

Nous allons donc distinguer deux formes de circulations identitaires qui prennent toutes les deux appuis sur les deux pivots de la socialisation engagée à travers le triangle ICS. Une première forme de circulation fermée que nous pouvons qualifier de « secrète » tant les caractéristiques sont communes aux sociétés secrètes de Simmel (1998, 1999), et en particulier, cette stratégie communicationnelle qui repose sur la capacité de se taire dans « *le monde du dessus* ». Enfin, une seconde forme de circulation identitaire a lieu dans la circulation ouverte cette fois-ci, vers les autres acteurs de la ville. Cette seconde forme prend sens dans la valorisation identitaire – non plus cachée – mais visible aux yeux de tous car elle prend racine dans une déambulation corporelle et visible de tous : trottoirs, parcs, rues, etc.

D'ailleurs, elle n'utilise pas de stratégies « secrètes » destinées à protéger l'accès aux informations intérieures mais repose uniquement sur une valorisation de sa forme auto-organisée. C'est ce qui constitue le cœur de ces circulations entre deux sphères d'identifications différenciées résumées ainsi :



La première forme de circulation ou de croisement entre les deux aires d'identifications que seront les sphères publiques (par appartenance géographique) et les sphères privées (appartenance par intérêts idéels) peut s'observer à travers certaines techniques du secret comme nous l'avons montré ailleurs (Lebreton, Héas, 2007). Le secret est aussi une « fin sociologique » (Simmel, 1999, 388) car il est utile à la préservation de « buts matériels » que sont ici les souterrains, maintes fois menacés par les forces de l'ordre, entre autres. Cette caractéristique a été observée uniquement dans le cadre de la communauté de spéléologues urbains investie. Ces techniques du secret se donnent à voir dès les prémices de l'initiation « rituelle » dont font preuve les nouveaux membres acceptés. Même si l'identité (hiérarchie, organisation) de cette communauté urbaine ne correspond pas à celle décrite dans les sociétés de « franc-maçonnerie » ou d'autres organisations du crime et de délinquances (sociétés mafieuses, etc.), en revanche, il est assez frappant de réaliser à quel point les communautés de spéléologues urbains sont difficiles d'accès, et encore davantage lorsqu'il s'agit de partager une descente souterraine. Ce point commun avec les sociétés décrites juste avant permet de remarquer cependant que l'affirmation de son propre pouvoir – de l'intérieur – résulte d'une construction sociale entre les membres du groupe afin de s'auto-réguler et de s'auto-organiser. Ce « caractère conscient » de leur vie communautaire se substitue-t-il ainsi

aux forces organiques et instinctives de la vie quotidienne normée (Simmel, 1991, 389) ? Nous l'avons précisé, les motifs liés à la préservation de leurs terrains de jeux peuvent s'expliquer par les menaces très fortes qui planent sur la fermeture définitive des souterrains, sur la préservation de sites « protégés » par les acteurs concernés (communautés de spéléologues, Inspection Générale des Carrières, etc.) afin d'éviter toute « *intrusion malsaine* » (S6) dans ces réseaux urbains... Ainsi, le secret correspond ici davantage à une fin qu'à une véritable forme sociologique, nous l'avons dit. Il est visible en apparence lorsque vous posez trop de questions aux pratiquants. Il l'est encore lorsque vous cherchez à entrer en contact avec les autres membres de la communauté. En revanche, ce secret s'efface « *en dessous* » pour laisser place aux commentaires et paroles qui ne semblent plus trahir le « secret » de la communauté souterraine. Par exemple, lorsque vous découvrez de vos propres yeux des sites ou des « spots » gardés hautement secret « *dans le monde du dessus* », on mesure très rapidement pourquoi la communauté tient à ne pas se voir interdire d'accès sous prétexte qu'une fréquentation trop grande de ces lieux risquerait de « *polluer* » ces derniers. La fameuse salle de « la piscine » nous a d'ailleurs impressionnés la première fois que nous y avons eu accès. Après une longue déambulation dans le cœur du réseau du quatorzième arrondissement, le passage de sites tels « la plage » ou la salle de « la céramique », nous déambulons à travers le boulevard de Montparnasse pour arriver sur un site curieux. Décor idyllique, cette salle nous fait très rapidement penser à une descente dans une grotte au cœur des montagnes alpines tant la clarté de l'eau présente en dessous est limpide telle de « l'eau de roche »... Une avancée de terre orangée, prenant l'allure du sable fin, engage les pas du randonneur vers le contre bas, une sorte de cuvette d'eau avec un plafond très bas et déformé par quelques cavités curieuses, à quelques centimètres de la surface de l'eau. D'un bleu turquoise presque inquiétant, fraîche comme une eau extraite du torrent, cette eau là nous laisse sans voix tellement nous n'aurions jamais imaginé la présence de telles sites en dessous d'espaces urbains et citadins. Les souterrains de Paris prennent immédiatement une autre valeur aux yeux de celui qui a la chance de découvrir des « spots » comme celui-là situé en plein cœur du quatorzième arrondissement !

La deuxième forme de croisement consiste en une circulation sans la recherche du secret bien gardé ! La séparation avec le monde extérieur est beaucoup moins présente et visible que la première forme décrite plus haut. Celle-ci n'engage alors aucun repli intérieur et aucune séparation avec l'extérieur. Bien au contraire, ce type d'ouverture sur l'extérieur accroît le sentiment de liberté qui est au cœur de la communauté auto-organisée. Il s'agit de montrer aux passants extérieurs que le pratiquant est justement libre de faire ce qui lui plaît,

quand il veut (pratiques nocturnes et diurnes) et où il veut (appropriations de mobiliers urbains) ! Ce à quoi et à qui les pratiquants en question sont liés devient un motif de liberté dans la ville. Un exemple frappant peut être apporté ici. Nos premières participations avec les communautés de *street golf* ont été riches en renseignements. D'un côté, nous avons les pratiquants habitués à déambuler en pleine nuit et au beau milieu de places et rues urbaines qui ne se posent plus aucune question sur les nuisibilités apportées à l'ensemble des citoyens : bruits, rires, cris, frappe dans balle, discussions, bruits de balles sur mobiliers urbains, etc. De l'autre, nous participions à cette aventure nocturne avec quelques réserves, il faut l'admettre ! Comment cette animation nocturne est-elle perçue par les *autres* ? Le sentiment de liberté est donc très différent selon que l'on ait l'habitude ou non de fréquenter le groupe et ses logiques de pratiques.

3.2 Espace public et communautés : une relation étroite ?

Les espaces et la rue notamment peuvent être considérés comme des lieux d'exposition de soi. La déambulation ludo-sportive procède à ce titre, d'une alternance entre les catégories du dehors (sphère publique) et celles du dedans (la communauté). A l'image des pratiques récréatives et sportives de la rue analysées par Adamkiewicz (1998) ou encore Vieille Marchiset (2007) entre autres, la communauté urbaine reflète ce « trajet anthropologique » effectué par les individus entre deux catégories d'objets, de lieux et de significations. La spéléologie urbaine incarne d'ailleurs très bien cette circulation entre le « dehors » et le « dedans », dialectique qui prend forme et sens avec l' « intrusion » dans le réseau et la sortie dans le « monde du dessus ». Découlent alors du « dedans » des usages sociaux normés et imposés à tous, qui vont considérer certaines pratiques sociales comme reconnues, acceptées et légitimées par rapport aux autres usages illégitimes de la rue et des espaces de la société en général. Notre regard consiste alors à ne plus déclasser ces pratiques illégitimes de la cité mais plutôt à les « intégrer » dans une réflexion générale sur la ville contemporaine. La communauté auto-organisée figure parmi celles-ci pour plusieurs raisons. La première est qu'elle consiste en une forme culturelle et dynamique de « distance » - certains diront « rupture » - avec les représentations publiques en matière de pratiques légitimes. Une attention portée aux articles de presses qui relatent ces « nouvelles » pratiques ludo-sportives urbaines témoigne du caractère « étrange » qu'elles peuvent dégager de l'extérieur. A l'image de ce que nous démontre Sayeux (2005), le surf a bien entendu été stigmatisé à cause d'amalgames, entre autres, sur le mode de vie en dehors des normes sociales et le contenu des discours centré autour des notions de plaisir à défaut de l'effort.

La seconde raison est l'interrogation qu'elles suscitent en matière de lieux urbains de sociabilité. Ces pratiques auto-organisées révèlent des modalités de construction sociale de lieux ouverts dans la ville (pratiques de déambulation : trottoirs, rues ; parcs, souterrain, immeubles) et donc, une forme de « lieux anthropologiques » pour reprendre J. Duvignaud ainsi que M. Augé, c'est-à-dire situés au centre d'une dynamique identitaire mêlant l'individuel et le collectif dans la construction du sens de l'espace ainsi approprié. La pratique régulière sur certains lieux ou « spots », connus par la communauté en question, lui attribue des caractéristiques identitaires, relationnelles et historiques formant ainsi le contenu du *lieu anthropologique*.

Carnet ethnographique (Samedi 3 novembre 2007) : pratique du *street-golf*

Nous avons rendez-vous à l'entrée de la station métro « Parc de la Villette », pour débiter sur la dalle située à côté, il est 21.15. Je me présente seul devant le groupe de 4 golfeurs. Muni de sac à dos, tous les 4 me parlent avec le club sur l'épaule... drôle de situation ! Les présentations effectuées, ils se lancent à discuter ensemble de la première épreuve à réaliser : ce sera une cible ! Après quelques échanges verbaux faits de moqueries adressées aux partenaires (moquerie collective, « chambre »), le premier se met en place et exécute un joli coup, manquant de peu sa cible (une poubelle sur un carré de pelouse droit devant). Les moqueries continuent. Le second tente sa chance, chacun leur tour... Ce n'est qu'ensuite qu'ils se déplaceront ensemble pour se rapprocher de la cible et y faire des commentaires... tous simultanément... haussant le ton ! (**exécution collective, déplacement collectif**)

La déambulation ludo-sportive occupe justement une importance majeure dans la relation entretenue entre les communautés urbaines et les espaces publics car elle détourne les multiples « non-lieux » urbains en territoires vécus par les pratiquants le temps de la pratique déambulatoire. Or, lors des observations participantes, nous observons un effet de groupe (même en cas d'effectif réduit) assez marquant qui fait du lieu anthropologique un espace d'expression corporelle pour la communauté car elle s'inscrit sur les espaces publics. Ainsi, des pratiques collectives peuvent s'observer : déambulation groupée, pause groupée en forme de cercle unique ou composition de multiples cercles réduits, touchers sur épaules et bras pour l'encouragement, rires expressifs, paroles et moqueries collectives, etc. Les expressions corporelles s'observent dans les actions et mouvements engagés, nous l'avons évoqué au chapitre précédent, par exemple, mais également dans les attitudes collectives qui se ressemblent terriblement (moqueries, prises de décisions et déplacements, entre autres) à travers le processus d'appropriation engagé sur la ville.

S'interroger sur les relations étroites entre espaces publics et communautés conduit à introduire la construction identitaire au sein de ces relations. Chacun des espaces (privés et publics) ne produit pas les mêmes effets sur l'identité. En effet, le processus d'appropriation peut permettre d'inclure l'action de l'espace public sur les identités. Dès lors, les pratiquants interviewés disent à peu près tous la même chose : on s'identifie à un espace parce qu'on a le pouvoir de le transformer et donc, de se l'approprier. La relation entretenue par la communauté ludo-sportive avec les espaces urbains est un marqueur fort dans l'identité urbaine de ces derniers. L'espace ainsi approprié exprime la personnalité et l'identité de ses occupants :

- Les souterrains : relation à la terre, importance accordée à l'activité d'exploration urbaine (altitudes, friches industrielles, carrières souterraines), nocturne, festif, être rassemblé entre-soi à l'écart des autres, très grande solidarité, public 25-45 ans.
- Les *street-golfeurs* : déambulation dans la ville, grande circulation sur les espaces de la ville, dérision/ludisme, nocturne, public 18-30 ans, solidarité collective, codes urbains.
- Le *parkour* : déambulation dans la ville, circulation moindre sur les espaces de la ville, diurne, répétition de mouvements, très grande solidarité collective, public 15-25 ans.

Carnet ethnographique (samedi 8 septembre 2007) pratique du parkour

Le groupe avec lequel j'ai passé l'après midi aujourd'hui me paraît très soudé. Après quelques minutes où chacun s'est salué (signes distinctifs mais communs au groupe, touchers corporels et paroles), un homme a rapidement pris la parole pour présenter les caractéristiques de l'espace sur lequel nous nous trouvons. Il semblerait qu'une difficulté majeure vienne jeter un « froid » dans l'enthousiasme de la communauté. L'homme (que nous nommerons Cédric) précise qu'il s'agit d'une course avec appui sur muret avant de s'élaner dans les airs à la recherche d'un pan de mur situé approximativement à cinq mètres plus bas et sur la droite du muret d'appui. En dessous, qu'y-a-t-il ? Je me permets d'avancer discrètement pour tenter d'y voir quelque chose... A ma grande surprise je découvre une allée commerçante située en contrebas avec de nombreux citadins qui y sont présents. Cette allée se situe à une bonne dizaine de mètres en dessous d'où nous nous trouvons... Pendant que je regarde ces gens en dessous, Cédric finissait de préciser les gestes à répéter avant de pouvoir finalement s'élaner. J'ai senti le lien du collectif devant une difficulté de ce genre. Les participants (quatre) se donnaient entre eux quelques astuces ou précisions afin de limiter au maximum le risque d'erreur. Dans le même temps, les moqueries fusaient dans tous les sens sur le « style » corporel engagé : « tu fais pas saute-mouton sur le muret là mon gars ! T'es mal barré sinon... on va te retrouver en bas », « ramasse tes jambes au moment de t'élaner... sinon le muret va te les ramasser lui ! », « (rires)... t'as besoin d'un parachute au cas ou... ? », « tu veux qu'on te mette un trampo devant le muret... ? ...tu m'as l'air bien lourd aujourd'hui ! »

La relation entre les espaces publics ainsi fréquentés dans la cadre de la déambulation ludo-sportive et la formation en communautés paraît caractéristique du modèle contemporain de la communauté mécanique. Ainsi, cette relation se vit par l'adhésion à une forme sous culturelle et urbaine de la pratique corporelle. Comme présenté en chapitre introductif, le modèle de sous-culture et de contre-culture a été discuté pour ne retenir finalement qu'une circulation entre différentes aires d'identifications qui servent au pratiquant engagé dans la communauté ludo-sportive pour communiquer une différence et l'affirmer avec ses partenaires. La communauté sous-culturelle ne se vit pas sur le modèle unique de la rupture mais davantage sur celui d'une intégration nuancée à la vie de la cité. D'une part, une intégration réussie si l'on regarde les profils sociologiques des enquêtés (aucun ne se définit comme étant à la marge de la société) et d'autre part, une participation à un mode de vie communautaire si on le définit comme « un exutoire passager » (Hebdige, 2008, 130). Dans ce cas là, le groupe sous-culturel représente « une sortie de secours, une distanciation radicale par rapport à l'environnement quotidien » (Hebdige, 2008, 130). On distingue alors un groupe sous-culturel d'un groupe contre-culturel par les manœuvres de circulation que le

premier permet. Ainsi, il apparaît que les publics « ludo-sportifs » de la ville et leurs pratiques se rapprochent d'une forme de « distraction marginale » (Hebdige, 2008, 130) où l'activité engagée sur les espaces de la ville n'est que temporaire et éphémère, non continue.

3.3 Une communauté urbaine d' « aventure » ?

Une lecture diachronique relie la construction communautaire aux espaces publics. Il apparaît que ce type de regroupements récréatifs – les groupes de loisirs – résulte, là encore, de la période d'urbanisation et d'industrialisation (Fortin, 1994). Un contexte, comme nous l'avons décrit plus haut, propice aux développements d'associations communautaires et par la même, au changement social. De la même manière, L. Quéré, dans une contribution traitant du « public » comme forme et modalité de l'expérience (Quéré, 2003) distingue quelques figures d'actions collectives et notamment, la « communauté d'aventure ». Cette distinction nous intéresse tout particulièrement si l'on réfléchit aux motifs d'engagements soulignés dans le chapitre précédent. En effet, le recours à l'univers simmelien de l'aventure comme champs de significations fait penser à un partage de l'expérience au sein de la communauté (Griffet, 1995). L'auteur précise alors que la communauté d'aventure, lieu où est endurée l'expérience, suscite des sentiments et des émotions dans l'exploration, parfois inconnue, du monde, de soi et de ses capacités, mais surtout, permet une participation – une « traversée » de la ville pourrait-on dire - dont l'aboutissement est imprévisible (Quéré, 2003, 119). La *participation* urbaine du pratiquant mêlée à un aboutissement dont les acteurs ne savent jamais par avance comment ça se termine, semblent être les deux pièces maîtresses pour définir les communautés ludo-sportives aujourd'hui. La notion d'aventure est par conséquent au cœur de l'engagement par la communauté ludo-sportive dans la ville. C'est ensemble, et non séparément, que la communauté ludo-sportive progresse et évolue dans le labyrinthe urbain. Les valeurs appliquées au partage et à l'entraide, les analyses d'entretiens le montrent, sont primordiales ici pour comprendre le recours à une forme d'aventure urbaine partagée collectivement.

Mais alors, quel type de lien(s) pouvons-nous dégager de cette forme de communauté ? S'agit-il, après L. Quéré, d'y voir un « lien culturel » ? Ou bien encore, un lien particulier de sociabilités ?

Selon la définition donnée au « groupe de loisirs » (Fortin, 1994), l'auteur a repéré quelques caractéristiques majeures qu'il analyse en comparaison avec d'autres groupes ou associations

(« politiques » et « d'entraides »). Nous nous contenterons de commenter les caractéristiques pour le « groupe de loisirs ». Ainsi, la solidarité de type mécanique unit chaque membre de la communauté à partir d'un ensemble de valeurs communes et partagées par chacun(e)s dans ce que l'on peut appeler les identités personnelles. Or, cette dernière caractéristique est primordiale pour comprendre l'engagement vers une participation communautaire. Elle est créée, valorisée et retravaillée sans cesse par les appartenances sociétales et communautaires. Ensuite, l'identité collective, est commune et partagée. Cela signifie que le groupe élabore un ensemble de valeurs qui sera partagé par chacun des participants. C'est ce qui différencie l'association communautaire des autres ensembles humains, car cette caractéristique est davantage construite par opposition, formant ainsi des identités collectives complémentaires. Nous le voyons aujourd'hui sur les espaces publics, la diversité des pratiques sociales est telle que les oppositions et contestations sont de plus en plus courantes et engendrent ainsi une forme de « dialogue interculturel » qu'il est nécessaire de prendre en compte. Ensuite, dans l'analyse de ce groupe, la sociabilité est centrale. Soucieux de développer un lien plus personnel, ces groupes de loisirs urbains, nous le pensons, désirent « sociabiliser » certains espaces de la vie quotidienne urbaine. L'inscription de la communauté sur les espaces publics urbains tend à illustrer le désir de territoire sociable auquel les interviewés font sans cesse référence. C'est la raison pour laquelle nous avons, à la suite du dépouillement des données, qualifié de territoire ces pratiques ludo-sportives de la ville car le territoire sert à la fois de lieu et de lien. De lieu, car la communauté est alors une forme de « lieu du lien » et cela même si les frontières géographiques de ces pratiques sont très floues, nous le verrons dans un chapitre ultérieur. Et, de lien car le processus sociable animant les pratiquants sur le territoire ludo-sportif incarne alors une forme de « lien du lieu ». Dans un autre registre, M. Maffesoli en postulant que le lieu fait lien (Maffesoli, 2003) a montré combien les participations humaines aux divers cultes contemporains dans les hauts lieux sacrés des mégapoles font que l'espace devient ainsi le « ciment » de cette manière d'être où les sensations vécues avec les autres sont primordiales. Dans cette acception, l'espace de pratique devient alors une cause et un effet des formes actuelles de socialité urbaine, entre autre. Le territoire ludo-sportif urbain qui s'inscrit de plain-pied dans ce que L. Quéré nomme la communauté d'aventure est alors un espace de socialisation qui met en scène des processus de sociabilité. Le contraste avec les constats passés effectués sur la « froideur » de nos villes semblent maintenant révolus tant les espaces de « chaleur » humaine, ces micro-espaces où les interactions homme/espace sont vécues, tendent à requalifier encore davantage nos villes aujourd'hui. Toujours d'après Fortin, l'aventure se vit encore dans le « groupe de loisirs » si l'on se penche sur le principe d'adhésion au groupe. Elle n'est ni accidentelle, et encore moins

structurelle, l'adhésion à la communauté s'effectue parce que l'individu désire faire l'expérience d'un mode de vie communautaire, étroit et où, les relations interpersonnelles sont vécues dans le partage d'expériences, qu'elles soient physiques et corporelles ou encore sociales. Dans ce même groupe, les fins poursuivies par les acteurs sont principalement ludiques, toujours selon L. Quéré. Cette remarque illustre là encore une donnée centrale que nous avons pu relever sur notre terrain. Pas de finalités compétitives, ni altruistes et encore moins individualistes, le ludisme est vécu comme une forme de parenthèse avec le « sérieux » de la vie quotidienne.

La distinction entre différents groupes sociaux vivant en milieu urbain avec des objectifs différenciés, aide à prendre conscience d'une forme d'aventure urbaine qui prend tout son sens dans les lieux investis et dans les liens établis entre individus. De cette manière, la ville génère aujourd'hui une grande variété de pratiques sociales et culturelles (et) qui se donnent à voir principalement sur le mode communautaire. La pratique ludo-sportive urbaine que nous inscrivons au sein de la communauté d'aventure urbaine poursuit ainsi trois objectifs :

- Un lieu de production pour une urbanisation de la pratique « sportive ». Les valeurs sont vécues comme des motifs d'engagements dans le mode de vie communautaire au même titre que les imaginaires : défi, vitesse, mobilité, l'aventure nocturne, rencontres humaines, identités plurielles et plus ou moins floues.
- Une inscription dans la spatialité urbaine qui révèle une territorialité interactionnelle : lieux appropriés, errances spatiales, usages corporels, interactions espaces/corps (dans le cadre de nos terrains, le corps est un outil au service d'une progression ou d'une déambulation dans les espaces urbains)
- Une mise à l'épreuve de la ville et de l'ordre urbain. L'aventure est à ce titre, vécue comme telle. Qu'il s'agisse d'appropriation des espaces non sportifs ou bien de création de « nouveaux » espaces ludo-sportifs (cours d'immeubles, parcs, parkings, immeubles, souterrains, tours, etc.), tous illustrent des « entre-lieux culturels » (Turgeon, 1999) où se réalisent les innovations et créations culturelles de toutes sortes.

J. Corneloup, après d'autres, a d'ailleurs judicieusement remarqué l'intérêt que peut représenter « la montée d'une incorporation de la ville par la pratique d'activités sportives, plus ou moins intégrées » (Corneloup, 2002, 213). C'est-à-dire un intérêt porté pour les aventures « sportives » qui peuvent se dérouler, entre autres, « dans les espaces de la

marginalité (chantiers abandonnés, anciennes cités, squats urbains, monuments et murs) » qui « participent à alimenter la diversité des lieux, des symboliques et des corporéités sportives » (p. 213-214). Ainsi, les nouvelles manières de « jouer » analysées ici sont des illustrations caractéristiques d'un modèle culturel du « sport » qui s'observe aussi bien en son centre (les pratiques dites visibles relevant d'une organisation institutionnelle) que sur ses « extrémités » - les marges - où se donnent à voir les « entre-lieux » de la culture. Le modèle de la communauté d'aventure ludo-sportive, nous le pensons, doit alors bénéficier de ce crédit.

A propos de ce second point consacré aux identifications des pratiquants à travers deux formes d'appartenance, il nous semble primordial de résumer nos propos. Le croisement des différentes sphères d'identifications que sont les sphères publiques et les sphères privées se définit par le passage d'une appartenance géographique (les espaces urbains et le rôle de citoyen) à une appartenance par intérêts idéels (des représentations) ou matériels (des appropriations) pour reprendre les mots de Simmel. Ainsi, l'individu au centre de ce processus devient tantôt citoyen (l'environnement urbain est indépendant de son individualité) tantôt acteur de la ville par une double opération : une appropriation spatiale et une (ré)-appropriation corporelle et de son individualité (Simmel, 1999, 407-408).

Après une brève présentation théorique du modèle de la communauté urbaine, voyons maintenant un peu plus dans le détail ce que nous entendons par la communauté ludo-sportive.

B. La communauté ludo-sportive : le « lieu du lien »

1) Réseaux et communautés ludo-sportives urbaines

1.1 Une relation asynchrone comme point de départ

Le regroupement affinitaire débute donc par le modèle de la communauté virtuelle. Par là, nous entendons le recours aux réseaux Internet et une participation, pour les acteurs concernés, aux différents forums de discussions et d'informations où circulent de très nombreuses « données ». Ainsi, ces personnes aux mêmes affinités se rencontrent dans un premier temps par l'intermédiaire de ces communautés virtuelles. Nous y avons eu recours pour établir nos premiers contacts. On aboutit ainsi à une plus grande cohésion dans une forme de communauté d'intérêts qui demeure relativement simple à décrypter.

Tout d'abord, l'intérêt premier du réseau virtuel résulte dans l'abandon des frontières géographiques et permet ainsi à des personnes sensibles aux activités pratiquées de se mettre en contact avec une autre personne forcément engagée et impliquée car elle possède un site Internet d'informations sur la pratique en question. Dès lors, cette personne incarnera le rôle du « formateur » en quelque sorte car c'est au fur et à mesure des échanges engagés que le contact physique pourra s'établir par la suite. Ensuite, une communauté virtuelle, à l'image de ce que nous présentons pour la communauté de terrain, illustre trois grands principes qui ressortent de nos observations : un projet (réalisation technique réintroduite dans la culture), une proximité (en terme de territorialité) et un engagement (toujours en accord avec le projet global de la communauté). Ainsi, les communautés virtuelles peuvent se définir comme des « regroupements socioculturels qui émergent du réseau lorsqu'un nombre suffisant d'individus participent à ces discussions publiques pendant assez de temps en y mettant suffisamment de cœur pour que des réseaux de relations humaines se tissent au sein du cyberspace » (Rheingold, 1995, 6).

Une communauté virtuelle est donc asynchrone dans un premier temps car les réseaux Internet contribuent à faire exister la communauté (qu'il s'agisse du *parkour*, de spéléologie urbaine ou encore de *street golf*⁹⁸) à partir du moment où les membres ne sont pas nécessairement connectés au même moment ni au même endroit ou lieu. Les interactions débutent alors toujours de manière interne à un forum créé par quelques membres engagés du groupe.

Ces interactions sont principalement de deux ordres.

Une première piste pourrait être dégagée à partir du contenu informatif et explicatif de la discipline présentée. Par exemple, la totalité des sites répertoriés en exploration urbaine s'observe selon quatre contenus : « qui je suis ? », « ce que je fais ? », « où je pratique ? » et enfin une des caractéristiques majeures à ces pratiques auto-organisées, « les mises en garde ». La première question est traitée à partir d'une brève histoire du pratiquant, ses premières descentes, ses premières rencontres, les aspects marquant dans la « carrière » du spéléologue urbain en quelque sorte. Ce dernier nous raconte très souvent quel a été l'élément qui a déclenché son adhésion à la pratique : « *subjugué par la beauté de ces lieux souterrains...jamais je ne m'étais imaginé un endroit pareil sous mes pieds (...) et encore moins d'y rencontrer des personnes qui, comme moi, étaient à la recherche de sensations*

⁹⁸ <http://www.urbangolf.fr> ; www.19mtrou.com ;

fortes au pied de nos grands immeubles » (S2). La seconde question est généralement accompagnée de photographies afin d'illustrer concrètement ce qu'ils font en dessous. Des photos qui présentent d'une part, le groupe avec lequel la personne pratique (en plein effort, au repos pendant les « *gueuletons* ») puis d'autre part, des photographies de lieux marquants pour le présentateur du site Internet. Une troisième catégorie intervient dans la présentation des sites, il s'agit d'une rapide présentation des réseaux souterrains répertoriés. Bien entendu, ce réseau n'est jamais présenté dans sa totalité, ni dans sa complexité. Seuls quelques indices de localisation des réseaux les plus explorés sont présentés ici. Les réseaux sont alors présentés à partir de leurs localisations dans tel ou tel arrondissement parisien par exemple. Les cartes reproduites sont très souvent les cartes appartenant à l'IGC qui eux-mêmes les vendent au public, « *hors de prix* » (S6), sur leurs lieux de travail. Pour l'anecdote, nous avons même répertorié un site qui présentait des cartes erronées des souterrains parisiens. La volonté affichée ici est de ne pas offrir le réseau au novice, mais bien de l'inviter à s'y rendre et à découvrir par lui-même au sein d'un trajet d'essais-erreurs très caractéristique du souci de préservation du terrain de jeu souterrain dont nous avons parlé par ailleurs. Enfin, la dernière partie, « les mises en garde », rappelle simplement l'illégalité de la pratique par l'affichage de l'arrêté de 1955 qui rend l'exploitation des souterrains parisiens une pratique interdite au public. Quelques sites jouent ainsi sur la peur : un site a répertorié les maladies et infections que l'on pouvait attraper si l'on ne se méfie pas assez de ces réseaux souterrains (dues au caractère sale, humide et boueux de ces espaces et à la très forte connotation historique⁹⁹ qui se dégage). On peut voir la présentation des risques et accidents possibles dans ces mêmes souterrains : chute de roches, pierres, inondations, montée des eaux, perte d'orientation, perte de source lumineuse, froid, humidité, etc. Ces mises en garde remplissent une fonction très importante dans la régulation de ces espaces. En effet, de par le caractère auto-organisé de ces formes de pratique, aucune institution ou commission ne remplit le rôle de prévention et de communication interne. C'est donc aux pratiquants les plus expérimentés de remplir cette fonction en assumant leur rôle de « gardien des réseaux ». Certes, le discours n'est pas ciblé ni autant appuyé que peuvent l'être les actions de communications relevant des institutions, en revanche, la communication affichée consiste davantage à informer le pratiquant des risques qu'il encourt à pratiquer en autonomie une activité présentée « à risque ». C'est une manière de réguler, de contrôler et donc de limiter, à leur manière, les accès aux tout-venants.

Une seconde thématique se dégage de ces relations asynchrones. En plus de ce que nous venons de présenter, les sites relevant des activités auto-organisées sont, pour la majorité,

⁹⁹ Voir l'annexe 1 pour une lecture socio-historique des souterrains.

connectés à un forum de discussion. Ils mettent en avant trois choses. Les contenus de ces forums varient de la simple question technique à l'annonce d'événements sur une date, dans un lieu et à un horaire précis jusqu'à la présentation de certains pratiquants devant la communauté. Le propriétaire du site exerce ainsi pleinement sa fonction de « régulateur » : il contrôle le contenu des messages déposés sur les forums tout en se réservant le droit d'en supprimer certains... Toujours pour l'anecdote, nos premières prises de contact effectuées avec certains *base jumpers* avaient été supprimées du forum sur un site consacré à la pratique du *base jump* en France. Le régulateur nous a tout simplement expliqué qu'« ils » en avaient assez des relances journalistiques ou autres recherches en cours. Le propriétaire du site s'est donc exprimé au nom de la communauté formée dans le forum. Une autre donnée ressort de ces forums mis à disposition des pratiquants : les prises de rendez-vous pour une prochaine sortie (les dates, heures et endroits précis ne sont jamais présentés explicitement, ce sont les messages privés qui vont alors mettre en place la prochaine pratique) ainsi qu'une présentation de sortie effectuée avec les points positifs (en terme d'intérêts) mais aussi négatifs (populations présentes, propriétés de l'espace en question, forces de l'ordre ou non, etc.). Par tous ces aspects, le forum est ainsi le lieu « virtuel » où s'exprime la fonction de contrôle de la pratique auto-organisée par une forte activité de communication interne. Les opérations se répètent ainsi pour un grand nombre de pratiques urbaines : skate-board, street-golf, parkour, etc.

Cette première étape dans la formation d'une communauté urbaine, plus particulièrement une communauté ludo-sportive, marque une réponse à la faim de communauté résultant de la désintégration des communautés traditionnelles - nous avons débuté notre chapitre par ce point précis. Nos analyses ont ainsi repéré une très forte sensation de lieu qui se dégage de cette première relation, asynchrone. Acquérir des connaissances, réguler de l'intérieur puis mettre en commun des savoir-faire individuels illustrent une première étape dans le travail de représentation entrepris par ces communautés ludo-sportives. Un travail qui s'observe « à travers les indices les plus subtils et les plus fugaces des interactions sociales », l'espace de représentation saisit alors cette « logique du travail de représentation »¹⁰⁰. Une logique largement décrite par Goffman (1959, 1967) et caractérisée par le courant que ce dernier a contribué à développer à travers l'interactionnisme symbolique. D'autant plus que ce travail concerne des communautés auto-organisées, les

¹⁰⁰ Article de Bourdieu qui commente la mort de Goffman et son travail « *La mort du sociologue Erving Goffman. La découverte de l'infiniment petit* », In *Le monde*, 4 décembre 1982.

acteurs impliqués s'efforcent alors de construire leur identité de groupe afin de se faire voir (par la toile Internet) et de se faire valoir (à travers cet espace de représentation).

Dès lors, l'étude des relations « significatives » qui peuvent naître sur l'Internet dépasse la simple étude de groupes sociaux auto-organisés qui pratique la ville. Dans les grandes villes, mégalopoles, grâce aux moyens de transport et de communication, les lieux de loisirs sont dissociés. On ne peut plus simplement retenir les relations qui naissent par et à travers les espaces sportifs de quartier par exemple pour appréhender les activités physiques et sportives pratiquées en ville. Le quartier, comme unité d'observation, a été très longtemps décrit comme le lieu où prennent place des formes alternatives de pratiques historiquement instituées. Les exemples en matière de basket-ball et football, pour ne citer que ces pratiques sportives, ne sont plus à démontrer. En revanche, les réseaux sociaux qui se créent dans ces pratiques physiques de déambulation présentent l'avantage de ne pas préjuger d'un ancrage territorial des relations sociales. Le caractère dynamique et fluide de nos terrains invite par conséquent à accorder une place prépondérante à la notion de réseau urbain et à une territorialité en mouvement et non plus seulement figée. L'intérêt de comprendre les communautés auto-organisées par l'introduction de la notion de réseau est utile pour réaliser une analyse intermédiaire entre les grands espaces de la vie quotidienne – avec ses espaces d'identifications « traditionnels » – et les micros-espaces pratiqués dans l'anonymat, sans contrainte apparente. Nous pensons ainsi appuyer encore un peu plus notre hypothèse de travail présenté auparavant (chapitre 2) selon laquelle les APS analysées ici mettent en avant une sociabilité communautaire, caractéristique qui a émergée avec les premières APS alternatives et non-instituées. Cette forme de lien mis en scène ici résume à lui seul un mode de fonctionnement et l'organisation autonome propres aux *subcultures* sportives (Atkinson & Young, 2008).

1.2 Une relation de terrain dans un second temps

Du virtuel au terrain de jeu, l'agir urbain prend naissance à travers le réseau. Cette communauté virtuelle, nous l'avons dit, évolue ensuite vers une deuxième forme de communauté, physique cette fois-ci. La dynamique groupale et affinitaire que nous pouvons relever dans le cadre de ces communautés structure ainsi leurs activités ludiques en milieu urbain. Une forme d'appartenance se concrétise dans la transition virtuel-physique (urbain). Cela s'observe à travers les bribes de discours recueillis au moment de la pratique mais aussi les marqueurs ou traces qui sont volontairement laissés sur la ville : existence de « tracts »

souterrains qui servent à communiquer entre communautés pratiquantes ou pour annoncer des évènements quelconques, marqueurs graphiques laissés sur les sols, murs, murets, bancs, poubelles suspendues, marches d'escaliers, etc., pour les autres pratiques. Ces traces, sont pour un street-golfeur autant de « *marques visibles de notre passage dans la ville à un endroit précis, un moment précis* » (SG3). Ce même enquêté nous raconte qu'une émulation naît ainsi entre les différentes communautés urbaines non pas pour se disputer les territoires urbains, mais bien pour souligner le projet collectif représenté par le slogan « *la rue est à nous !* » – projet qui caractérise les communautés urbaines auto-organisées. Qu'il s'agisse de surligneurs de la ville (Milon, 2005) ou d'APS informelles déambulant de places en places (Dumont, 2005), toutes ces actions sont autant d'interactions sur les lieux de vie quotidiens. Le moment de pratiquer venue illustre pour chacun des acteurs concernés une adhésion significative au projet citoyen qui consiste à s'appropriier la ville par une forme de « droit de cité urbain » en quelque sorte. Le fait d'évoquer cette remarque avec les enquêtés nous a fait comprendre que l'enjeu primordial chez ces individus est avant toute chose une appropriation territoriale (rarement dit avec ces mots là) qui, dans le cas des pratiques de déambulations ludo-sportives (parfois illégales), implique un acte de résistance à l'ordre urbain et à ses normes. Cet acte peut avoir plusieurs démarches. La première consiste à imiter. Elle n'illustre pas forcément notre problématique. En revanche, une seconde, nettement plus intéressante à nos yeux, consiste à exprimer « ce que je pense de la ville ». Cette seconde démarche est pour nous caractéristique d'un agir urbain ayant comme support des usages corporels qui deviennent des outils de différenciation et de résistance aux normes urbaines. En revanche, les usages différenciés, nous le voyons, servent à se démarquer. Pour clarifier la nature du lieu, J. Duvignaud cite une célèbre formule « l'espace, lieu de ma puissance » (Duvignaud, 1977). Le lieu se définit à travers les pratiques humaines qui s'y déroulent. Le « faire-lieu » urbain se comprend comme une appartenance au lieu.

Les communautés se retrouvent donc très régulièrement pour exercer leur pratique après avoir communiqué sur les forums de « nouveaux » spots ou lieux à essayer. Le groupe se connaissant déjà, il n'y a que les « nouveaux », quand il y en a, à introduire. Le novice est donc très largement au centre du groupe ce jour-là. Les autres membres lui donnent l'occasion de se mettre en valeur, de se tester mais aussi de passer implicitement quelques tests aux yeux des autres. Pour notre part, nous avons été testé dans les souterrains, nous l'avons déjà évoqué, mais aussi dans le cadre des rencontres effectuées plus tard avec quelques groupes de *street-golf* ou de *parkour*. Ces tests concernent en général deux choses : notre aptitude à la pratique et notre état d'esprit d'une manière générale. L'un ne va pas sans l'autre nous disent-

ils tous ! Par exemple, il faut se prendre au jeu et ne surtout pas reculer devant une tâche qui vous est demandé. Notre première sortie nocturne pour la première rencontre avec un groupe de *street-golfeurs* a été l'occasion pour nous de dépasser nos habitudes et de ne plus se poser de questions sur l'issue de notre déambulation dans les quartiers avoisinant le Trocadéro. Les regards des autres, une attention pesante de la part des initiés qui se demandent si ils vont franchir le pas : frapper dans une balle de golf, de nuit et en plein centre ville, ne pas avoir connaissance des issues de la pratique ne sont vraiment pas des tâches évidentes la première fois que vous y êtes confronté ! Les usages se différencient nettement des normes que nous pouvons intérioriser. Apprendre à user des espaces urbains et à se les approprier nécessite une capacité de réflexion sur soi-même mais aussi sur l'environnement urbain d'une manière générale. C'est dans ce cadre d'actions que l'expérience prend toute sa dimension. Faire l'expérience de la ville nécessite une fabrication de la situation de départ vers une mise en situation détournée, appropriée et signifiante pour le groupe de pratiquants en question (Goffman, 1991).

Ainsi, le découpage des communautés ludo-sportives urbaines en deux formes d'appartenance différenciées mais complémentaires illustre d'après nous la célèbre formule : « pour, avec et contre ! ». Car la complémentarité des deux appartenances, pour un acteur/pratiquant, aide d'une part, à porter le projet du « *droit à la ville* » et d'autre part, avec l'aide de la dynamique groupale ainsi décrite à se positionner contre l'ordre urbain et ses normes habituelles. L'usage qui en est fait par la communauté en question nous montre justement la différenciation engagée sur le macadam ou autres pelouses urbaines.

La multiplication de micro-communautés (qu'elles soient sportives ou autres d'ailleurs) illustre des espaces d'entraide, d'échanges et de solidarité qui peuvent rendre – pour les individus concernés – la vie urbaine d'autant plus supportable que l'appropriation de quelques bouts de territoires urbains contribue à en changer le visage.

2) Les modalités de l' « entre-soi » communautaire

2.1 La communauté pratiquante : un produit de rituels

Les rituels, pour les anthropologues, sont exécutés à partir du mouvement corporel et sont donc, marqués par un début et donc une fin mais surtout, sont portés vers une direction précise (Wulf, 2003). De cette manière, ils sont appréhendés comme des processus corporels symboliquement codés servant à définir une réalité sociale propre à un groupe social. Ainsi,

les communautés urbaines et plus spécifiquement celles qui nous intéressent ici, les communautés ludo-sportives, se différencient par la réalisation de rituels qui leur sont propres. Ces rituels sont très souvent exécutés comme un moyen de se différencier d'une majorité sociale et culturelle. L'histoire des gangs montre qu'un ensemble de codes déterminés comme autant de comportements ritualisés leur permettait, à la fois, de se définir comme membre de ce gang mais aussi de se reconnaître en dehors de ce gang une fois les individus dispersés dans la population d'un quartier, d'une ville, etc. Or, si l'on fait le choix de s'intéresser à cette procédure rituelle c'est que la description des enquêtés permet à l'enquêteur de définir ainsi cet « entre-soi » marquant des individus regroupés, même momentanément, en communautés.

Pour mettre en forme cette procédure, nous avons ainsi regroupé nos observations en trois temps. Le premier est le temps d'avant-pratique et de la rencontre même dans la ville. Le second, quant à lui, se rapporte au temps de la pratique elle-même. Et enfin, un dernier temps, celui de l'après pratique. Or, ces trois temps mis bout à bout forment alors l'expérience que les pratiquants réalisent « à travers des modes de représentations et d'expressions spécifiques » (Wulf, 2003).

Le temps d'avant-pratique est une procédure qui s'observe à partir des premiers contacts (*via* Internet et le téléphone), mettant en scène un vocabulaire ritualisé. Il s'agit en fait d'élaborer, dans un laps de temps assez court, le lieu du prochain rendez-vous (souvent en début de soirée pour la spéléologie urbaine et le *street-golf*) et la composition du groupe pour ce jour. Cette prise de rendez-vous est systématique et apparaît comme le premier temps de la mise en situation. Vient ensuite la rencontre en elle-même. Pour la spéléologie urbaine, c'est un moment très surprenant. Une première personne attend dans l'obscurité, jamais très loin d'une bouche d'égout, toujours un peu en retrait, habillé de sa « *tenue de combattant* ». Elle est munie d'une vieille paire de bottes ou de chaussures de randonnées, souvent très sales, d'un vieux pantalon très souvent tachés et marqués par les descentes précédentes. Certains vont jusqu'à pratiquer en « *combinaison de travail* » (type « bleu de travail ») comme pour marquer la prise de distance et le non-sérieux avec le monde du travail, mais surtout car « *c'est une tenue bien pratique pour nous car elle ne craint rien et nous non plus par la même occasion* » nous dit un pratiquant. Equipé d'un sac à dos qui contient diverses provisions pour la randonnée (repas, boissons, matériel pour la pratique, etc.), le pratiquant est très souvent équipé d'un casque avec une source lumineuse qu'il tient dans sa main à l'abri des regards indiscrets. L'autre main servant à saluer chacun des nouveaux arrivants sur les lieux. Ce salut,

d'ailleurs, ne s'étend jamais réellement sur le trottoir. Une poignée de mains, une bise ou encore un signe de reconnaissance permettent de distinguer les pratiquants de la même communauté des autres. Quelques regards derrière et autour de soi puis, le petit groupe se lance à l'assaut de la plaque : un individu seul s'en charge sous le regard des autres, souvent disposés en arc de cercle autour de cette entrée dans le « *monde du dessous* ». Le choix du lieu, des partenaires, de l'heure, mais jamais sur le plan des déambulations *a contrario*, puis de la rencontre sur les lieux figurent comme les premiers modes d'expressions ritualisés de ces communautés. Le choix de ne pas programmer sa randonnée est vécu sur le mode de la spontanéité et de l'imprévu. Mais ce premier temps ne se réduit pas à des échanges verbaux, il s'agit pour l'essentiel d'actions sans paroles, exprimées par des gestes et pourtant très ritualisées. L'exemple de l'ouverture de la plaque un « rituel », nous l'avons déjà évoqué. Nous pourrions multiplier les exemples avec les rendez-vous de *street-golfeur* par exemple. L'essentiel de ce premier temps concerne la mise en scène de leur propre communauté.

Le second temps, concerne la pratique en elle-même. La pratique marquée par une absence de sérieux apparent se déroule selon deux temporalités : mise en mouvement donc action, puis repos et rassemblement des pratiquants entre eux. L'action est forcément ponctuée de gestes ritualisés : la gestion de la source lumineuse dans les souterrains en est un, la frappe dans la balle de golf en est un autre comme la préparation de la course et de l'enchaînement des mouvements autour de mobiliers urbains peuvent en être d'autres. Les temps du repos sont intéressants aussi. Ils sont l'occasion de se relâcher, de partager une boisson, un « *gueuleton* », une cigarette ou encore une histoire drôle (« *légendes souterraines* », etc.) où les pratiquants sont généralement disposés en arc de cercle. Les personnes rient très fort, se touchent, haussent la voix, se regardent, se « *chambrent* » aussi très souvent, mais dans le fond, passent un bon moment à exprimer une attitude particulière envers la vie urbaine (et son absence de relations personnelles) efficace pour se démarquer encore davantage dans une situation de retrait collectif et à intensifier le sentiment d'être en communauté. Une spontanéité très marquée, une absence de structuration nette, un goût prononcé pour la sensation du moment marquent pour la communauté un haut degré de liberté.

Dans un autre registre, voyons quel mode de communication est ainsi mis en forme ici. Car, la prédominance de l'association fondée sur les intérêts identiques ou proches doit nous interpeller sur la communication comme principe de la communauté ou association. La communication interne ainsi élaborée a pour fonction de « partager une expérience et de maintenir une vie commune » (Park, 2004, 208) ou en d'autres termes, d' « instaurer (...) des

modes et des codes d'échanges qui les rassemblent tout en préservant leur intégrité » (Huet, 1988, 254). Cela étant dit, il nous reste à examiner de plus près les principes de communications à l'intérieur des communautés ludo-sportives et urbaines ethnographiées. Pour la spéléologie, les principes de communication démarrent sur l'Internet, nous l'avons vu. En revanche, il existe une seconde forme de communication, souterraine cette fois-ci. La réalisation de « tracts » (voir en annexe 2) et la circulation d'un fanzine « Ktas Hebdo » (voir en annexe 2) sont les preuves marquantes de ce mode de communication interne. Les tracts sont des annotations réalisées par un auteur en particulier (leader de type charismatique au sens weberien du terme très souvent) ou des auteurs en particulier (une communauté reconnue dans le milieu des spéléologues urbains). Entre deux pierres le long d'un mur, dans une faille à la limite du ciel de carrière, on trouve de temps à autre une feuille repliée, presque cachée tout en restant visible pour un œil exercé. Ceux qui en ont l'envie, le temps et l'inspiration préparent ces tracts lâchés au fil du réseau, dans l'espoir que quelqu'un les trouvera, mais pas trop vite, ni trop facilement. Les contenus sont assez variés mais se regroupent sous un même halo sémantique : celui de la plaisanterie. Ils sont disposés au gré des réseaux souterrains et sont donc accessibles à tout randonneur. Laissés sur des endroits clés du réseau comme des salles spécifiques (les plus explorées), certains datent de l'apparition de la pratique parisienne au début des années quatre-vingt. D'autres se sont alors naturellement lancés dans la collection de ces derniers afin d'illustrer l'histoire de la pratique et de ses pratiquants à travers tous ces matériaux revendicatifs.

Sur les autres activités ethnographiées, nous avons repéré la circulation de fanzines, non pas dédiés exclusivement à leur pratique du street-golf ou du parkour, mais plutôt pour exprimer le contenu de cette sous-culture urbaine. Pour exemple, « Urban Culture Mag » vient de lancer son premier numéro en septembre 2008 (56 pages). Le sommaire est à ce titre très intéressant. En effet, les articles traitent de cultures urbaines avec, dans le désordre, des pratiques musicales, graphiques ou encore des pratiques ludo-sportives comme le « parkour » bien évidemment (articles « mental » et « philosophie ») mais aussi l'urbex (« *urban exploration* »). Là encore les contenus sémantiques révèlent un vocabulaire militant pour le développement alternatif – mais aussi une structuration dans une moindre mesure, ce qui peut paraître paradoxal – de l'ensemble des pratiques culturelles urbaines minoritaires ou étiquetées comme *outsiders* (Héas, 2005). Or, éclatées dans la ville, ces pratiques ludiques, qu'elles soient sportives, graphiques ou musicales, fondent leur association sur des intérêts identiques ou proches et contribuent, par la même occasion, à favoriser les rapports sociaux. Les relations humaines ainsi « ritualisées » d'une certaine manière favorisent le « faire

groupe » comme Mauss, dans un registre légèrement différent, a montré le « faire groupe » à l'œuvre chez certains de ses groupes humains ethnographiés.

2.2 Une forme ludique de sociabilité ?

Cette question a traversé notre analyse du départ jusqu'à son aboutissement. Pourquoi évoquer de manière tranchée une forme de sociabilité particulière dans les communautés ludo-sportives et urbaines ? Pour Simmel, il faut prendre conscience qu'une communauté est un cercle social qui implique une égalité et un attribut commun. Elle comprend des liens affectifs et étroits marqués par un engagement de nature morale (donc politique). Simmel aboutit dès lors à évoquer la socialisation communautaire comme précisée *infra*. D'où l'idée de communautés d'intérêts idéels (Simmel, 1999) que nous reprenons très largement dans ce travail. Nous proposons alors de comprendre ces pratiques non plus avec l'aide de référents illustrant un ancrage territorial (communauté géographique) mais davantage avec une fluidité territoriale marquante du mouvement perpétuel engagé à travers la ville de Paris, entre autres. Et cette fluidité résulte alors d'une appartenance par intérêts cette fois. Des communautés d'intérêts idéels qui, d'une part, se forment par rapport à l'ordre urbain. Des similarités avec la définition d'une « sous-culture » et d'un « sous-monde » sont ainsi très représentatives d'un ordre urbain qui se différencie selon ses normes et ses usages (habitudes, sensibilités). D'autre part, une appartenance par intérêts, nous l'avons dit, mais cette fois par rapport aux offres culturelles présentes en ville (en termes de pratiques de loisirs, qu'elles soient sportives ou non). Et enfin, une appartenance qui est en rapport à l'Autre, que ce soit sur le plan des sociabilités communautaires ou bien sur le plan des conflits d'usages par exemple.

A la question posée dans cette section, nous nous permettons d'en relayer une seconde. S'agit-il de « sociabilité ouverte de réseaux » (Vieille Marchiset, 2007, 156) qui n'aurait aucun lien avec une logique communautaire ? Ou bien alors de sociabilité communautaire ludo-sportive comme nous le proposons ? La véritable question se pose au regard de l'évolution des réseaux sociaux. Dès lors, que nous parlions de sociabilité ouverte de réseau ou bien de sociabilité communautaire, ces deux expressions marquent, à notre sens, une tendance à l'explosion des réseaux sociaux. Ainsi, la sociabilité communautaire comme un champ possible de relations sociales particulières (amitié, partage, sensation, etc.) peut s'inscrire dans un ensemble de réseaux sociaux propre à l'individu concerné. En d'autres termes, c'est ce que nous proposons lorsque nous avançons que la communauté ludo-sportive urbaine est à envisager comme une sphère d'identification à part entière (un cercle social)

mais l'individu en possède d'autres (sphère professionnelle, sphère familiale, etc.). La sociabilité communautaire serait donc une illustration de l'ouverture contemporaine des réseaux sociaux.

En définitive, la formation en communauté, qui plus est urbaine, contribue au regroupement des individus concernés et à la fabrication d'un cadre social de relations ludiques - mais pourtant très sérieuses - dans les revendications. Cet « être-ensemble » est caractéristique de ces APS auto-organisées et des formes modernes de pratiques ludo-sportives ou de *post-sports* (Young et Atkinson, 2008 ; Coakley, 2004). L'agir social dans un milieu urbain se heurte à la rigidité des structures sociales fixes qui régulent les pratiques des individus. Or, l'écart entre la norme urbaine et les usages que les individus font des espaces témoigne de l'importance que nous devons accorder aux organisations collectives de ces mondes de sociabilité. Une approche davantage centrée sur l'étude des conflits d'usages pourrait être menée en ce sens afin de comprendre par exemple, les intérêts de chacun (une circulation entre le micro et le macro serait justifiée ici) dans la régulation sociale des espaces de vie urbains. Par exemple, l'interactionnisme structural mené par Forsé propose de comprendre comment les structures sociales sont des formes émergentes des interactions tout en montrant que ces mêmes structures exercent une contrainte sur ces interactions (Forsé, 2002).

C. Rapport triangulaire et stratégie du « secret » : les circulations de rôles

1) Une circulation de rôles : le rapport triangulaire

Nous examinons maintenant ce rapport triangulaire introduit dans un chapitre précédent. Il s'agit d'examiner la forme de socialisation urbaine renvoyant à des actions par lesquelles les individus urbains se trouvent liés, même momentanément, par des influences et des idéaux éprouvés réciproquement. Ce cadre socialisant doit alors être réintégré aux autres cadres sociaux de la vie quotidienne. Une analyse de communautés marginales et contre-culturelles, s'excluant elles-mêmes de la vie sociale, ne permet pas d'aborder notre question sociologique sous cet angle. L'intérêt d'analyser des groupes sous-culturels résulte de la circulation entreprise à travers les différentes sphères d'identification de la vie sociale. Simmel, dans un premier temps, la questionna par l'étude des formes d'actions sociales réciproques (Simmel, 1999). Or, ce concept simmelien d'action réciproque est très proche de celui de configuration chez Elias (Racine, 1999). Pour ce dernier, le social est composé de multiples « dépendances réciproques entre individus » (Elias, 1991, 10) ayant pour effet de les rendre « interdépendants » par leurs actes et expériences en commun. Les raisons de ces

rapprochements réciproques entre individus se composent d'intérêts « sensibles ou idéaux, momentanés ou durables » (Simmel, 1981, 122) et peuvent être commandés, entre autres, par « le jeu ou le travail » (p. 121). Ces contributions de la sociologie classique nous sont utiles pour cerner la volonté de recréer des normes et valeurs qui seront propres aux individus partageant la même action réciproque et donc, la même activité physique sous-culturelle. Ces normes et valeurs sont ainsi propres à la modalisation entreprise au sein de la communauté auto-organisée. Elles ne sont pas portées en opposition franche envers les cadres institutionnels qui encadrent nos pratiques quotidiennes, elles sont refondues et diluées au sein de l'association et de la communauté auto-organisée. Or, cette refondation s'exécute à travers les processus d'appropriations décrits par ailleurs.

Notre illustration par le triangle circulatoire entre société, communauté et l'individu est alors l'outil avec lequel nous avons affiné notre regard sur le terrain ludo-sportif de la ville. Cette illustration peut aider à la compréhension des circulations, des mouvements d'individus à l'intérieur de plusieurs « lieux » : entre les hommes et les entités sociales (Papilloud, 2002). Cet « entre » est défini par Simmel comme une « relation entre deux éléments, qui (...) n'est pourtant qu'un mouvement ou changement qui se produit de manière immanente en l'un et en l'autre, et entre eux, au sens de l'interposition dans l'espace » (Simmel, 1999 [1908], 689). Il met encore en lumière le processus de circulation engagé au sein des différents espaces de la ville. Ce qui débouche, à terme, sur la conclusion socio-anthropologique suivante : la fonction du triangle circulatoire ou de la « réciprocité » renvoie à la concrétisation d'une relation humaine par circulation des hommes, des choses et des messages. La réciprocité caractérise un mode d'institution de la relation humaine qui opère concrètement une différenciation sociale et qui ouvre sur la durée possible d'une société » (Papilloud, 2002, 93). En d'autres termes, la trajectoire sociale entreprise par nos enquêtés à travers la circulation et l'appropriation de certains espaces urbains marque le processus de différenciation sociale valorisé à l'intérieur de la sous-culture urbaine et ludo-sportive.

Le rapport triangulaire peut encore s'analyser dans les circulations de rôles sociaux selon ces derniers prennent place au sein de la dualisation des espaces sociaux (public/privé). Pour dépasser ce régime d'opposition, certains auteurs préconisent alors de dépasser la vision d'Habermas selon laquelle l'identification sur un espace public relèverait du consensus alors que celle du privé relèverait du compromis. Le concept scientifique de transaction sociale articule quant à lui, « compromis négocié » et « transaction » pour analyser les effets de « politisation » des sphères privées (Blanc, 2006). La transaction sociale peut ainsi porter sur

des objets et leur appropriation et sur des valeurs morales par exemple. Bien que nous ne traitons pas notre objet d'étude avec le concept de transaction sociale en toile de fond, il n'empêche que nous y accordons une importance dans la mesure où ce dernier traite, entre autres, des questions identitaires à l'œuvre sur les espaces sociaux. Or, le dépassement de ces frontières entre public et privé s'analyse justement par l'activité humaine et ce que l'individu entreprend pour circuler au sein des deux (triangle ICS). Comment la société¹⁰¹ devient un peu plus *société*¹⁰² lorsque l'individu circule au sein d'un triangle société-individu-communauté ? Encore une fois, ce projet d'analyse des identités urbaines est également présent au sein du paradigme de la « transaction sociale » qui voit dans cette triangulation l'illustration du couple individuation-socialisation.

2) Le rôle du pratiquant urbain

L'analyse des entretiens révèle une circulation de rôles entre le temps de la pratique avec le groupe de pairs et ceux accordés aux autres activités quotidiennes. Nous nous sommes intéressés au rôle incarné dans la pratique ludo-sportive. Cette position a pour avantage de scruter avec attention le réseau qu'associe le pratiquant à la pratique. Le rôle du pratiquant urbain et « membre » d'une communauté pratiquante se découpe en quatre observations : faire de nouvelles rencontres, partager une expérience commune, pratiquer en réseau puis, le plaisir d'une activité physique conviviale.

2.1 Faire de nouvelles rencontres

La pratique d'une activité physique est justifiée avant toute chose par l'association de la pratique auto-organisée aux relations sociales (88% des enquêtés déclarent attacher une importance à la rencontre et au réseau social) : « *Il n'y a personne avec qui je vais faire du street-golf que je ne vois en dehors de ça* » (SG3) ou bien encore, « *quel plaisir de rencontrer des personnes avec qui je peux partager ma passion des souterrains parisiens... je n'en parle quasiment jamais autour de moi au travail et ailleurs (...) au moins là, je suis sur que ça fait chier personne d'en parler durant des heures (...) tu sais ici on a toujours une bonne anecdote à se raconter !* » (S6). On peut donc remarquer deux cas de figure : le premier fermé sur le cercle de la communauté et un second, ouvert aux autres réseaux sociaux. Dans le premier

¹⁰¹ Entendue comme le groupement d'êtres humains vivant ensemble avec des lois communes

¹⁰² Au sens simmélien du terme qui signifie que la société est dans ce cas le produit d'interactions humaines qui produisent à leur tour des *formes* sociales d'existences particulières.

cas, il semblerait que cette condition confère à la pratique un air « secret » car elle est illégale, rappelons le pour le cas de la spéléologie urbaine et du base-jump urbain). Simmel nous a montré que le « secret » relève avant toute chose de la stratégie :

« les formes organisatrices stables, qui semblent constituer la société en tant que telle, ou y tendre, doivent être constamment perturbées, déséquilibrées, rongées par des forces irrégulières (...) afin qu'en cédant et en résistant, leurs mouvements de réaction et d'évolution prennent vie...le savoir des uns sur les autres qui détermine positivement les relations n'est pas la seule chose en jeu – mais ces relations, telle est leur nature, impliquent aussi un certain non-savoir, une part, certes infiniment variable de dissimulation réciproque... le mensonge n'est que l'un des moyens possibles, la technique positive et pour ainsi dire agressive qui atteint en général son but en utilisant simplement le secret et la dissimulation » (Simmel, 1996)

En revanche, dans le second cas, les relations entreprises dans la cadre de la communauté peuvent être extensibles aux autres cercles sociaux car elles ne concernent pas une activité illégale. La dissimulation n'est donc pas de mise ici. La différenciation entre les deux cas de figure est intéressante pour saisir la constitution du réseau social et sous-culturel en question. D'une part, les principes culturels à l'œuvre dans la sous-culture sont extensibles aux autres réseaux sociaux. Il y a donc négociation, discussion voire affrontement certaines fois... D'autre part, dans le cadre de la dissimulation, le but avoué est de protéger l'espace et le terrain de jeu des « *intrusions malsaines* » (expression indigène). Les traits principaux de ces communautés sous-culturelles affirment encore la volonté de faire autrement, et non pas forcément d'aller contre ! Les réseaux sociaux sont donc tantôt associés à la pratique ludosportive et tantôt, dissociés de la même pratique...

2.2 Partager une expérience commune

La pratique permet aux acteurs concernés de partager une expérience commune (Griffet, 1994), c'est-à-dire de mettre en commun des aspects sensitifs, donc corporels, que les pratiquants d'une même activité peuvent éprouver. Il suffit d'être côte à côte, de déambuler dans une même direction ou d'exécuter la même action et le partage d'une expérience vécue devient possible pour la communauté de pratiquants. A l'image de ce que P. Roussel démontra avec l'étude des communautés pratiquantes de culturisme, la mise en commun de l'expérience ludosportive faite par les corps sportifs suffit à renforcer les valeurs socialisantes du groupe en question (Roussel, 2000).

Sans entrer dans une forme de phénoménologie, le « sentir communautaire » relève d'un champ d'expérience pourtant émotionnel car il concerne le pratiquant en action (Depraz, 2006, 94). La complexité de ce cadre d'expérience se mesure alors dans l'échange du ressenti et de l'évoqué tel que les pratiquants interviewés durant la pratique peuvent en témoigner. L'expérience partagée renvoie par conséquent à trois points que nous voudrions soulever ici très brièvement : un être-ensemble communautaire, un espace sensible et communautaire puis, une sensibilité corporelle exprimée à travers les discours, actions ou images véhiculées. L'être ensemble s'observe dans la complicité entretenue entre les membres du groupe et se renforce par les procédures rituelles telles que nous les avons présentées plus haut. Le plaisir d'être ensemble et de fonder une association morale, résistante et pratiquante marque la poursuite d'un projet en commun (rappel du « *droit à la ville* » pour tous). Ensuite, un espace sensible car les espaces pratiqués par les communautés ludo-sportives sont l'occasion pour eux de donner du sens à la microsociété qu'ils fréquentent et aux variations et modulations de comportements ludiques/sérieux. Enfin, la sensibilité corporelle car c'est le corps (et ses usages sociaux différenciés) qui fonctionne alors comme une matière mouvante, transformable et adaptable au gré des cadres sociaux.

2.3 Pratiquer en réseau

La pratique en réseau se fait par l'intermédiaire de la cooptation comme nous l'avons décrit précédemment. La démarche est purement volontaire de l'amorce dans la pratique à l'éventuel arrêt de cette dernière. Seuls quelques pratiquants, en spéléologie urbaine notamment, descendent seuls dans les souterrains. Les raisons sont différentes de celles évoquées. Une démarche solitaire, presque « *monacale* » (S2) pour certains coïncide avec une pratique en solitaire, de temps en temps, mais toujours entourée et épaulée le cas échéant par le réseau social avec lequel ils sont en contact « *en dessous* ».

2.4 Plaisir et convivialité

Enfin, les notions de plaisir et de convivialité sont centrales ici. Elles ont été évoquées de manière récurrente au cours des entretiens. Elles sont les conditions à la pratique ludo-sportive. Les aspects liés aux plaisirs et à la convivialité ont été abordés pour présenter les alternances entre les moments d'effort et ceux de repos où la sociabilité ludique prend toute son ampleur. Les échanges de techniques particulières, de repas, de boissons ou autres, des photographies ou de films témoignent que chaque instant passé en compagnie de la

communauté se révèle être des instants de bonheur que l'on souhaite marquer, enregistrer pour se démarquer, une fois encore, des autres cadres sociaux. Ces moments là ne se reproduisent pas. Comme une trace visible que ce moment passé en compagnie de tel ou tel pratiquant est un moment inoubliable qu'il est bon de se remémorer de temps en temps...

Conclusion au chapitre cinquième

Les communautés urbaines qui coexistent aujourd'hui dans nos métropoles sont le résultat de divers processus sociologiques et historiques (rationalisation, urbanisation, individualisation/individuation et différenciation) qui ont marqué les transformations de nos sociétés industrielles et plus tard, nos sociétés modernes ou dites « informationnelles » (Bassand, 2007.). Néanmoins, la part infime du changement social que nous abordons ici par l'intermédiaire des communautés ludo-sportives et urbaines, conduit alors à l'expression de différences individuelles et collectives prenant forme et sens à travers des mouvements de contradictions, de conflits ou bien encore de résistances sociales comme nous venons de le montrer au cours de ce chapitre. Tous ces processus ont comme point de départ une démarche individuelle, dans l'adhésion à la communauté pratiquante, qui se mue en appropriation collective.

CHAPITRE VI

Une fuite de l' « enfer » urbain ?

Des conduites corporelles vertigineuses

La question que nous voudrions soulever maintenant concerne l'interprétation socio-anthropologique que nous pouvons désormais effectuer des pratiques ludo-sportives et auto-organisées en ville. Il est temps maintenant de synthétiser nos données et nos réflexions en une thématique centrée autour de l'analyse socio-anthropologique des corps et des corporalités urbaines. Cela étant dit, il nous reste à explorer concrètement comment le corps est pris comme objet de recherche selon une approche plurielle de l'être humain et de ses identités (Kaufmann, 2005). En d'autres termes, nous insistons encore une fois sur le cœur de cette thèse. C'est-à-dire un éclairage autant sociologique qu'anthropologique sur la circulation des rôles sociaux entre différentes sphères d'identifications comme vertige social. Il est occasionné par ce va et vient entre des cadres sociaux et spatiaux. Nous avons tenté de l'illustrer à partir des inversions identitaires et spatiales notamment. La pratique de loisir sportif est ici prise au sérieux, en tout cas comme un producteur de signes identitaires prononcés. En reprenant une idée développée au chapitre second, nous voudrions synthétiser, modestement, l'idée selon laquelle la participation à la communauté ludo-sportive et urbaine favorise une forme de libération des émotions (Elias & Dunning, 1994). Lorsque nous avons débuté notre travail d'enquête, cette donnée ne nous apparaissait pas à première vue. Le premier déclic fut la première rencontre avec un *base-jumper* urbain quelques jours après la réalisation d'un saut à la Défense. Les dimensions du vertige et du retournement des cadres spatiaux de la ville sont alors apparues essentielles à ce type de pratique. C'est-à-dire un engagement vertigineux dans une stimulation de sensations particulières : déambuler pendant des heures entières sous la surface de la ville, sorte d'« *exploration urbaine* » ; se jeter du haut de la tour Montparnasse ou de la Défense ou encore « *se tailler un green sur le macadam* » ! A ce titre, Nahoum-Grappe propose dans son travail anthropologique sur les mondes contemporains, une entrée par les sens pour approcher l'ennui. Ces pratiques sociales qui vont rompre avec une routine ordinaire et/ou quotidienne. L'auteure cherche ainsi à comprendre les pratiques qui montrent que le quotidien s'analyse sur deux versants : celui de l'ennui et celui du vertige comme expérience ordinaire. D'où le titre donné à ce chapitre où nous nous demandons si le « faire lieu » dans la ville ne serait pas une fuite de l'« enfer » urbain ? Par opposition à la « descente aux enfers » (Jeu, 1977, 33) engagée avec les éléments naturels (le retour à la terre). L'activité de spéléologie tout particulièrement (Bachelard, 1948a, 1948b ; Jeu, 1977). Ce jeu avec lequel nous avons retourné ce questionnement traduit encore l'illustration selon laquelle la vie souterraine (à la fois imagée et propre) serait l'image d'un repos du corps, à la fois enveloppe charnelle et support

identitaire s'inscrivant au sein d'un style de vie propre à une culture particulière, riche en significations, autoproduites et vécues sur un mode « sous-culturel » (*subculture*).

En premier lieu, nous chercherons à comprendre comment le programme des *cultural studies* a très largement analysé cette question sans l'explicitier et l'interpréter comme nous tentons de le faire ici. La question des identités et de la diversité des cultures incite alors à intégrer notre réflexion aux pratiques et expériences humaines qui sont relatives aux *subcultures* corporelles et sportives. Pour cela, nous faisons le choix de retracer brièvement la construction du concept de subculture appliquée aux études culturelles des APS (Prus, 1997 ; Atkinson, 2003 ; Young et Atkinson, 2008) puis d'introduire la question du vertige urbain comme étant une conduite de corps sous-culturelle et spécifique aux cadres de la socio-anthropologie des mondes contemporains.

En second lieu, nous nous attacherons à définir plus largement la notion de vertige à partir de données empiriques qui mettent en relation une conduite de corps vertigineuse et une urbanité ludique, festive et sportive.

A. Les *cultural studies* et les activités corporelles : entre identités et cultures

Une première remarque consiste à repérer d'une part, l'institutionnalisation progressive des *cultural studies* en France – que la sociologie française semble accepter avec scepticisme (Howell, Andrews, Jackson, & Ohl, 2006 ; Mignon, 2006) – et d'autre part, des similitudes avec notre problématique de recherche. Nous retrouvons ici l'objectif principal que nous avons énoncé en début de thèse. A savoir l'accès aux significations des pratiques et des expériences vécues qui font du « sport » une pratique culturelle à part entière. Cette problématique concerne les questions liées aux réflexions culturelles et identitaires qui traversent les débats publics et scientifiques sur le sujet. Car le concept de sous-culture nous semble chargé de mystère, de représentation et d'interprétation parfois douteuses sur le véritable contenu sous-culturel. Il évoque encore chez certains une « clandestinité » et des « serments maçonniques » ou un « monde souterrain » (Hebdige, 2007, 7) que certaines institutions se représentent. Au-delà de ces croyances, le concept de sous-culture apparaît très utile aujourd'hui car il renvoie directement à un concept qui lui est lié, celui de « culture ». La problématique qui relie sport et société conduit alors à interpréter l'émergence des pratiques auto-organisées et alternatives parfois, comme la mise en forme d'une sous-culture propre au monde du sport et dans un rapport au corps parfois déroutant.

1) Un objet en commun : la sous-culture

Le concept de *cultural studies* nous interpelle très fortement car il concerne essentiellement des objets d'étude qui mettent en relation une culture donnée avec ses déclinaisons sous-culturelles et/ou contre-culturelles propres à des groupes sociaux à la recherche de différenciation sociale et culturelle. Dès lors, ces objets possèdent des liens très forts avec le nôtre car les terrains investis illustrent cette recherche de la « différence », caractéristique des modes de vie en milieu urbain. La pratique d'A.P.S est une activité de loisir qui se trouve alors dans une position délicate car elle est liée – de près et de loin – à diverses médiations culturelles et économiques pouvant déterminer des modalités différenciées de pratiques. Qu'il s'agisse de pratiques affiliées aux institutions sportives et culturelles, il existe d'autres logiques de pratique qui cohabitent et tout particulièrement celui de la pratique auto-organisée. En quoi est-elle caractéristique à la fois de la culture sportive et de ses déclinaisons en sous-cultures plurielles ?

Cette thématique générale découle du programme de recherche élaboré au milieu des années soixante au Royaume-Uni sous la houlette des sociologues R. Hoggart et S. Hall qui se sont intéressés, entre autres, à la nature du changement social et culturel dans la Grande-Bretagne d'après guerre. D'abord situé à la marge d'une « reconnaissance » universitaire, ce courant s'institutionnalisa progressivement avec la création du célèbre *Centre for Contemporary Cultural Studies* (CCCS) au sein de l'Université de Birmingham en 1964. L'objectif majeur de ces différents auteurs engagés au « centre » était de proposer une définition nouvelle et élargie de la « culture » à partir des rapports de pouvoir à l'étude dans la culture et ses pratiques. En d'autres termes, le travail qu'entrepris S. Hall consistait à élaborer une théorie critique sur la question des représentations dans les médias et l'étude de leur réception dans diverses communautés alors marginalisées. Pour exemple, de nombreux travaux entrepris à l'époque concernaient la situation socioculturelle du « Noir » au sein de la société britannique et des enjeux identitaires alors à l'œuvre. Cela donna naissance à toutes ces contributions traitant des quartiers, des ghettos, des sportifs de couleur, des communautés ethniques, des « styles » musicaux, vestimentaires, linguistiques... D'autres contributions s'intéressaient encore aux rapports de domination subis par les classes ouvrières Britanniques pauvres¹⁰³. L'objet du centre de recherche consistait ainsi à étudier les formes, les pratiques et les institutions culturelles et leurs rapports avec la société et le changement social. En France par exemple, nous identifions des connexions avec les « arts de faire » notamment de M. de

¹⁰³ Hoggart, R. (1970). *La culture du pauvre*. Paris: Editions de Minuit.

Certeau pour rendre légitime la question du « bricolage » engagé au quotidien pour une part du monde du social. Cette première phase du CCCS¹⁰⁴ se concentre alors sur les pratiques de résistance des classes populaires (« *working class* ») et sur leurs luttes sociales. L'idée de résistance à l'ordre culturel et industriel (dans les rapports de pouvoir et dans les stratégies du changement social) figure encore dans les travaux de Baudrillard par exemple. L'on peut repérer alors la volonté théorique de dépasser le constat de déterminisme socio-économique pour se concentrer sur des formes spécifiques de pratiques quotidiennes et de résistances sociales, c'est-à-dire le mouvement social alors en marche en Grande-Bretagne. Ces premières années voient essentiellement naître des contributions de type sémiologique, structuraliste, largement inspirés par l'Ecole de Francfort et celles de Chicago, notamment, avec les notions de déviance et de sous-culture. Le terreau de ces écrits figure ainsi dans les cultures populaires, dans les médias, dans les identités sexuelles et ethniques, dans les communautés immigrées ou bien encore dans les sous-cultures jeunes. Tous ces domaines illustrent le changement social par l'étude des résistances sociales.

Bien que notre réflexion ne se contente pas uniquement des travaux issus des *cultural studies*, par contre, des « points d'attraction » peuvent y être aisément trouvés car elles concernent avant toute chose ce qui nous anime aujourd'hui : l'observation de pratiques et de cultures ordinaires que l'écoute de la vie quotidienne nous fournit. Une double question surgit alors. Comment s'articule dans les identités collectives des groupes dominés certaines dimensions propres à une résistance sociale et à une résistance par le corps ? Comment la « culture » est alors construite comme étant le point central d'une tension entre des mécanismes de domination et de résistance ? Car le système de valeurs et les représentations décrites tout au long de notre travail stimulent, en quelque sorte, des processus de résistance au monde social – et le monde urbain en est un – tel qu'il est. Les notions de communauté ludo-sportive, ou encore de sous-culture urbaine et/ou sportive illustrent, à notre avis, les points fondamentaux de notre sociologie !

En conséquence, le propre des *cultural studies* est de s'intéresser aux relations entre culture(s), notamment populaires et communautaires, et pouvoir(s), afin de reconnaître à chaque culture sa spécificité et son potentiel social propre. C'est ce qui fait que « les sujets humains sont modelés ou expérimentent leurs vies dans un contexte culturel et social¹⁰⁵ » parfois autogéré, auto-construit ou encore auto-organisé. Les *Cultural Studies* sont tournées,

¹⁰⁴ Mattelart A., Neveu E., (2003) *Introduction aux cultural studies*. Paris: La découverte.

¹⁰⁵ « Cultural Studies Resources » sur le portail internet publié depuis 1999 par l'éditeur Blackwell.

entre autres, vers l'étude des sous-cultures, des médias populaires, de la musique, du vêtement et du sport. En examinant comment la culture est utilisée et transformée par des groupes sociaux « ordinaires » mais qui se disent « marginaux », les *Cultural Studies* considèrent ces groupes sociaux comme des producteurs potentiels de valeurs différenciées et de langages culturels qui leur sont propres. De cette amorce théorique découlent des études sur de nombreux terrains : des médias (*film studies, fan studies*) aux rapports de genre sans oublier les *postcolonial studies* et les sous-cultures. Le recours à l'ethnographie des publics dominés (sphère publique et conflits culturels) a produit de nombreux travaux.

En revanche, il est nécessaire d'apporter un bémol. Comme le souligne M. Atkinson, un gros manque se fait connaître sur les publics autres que la jeunesse - en particulier les publics adultes et jeunes adultes. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons volontairement opéré certains choix méthodologiques – et écarté ainsi des catégories d'âges – dans le recrutement de nos enquêtés sur les terrains investis. Ce manque de données sur les sous-cultures adultes se comprend si l'on retrace l'histoire du « centre » et tout particulièrement l'intérêt développé pour une classe d'âge qui s'est construite dans une opposition avec la culture parentale - les premières générations immigrantes (principalement des Caraïbes). Les notions de résistance, de signes et de styles se sont alors développées en même temps que la jeunesse s'accaparait de « nouveaux » modes de socialisation, perçus alors comme déviants. Mais, que penser des publics adultes pour qui la vie quotidienne est vécue sur des modes de socialisation différenciés, ponctuée d'allers-retours entre des sphères d'identifications parfois contradictoires ?

Notre intérêt pour la question des sous-cultures urbaines est donc très grand. Bien que le contexte sociologique soit différent sur notre terrain d'étude, il n'empêche que la théorisation de ce dernier concept nous aide à aborder cette fois la question des sous-cultures à la fois ludique/sportives et urbaines. C'est-à-dire une conduite spécifique du corps « urbain » - récréatif et ludique - propre à un cadre d'expérience et à une ambiance ou une atmosphère qui n'est pas sans évoquer une séquence vertigineuse. Nous achèverons ainsi notre étude par la formalisation d'une conduite spécifique du corps, l'« état modifié d'être humain » (Héas, 2005) valorisant une forme de vertige intime, avec une forte valence identitaire.

2) Corps, APS et cultural studies

Il s'agit de comprendre les A.P.S et ses diverses modalités de pratiques comme une incursion à la fois dans les mondes du sport et des cultures urbaines. Situé à l'intersection de ces deux modes d'expériences, la sous-culture ludo-sportive et urbaine marque ainsi un niveau de production culturelle différencié des processus culturels légitimés par la population urbaine. Dès lors, les caractéristiques des groupes sociaux étudiés que nous rapportons ici, ne se comprennent que dans l'interaction engagée avec la société urbaine, la politique urbaine et le sens émanant des communautés en question. Cela inclut des thèmes propres aux phénomènes de déviance urbaine ou encore de régénération urbaine par exemple.

Nous voudrions contribuer, modestement, à élargir ainsi encore un peu plus le champ des études rapportées aux A.P.S. De cette manière, nous relions quelques travaux issus des *cultural studies* aux APS comme pratique culturelle. Bien que les thèmes traitant des pratiques sous-culturelles ne soient pas « neufs », ils demeurent sous-représentés en France. Non seulement, nous avons fait le choix de traiter un objet atypique pour cette raison. Nous avons pensé que cela relaye encore davantage l'hypothèse du vertige corporelle par une valorisation du ludisme et du récréatif. D'autres auteurs anglo-saxons ont par exemple repris la thèse éliásienne de « figuration sociale » afin d'illustrer la multiplicité des mondes sociaux et des affiliations collectives. L'expérimentation de ces affiliations occasionnelles - « *occasional subculture* » - (Prus, 1997, 46) conduit les corps à faire varier le temporel, le spatial et les sociabilités urbaines. Nous définissons ainsi le vertige comme une trajectoire identitaire qui consiste à expérimenter et à combiner un mode de sociabilité ludique et communautaire – c'est-à-dire distancié – avec un second intégré aux institutions que nous pourrions qualifier ici de « sérieux ». Le mouvement entrepris entre la société et la communauté garantit ainsi une distanciation vertigineuse avec les pesanteurs de la vie quotidienne. Or, comme nous l'avons déjà expliqué, c'est avant tout la conduite du corps dans un rôle social, une pratique sociale et une atmosphère sociale différenciés que le mouvement prend sens.

Dans le champ du sport, les *cultural studies* ont ainsi contribué à comprendre l'institutionnalisation progressive du sport et le rapport étroit qui le lie avec les créations d'organisations internationales, normalisées et normalisantes. Son intégration aux industries médiatiques et aux agences de communication font que l'association entre le « sport, les médias et la société de consommation participe à la transformation de la place de la culture dans l'économie » (Howell & all., 2006, 143). Des travaux rendent alors compte d'une

marchandisation du sport et de sa culture dominante. De notre côté, nous avons abordé le problème différemment puisque nous avons cherché à comprendre ce qui se joue du côté a-structurel, en dehors des processus dominants de diffusion de la culture sportive. Notre démarche est donc innovante dans le sens où les activités physiques sur lesquelles nous avons travaillé ne sont pas affiliées à la culture sportive traditionnelle, dominante. En ce sens, les APS auto-organisées qui figurent en milieu urbain posent sans cesse de nouvelles questions quant au partage de l'espace public et à l'investissement de populations minoritaires sur le « matériel » urbain. Mais encore sur les modalités mêmes et les motivations de ces pratiques contemporaines, auto-organisées. Dès lors, notre projet est d'appliquer aux A.P.S émergentes un *background* théorique qui soit très largement inspiré des *cultural studies* dans le domaine du sport et des pratiques de résistances sociales et culturelles inscrites au sein des pratiques quotidiennes.

Ce que nous venons d'introduire n'est rien d'autre ici que la volonté de saisir dans son ensemble la diversité en matière de conduites corporelles tout spécifiquement en milieu urbain. Notre intérêt pour cette question de la ville, de ses usages, de ses pratiques et de ses transgressions fait partie intégrante de notre démarche de recherche.

Dès lors, ce projet entend saisir quelques pratiques corporelles qui se jouent de manière récréative et se situant, très souvent, aux interstices de la légalité ou tout au moins, des « bonnes manières » d'utiliser les mobiliers urbains. Bien entendu, ce point nécessite une compréhension des conflits générés par l'usage que certains considèrent comme étant transgressif et les stratégies de négociations alors mises en oeuvre.

Cette proposition que nous pourrions appliquer aux A.P.S contemporaines tiendrait alors dans l'étude approfondie de l'ensemble des pratiques en question selon 3 questions fondamentales :

- S'agit-il d'une adaptation de pratiques traditionnelles ?
- S'agit-il d'une « hybridation » de pratiques traditionnelles et émergentes ?
- S'agit-il d'une activité émergente ?

Elles nous permettraient encore de repérer des indicateurs socio-culturels nous renseignant sur la nature des A.P.S émergentes et le niveau de différenciation et d'innovation en rapport avec les autres A.P.S traditionnelles et reconnues de tous.

Cette proposition débouche sur un catalogue des activités pratiquées aujourd'hui en milieu urbain, rural ou même encore rural. A Rennes par exemple ou encore à Nantes, nous pouvons répertorier des activités – après celles illustrées dans la thèse – qui répondent à l'une des trois questions soulevées plus haut : telles que le « double-dutch »¹⁰⁶, le « tshaka-ball »¹⁰⁷, le « blackminton »¹⁰⁸, le « street-golf », etc. Or, les valeurs appliquées à ces activités sont les mêmes que celles que nous avons relevées sur nos terrains : entraide, respect de l'environnement de pratique et de l'autre, solidarité, « fun », nouveauté et apprentissage entre pratiquants et marquer la ville de son empreinte. C'est ce qui fonde modalités de pratique de ces activités auto-organisées.

Une seconde collecte de données sérieuses pourrait être entreprise sur les catégories de population pratiquant ces formes d'activités. Pour notre part, nous n'avons que très peu de données sur le sujet étant donné la petite quantité de pratiquants et de pratiques (N=4) analysées dans notre travail. D'autant plus que notre terrain nous a montré un échantillon très large allant, en effet, de la catégorie jeune (*street golf* et *parkour* notamment) à une catégorie très sous-estimée dans ce genre d'étude, la catégorie adulte (speleologie urbaine et base-jump). Notre échantillon s'échelonne ainsi de 16 à 44 ans.

Ajouté à ces deux premiers points – quelles pratiques ? et quelles catégories ? – nous pourrions encore creuser la réflexion dans une étude précise sur les lieux d'expression de ces pratiques : quelles sont les vocations premières des lieux ? Pour exemple, la Défense à Paris nous a toujours interpellé à ce niveau. « Haut-lieu » des professions du secteur managérial, marketing ou encore d'ingénierie (cadre supérieur, ingénieur, recherche et développement), ce même lieu est pourtant investi de toute part d'activités ludiques et récréatives : skate-board, roller, base-jump, parkour ou encore street-golf. Du même coup, il est également un « haut-lieu » des activités auto-organisées et du renversement, à la fois symbolique et pratique, du sens accordé généralement à un « quartier d'affaires » où sont regroupés des entreprises technologiques et innovantes. Le sens du lieu est alors déterminant dans l'appropriation que les populations auto-organisées en fait. Même si la déambulation les conduit ici et là, une cartographie très précise des activités serait à envisager en ce sens.

¹⁰⁶ «Hybride» entre le saut à la corde, saut à l'élastique, freestyle hip-hop et gymnastique

¹⁰⁷ Adapté d'un jeu de balles brésiliennes à l'origine

¹⁰⁸ Animation nocturne dérivée du « badminton » qui se joue sur le modèle d'un carré de tennis avec une raquette, une balle et des illuminations phosphorescentes.

Enfin, il est important de répertorier les moments privilégiés pour ces types de pratiques. La ville de Rennes nous montre la compatibilité entre une pratique nocturne et une ouverture des équipements culturels de la ville à ces populations. Nous en avons déjà parlé au sujet de la « nuit du sport » entre autres. En revanche, saisir au plus près les rythmes de pratiques sur l'ensemble des activités « sous-culturelles » et urbaines pourrait nous aider à mieux comprendre le « sens » général qui émerge de ces modalités de pratique

Maintenant que nous avons précisé le lien, très fort, qui unit à la fois les traditions héritées des Ecoles de Chicago et celles des *Cultural Studies*, nous voudrions reformuler notre intérêt pour cette question des pratiques corporelles émergentes spécifiquement en milieu urbain :

Comment s'articule, au sein des identités individuelles et collectives de groupes sociaux minoritaires, les épreuves de la résistance face aux processus de domination des corps urbains ?

Nous avons tenté d'y répondre en partie avec les illustrations apportées sur le thème des pratiques ludo-sportives sans cesse renouvelées, retravaillées et réinventées sous l'égide de facteurs culturels, économiques et/ou commerciaux. En revanche, il nous reste à comprendre comment s'organise l'interaction avec l'autre, c'est-à-dire le citoyen ou la personne extérieure à la communauté pratiquante.

B. Entre vertige, altérité et régulation sociale : des territorialités cloisonnées ?

Dans un premier temps, la question du vertige urbain se comprend dans l'inscription du corps humain à travers des espaces de médiations identitaires dont les territorialités ludo-sportives sont une des illustrations possibles. Notre problématique entend saisir, nous le répétons une fois encore, les rapports contemporains entre espace et identité. Pour cela, notre terrain nous a fait prendre conscience des indicateurs sous-culturels avec lesquels ces pratiques émergent. Au centre de la médiation espace/identité, il y a donc la notion de culture et ses divers champs de pratiques. En effet, nous pensons que les quatre pratiques étudiées ici sont des illustrations parmi d'autres de ce que la ville offre en termes de territorialités. Nous l'avons défini auparavant, mais elles désignent encore davantage les arrangements matériels et symboliques qui résultent du vécu des groupes humains et de leur cadre urbain. Nous détaillerons par la suite les arrangements matériels et symboliques avec lesquelles les communautés auto-organisées composent. Nous comprenons mieux ainsi comment les

territorialités ludo-sportives sont en réalité le produit de la recherche permanente du vertige urbain. C'est pourquoi nous présentons ici les rapports entre culture, identité et territorialité à partir de deux constats : l'altérité et la régulation sociale.

1) Territorialité et altérité, une manière de se mélanger ?

Pour le *street-golf* et le *parkour*, nous avons remarqué que les conduites corporelles qui les caractérisent sont plutôt ouvertes aux profanes. Ce n'est pas tant la caractéristique communautaire qui prime ici, mais bien la réalisation collective de modalités de pratique ludiques. L'appropriation des espaces figure encore au centre de ces deux territorialités. Pour ces deux logiques de pratiques, la mixité est recherchée. Non pas une mixité sexuelle comme nos observations l'attestent, mais un mélange des genres entre non pratiquant et pratiquants. La visibilité de ces deux pratiques nous semble primordiale pour comprendre le vertige recherché à travers l'exposition de soi au public et l'épreuve corporelle engagée aux yeux de tous. Les réactions extérieures au groupe participent encore un peu plus à un niveau d'engagement parfois démesuré. Provoqué sous l'excitation du regard de l'Autre, le pratiquant s'abandonne à sa confiance pour s'élancer dans un « *run* » parfois déroutant pour nous autres, mais pourtant jubilatoire pour ce dernier. Une première distinction peut être opérée dans les territorialités ludo-sportives et urbaines dès lors qu'on se soucie de la véritable nature de la conduite corporelle engagée. Est-elle source de vertige au sens d'un « éclatement » de soi visible aux yeux de tous, ou bien au contraire, d'un transport émotionnel très largement intime et invisible ou presque aux yeux du profane ?

2) Territorialité et régulation sociale, une manière de se préserver ?

Pour la spéléologie urbaine, la singularité de la pratique tient dans le caractère négocié de l'espace de jeu. Dès lors, les conduites de corps y sont contrôlées, observées puis reconnues ou non comme authentiques. L'espace souterrain n'est donc pas partagé aux autres si ce n'est temporairement. L'accès aux formes aménagées de l'espace urbain ainsi qu'aux caractéristiques du jeu en question ne sont pas accessibles à tout un chacun. Nous avons repéré cette tendance à partir de nos premières prises de contact, nous l'avons dit, mais aussi en observation *in situ*, sur les lieux de pratique. L'identité des groupes se préserve de cette manière de toute déformation des sensations recherchées. Elle se compose d'une relation particulière avec la matière boueuse, liquide ou encore solide (la roche par exemple). La régulation sociale s'exécute de telle sorte que le pratiquant profane ne viole pas l'authenticité du lieu. En recoupant les récits de pratique, nous avons ainsi remarqué que c'est avant tout

l'authenticité du lieu qui conduit à la conduite corporelle vertigineuse. Authenticité au sens d'un respect mutuel et profond entre le pratiquant et son espace de pratique. Les éléments naturels participent encore au vertige urbain. Par opposition avec les matières dures et rigides de la ville (béton, asphalte, etc.) c'est la malléabilité du terrain de jeu qu'il s'agit de préserver des descendeurs profanes. Ces derniers constituent autant de dangers que les pratiquants « purs » ont mis des années avant de négocier leur accès privilégié aux carrières souterraines. Une négociation avec les forces de l'ordre que les « purs » ne voudraient pas voir réduite à néant aujourd'hui à cause de citoyens qui se plaisent à collectionner les expériences extraordinaires. Or, ici l'extraordinaire n'a pas sa place à nos yeux. On remarque ainsi que l'aménagement de l'espace et la mise en forme du jeu participent grandement au transport émotionnel et vécu à travers la ville.

Il faut encore remarquer la verbalisation des conduites corporelles incontrôlées au sein du labyrinthe souterrain. En effet, les discours pointent la sécurité (du matériel et de l'espace) comme un critère qui permet d'apprécier le jeu et de se laisser aller aux aléas de la topographie pour se laisser transporter dans le labyrinthe. L'absence de matériels de sécurité (technique : lampes, cordes... et biologique : eau, nourriture...) et de carte précise sont autant d'indices pour justifier du niveau d'engagement des pratiquants rencontrés. Nous comprenons mieux ainsi la méfiance à l'égard de tous les nouveaux pratiquants et aux tests et autres rites initiatiques qui permettent alors d'accéder aux significations profondes qui sont entretenues par le groupe, entre soi.

Nous pourrions répéter notre démonstration pour la pratique du *base-jump*. A la différence près que le rapport à l'Autre est exclusivement fermé de l'extérieur. Les territoires du *base-jump* (tours et immeubles urbains) sont des « trophées¹⁰⁹ » pour qui réussit à s'en approcher d'assez près. Là encore, les discours sur les symboliques aériennes et urbaines témoignent d'une « expérience modifiée d'être humain » (Héas, 2005) qui n'est et ne doit pas être réalisable par n'importe qui. Les aspects sécuritaires et réglementaires sont bien entendu parmi les justifications les plus avancées par nos enquêtés. Mais cela nous montre bien plus. Le caractère évidemment fermé de cette communauté indique que les conduites de corps qui y sont engagées sont donc organisées, pensées et respectueuses, là encore, des espaces pratiqués :

¹⁰⁹ Expression indigène.

« Les Base-Jumpers sont assez fermés sur eux-mêmes, c'est une communauté fermée, confidentielle, pour plusieurs raisons. La première c'est que dans de nombreux endroits et de nombreux pays c'est un sport illégal, car s'élancer d'une tour nous met dans une situation inconfortable vis-à-vis de la loi, on risque de se faire saisir le matériel, d'avoir des amendes. C'est pas par défi de la justice, c'est plutôt par manque de choix et d'alternatives qu'on procède de cette manière là. On préférerait nettement avoir des spots qui soient légaux, cela poserait moins de problèmes. Pour cette raison, déjà, c'est une communauté fermée. Ensuite, c'est un sport d'élite, qui n'est pas ouvert au grand public, très loin de là. Les gens qui le pratiquent sont des sportifs accomplis. Ce sont des gens qui ont soit une expérience très importante de la montagne, soit une expérience très importante du parachutisme, soit les deux. Ça nécessite beaucoup de maîtrise de soi, aussi un très grand dépassement de soi, une très profonde connaissance du matériel, de l'aérologie, des conditions de saut, de l'appréciation directe d'un saut d'un endroit. C'est une réelle science compliquée, élitiste, et les Base-Jumpers n'ont pas envie d'ouvrir ce sport au grand public. On en voit des images parce que c'est impressionnant. On doit toujours se rappeler que les gens qui le pratiquent sont des sportifs de très haut niveau qu'ils ont l'appréciation de le faire, et c'est aussi pour cette raison que la communauté reste très fermée. Si on est prêt à être Base-Jumper, c'est la communauté qui s'ouvre à nous, et quelqu'un vient nous chercher en nous disant : « voilà, aujourd'hui tu es peut-être prêt à devenir un Base-Jumper », et c'est un réel engagement pour quelqu'un de former un nouveau Base-Jumper. On ne se déclare pas Base-Jumper du jour au lendemain, on vient nous chercher et on dit : « toi tu as les compétences pour le devenir, on va te former, on va t'encadrer », et ça ne se fait qu'à cette condition. » (B6)

Sur une autre échelle, ce caractère « exceptionnel » contribue à façonner le *base-jump* urbain en une conduite corporelle éminemment vertigineuse. Car, au *base-jump*, la territorialité se comprend avant tout par une identification à l'espace vide dans lequel le sauteur se jette. Ce sont donc les identités personnelles et collectives qui priment ici.

Ces deux territorialités ludo-sportives (terre et ciel) figurent comme une manière de se préserver de l'Autre, pour qui l'accès aux logiques et modalités de pratique n'ont pas les mêmes significations. Nous affirmons ainsi que la signification accordée aux arrangements matériels et symboliques participe de très près aux conduites corporelles vertigineuses analysées ici.

C. Les conduites corporelles vertigineuses : un objet socio-anthropologique ?

Nous cherchons à montrer qu'une conduite corporelle – que nous qualifions de vertigineuse – relevant de sensations, d'effets psycho-actifs et engagés sur les espaces de la ville concerne non seulement le monde des A.P.S mais concerne d'autres cadres sociaux : ceux de la fête urbaine, des festivals urbains ou ceux de la musicalité urbaine par exemple. La fonction première de cette conduite est d'appuyer encore davantage le processus de différenciation et distanciation avec les cadres normés de la vie urbaine. Ainsi, le vertige et

plus précisément l'*ilinx*, élément participant à la classification des jeux de Caillois (1967), peut nous être utile aujourd'hui pour interpréter certaines pratiques dans lesquelles l'engagement du corps dans le jeu et la pratique est un élément central de la mise en situation. Caillois a ainsi insisté sur une classification fondée sur l'esprit du jeu considéré en lui-même et sur l'énergie qui l'anime. D'autres auteurs l'ont repéré pour les conduites d'ivresse par exemple (Nahoum-Grappe, 1997b, 2003) ou dans le cas de certaines pratiques sportives extrêmes (Boutroy, 2002). Dans ce cadre, il s'agit de comprendre comment un groupe social peut atteindre un état psycho-actif proche de ce que nous appelons couramment l'ivresse. En réalité, il est plus opportun d'évoquer une modification du corps qui soit un effet de vertige contrôlé, occasionnel et ayant comme fonction principale de gommer certaines pesanteurs de la vie quotidienne (Lebreton, Héas, 2007). Dans ce registre, le fait d'entrer au sein d'un groupe de pratiquants sportifs et de partager avec eux des modalités ludiques et festives confère alors aux membres un goût d'aventure. Maintenant réinterprété au cœur de notre définition du vertige urbain, cette aventure est l'expérience « d'un monde hallucinant de différences, une autre manière d'habiter son corps [comme] une aventure en soi » (Nahoum-Grappe, 1996, 76). Elle se démarque aussi du « sérieux » et des habitudes du quotidien.

1) Le couple sensation/intégrité physique

Il est essentiel pour les pratiquants engagés de légitimer eux-mêmes leurs ressentis, sensations et expressions. La légitimité de leurs actions renforce davantage l'appartenance à la communauté - entre-eux et entre-soi ! Même si le phénomène intrigue et questionne une partie de la presse nationale et internationale, la légitimation de leurs modes d'expressions urbaines ne figure pas parmi ces curiosités médiatiques... Enfin, cette libération des sensations se poursuit par une troisième forme d'activité qui consiste à les canaliser. Nous le remarquons tout particulièrement dans le cadre de gestes corporels qui mettent leur intégrité physique en jeu. Les gestes de sécurité concernant le *base-jump* et la spéléologie sont bien entendu des manières de canaliser ces sensations débordantes. Composée à la fois de « *tensions, de vigilance, de fébrilité, de concentration* » où la pensée du pratiquant se focalise sur le programme à venir : « *visualisation et répétition mentale des gestes* ». A ce titre, nous citerons par exemple un de nos enquêtés *base-jumper* décrivant avec pertinence ses sensations durant la chute :

e : « *Béatitude, fusion dans l'élément, adaptabilité relative à une scène qui se déroule inexorablement et qu'on a pourtant choisie. Je crois qu'il y a un paradoxe des*

émotions entre le sentiment de maîtrise et d'engagement, par le fait de sauter (ce qui n'est pas naturel) et en même temps le sentiment d'être spectateur du spectacle que la gravité impose. J'adore cette ambivalence pendant les lères secondes : Il y a un laisser aller imposé par la situation. »

E : « *et la fin de ta chute...comment... (Coupé)*

e : « *2ème phase : avec les appuis, la dérive procure des sensations liées au vol et aux déplacements dans l'espace : euphorie, fort sentiment de maîtrise (ou non) du vol.*

Tout se fait instinctivement et le moment de l'ouverture s'impose presque de lui même, sauf quand je souhaite avancer encore un peu plus, ce qui n'est pas une bonne idée »

Et un second pour qui la gestion du risque dépend d'une multitude de facteurs laissant toujours le doute planer :

E : « *quand tu parles de risque contrôlé, tu fais allusion au matériel qui t'apporte cette sensation de contrôle, ou alors, tu y ajoutes le contrôle humain (ton propre contrôle de l'action) ? »*

e : « *Le contrôle du risque passe par tout un tas de paramètres : le matériel, le choix du site, le type de saut, la météo... Là-dedans il y a bien sur du contrôle humain (ne pas sauter si la météo est mauvaise, ouvrir le parachute un peu plus haut, avoir un niveau technique adapté au type de saut, etc..) »*

Le couple contrôle/dé-contrôle des sensations évoque le processus de civilisation (Elias, 1973) par le développement progressif de l'auto-contrôle de soi. De la sorte, Elias nous apporte une grille de lecture, sur le très long terme des activités humaines, applicable aux différentes échelles de la vie quotidienne dans la mesure où les pratiquants doivent apprendre les usages corporels légitimes au sein de leur nouvelle communauté d'appartenance. Ce processus laisse entrevoir une « alternative » aux espaces sociaux construits autour d'un auto-contrôle de soi. Les parcours ludo-sportifs qui s'inscrivent sur ces mêmes espaces publics de la ville développent ainsi une exposition vertigineuse de soi devant – ou parmi – les autres (le passant ou les forces de l'ordre). Très souvent, c'est ce qui amène à l'incompréhension de ces passants qui n'hésitent pas à s'arrêter quelques instants et se renseigner auprès des pratiquants sur la finalité de leur activité. « *Pour le plaisir* » aiment-ils répondre ! Finalement, ce ressenti par le corps ludique renvoie encore une fois à l'expression d'une conduite de corps qu'il n'est pas coutume de pratiquer au quotidien : déambuler à travers l'urbain pour y exercer son activité physique favorite.

Ce moment de la pratique partagé au sein de la communauté permet aux acteurs concernés de s'engager dans un cadre spatio-temporel propice au relâchement du corps – physique et social – et des états affectifs et auto-contrôlés inscrits dans la vie quotidienne. Ce cadre d'actions s'inscrit dès lors dans une forme de séquence sociale (Nahoum-Grappe, 1997) qui participe à la construction des identités individuelles et collectives lorsqu'elles sont vécues et partagées à l'intérieur de la communauté pratiquante.

Pour cela, il faut comprendre l'existence de ce cadre de relâchement et de dé-contrôle de soi. A l'image de ce que font les sociologues travaillant sur la fête contemporaine, nous voulons comprendre les bases de cet évènement collectif et de cet ensemble corporel. Vécues à l'intérieur de communautés plus ou moins fermées¹¹⁰, ces poches de résistance sociale insistent sur le caractère « clandestin » de leurs activités.

2) Des sensations qui relient le corps à la ville

Cette problématique nous tient tout particulièrement à cœur. Nous avons volontairement fait le choix de la rendre explicite en fin de thèse étant donné notre réflexion centrale sur la question du vertige des corps urbains. Bien plus qu'un simple thème de travail, cette question nous a traversé l'esprit à partir du moment où nous nous sommes entretenus avec notre premier *base-jumper* urbain. La question du vertige était d'abord envisagée sous la bannière du saut dans le vide et de la chute du corps dans les espaces de la ville. Bien évidemment, la posture du corps en bordure de terrasse « urbaine » est une source énorme de vacillement des membres du corps humain, des sensations. Mais, elle évoque bien plus que de la simple attirance ou répulsion pour les mètres de vide en dessous... Elle peut aussi être source d'excitation :

« Quand c'est la reprise : tension, vigilance, fiébrilité, concentration, focalisation de la pensée sur le programme (visualisation et répétition mentale des gestes). 2-3s avant l'impulsion c'est l'euphorie, l'excitation est à son comble, mais tout est sous contrôle. Quand les sauts s'enchaînent jours après jours, il y a moins de tension nerveuse et d'euphorie. Je suis impatient de me retrouver en l'air pour me faire plaisir. » (B5)

¹¹⁰ Des différences existent entre la communauté de *base-jumpers*, de spéléologie urbaine et les autres évoquées dans ce travail par exemple. La différence réside dans le caractère légal ou illégal de l'activité.

Ou encore, avant de conclure son récit de pratique, le sauteur évoque un bien-être corporel qui se mêle à un état d'angoisse, caractéristique prépondérante chez tous les sauteurs urbains du fait de l'illégalité de la pratique :

« Bien être, sentiment de compétence et de maîtrise (...) Mêmes sensations en urbain, mais un stress extérieur, dû à une infraction possible, est ajouté au départ. » (B2)

Et de conclure sur ce qui illustre l'hypothèse du vertige urbain entendu comme une conduite ludique de corps fuyant, momentanément, le quotidien urbain :

« C'est sur que c'est un espace de liberté. Pour moi les grandes tours n'évoquent que les sauts possibles et donc le rêve. Peut-être un espace de liberté gagné sur l'enfermement urbain. » (B2)

Dès lors, nous avons remarqué, à travers l'analyse de contenus de quelques entretiens en particulier, que la notion de « renversement », du « retournement » ou de ce que Nahoum-Grappe nomme le « transport » intérieur (1994), figurait de manière très imagée mais pourtant évoquée dans nos analyses. A l'image de ce que Nahoum-Grappe précise lorsqu'elle relate de vieilles histoires littéraires nourries par la mise en commun des pratiques quotidiennes des époques mentionnées. Par exemple, elle précise les définitions historiques de ce « transport » comme étant très souvent arrêtées sur le sens littéral premier : « action par laquelle on transporte quelque chose ou quelqu'un d'un lieu à un autre » (Nahoum-Grappe, 1994). En revanche, la signification envisagée ici désigne une « vive émotion, [un] sentiment passionné (qui émeut, entraîne) ; état de celui qui l'éprouve » (Nahoum-Grappe, 1994) et remplit ainsi toute sa portée anthropologique dans le sens où notre ambition est d'inscrire la pratique du vertige urbain au cœur des pratiques quotidiennes et urbaines. Par opposition aux pratiques « routinières », ce genre de pratiques ludo-sportives peut rapidement devenir, après d'autres, un véritable champ d'exercice du corps. Il en est de même pour les manières diversifiées de « boire » aujourd'hui. La fête urbaine et nocturne interroge à sa manière les pratiques de vertige des corps inscrits, cette fois, dans une culture de l'ivresse que Nahoum-Grappe décrit une séquence sociale (1997).

Pour notre part, nous analysons ici les tenants d'une culture du vertige, même si ceux qui aboutissent à analyser la culture de l'ivresse et du boire par l'analyse, entre autres, des

conduites de corps sportifs et festifs nous interpellent de la même manière¹¹¹. Ici, des expressions similaires sont très souvent audibles lorsque vous déambulez en compagnie de ces pratiquants. Par exemple, les vocables « *éclate* » ou encore « *déchéance* » sont très souvent employés en dehors de champs sémantiques qui sont propres à la culture de l'ivresse. Pourtant, nous ne travaillons que sur des conduites de corps ludiques et sportives. Un *street golfeur* nous fait partager son état du moment :

« *Quand je suis dehors, c'est l'éclate, la déchéance ! Dans la rue, on a la sensation d'être borderline. Tu dois prendre en compte les gens, faire attention aux voitures...* »
(SG1)

Alors en déambulation nocturne, ce pratiquant doit faire face à une multitude d'informations sur son environnement. Greffées à l'ambiance qui règne alors au sein du groupe déambulant, le jeune homme nous fait part d'un moment de panique voluptueuse (Caillois, 1958). L'absence de contrôle de soi est frappante : cris en pleine nuit, exécution de grands gestes avec son fer, etc.

Un autre enquêté, pratiquant de spéléologie urbaine, évoque, quant à lui, différemment ce vertige urbain. Selon lui, il est un moyen par lequel son engagement dans la communauté pratiquante lui permet une meilleure maîtrise de ses temps sociaux. Cela lui permet de se consacrer à une activité pleinement ludique et récréative.

Enfin, il est important de répertorier les moments privilégiés pour ces types de pratiques. La ville de Rennes montre la compatibilité entre une pratique nocturne et une ouverture des équipements culturels de la ville à ces populations. Nous l'avons déjà évoqué au sujet de la « nuit du sport » entre autres. En revanche, saisir au plus près les rythmes de pratiques sur l'ensemble des activités « sous-culturelles » et urbaines peut nous aider à mieux comprendre le « sens » général qui émerge de ces modalités de pratique. Par exemple, un enquêté nous a montré que l'activité de loisir, qu'est la spéléologie urbaine, lui facilite cette variation de rythme entre deux modes de vie urbain :

E : « *Peux tu me parler de ton rapport au temps, dans ton activité de spéléologie et en dehors par exemple ?* »

¹¹¹ IREB, 2008, 2009.

e : « *Bon...djà...je suis un hyper-actif. Dans une journée je fais toujours dix choses à la fois, toujours en courant. Le temps est une des valeurs importantes de la vie parce qu'il y a tant à voir, tant à faire !!* »

E : « *et alors, que t'apporte la spéléologie justement ?* »

e : « *Ben...ça me permet une modification du rapport au temps comme tu dis...On ne descend pas en vitesse. J'ai horreur des contraintes horaires. C'est l'un des rares lieux, moments, états, où je laisse glisser le temps sans le surveiller. Mon état de fatigue me permet de savoir assez précisément quelle heure il est (je ne porte jamais de montre, ni en surface, ni en bas). Mais c'est quelque chose que je sais sans que ça ait la moindre importance, comme la faim dans le monde où l'assèchement de la mer d'Aral. Si l'on entend, si je sais que quelqu'un est angoissé à l'idée que je sois en bas, et sera soulagé dès que je sortirai, cela gâche ma descente parce que cela fait rentrer en ligne de compte le temps, la durée de l'attente. C'est une des raisons de l'espacement de mes descentes : ma femme est inquiète. Je ne dirais pas qu'il y ait ralentissement ou accélération. Il ya juste l'oubli. Parfois, par le regard d'une plaque, à trente mètres au-dessus de soi, on aperçoit l'obscurité ou la lumière, qui donne des indications sur le moment de la journée. Mais c'est une info sur un autre monde, lointain, comme de lire un fait divers dans un journal étranger vieux de plusieurs années.* » (S2)

3) Les catégories analytiques du vertige.

Qu'ils soient de nature politique, sociale ou encore corporelle, les mondes du vertige nous intéressent tout particulièrement dans la compréhension finale de notre analyse socio-anthropologique des conduites corporelles spécifiquement en milieu urbain.

Le vertige est sensation et inscription du corps dans un rapport particulier dû à l'environnement physique, olfactif, visuel, etc. Comment le définir plus avant si ce n'est en l'inscrivant au sein des pratiques quotidiennes ? A la fois comme pratique de la cité – la recherche de sensations par le mouvement et la motricité dans un environnement urbain – mais encore comme champ d'exercices corporels particuliers. Les espaces et les corps se rejoignent le temps du vertige. Sans doute s'agit-il plus précisément d'une imagination ludique, d'une innovation créatrice ou encore de détournement symbolique des espaces publics et de leurs représentations en images – symboliques – que les communautés décrites ici se réapproprient ? D'une manière générale, il existe plusieurs catégories de vertiges, toutes inscrites dans des actions parfois banales du quotidien. Prenons l'exemple des jeunes enfants

pour qui la succession de jeux, de postures et de gestes – l'exemple de la balançoire est frappant – s'inscrit dans une recherche de sensations indéfinissables. S'agit-il pour autant d'une poursuite compulsive dont le but premier serait de réduire – là encore – une souffrance quelconque ? Ou bien, beaucoup plus simplement, l'épreuve de la balançoire serait-elle vécue comme un jeu à la fois terrifiant et troublant ? Or, l'exercice de jeux vertigineux n'est pas le propre d'une unique catégorie sociale (l'enfance-adolescence) mais bien un état psycho-actif présent à tous les âges de la vie. Cette remarque suppose alors de différencier principalement deux catégories dans les conduites de corps vertigineuses. Il faut cependant remarquer que toutes les deux peuvent être appliquées à la compréhension des justifications individuelles quant à la pratique des APS. Ces justifications sont alors de deux ordres au minimum : psychique et environnementale (sociale)

3.1 L'angoisse

Cette première catégorie concerne le vertige d'origine psychique. C'est donc un point sur lequel nous ne nous attarderons pas car cette catégorie ne relève pas des sciences sociales. Cela a donc trait aux caractéristiques physiologiques et psychiques de l'être humain. Ce sera les phobies d'origine physiologique et/ou psychosomatiques ou encore les innombrables cas d'angoisse liée à la peur du vide ou au contraire, du vide qui attire ! Les expressions sont nombreuses pour qualifier ces comportements : « planer », « voler », « renversement », « déséquilibre », etc.

D'autres auteurs ont analysé la question du vertige des corps à travers une sociologie des espaces potentiels (Belin, 2002). Un vertige vécu comme une « prothèse existentielle ». En d'autres mots, l'auteur porte ses analyses sur des styles de vie passant par la prise de risque et la circulation identitaire au sein d'une transformation des frontières du « dedans » et du « dehors » (2002, 147). Le concept de prothèse développé chez cet auteur est intéressant à bien des égards. Reprenant les travaux de Dubet et d'Ehrenberg, E. Belin démontre par exemple que le processus de dépersonnalisation de l'individu débute dans les stages de recherches actives d'emploi chez les chômeurs, dans la course aux diplômes chez les cadres supérieurs et dans le prolongement du cadre de vie étudiantin ou encore dans la course aux psychotropes sont des « prothèses existentielles » d'ordre identitaire. Cette prothèse est entendue comme une démultiplication de l'individu, une sorte de « réseau d'états mentaux » « modulables à souhait [et] à l'intérieur duquel des parcours pourront être accomplis » (2002, 146-147). L'auteur propose ainsi sa propre théorie critique entre ce qui aliène et ce qui est

aliéné, soit l'existence de « prothèse » créée par et pour le système social nous dit encore l'auteur. L'angoisse est ici présente au terme de ses analyses car l'auteur fait, à son tour, un détour par la psychologie sociale dans le but d'explicitier l'anxiété avec laquelle les individus modernes se sentent déposséder de leurs corporéités pour en être réduit à fréquenter ce que l'auteur appelle des « aires de l'expérience » (2002, 153). A la croisée entre un monde extérieur et un monde intérieur, ces sphères d'identifications correspondent ainsi aux « espaces potentiels » et aux activités existentielles de réenchantement comme le détour par l'ennui ou encore l'ivresse du corps humain (2002, 156-166). Une ivresse qu'il faut comprendre comme une situation de « suspension du principe de réalité » (*le flow*) qui ne prend effet, au sens de l'expérience vécue par le pratiquant, que par « le cadre de l'espace ludique » (2002, 160-161) ainsi créé par l'activité mise en scène. Cette idée de suspension est intéressante dans le sens où elle est présente dans les activités de transformation des corps humains. Les modifications corporelles illustrent à elles seules la piste du « transport intérieur » (Nahoum-Grappe, 1994) vécue comme une forme de « bien-être » intérieur, une « bouffée du sentir » (2002, 162) de son propre corps, et donc, une valorisation de son identité.

Nous laissons cependant de côté ces pistes d'explorations sur la mentalité urbaine. Cette catégorie d'analyse du vertige urbain se concentre essentiellement sur les transformations du champ de l'attention. Le vertige est vécu sur le mode de l'angoisse dès lors qu'il est interprété comme un objet médiateur entre deux mondes, celui du « psycho » et celui du « soma ». Dans notre cas, nous cherchons davantage à comprendre la mise en scène de l'activité corporelle sur le mode de la conduite corporelle vertigineuse. Il s'agit plutôt d'analyser l'organisation collective autour de la rencontre entre deux univers, deux sphères d'identifications urbaines. Il y a le contrôle de soi sur les espaces normés et le dé-contrôle de soi (la sensation) qui découle de l'usage détournée de ces mêmes normes.

3.2 Le plaisir

Cette seconde catégorie illustre, à notre avis, celle qui relève des sciences sociales car elle peut, entre autres¹¹², être utilisée comme une donnée « visible » et observable dans les interactions humaines. Le plaisir peut être utile au sociologue. Le plaisir est centré autour du vécu corporel et de l'action physique et sportive. La conduite de corps évoquée par le thème

¹¹² Le plaisir peut aussi devenir un objet d'étude propre à la médecine. Il est aussi psychique, biochimique, etc.

du plaisir renvoie au plaisir du corps et au plaisir éprouvé par le corps. Or, les APS et le « sport » engagent aussi la question du plaisir. Plus simplement, cette catégorie d'analyse est pour nous une voie possible pour comprendre la séduction contemporaine des conduites de vertiges. Pouvons-nous inscrire cette catégorie de vertige des corps comme une réponse, une « ruse » individuelle et collective – « aller à contre-courant » – face à une modernité de plus en plus prophylactique ?

Deux illustrations frappantes nous interpellent ici. La première est évidemment celle qui nous a fait prendre conscience de cette question anthropologique : de la représentation que nous avons de la rue et de ses espaces situés à la surface – le « *monde du dessus* » – à la réappropriation que se font les pratiquants (explorateurs urbains) de celle-ci en y apposant leur propre imagination – celle qui est liée au « *monde du dessous* » cette fois. Encore, cela apparaît dans le *base-jump* et la chute vertigineuse au cœur de la ville. Transition entre deux espaces, la chute du base-jumper illustre merveilleusement bien ce jeu de circulation entre les espaces normés de la ville (à la fois la rue mais aussi le point de chute qui se situe très souvent sur des espaces privés) et la très courte chute où le corps s'abandonne au plaisir du vertige contrôlé :

« On ne s'improvise pas du tout base-jumper. Ce ne sont pas des trompe la mort, ce sont des gens qui ont développé une acuité à gérer un certain nombre d'évènements, notamment se jeter dans le vide, se servir de la vitesse pour se déplacer et s'éloigner de l'objet, et puis ouvrir en sécurité un parachute, apprendre également à le plier d'une certaine manière, à configurer la façon dont le parachute est monté, et puis qui savent également le piloter une fois que le parachute est ouvert car ce n'est pas tout d'ouvrir un parachute quand on s'élanche d'un immeuble, encore faut-il se poser au bon endroit et en sécurité. » (B1)

Le même sauteur nous fait part sous la forme d'un récit de pratique quelles sont les sensations corporelles éprouvées au moment de la chute, de la transition entre ces deux espaces normés :

« Donc c'est déjà très impressionnant par le décor et l'environnement. Et puis au moment où on s'élanche, on part dans le vide. On a cette sensation de vitesse naissante, puisque l'on part à une vitesse nulle, on s'élanche comme d'un plongeur avec très peu de vitesse. On rétablit son corps à l'horizontale pour être en équilibre et toujours être en sécurité. Et puis on sent cette vitesse naissante, l'air qui caresse le visage, le bruit.

On sent également les appuis de la vitesse, un peu comme si on sortait sa main de la voiture à 100 km/h, on sent cet appui sur le corps, on se sert de cet appui pour s'éloigner de l'objet. Et puis, au moment où on l'estime bon, on ouvre le parachute, ce qui est encore un nouveau son, une nouvelle violence, qui va arrêter la chute, et puis on se sert du parachute pour regagner le bon endroit pour l'atterrissage. » (B1)

L'illustration de la conduite de corps par la recherche de vertige est assez explicite dans le cas du *base-jump* urbain. Se plonger dans les espaces de la ville et s'y inscrire momentanément deviennent-ils pour autant une technique à part entière ? La technique est employée ici pour définir les inversions (de rôles et d'espaces) évoquées plus haut dans la thèse, c'est-à-dire une technique qui sert de médiation entre deux catégories anthropologiques que sont le « dedans » et le « dehors » de la socialité urbaine :

« On a cette impression de vide qui nous attire, on a une très forte envie de partir, de s'élaner parce qu'on sait qu'à partir du moment où on va s'élaner, on va rentrer dans une phase très courte mais très intense de plaisir. Le plaisir, ce sont ces quelques secondes qu'on va passer en chute, d'abord avec très peu de vitesse, et puis ensuite avec une vitesse de plus en plus importante avec l'air qui vient, qui souffle, qui nous permet de s'éloigner encore plus et de jouer, de prolonger le temps de la chute parce qu'on réussit à réduire quelque peu, de quelques millièmes de secondes le temps de la chute. Et puis c'est quelque chose de confortable, d'attirant, d'attractif, parce que l'objet défile, on voit les étages qui défilent entre nos pieds, on voit le sol qui monte de plus en plus. C'est quelque chose de très prenant, c'est quelque chose de très fort, mais c'est quelque chose de très dangereux » (B1)

Enfin, cette recherche de plaisir est encore vraie dans le cadre de la recherche d'ivresse. Cette « tête qui tourne » n'est pas sans évoquer une conduite de corps vertigineuse. A ce titre, il est sans doute intéressant de remarquer le « succès » grandissant des conduites d'ivresse aujourd'hui dans des contextes culturels comme ceux des pays occidentaux, et tout particulièrement en Grande-Bretagne et en France. Ce constat nous amène d'ailleurs à considérer, après d'autres, la recherche de vertige par une conduite de corps à la recherche de sensations comme une donnée anthropologique de fond dans notre société. A ce titre, nous devons nous inspirer du travail de Nahoum-Grappe lorsqu'elle dresse le portrait moderne des différentes conduites de vertige à partir des conduites corporelles du « boire », de la plus festive à la plus transgressive, l'hyper-alcoolisation (« *binge-drinking* »).

Bien entendu, cette remarque s'étend aussi aux APS¹¹³ et aux mondes du sport en général. La conduite de corps se comprend alors comme étant l'application d'un modèle d'inconduite tolérée et contrôlée collectivement¹¹⁴. Le vertige recherché est alors provoqué et contrôlé par les mêmes participants. Il est encore observé dans les pratiques carnavalesques du sport par exemple (Bessy, 1995).

Pour Nahoum-Grappe, les conduites vertigineuses s'étendent aux formes modernes de « jeux » avec la mort (sports extrêmes par exemple), aux risques joués dans un monde virtuel (les jeux vidéos par exemple) aux sports de glisse (le surf par exemple) et à la « simple » prise de risque sportive (spéléologie, parachutisme...). A cela, nous pouvons donc distinguer deux formes de vertige : horizontal (Nahoum-Grappe, 1995) et vertical que nous essayerons d'expliquer ici. Horizontal car il concerne les pratiques de glisse où la *board* devient l'outil vertigineux. A cela, nous rajouterons nos données de travail car la déambulation entreprise dans la ville suggère une forme de glisse et de « transport émotionnel » (Nahoum-Grappe, 1994) dans les espaces intermédiaires de la ville. Et pourtant, la *board* n'intervient pas dans ce cas de figure. Ce sont les appropriations successives des architectures urbaines qui procurent alors la sensation de tourbillonner à travers la ville. Un tourbillonnement vécu à travers les conduites de corps marquées par un ludisme collectif qui est fédérateur.

Une seconde forme de vertige, vertical, se dégage de notre étude. Nous avons précisé les circulations de rôles sociaux que la foule citadine joue en permanence au quotidien. Le passage entre un rôle de citoyen « ordinaire » et celui vécu à travers les formes ludiques et récréatives permet de comparer la ville à une forme de « ville molle »¹¹⁵ où encore une « réalité malléable ». En d'autres termes, la ville offre à ses habitants une pluralité de rôles sociaux avec lesquels il est possible de jouer à tout moment :

« J'ai commencé à rechercher ce genre d'activités [l'exploration urbaine] à un moment où je ne pouvais plus encaisser la tournure avec laquelle ma ville se transformait...se défigurait...Avec les potes, on a décidé de commencer à exploiter ces

¹¹³ Lorente, F., Souville, M., Griffet, J., Grélot, L. (2004). Participation in sports and alcohol consumption among French adolescents. In *Addictive behaviors*, vol.29, pp.941-946.

¹¹⁴ Héas, S., Sempé, G., Lebreton, F., Le Henaff, Y., Phillippe, D., Routier, G. (2009). Alcools, sports et études universitaires : des relations étroites. In *Les cahiers de l'IREB*, n°19.

¹¹⁵ Raban, J. (1974). *Soft city*, Londres, Hamilton

vieux spots pour en faire notre terrain de jeu à nous...Forcément, autour de nous, les gens comprenaient pas trop au début (rires) mais...avec le temps on a commencé à être rejoint par d'autres et petit à petit la bulle s'est ouverte à de nouveaux partenaires...Ils sont tous venus avec quelque chose ; y en avait qui graffait...d'autres qui faisaient de la photo...c'était sympa et puis y avait (rires) aussi de vrais acrobates dans le lot...Je crois que c'est là qu'on a commencé à exploiter la verticale dans notre déambulation sur et en dessous des trottoirs... On était alors devenus des explorateurs de la ville alors que d'autres ne font même plus attention à ce qui change autour d'eux...» (S5)

La vie urbaine se compose d'interactions entre individus où chacun joue un rôle approprié au cadre de la situation. Or, les situations ludiques et sportives permettent aux individus, nous l'avons déjà dit, de conduire un rôle différent de celui endossé ou joué dans un autre cadre, une autre situation. C'est dans cette optique que naît le vertige urbain. Il permet alors des combinaisons et des circulations identitaires entre différentes sphères d'identification. Il permet encore le transport vers un état modifié d'être humain (Héas, 2005).

Cette seconde catégorie d'analyse centrée autour du plaisir se comprend dans la variation des activités humaines autour de la « vraie-vie » et de ce qu'elle est, c'est-à-dire une version insignifiante de la réalité quotidienne (Nahoum-Grappe, 1995), ou tout au moins souffrante, rageante et incertaine¹¹⁶ comme « fait social » contemporain. Le plaisir que procure l'expérience ludo-sportive telle qu'elle est décrite ici figure alors comme une éclate des corps.

3.3 Le vertige urbain, une pratique sous-culturelle ?

La catégorie du vertige urbain se concentre ainsi autour du partage collectif des sensations et de plaisir ludique, sportif. Comment est-il organisé collectivement ?

En premier lieu, il y a une fabrication collective du jeu que nous nommons ici de pleine nature urbaine. Cette fabrication prend effet à partir de modalités de pratiques déjà existantes dont les significations sont détournées et reconstruites par la communauté. C'est ce qui fonde encore un peu plus le caractère sous-culturel de nos objets d'étude.

¹¹⁶ Boltanski, L. (1993). *La souffrance à distance*. Paris: Métailié ; Dubet, F. (1987). *La galère*. Paris: Fayard ; Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*, Paris: Calmann-Lévy.

La spéléologie urbaine reprend bien évidemment les gestes techniques qui sont propres à une spéléologie légitime et intégrée à la fédération française de spéléologie (FFS) pour en faire une spéléologie aventureuse et ludique que la FFS fait semblant d'ignorer¹¹⁷. Le processus de marginalisation de la pratique urbaine en est donc accéléré.

Le *base-jump* urbain n'est qu'une transposition de la pratique dite naturelle sur les édifices et espaces urbains. La pratique « naturelle » du saut en parachute, par exemple, a été transposée aux cadres urbains avec, cependant, d'autres exigences techniques et un « esprit » basé sur la transgression urbaine.

Le *parkour* est lui aussi une transposition de méthodes corporelles développées en milieu naturel (cf Hébertisme) et transposées, déformées puis adaptées aux terrains de jeux modernes : l'urbain. Néanmoins, il est important de noter la réticence avec laquelle nous avons débuté notre travail d'investigation avec les traceurs. Après quelques échecs, nous nous sommes concentrés sur le versant des pratiquants que nous voulions « résistants ». Comme Atkinson l'a analysé à son tour avec les communautés de *Parkour* à Toronto (Atkinson et Young, 2008, 62), nous pouvons remarquer, d'une part, une « communauté qui voit sa pratique originale se pervertir »¹¹⁸ encore davantage avec l'institutionnalisation progressive du parkour¹¹⁹ et d'autre part, une seconde forme qui résiste aux normes sportives et urbaines. La première se voit donc proposer des espaces spécifiques pour l'entraînement à la pratique qui n'ont plus rien à voir avec l'exploitation des mobiliers urbains. Ce sont des gymnases qui leur sont confiés afin de s'exercer aux exercices gymniques sur des matériaux artificiels (barres, plots, tremplins, etc.) ne représentant pas l'environnement « naturel » de l'urbain et la sensation que procure un *run* à travers les pans de murs, escaliers ou autres toitures –forme résistante du *parkour* original.

Enfin, le *street-golf* fabrique à son tour ses propres modalités de pratique nous l'avons dit. Il va même jusqu'à développer son matériel technique qui soit spécifique aux espaces urbains : fers spécifiques et balle semi-rigide par exemple. Les caractéristiques propres aux *subcultures* sportives sont de mises dans les analyses proposées ici.

¹¹⁷ « Effectivement, s'il y a des gens qui vont dans les égouts en ville, ils ne sont pas connus de la fédération et, de mon point de vue, ils prennent de gros risques (gaz, ennoisement...) pour un intérêt qui me paraît limité, pour le moins. » (Membre à la direction nationale de la FFS)

¹¹⁸ Enquête codé P1

¹¹⁹ Nous l'avons dit avec l'organisation d'une fédération nationale du *parkour*. Cette « sportivisation » de la pratique n'est pas appréciée par tous les acteurs.

En second point, il faut remarquer l'aménagement de l'environnement urbain comme un trait spécifique du vertige urbain. Nous entendons par là une mise en scène des matières urbaines : terre, ciel, boue, asphalte, eau, pavés, etc. Cela rejoint forcément nos propos de la seconde partie de ce travail. Les liens évoqués avec les éléments naturels et la formalisation de notre hypothèse de travail sur la naturalisation de l'urbain conforte un peu plus ce point. De cette réflexion se dégagent ainsi un axe et des pistes de travail futures qui méritent une attention particulière : la question de l'environnement urbain comme milieu de vie. En d'autres termes, quelles sont les pratiques humaines qui participent au réenchâtement du milieu de vie des urbains, et tout particulièrement des individus « nés en ville ». La question de la naturalisation de la ville par l'aménagement de l'environnement urbain que réalisent les communautés pratiquantes suscite d'autres liens : la qualité de l'environnement et le « bien-être » - la santé – des citoyens par exemple. Ces liens dépendent principalement des modes de vie et des caractéristiques sociales culturelles de ces mêmes pratiquants. La pratique d'APS – peu importe la nature de ces dernières – au cœur de la ville demeure aujourd'hui une question primordiale en terme de santé des individus et par la même, en terme de qualité de vie de la ville. Encore une fois, nous nous retrouvons face aux deux problématiques majeures que nous avons soulevées dans ce travail : une problématique « sportive » liée aux APS et une seconde urbaine qui est liée aux modes de vie et loisirs urbains.

En troisième point, il faut remarquer l'organisation des expériences comme une caractéristique essentielle au vertige urbain. Ce point constitue la réunion des deux précédents. En d'autres termes, l'expérience telle que nous l'avons appréhendée ici, se comprend à travers l'aménagement de l'environnement urbain – les appropriations d'espaces urbains – et la fabrication collective d'un jeu comme aménagement particulier. L'approche socio-anthropologique avec laquelle nous observons notre objet incite alors à affirmer que l'expérience réalisée ici – suivant notre définition de celle-ci - est dépendante des conditions énoncées précédemment. A savoir une expérience corporelle (par le jeu) de prime abord puis une expérience spatio-temporelle ensuite (par l'aménagement des espaces urbains). En d'autres lieux, nos propos rejoignent les observations de Corneloup, entre autres, pour qui les sports de montagne constituent une fonction sociale où la culture du risque qui y est développée participe à la réalisation d'espaces de fuite (Corneloup, 2002) propices aux expressions identitaires de toutes sortes (évitement du risque, valorisation du risque, etc.).

Par conséquent, en reprenant nos catégories analytiques du vertige, nous pouvons dégager deux tendances repérables à travers la diversité des APS. En premier lieu, il y a les

sensations qui se dégagent des formes de plaisir qu'il est possible de repérer dans les pratiques normées et majoritaires. Dans cette optique, on parlera alors de plaisir normé comme étant la sensation éprouvée dans la normalisation de la pratique où l'aménagement de l'espace et l'expérience corporelle qui y est vécue illustrent à notre avis, les cadres sociaux et urbains légitimés (Douglas, 2005) car ils illustrent l'enculturation sportive¹²⁰ (Douglas, 2001) et l'intégration aux institutions culturelles, sportives. En second lieu, il y a ce que nous avons tenté de montrer, la forme de plaisir-fuite où nous pouvons effectivement repérer des indicateurs propres à un aménagement particulier de l'espace et des expériences corporelles qui relèvent de l'activité sous-culturelle. L'ordre territorial y est sans aucun doute défié. Cependant, ne perdons pas de vue que le plaisir recherché à travers toute activité corporelle et ludique demeure partagé au sein de ces deux catégories analytiques. Par contre, la fonction sociale appliquée à la conduite de corps vertigineuse y est différente car elle contribue à se réapproprier les espaces urbains avec des représentations du corps et de l'espace selon ses propres caractéristiques culturelles, valeurs, etc.

Ainsi, les quatre sous-cultures physiques décrites dans ce travail sont toutes centrées autour de la même idée d'un vertige - des corps et des espaces - urbain. Cependant, il faut noter que ce « monde » ludique ne s'appréhende pas comme étant une forme extérieure à celui de la vie quotidienne mais bien partie prenante. La sociologie de l'expérience est ainsi constituée, dans la restitution des organisations collectives qui vont à la rencontre d'univers socio-culturels différenciés pour en tirer des bénéfices sociaux et moraux. Des bénéfices qui participent à enrichir l'hypothèse d'une recherche active et quotidienne, de conduites corporelles vertigineuses.

Conclusion du chapitre sixième

Nous avons tenté de restituer les traits significatifs qui appuient notre hypothèse sur le vertige urbain. Comme cadre de l'expérience, ces conduites de corps s'imbriquent dans un contexte plus large, celui de la recherche de « procédures qui permettent le rétablissement (...) de l'identité individuelle dans la société moderne » (Belin, 2002, 146). Dès lors, les illustrations ludo-sportives avec lesquelles nous menons notre démonstration, participent à la fabrication – d'après des logiques d'actions auto-organisées – d'une existence urbaine et d'un

¹²⁰ J. Corneloup a par ailleurs présenté la question de l'enculturation sportive et de l'apprentissage des plaisirs inhérents aux sports de nature. Corneloup, J. (2007). *Plaisirs et déplaisirs dans les pratiques sportives de nature*. Conférence donnée à la 3^{ème} rencontre de l'AFRAPS « le plaisir en EPS », 27-30 octobre 2007, Montpellier.

accès à la ville dans sa diversité. Cette diversité urbaine a recours à des usages des espaces publics qui se veulent différents de ceux qui émanent des rôles urbains traditionnellement univoques. La ville comme espace de fête présente aujourd'hui des facettes qu'on ne lui connaissait pas au temps des lectures monoculturelles sur la ville. Aujourd'hui, la dualité entre les espaces publics et les sphères privées incite à observer minutieusement les espaces de médiations identitaires. A l'heure du multiculturalisme, les débats publics suscitent aujourd'hui de nombreuses questions qui sont liées notamment aux déviances en tous genres : festives, sportives, musicales, artistiques, etc. Par exemple, les conduites de corps liées aux consommations alcooliques figurent parmi les questions de santé publique qu'il n'est pas possible d'ignorer. Et pourtant, lorsqu'on observe les modalités pratiques de ce genre de conduite corporelle¹²¹, elles relèvent en partie de jeux ludiques et de jeux corporels qui sont orientés vers une même signification : celui du « jeu pour boire » où l'ivresse est la finalité reconnue.

¹²¹ Recherche menée par le LARES, Université Européenne de Bretagnes (Rennes 2) : *Les usages sociaux de l'alcool dans l'univers sportif : entre valorisation et addiction*, sous la direction de Héas S., recherche financée par l'IRES (contrat de recherche).

CONCLUSION

En guise de conclusion, nous nous permettons - non pas de conclure avec un point final - mais de soulever de nouvelles interrogations pour la suite. Il serait présomptueux de vouloir achever ici-même un travail qui se veut à l'écoute des innovations et transformations socioculturelles en cours et à venir. Les pratiques humaines et sociales concrétisées à travers des (*sub*)cultures urbaines, corporelles, sportives et artistiques sont en perpétuelle effervescence. Si ce travail rend compte tout particulièrement de pratiques ludiques et sportives, en revanche, nous menons d'autres projets de recherches qui ont trait à cette même problématique. L'anthropologie des mondes contemporains demeure centrale à nos intérêts. Nous analysons les pratiques corporelles qui proviennent d'un autre monde social que celui des sports. En effet, les pratiques musicales et plus largement festives figurent aussi parmi les terrains sur lesquels nous nous investissons. Là encore, le thème central de nos questionnements recoupe des conduites corporelles ludiques qui s'inscrivent en lieu et place des espaces publics. Que cela soit traité à partir d'ethnographies sportives, ou bien encore d'ethnographies de soirées festives¹²² ou encore d'ethnographies des *subcultures* musicales et amplifiées¹²³, tous ces terrains alimentent notre désir de comprendre les fonctions sociales inhérentes à des microgroupes humains. Cela recoupe encore une fois les concepts socio-anthropologiques présentés en amont de ce travail, c'est-à-dire la description et l'interprétation des « communautés d'intérêts idéels » (Simmel, 1999, 407) et des « ensembles populationnels cohérents » (Bouvier, 1995, 119). Voyons ce qu'il en est précisément.

En attendant, il convient de dresser le bilan de nos réflexions et propositions en matière de pratiques ludo-sportives et auto-organisées à Paris. Pour rappel, la problématique centrale à ce travail était d'interroger les liens anthropologiques qui marquent l'incorporation d'une (sous)culture aux territorialités de groupes humains, urbains et minoritaires. Dans cette optique, nous avons naturellement émis l'hypothèse principale de pratiques non seulement dans la ville, mais d'abord de la ville (le « faire lieu », chapitre IV). Nous allons reprendre chacune des pistes soulevées au cours de ce travail pour les rendre, cette fois, intelligibles (Berthelot, 2001).

¹²² Institut de Recherches et d'Etudes sur les Boissons (IREB, 2008 ; IREB, 2009) notamment

¹²³ Nous travaillons actuellement sur une lecture socio-anthropologique des musiques urbaines, amplifiées et diffusées sur le principe des « *sound-systems* ».

A. La pratique auto-organisée de la ville comme modelage du cadre d'existence

Cette première partie se veut être la synthèse de la première problématique que nous avons formulée dans le champ de la sociologie urbaine.

1) Ville et APS, l'aménagement du milieu de vie

Le travail présenté ici montre que la démarche socio-anthropologique peut être sérieusement envisagée lorsque le chercheur fait le choix de se pencher sur des terrains microsociologiques qui semblent « bizarres » (Becker, 1985, 163) au premier abord. Cet éloignement ethnoculturel a sans nul doute motivé notre volonté de comprendre les tenants et aboutissants de ces pratiques situées aux interstices des activités sportives *insiders* et *outsiders* (Becker, 1985). Dès lors, nous avons cherché à relier les notions de culture et d'espace vécu sous la forme d'une éventuelle incorporation des deux. Nos premières analyses témoignent ainsi de l'importance de ces territorialités ludo-sportives dans le « vécu urbain » (Hannertz, 1983) des pratiquants que nous avons enquêtés.

Ainsi, nous avons montré comment l'incorporation d'une (sous)culture corporelle participe dans la construction des territorialités ludo-sportives et par la même, contribue à améliorer le quotidien de ces individus. Cette donnée représente pour nous une « variable » incontournable dans la mise en forme des espaces ludiques et récréatifs aujourd'hui. Le regain des activités festives témoigne de processus identitaires en cours dans les grandes villes. Car le phénomène d'urbanisation révèle des comportements, des styles de vie et des manières de « faire » qui n'ont plus seulement lieu dans la ville¹²⁴, mais participent à l'aménagement du milieu de vie de ces citoyens. C'est la raison pour laquelle nous avons cherché à repérer cette tendance à travers l'examen de quatre APS émergentes car elles sont au demeurant auto-organisées.

De plus, nous avons cherché à recenser les pratiques ludo-sportives qui illustrent ce phénomène contemporain. Les pratiques relevées à Paris, dans un premier temps, ont ouvert la voie à d'autres qui se sont développées dans le même temps. Les villes de Rennes et Nantes ont alors figuré comme des exemples en la matière. Le dynamisme avec lequel des habitants

¹²⁴ Au sens d'une extension des espaces spécifiques aux pratiques sportives dans la ville (*playgrounds, skate-park, etc.*).

innovent dans la recherche de « nouvelles » pratiques (elles sont recensées au cours des chapitres) a alors interpellé les municipalités. Or, ce point demeure une faiblesse que nous n'avons pu renverser à temps. En effet, certaines pratiques ont alors été « intégrées » aux politiques culturelles et sportives dans la cadre d'organisation d'espaces-temps ludiques et sportifs « nouveaux »¹²⁵. L'illustration faite des « jeudis du sport » à Rennes le montre. Ces intervalles sociaux sont vécus comme une réussite de la part des acteurs publics. Qu'en est-il du côté des usagers ? Comment les pratiquants vivent l'intégration de leurs activités, autrefois auto-organisées, en activités dorénavant structurées ? Cette question demeure essentielle pour nous, car la logique de pratique auto-organisée perd alors de son tranchant. L'investissement « sauvage » des lieux publics semble alors avoir été résolu, du moins en partie pour ces deux exemples donnés. Des poches de résistance continuent à virevolter au gré des envies, désirs et revendications de chacun(e). Le *parkour* figure aujourd'hui parmi celles-ci. Une scission s'est opérée entre les « purs » et les « autres ». D'un côté, certaines communautés pratiquantes persistent dans leur « droit à la ville » et à un « ensauvagement » de celle-ci alors que les autres acceptent la « sportivisation » de leur pratique : comité national du *parkour*, fédération nationale, associations et structures spécialisées, réflexion autour d'enjeux pédagogiques et éducatifs.

Les pistes de travail futures ne manquent donc pas.

Enfin, ce bilan nous permet encore de défendre notre analyse sur l'émergence de la pratique de pleine nature urbaine. En effet, même si cette tendance s'étend plus largement aux activités de loisirs (les parcs ludiques et d'aventures en zone périurbaine par exemple), les APS analysées ici nous permettent d'affiner ce point. Les références à une « aération ordinaire » sont suffisamment sérieuses pour que nous les prenions au sérieux. Cette main mise des citoyens sur leur environnement et milieu de vie participe, à notre sens, à la requalification sociologique de la ville. Dans une moindre mesure, nos propos relaient ceux de Sansot pour qui les formes sensibles de la vie sociale s'examinent au plus près des créations de « mythes et de rites par lesquelles une société s'assure ludiquement de son existence » (Sansot, 1986¹²⁶). Cette dimension sensible représente pour nous autant de données qui participent à l'exercice de la description socio-anthropologique. Ces « presque riens » témoignent pourtant de l'investissement des individus sur leur milieu de vie. Comment organisent-ils collectivement un environnement qui leur soit agréable ? Il apparaît ainsi que le

¹²⁵ A ce sujet, nous avons évoqué les « nuits du sport » à Rennes.

¹²⁶ Quatrième de couverture.

lien entre la qualité de vie et l'aménagement de l'environnement urbain par ses habitants révèle des significations particulières. Les styles « sous-culturels » décrit à travers les communautés ludo-sportives illustrent un ensemble de pratiques et de valeurs qui sont autant de caractéristiques sociales et culturelles à prendre en compte. En d'autres termes, ce travail entend promouvoir les changements sociaux susceptibles de modifier les rapports de force existant dans la société.

2) La pratique ludo-sportive, support de l'expérience

La ville est constituée d'une multitude d'espaces propices aux interactions humaines permettant alors des possibilités d'engagements relationnels et des expériences identitaires multiples. La question des sensations nous est alors apparue primordiale. Le support de l'expérience, nous l'avons vu, contribue à redimensionner l'identité personnelle. Le citoyen voit alors l'occasion de s'engager dans une activité qui concerne son propre cadre de vie. En ce sens, le vertige anthropologique décrit ici est principalement social. De cette manière les appropriations ludo-sportives d'espaces urbains peuvent aussi être abordées sous l'angle territorial et plus précisément celui des territorialités. Cette notion stipule à elle seule la logique sociale et culturelle en jeu dans l'investissement de ces lieux. Les revendications des enquêtés concernant le « droit à la ville » et la libre circulation dans celle-ci, constituent le ciment de l'expérience corporelle engagée sur les espaces de la ville. Les sensations éprouvées à l'issue de la déambulation dans la ville demeurent ainsi des vernatims très significatifs pour interpréter les justifications individuelles. Les dimensions accordées à la recherche de plaisir sont ainsi très présentes. Encore une fois, il s'agit de modeler la ville dans toute sa diversité. Y sauter, y jouer et la « parkourir » de tout son corps témoignent du modelage permanent que les acteurs font du cadre de leur existence quotidienne. Cela marque encore le renversement temporaire de l'atmosphère urbaine « désenchantée » en un cadre social et culturel « réenchanté ». Des usages sociaux différenciés du corps figurent au cœur de l'engagement corporel dans la ville. Les corporités décrites ici sont des outils produits pour une recherche d'épanouissement, de « bien-être ». Elles deviennent ainsi de véritables signes qu'il convient de décrypter (Berthelot, 1983).

Par exemple, l'« exploration urbaine » est constituée de pratiques sportives qui se mêlent à d'autres activités artistiques (peintures, graphitis, danses, photographies, etc.). Les acteurs de ces activités sont à la recherche d'altitude dans la ville (toits, terrasses), de friches industrielles ou encore de carrières et de cavités naturelles sur lesquels ils peuvent ré-aménager un cadre socioculturel qui leur est propre. Laisser à l'abandon, ces architectures

urbaines sont alors réappropriées par des communautés pratiquantes. Derrières ces activités urbaines et périurbaines se cachent une forme d' « urbanité sensationnelle » (Schaeffer, 2003) en quelque sorte. Le support de l'expérience transite par la réalisation du jeu ludo-sportif et par le réinvestissement esthétique des espaces urbains. La ville invite à la libre expression de soi et à l'expression des individualités. L'observation au quotidien des styles de vie urbains (qu'ils soient sportifs, musicaux, vestimentaires, etc.) nous incite aujourd'hui à affirmer cette évolution. La ville produit des relations impersonnelles que l'urbanité ludique et sensationnelle cherche aujourd'hui à recomposer. De cette manière, l'expérience urbaine obéit d'une part, à la mise en « jeu » de soi et d'autre part, aux conduites corporelles ludiques et/ou festives.

Dès lors, l'interaction entre les sous-cultures sportives et l'environnement urbain peut aussi être abordée sous l'angle territorial. D'une part, cela permet de comprendre de l'intérieur les logiques sociales et culturelles en cours dans l'aménagement des lieux et, d'autre part, d'étudier la singularité des espaces urbains de pratique ludo-sportive. En effet, les micro-espaces ludo-sportifs présentés dans ce travail acquièrent une identité pour la communauté pratiquante. L'exemple des carrières souterraines illustre bien les interactions en jeu entre le pratiquant et l'espace de pratique : les usages de la terre, de la boue, de la roche et de l'eau en font une véritable pratique de pleine nature urbaine. Les « baptêmes », sorte de rites d'initiations témoignent encore du rapport à l'environnement et à l'appropriation faite par la communauté sur lui (les exemples aux « bains des carriers » ou à la « fontaine de chartreux » le montrent). De ces appropriations, il se dégage du sens pour chacun des participants. D'autres exemples sont encore envisageables pour appuyer cette donnée. C'est le cas de la transposition de l'escalade et de ses modalités de pratique en milieu naturel, aux espaces urbains. Tout particulièrement, les utilisations détournées des équipements urbains : châteaux d'eau, viaducs ferroviaires, etc. C'est encore le cas avec la construction « artificielle » d'espaces de pratiques en milieux urbains. Les colonnes verticales pour la pratique de l'escalade en ville sont régulièrement installées dans les grandes villes. Les randonnées pédestres en centre ville ont encore la même signification pour ceux qui la pratiquent¹²⁷. Le « transport émotionnel » (Nahoum-Grappe, 1994) ne se fait qu'à cette condition, dans le renversement des cadres spatiaux, sociaux et culturels de l'individu. Nous l'avons illustré lorsque nous avons décrit les pratiquants auto-organisés comme un référent sociologique émergent. Cela est encore vrai avec les espaces de pratiques appropriés ou « spots » qui sont

¹²⁷ La Fédération Française de Randonnée Pédestre (FFRP) publie d'ailleurs de plus en plus de topo-guides dans plusieurs grandes villes françaises. L'organisation des « rando-citadines » le montre encore.

des objets sociogéographiques émergents. Et enfin, l'expérience et le vécu individuel sont envisagés ici comme un processus identitaire conséquent. Dès lors, le support de l'expérience ludo-sportive se saisit essentiellement à travers la compréhension de ces territorialités interactionnelles, du pratiquant sur son site de pratique (Bourdeau & al., 2004).

B. La question de l' « alternatif ». Comment l'interpréter ?

En second lieu, nous voudrions synthétiser nos données et nos interprétations sur la question de l' « alternatif ». En quelque sorte, ce point est la synthèse de notre seconde problématique formulée, cette fois, dans le champ de la sociologie des sports et des APS. L'étiquette « alternative » est selon nous une notion dangereuse car elle déforme bien souvent la réalité. Que doit-on inclure sous cette appellation et pas sous celle de *subculture* ? Et inversement. Qu'est ce qui relève tout particulièrement de la subculture ? A notre sens, les pratiques et les pratiquants – qu'ils soient qualifiés d'alternatifs ou de sous-culturels – recherchent effectivement une « authenticité culturelle » (Soulé, Walk, 2007). Mais selon quelles logiques ? Doit-on ranger les pratiques ludo-sportives innovantes sous ce terme générique ou doit-on plutôt chercher les logiques et modalités de pratiques qui renforcent le processus sous-culturel en question ? Nous avons appris à nous méfier des pratiques qui se disent alternatives alors que leurs modalités répondent finalement aux standards institutionnels. Nous avons donc illustré cette différenciation avec l'exemple de la scission au sein de la communauté des « traceurs » (*parkour*) notamment.

1) Des logiques et des modalités de pratiques sous-culturelles

1.1 Question de l'autonomie

La première question qu'il faut se poser est celle de l'autonomie des communautés ethnographiées. Pour notre part, nous avons insisté sur la sociabilité de réseau qui parcourt nos terrains. La mise en réseau des pratiquants autour d'une structure sociale qui leur est propre (communication Internet, réseau virtuel puis physique, communication interne dans les fanzines, tracts, etc.) nous montre une autonomie certaine que d'autres pratiques n'ont pas systématiquement. Cette question de l'autonomie est essentielle pour saisir nos propos. Elle participe encore à la réalisation de la communauté sur la base de valeurs communes. Là encore, l'auto-organisation des modalités de pratique révèle une grande part de subjectivité dans les expériences ludo-sportives. La négociation des règles, la tenue d'un code de bonne

conduite (surtout présent chez les spéléologues urbains), la dilatation des espaces-temps sportifs alors pratiqués (un commencement mais une fin toujours incertaine) participent, chacun à des niveaux différents, de la différenciation sociale et la recherche d'une autonomie certaine. Une différenciation accompagnée d'autonomie conduit finalement à ce que nous formulé comme étant une pratique de résistance caractéristique des *subcultures* sportives.

1.2 Question du risque

Un autre point intervient dans la compréhension de la sous-culture sportive. La question du risque et de sa gestion nous a forcément interpellé, lorsque nous avons débuté nos immersions avec les spéléologues urbains et les *base jumpers* urbains. Comment les engagements corporels sont-ils pris en charge, évoqués et discutés entre les acteurs ? Sont-ils évacués consciemment ou bien au contraire, situés au cœur des logiques de pratique ?

D'une part, l'engagement risqué est au cœur de trois pratiques ethnographiées si l'on écarte la pratique du *street-golf* qui ne comporte pas plus de « risque » que la pratique traditionnelle. Les risques liés à chacun des environnements urbains pratiqués (le souterrain, l'altitude et le macadam) sont toujours verbalisés au sein des groupes. Les risques qui sont liés plus spécifiquement aux souterrains sont, par exemple, connus de tous les « purs » (une différenciation avec ceux qui n'en sont pas se situe précisément là). Ils sont sombres, humides et frais. De plus les montées d'eau, les fuites de gaz ou autres dangers menacent perpétuellement les pratiquants. A ces risques potentiels, la gestion s'effectue de l'intérieur par l'information des pratiquants, le rappel des bases (chose à faire, chose à ne pas faire) et surtout, une vigilance extrême de la part des leaders de groupe. De plus, il existe encore des « alternatives » à certains dangers qui peuvent surprendre les pratiquants. Par exemple, des solutions « bricolées » par les pratiquants existent pour pallier à d'éventuels pannes de lumières (que se soit « *aceto* » ou LED). Ce qui supposerait la perte totale dans ces labyrinthes. D'une manière générale, les risques liés à la pratique sont toujours explicités sur les notes d'informations destinées aux pratiquants : forums internet, sites Internet personnels et fanzines. Une gestion interne des risques potentiels figure là encore comme une caractéristique des pratiques sous-culturelles. Tout est défini, contrôlé et géré de l'intérieur.

Les remarques pour le *base-jump* et le *parkour* sont les mêmes. Les pratiquants sont conscients des dangers qui les attendent mais ne les rejettent pas. Bien au contraire, ils cherchent des solutions internes pour pallier à ça. Il ne s'agit pas de foncer droit dans le mur

mais plutôt de courir très vite pour mieux sauter : transformer sa vitesse horizontale en vitesse verticale dans la cas du « *run* ». En d'autres termes, si le risque est connu, il n'est pas pour autant évacué. Chacun connaît ses propres limites, les défis réalisables de ceux comportant des dangers... Les explorations urbaines effectuées sur les sommets des immeubles marquent le même constat. La connaissance du lieu de pratique et la connaissance par « corps » de chacun des pratiquants contribue à une gestion interne des risques.

Cette remarque précise les modalités pratiques qui accompagnent la gestion des risques.

1.3 Question du secret

Enfin, nous avons retenu cette caractéristique pour témoigner du caractère sous-culturel de l'objet d'étude. Le fonctionnement en micro-société et en communauté participe très fortement à l'instauration d'un ordre socio-culturel interne. Les bons « *spots* » ne sont pas ouvertement dévoilés, ils sont « offerts » car ils se méritent. Les personnes ressources sont très difficilement accessibles, il faut d'abord montrer l'intérêt de la démarche entreprise. Les conseils techniques se méritent de la part des autres participants. Nous avons pris ici quelques exemples pour illustrer le caractère protégé et « secret » du fonctionnement interne des communautés. Ce ne sont donc pas des défis lancés à l'ordre urbain et à ses normes et valeurs. Même si la transgression a parfois ses aspects valorisants (*base-jump* principalement), c'est plutôt la volonté de former une organisation socioculturelle et alternative qui importe. Les exemples en matière de négociations avec les passants ou les forces de l'ordre l'attestent. La présence de rites initiatiques montre encore des usages et des pratiques qui sont spécifiques aux *subcultures* urbaines entre autres. Les logiques de stratégies sont de mise ici et la protection de son environnement socioculturel (les espaces appropriés et pratiqués) par le respect de ses frontières et limites (acceptables et acceptées) en sont une parmi d'autres.

1.4 Un agir ludique dans la ville

Ce point questionne tout particulièrement les modes d'actions du pratiquant dont l'objectif visé est de participer au « réenchantement » de la ville. Les quatre formes de conquête acrobatique de la ville (Calogirou, 1995a et b, 1999) analysées nous montrent un haut degré de liberté et des conduites corporelles dont l'essence première est teintée de ludisme. Ces indicateurs attestent de la différenciation recherchée dans les usages de l'espace urbain. Cela vient contrebalancer les normes en vigueur. Entre usages et fonctionnalités, le « lieu anthropologique » (Augé, 1992) illustré ici à partir des territorialités ludo-sportives

figure comme étant une autre manière de lire l'espace et ce qui se joue entre celui-ci et la société contemporaine. Les appropriations de communautés pratiquantes nous montrent encore que cet agir ludique, éminemment collectif, se veut être avant tout le support de l'expérience corporelle : motrice, ludique, identitaire.

2) Examen du processus identitaire

« *Au départ c'était un délire entre potes, maintenant c'est devenu un mouvement !* »
(SG1)

Ce point est essentiel pour comprendre la constitution d'une sous-culture. En effet, nous avons tenté de formaliser ce processus par l'intermédiaire du trajet anthropologique RISV (représentation-idéologie-style de vie). Le trajet de l'individu effectué sur chacun de ces trois états illustre à notre sens le processus de construction identitaire à l'œuvre dans les sous-cultures ludo-sportives. Sur l'ensemble des enquêtés, nous avons regardé les identités professionnelles de chacun (voir en annexe) afin de repérer les renversements de cadres sociologiques.

De même, la question des âges nous est apparue essentielle. Afin de rompre avec les traditionnelles études portant sur les *subcultures* jeunes et adolescentes, nous avons eu à cœur de démontrer que la résistance sociale n'est pas l'exclusivité d'un public juvénile. Les résistances juvéniles se construisent essentiellement dans la transgression des ordres établis et la régulation de leurs émotions (Moreau, Sauvage, 2008). Au contraire, la résistance sociale est un processus qui ne joue pas avec la valorisation de la transgression car il s'observe davantage comme une forme de transgression silencieuse. Elle est très souvent absente des verbatim indigènes car elle ne constitue par la justification première. Les enquêtés se justifient en rapport avec une atmosphère urbaine pesante et étouffante. Si bien que l'ordre urbain et ses normes sociales, culturelles, géographiques et économiques sont des prétextes à recomposer une sous-culture.

La construction sociale du sens traversant les communautés ludo-sportives et urbaines est d'abord une manière compensatoire de « ré-agir » à des insatisfactions ou à des frustrations personnelles d'abord (professionnelles, familiales, etc.) mais surtout collectives (associées au milieu urbain quotidien et à ses activités culturelles). A notre sens, cela marque la justification principale dans la formation d'un « ensemble populationnel cohérent » (Bouvier, 2000, 76) : la communauté ludo-sportive par exemple. A la question initiale, « que font les joueurs de la

ville quand ils disent s'approprier les espaces publics ? », la communauté est donc née d'une pratique essentiellement ludique. Ce sont des joueurs ou « explor-acteurs » des espaces urbains. A l'issue du travail, nous pouvons désormais dégager le « contenu » qui caractérise cette sous-culture urbaine et sportive. En voici les caractéristiques principales.

- Une culture commune. Les cultures urbaines, nous l'avons vu, sont largement représentées à travers les représentations que les pratiquants se font des espaces quotidiens dans lesquels ils vivent. La formation de la communauté permet alors de repenser les aspects déplaisants, frustrants et insatisfaisants pour constituer une pratique sous-culturelle organisée autour de valeurs et de normes qu'ils auront négociées ensemble.
- Une hiérarchie propre. Une sociabilité en réseau témoigne de l'auto-organisation des communautés. Nous les avons présentés, ces réseaux s'étendent sur divers supports de communication (visuel, écrit, oral) et profitent à chacun des pratiquants investis au sein des communautés pratiquantes. Ces divers moyens de communications leurs permettent à tous de s'autocontrôler.
- Des rites à valeur intégrante et symbolique. Nous avons montré comment le recrutement puis la participation à la communauté suppose des « tests » d'entrée. L'entrée dans le groupe ne se fait pas parce que l'individu l'a choisi. Son acceptation au sein du groupe est indépendante de sa volonté, il doit faire preuve d'intérêts pour les autres pratiquants. En quoi pourrait-il être utile au projet de la communauté ? A-t-il des compétences particulières que d'autres non pas ?
- Un vocabulaire particulier. Enfin, comme dans toutes les sous-cultures, nous avons relevé un « style » oral qui relève d'expressions et de jargons. Que l'on parle de « *chatière* », de « *run* » ou encore de « *scramble* » et de « *flap* », ces expressions permettent de re-lie les pratiquants entre eux. Eux-seuls connaissent les significations de chacune des expressions et des termes techniques.

C. Critiques méthodologiques

Bien évidemment, ce constat ne peut être pertinent que si nous lui trouvons des limites, des critiques et des suggestions à lui faire. Nous sommes conscients de la faiblesse de certaines de nos analyses, notamment sur deux points. C'est la raison pour laquelle nous les relevons ici afin de proposer d'autres perspectives de recherche.

1) Une domination « genrée » ?

La première est une critique portant sur la domination « genrée » de ces subcultures sportives. En effet, la surreprésentation masculine est une donnée évidente sur laquelle nous n'avons pas su porter un regard suffisamment critique. A vrai dire, la problématique de ce travail consiste d'abord à comprendre les liens entre espaces et pratiques corporelles. Sans aucun doute, c'est avec le « nez dans le guidon » que nous avons analysé les premières caractéristiques de ce terrain. La sous-représentation féminine pose alors une question à laquelle nous ne pouvons répondre aujourd'hui : en quoi l'absence notoire de femmes dans ces activités auto-organisées illustre à son tour l'exclusion d'une partie de la population ? Quels sont les traits culturels de ces communautés qui conduisent à « exclure » les femmes ? Cela provient-il des logiques et des modalités de pratique qui ne séduisent pas les femmes ? Ou bien s'agit-il de déterminants socioculturels qui conduisent une fois de plus à exclure la femme du monde de l'homme (Mennesson, 2005) ? Si la guerre des genres est attestée dans le monde sportif (Louveau, Davisse, 2001), les sous-mondes sportifs incarnent-ils à leur tour cette question de la reproduction des oppositions homme/femme ? La réponse est discutable. Bien au contraire, il apparaît que des sous-cultures sportives sont organisées exclusivement par des femmes autour de la valorisation de carrières sportives différenciées et du capital corporel notamment (Roussel, 2000 ; Mennesson, 2005).

Comme on peut le voir, cette question mérite d'être retravaillée au regard de nouvelles données attestant du caractère masculin qui domine dans ces pratiques ludo-sportives auto-organisées et urbaines.

2) Interactions pratiquants/publics

La seconde critique majeure de notre travail porte sur une approche sociologique des conflits urbains entre passants et pratiquants. La question des territorialités a bien évidemment figuré au cœur du travail, en revanche, celle des frontières et limites apposées aux territoires urbains nettement moins. Nous avons compris le caractère fluide et mouvant de ces pratiques. Pour notre part, la question de l'ancrage territorial et la défense de celui-ci – tant physique (bagarres, etc.) que symboliques (marqueurs symboliques) – n'était pas une donnée évidente du terrain. Nous avons cherché à rendre compte du mouvement et de la fluidité territoriale avec lesquelles ces pratiques s'illustrent. Il y a certes des interactions engagées avec les passants, nous l'avons vu avec le *street-golf* et le *parkour*. Nous les avons encore abordées à partir des négociations amorcées entre l'Inspection Générale des Carrières (IGC) et les spéléologues urbains par exemple. En revanche, une étude des conflits portant exclusivement sur les négociations entre pratiquants et passants/force de l'ordre mériterait d'être entreprise plus en avant. Elle permettrait alors d'englober les différentes parties prenantes de ces activités sous-culturelles comme les médias le sont par exemple. Bien que nous ayons suivi de près les activités de la presse spécialisée (*street golf* et spéléologie urbaine essentiellement), cette confrontation de points de vue (acteurs/médias/public) serait sans aucun doute bénéfique à la compréhension de ces styles de pratiques. C'est une manière de confronter les points de vue et les opinions. A l'image de l'étude des styles de pratique en escalade (Corneloup, 1999) où des logiques et des modalités de pratiques sont propres à chacun des styles de pratique (néo-aventurier, le compétiteur l'hédo-sportif, etc.).

Cette piste de travail apporterait un éclairage complémentaire sur la question de l'ordre urbain et ses usages/appropriations face aux opinions publiques et institutions sportives par exemple. Mais surtout de repérer les processus économiques et culturels propres à l'institutionnalisation progressive d'une pratique sous-culturelle. Le cas du *parkour* va continuer à nous interpeller. En même temps que nous avançons dans l'analyse, nous avons « vécu » son intégration progressive aux institutions sportives et la scission entre deux logiques de pratique. Ce processus mériterait d'être examiné dans son ensemble en se focalisant exclusivement sur cette pratique, ses deux versants culturels et voir les transformations à l'œuvre du côté de la pratique maintenant « intégrée ». Nous nous demandons encore quels rôles ont pu jouer les médias et la presse spécialisée dans ce renversement culturel ?

3) Les limites de l'induction

Ce point critique concerne tout particulièrement la démarche inductive avec laquelle nous avons mené notre analyse. En effet, postuler que cette démarche est la seule à pouvoir rendre compte de processus expérientiels, culturels et vécus par les pratiquants enquêtés serait dangereux. Néanmoins, nous affirmons qu'un aller-retour entre la déduction – en référence à un cadre théorique – et l'induction est possible.

Pour ce faire, nous pouvons dégager trois limites conséquentes à une démarche inductive exclusive (Anadon, Guillemette, 2007). La première fait référence au cadre théorique mobilisé dans notre démarche. Nous l'avons dit, nous nous sommes concentré sur une approche socio-anthropologique afin de comprendre le sens visé par les acteurs. Cette dimension relève pourtant d'une déduction si l'on veut approcher le terrain avec un *background* théorique suffisant. C'est le cas pour nos lectures spécifiques dans le champ de l'urbain, de la ville et des rapports contemporains entre espace et identité. Cette accumulation d'éléments théoriques conduit naturellement à des « préjugés » quand le temps de l'immersion arrive. Même si le principe de « neutralité axiologique » doit être respecté, nos premières observations ont été soumises à une sensibilité théorique sans laquelle nous ne pouvions sélectionner et trier les données empiriques suffisamment parlantes. On peut voir comment ce « moment déductif est au service d'une démarche générale essentiellement inductive » (Anadon, Guillemette, 2007, 32). Sur ce point, l'induction exclusive est alors remise en question, nous le comprenons bien.

En second point, l'induction laisse une marge de manœuvre aux surinterprétations qu'il faut traiter avec prudence. Là encore, les allers et retours entre les données brutes du terrain et le cadre théorique permettent de contrecarrer la diffusion de biais et de surinterprétations dans l'analyse finale. Enfin, le dernier point critique de cette démarche concerne les interprétations hâtives de la part des enquêtés cette fois. C'est pour cette raison que la démarche revendiquée ici ne se contente pas de « consommer sans modération » les données récoltées. Bien au contraire, le traitement de celles-ci est réalisé à partir de grilles (d'observations et d'entretiens) préalablement construites. En voici un exemple. La conduite de nos entretiens a été réalisée selon le cadre théorique de Dubet (1994) et s'est déroulée sur trois points en particulier : logique d'intégration, logique de stratégie et logique de subjectivation sociale (chapitre IV). Là encore, cet aller-retour concède un caractère éminemment déductif (Strauss, Corbin, 2004).

Si l'on doit éventuellement critiquer la démarche inductive et exclusive, le risque de pratiquer une « auto-ethnographie » ou bien encore de se laisser envahir par une subjectivité qui devienne difficile à contrôler, alors la démarche socio-anthropologique et ses allers et retours perpétuels entre une déduction théorique et une induction nous semble appropriée pour contrecarrer ce point critique de la démarche. En effet, toute démarche de compréhension implique des moments de « déduction logique » avec d'autres, sensibles aux injonctions venues du terrain (Bromberger, 2004). C'est la raison pour laquelle nous avons privilégié une « écoute situationnelle plutôt que le questionnement » (2004, 119), un questionnement qui s'apparenterait alors à une démarche hypothético-déductive. Comme évoqué au chapitre premier, nous nous sommes plutôt inspiré de la *Grounded Theory* pour qui les allers et retours entre la théorie et le terrain sont préconisés (Anadon, Guillemette, 2007). Premièrement la circulation entre la collecte et l'analyse des données ne se fait qu'à condition que l'un et l'autre s'influencent réciproquement. Les premières données du terrain influencent le recadrage théorique en même temps que l'analyse progressive fait émerger (*emergent-fit*¹²⁸) de nouvelles données jusque là sous-estimées ou passées inaperçues. Ensuite, les collectes successives font progresser le développement de la théorie. Ces réajustements ne relèvent donc pas essentiellement d'une induction pure et dure. Enfin, nous avons constitué des catégories et des concepts qui nous ont permis de pénétrer sur le terrain avec un outillage conséquent. Nous l'avons rappelé avec la constitution de nos guides d'entretiens. L'agencement de procédures inductives avec le recours à la distanciation (chapitre I) sont essentiels pour prétendre à une démarche inductive digne de ce nom.

En guise de point final...

Nous avons traité d'une forme de « bien-être » en milieu urbain, définie à partir des pratiques de pleine nature urbaine. En réalité, on s'aperçoit que cette catégorie urbaine de pratiques ludo-sportives participe parfois, à la définition d'un art de vivre. Par exemple l'exploration urbaine forme un ensemble d'activités culturelles qui s'apparente à un art de vivre typiquement urbain (des jeux corporels, randonnées et danses aux activités artistiques, peintures, photographies). Ces activités sont vécues avant tout pour « soi » mais partagées « entre-soi », entre les membres qui partagent ce même art de vivre. L'identité, dans ce cas là, n'est pas définie comme un concept mais devient une notion qui a pour but de traiter des

¹²⁸ Glaser, Strauss, 1967

transformations identitaires, tant sociales que personnelles. Une métamorphose du rapport à l'idéologie se fonde ici même car ce sont les « idées » de chacun(e)s mises bout à bout qui comptent le plus. L'agir ludique dans l'environnement urbain se définit alors comme un ensemble d'idées qui se construisent sur le versant socioculturel.

Ces activités constituent le propre de la « socialité souterraine ». Ces *subcultures* aux normes, valeurs et pratiques communes alimenteront-elles pour autant le canonique de demain ?

Notre travail a été de chercher comment la ville contemporaine pouvait être requalifiée par la sociologie. Notre projet initial a bien été de rechercher au cœur de la ville les moyens d'expressions identitaires que d'autres ne voulaient pas voir ou entendre. Après les travaux sur les sports de montagne, la dialectique de l'ici et de l'ailleurs (Piolle, 1992) nous a semblé pouvoir s'étendre aux espaces urbains et en particulier aux différents espaces d'identification vécus dans le quotidien urbain. La ville est à ce titre un lieu de fabrication, de bricolage et d'« arrangement du monde ». Que se soit sur le plan matériel avec les aménagements intimes privés d'espaces publics ou bien symboliquement avec le sens recherché à travers ces arrangements. Cette question nous ouvre alors un champ d'études qui s'intéresse de très près aux sens visés par les appropriations humaines d'espaces urbains. La dialectique de l'ici et de l'ailleurs (Piolle, 1993) représente un trajet anthropologique entre deux catégories de lieux et donc, de rapport à l'espace et au temps. Ce trajet a été ici analysé avec les constructions de lieux ludo-sportifs puis avec les déambulations ludo-sportives engagées dans la ville de Paris. Elle devient ainsi caractéristique de la quotidienneté de personnalités urbaines, c'est-à-dire, l'aller-retour permanent entre un « ici » modelé par l'urbanisme, le travail ou encore les modes de vie et un « ailleurs » marqué cette fois par des vécus humains et des rythmes corporels différenciés.

Notre travail est donc mis en suspens ici. Cependant, nos derniers mots entreront en résonance avec ceux de Sansot pour qui, la réussite ou l'échec du projet sociologique repose finalement dans la qualité de sa restitution (Sansot, 1986). Ce n'est pas sans peines ni violences que nous nous sommes attaché à « écrire » notre objet au plus près de sa réalité. Dès lors, nous nous interrogeons toujours actuellement sur la qualité sociologique du projet entamé depuis trois années. Finalement, la véritable question à se poser n'est plus de savoir s'il est « bon » ou « mauvais » mais plutôt, reproduit-il de manière simple et sans déformation, la sous-culture ludo-sportive et urbaine dans son ensemble ? Ce serait alors la marque d'une « procédure mimétique » en accord avec la forme sensible de la vie urbaine que nous avons présenté. « Puisqu'il existe dans l'apparaître des formes sensibles de la vie

sociale, un plus dont le concept ne peut pas rendre compte, nous devons nous livrer pour le révéler à une procédure mimétique. Il faut que les mots redisent à leur manière et autrement cette rumeur insistante, source de tant de bonheur et support d'une socialité qui résiste aux tensions, aux forces de dispersion » (1986, 9).

Table des illustrations

FIGURE 1 : ESPACE LUDOMOTEUR DES PRATIQUES MOTRICES (d'après Dugas, 2007)	22
FIGURE 2 : LE PROCESSUS DE DIFFERENCIATION SOCIALE	28
FIGURE 3 : PROCESSUS DE DIFFERENCIATION SOCIALE ET CIRCULATION ENTRE ESPACES D'IDENTIFICATIONS	28
FIGURE 4 : EXEMPLE DE GRILLES D'OBSERVATIONS	46
FIGURE 5 : COUPLE ENGAGEMENT-DISTANCIATION EN SOCIO-ANTHROPOLOGIE (d'après Olivier de Sardan, 1995)	51
FIGURE 6 : GUIDE D'ENTRETIEN POUR LA LOGIQUE D'INTEGRATION	134
FIGURE 7 : GUIDE D'ENTRETIEN POUR LA LOGIQUE DE STRATEGIE	135
FIGURE 8 : GUIDE D'ENTRETIEN POUR LA LOGIQUE DE SUBJECTIVATION SOCIALE	136
TABLEAU 1 : ITEMS RECURRENENTS POUR L'INVERSION SPATIALE ET IDENTITAIRE	142
TABLEAU 2 : ITEMS RECURRENENTS POUR LA PRATIQUE DE PLEINE NATURE URBAINE (PPNU)	149

Index des principales notions

- acteur, 9, 12, 20, 21, 26, 27, 32, 33, 37, 40, 44, 49, 73, 76, 92, 119, 130, 133, 140, 147, 161, 162, 183, 189, 258, 265
- adulte, 208, 288, 290
- adultes, 85, 205, 290
- agon, 23, 54
- alea*, 23, 63
- altérité, 36, 115, 171, 209, 210, 264
- anormal, 156, 157
- appropriation, 14, 20, 24, 25, 32, 53, 54, 57, 68, 96, 98, 102, 109, 113, 119, 121, 125, 131, 137, 140, 160, 177, 178, 182, 183, 188, 189, 195, 196, 199, 208, 210, 234, 259, 263, 276, 277, 290
- astructurel, 80, 92
- authentique, 128, 145
- auto-organisation, 44, 68, 106, 235, 239, 293
- auto-organiser, 174
- base-jump*, 17, 19, 29, 37, 51, 53, 68, 76, 138, 143, 197, 208, 211, 212, 213, 221, 222, 225, 236, 237, 272, 279, 280, 281, 293
- bien-être, 21, 27, 38, 66, 136, 147, 168, 216, 220, 226, 233, 243, 277, 281
- bonheur, 136, 199, 245, 281
- bricolage, 54, 129, 204, 244
- capital, 240
- carnet ethnographique, 35, 45, 47, 48
- carrière*, 40, 80, 108, 184, 192, 279, 281, 290
- catégorie sociale, 153, 219
- champs, 75, 120, 124, 145, 168, 180, 209, 217
- chute, 34, 52, 53, 76, 97, 113, 138, 140, 146, 185, 213, 214, 215, 221, 222, 280, 281
- code, 42, 90, 113, 235, 288
- codification, 22, 34, 99, 106
- communauté, 7, 18, 20, 21, 26, 27, 28, 30, 38, 41, 43, 44, 68, 72, 77, 78, 79, 82, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 96, 97, 98, 100, 101, 104, 115, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 143, 145, 153, 154, 155, 160, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 189, 191, 193, 194, 195, 196, 197, 199, 201, 204, 206, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 224, 225, 234, 235, 237, 238, 239, 262, 263, 265, 271, 274, 278, 281, 286
- compétition, 10, 22, 77, 93, 99, 275
- comportement, 65
- conflit, 99
- conscience, 88, 90, 100, 106, 162, 182, 193, 209, 221, 272
- contemporain, 17, 29, 34, 58, 60, 93, 120, 128, 129, 147, 161, 169, 179, 224, 231
- contrainte, 36, 43, 135, 159, 187, 194
- contre-culture, 11, 67, 79, 95, 179
- contrôle, 34, 50, 59, 70, 74, 87, 106, 112, 121, 159, 186, 214, 215, 217, 220
- contrôle social, 87, 121, 159
- corporel, 69, 76, 91, 97, 108, 112, 113, 116, 119, 123, 137, 139, 147, 189, 215, 216, 220, 233, 240, 265
- corporelle, 38, 47, 50, 66, 96, 117, 122, 125, 128, 132, 136, 168, 173, 177, 179, 183, 198, 206, 210, 211, 212, 218, 220, 226, 227, 228, 231, 233, 238, 273
- corps, 13, 14, 17, 19, 23, 27, 34, 38, 44, 46, 47, 58, 60, 65, 66, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 79, 80, 83, 85, 90, 94, 96, 97, 99, 100, 104, 105, 108, 109, 111, 117, 118, 121, 122, 128, 131, 132, 137, 139, 140, 141, 153, 161, 162, 163, 168, 182, 197, 198, 201, 202, 204, 205, 206, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 227, 233, 237, 256, 257, 258, 260, 261, 262, 264, 273, 275, 278, 279, 281, 286
- Cultural Studies, 10, 12, 67, 77, 203, 204, 209, 261, 263
- culture, 4, 7, 9, 10, 11, 13, 17, 25, 32, 38, 54, 55, 57, 59, 63, 67, 68, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 91, 94, 95, 100, 129, 145, 147, 157, 161, 179, 183, 184, 192, 193, 195, 197, 202, 203, 204, 205, 206, 209, 216, 226, 230, 231, 236, 238, 239, 244, 257, 258, 260, 261, 264, 265, 276, 293
- culturel, 11, 14, 32, 40, 59, 60, 62, 63, 67, 68, 71, 91, 92, 94, 96, 104, 107, 126, 128, 130, 133, 143, 159, 160, 161, 179, 180, 183, 197, 202, 203, 204, 224, 233, 235, 237, 241, 262, 278, 293
- déambulation, 44, 46, 47, 48, 52, 83, 84, 139, 159, 167, 173, 175, 176, 177, 178,

179, 182, 187, 189, 208, 217, 223, 224, 233, 288

déambuler, 83, 114, 136, 138, 176, 197, 201, 214

désinstitutionalisation, 66

désordre, 17, 19, 59, 105, 192

détourne, 106, 177

détournement, 11, 20, 57, 68, 78, 100, 104, 116, 118, 121, 124, 125, 138, 163, 218, 259, 263, 276, 277, 281

déviance, 14, 71, 78, 95, 102, 204, 206, 256, 264

différenciation, 10, 11, 13, 19, 20, 25, 27, 28, 42, 49, 51, 59, 61, 68, 71, 97, 108, 109, 121, 123, 131, 133, 134, 137, 143, 156, 157, 159, 160, 165, 167, 188, 189, 195, 197, 199, 203, 207, 212, 235, 236, 237, 273

dionysiaque, 94, 256

distanciation, 14, 25, 35, 47, 49, 50, 51, 66, 69, 71, 87, 88, 89, 94, 97, 109, 121, 124, 135, 137, 179, 206, 212, 243, 259, 293

domination, 38, 61, 96, 97, 99, 161, 203, 204, 209, 240, 273, 278

échantillon, 142, 208, 277

élément, 81, 124, 145, 157, 184, 213, 275

émotion, 69, 92, 123, 216, 261, 263

engagement, 21, 32, 35, 36, 39, 40, 41, 49, 50, 66, 67, 69, 73, 76, 78, 80, 91, 112, 113, 116, 117, 123, 132, 133, 134, 172, 180, 181, 184, 193, 201, 210, 211, 212, 213, 214, 217, 233, 236, 265, 293

entretien, 35, 37, 38, 40, 65, 105, 113, 134, 135, 136, 142, 149, 161, 271, 285, 289

esthétique, 17, 82, 132, 136, 168, 234

état, 13, 18, 22, 65, 95, 133, 141, 142, 143, 147, 153, 161, 188, 205, 213, 216, 217, 218, 219, 224, 257, 279, 287

Ethique, 158

ethnographique, 47, 48, 261

ethnologie, 5, 20, 29, 87, 256, 257, 262

étiquetage, 78

exclusion, 121, 240, 257

expérience, 7, 12, 14, 26, 27, 31, 34, 35, 44, 49, 64, 76, 92, 104, 105, 106, 110, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 134, 136, 137, 140, 143, 144, 147, 149, 150, 153, 164, 165, 172, 180, 182, 189, 190, 191, 196, 197, 198, 201, 205, 211, 212, 213, 220, 224, 226, 227, 233, 234, 235, 238, 258, 261, 264, 278

faïlle, 192

fédération, 225, 232, 276

filiation, 173

fun, 86, 208, 260, 293

genrée, 114, 240

glisse, 9, 10, 67, 68, 81, 86, 93, 98, 223, 260, 262, 265, 280

groupe social, 11, 25, 121, 162, 189, 213

hiérarchie, 174, 239

histoire, 29, 38, 56, 69, 74, 110, 155, 161, 184, 190, 191, 192, 205, 272, 273, 274, 280, 281

homme, 32, 43, 53, 56, 68, 69, 81, 84, 90, 97, 98, 111, 122, 129, 143, 145, 155, 157, 173, 181, 217, 240, 262, 272, 279, 281, 286

hommes, 12, 31, 40, 108, 110, 143, 195, 257, 260, 263, 272, 274

identitaire, 24, 25, 50, 54, 64, 70, 73, 78, 96, 97, 98, 114, 115, 121, 123, 124, 132, 137, 140, 141, 142, 167, 170, 173, 177, 178, 202, 205, 206, 219, 235, 238, 278, 279, 289

identité, 21, 24, 26, 36, 38, 41, 54, 74, 75, 96, 104, 115, 122, 125, 133, 135, 145, 169, 171, 172, 174, 178, 181, 187, 209, 210, 220, 227, 233, 234, 242, 243, 274, 287, 289, 290

ilinx, 23, 63, 213

illégal, 212, 215

illégalité, 37, 87, 185, 216

imaginaire, 18, 34, 59, 129, 146, 257, 258, 263, 277

incorporation, 54, 63, 162, 182, 230, 231, 273

individu, 17, 20, 23, 26, 27, 34, 36, 38, 42, 56, 63, 70, 72, 73, 74, 75, 76, 80, 92, 95, 101, 124, 128, 132, 133, 141, 143, 154, 155, 160, 161, 162, 166, 170, 172, 182, 183, 191, 193, 195, 196, 219, 224, 234, 238, 239, 259, 265, 275

individualisation, 75, 107, 111, 117, 123, 124, 125, 156, 160, 161, 170, 172, 173, 199

individualisme, 90, 99, 153, 160, 161, 165, 258, 259

intégration, 11, 47, 71, 73, 105, 120, 121, 133, 134, 135, 168, 179, 206, 227, 232, 241, 242, 257

interaction, 13, 26, 40, 82, 128, 170, 172, 206, 209, 234, 260, 275, 277, 279

interactionnisme, 12, 186, 194

interactions, 20, 26, 29, 54, 72, 77, 121, 122, 137, 154, 157, 162, 166, 181, 182,

184, 186, 188, 194, 196, 220, 224, 233, 234, 241, 257, 278

interdit, 61, 62, 94, 280, 289

interprétation, 33, 44, 48, 89, 117, 154, 156, 157, 201, 202, 230

jeu, 11, 18, 21, 22, 25, 26, 32, 33, 34, 39, 41, 43, 49, 54, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 90, 94, 104, 106, 108, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 126, 129, 131, 135, 138, 139, 140, 143, 150, 166, 167, 185, 187, 189, 195, 197, 201, 208, 210, 211, 213, 219, 221, 224, 226, 228, 233, 234, 261, 263, 265, 275, 278, 279

jeune, 85, 208, 217

jeunesse, 85, 147, 205, 258

jeux anciens, 17, 32, 60, 61, 65

légitime, 19, 59, 79, 80, 91, 94, 204, 225, 276

légitimes, 66, 176, 214, 281

libération, 27, 126, 201, 213

liberté, 22, 44, 57, 61, 62, 66, 70, 75, 77, 93, 99, 109, 110, 131, 132, 142, 146, 147, 148, 149, 156, 159, 161, 175, 191, 216, 237, 265, 286, 288

lieu, 7, 13, 22, 24, 25, 31, 36, 47, 52, 53, 64, 66, 69, 72, 74, 78, 82, 89, 96, 97, 98, 100, 104, 106, 108, 109, 111, 113, 117, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 131, 134, 135, 139, 143, 145, 149, 153, 154, 155, 161, 162, 163, 173, 177, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 188, 190, 201, 202, 208, 210, 216, 224, 226, 230, 231, 235, 237, 244, 258, 262, 263, 265, 275, 276, 279, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 293

loisir, 60, 64, 65, 94, 201, 203, 217, 259, 260, 275, 286

loisirs, 9, 59, 64, 70, 81, 99, 109, 117, 122, 126, 161, 164, 166, 171, 172, 180, 187, 193, 226, 232, 256, 263, 279

ludique, 18, 19, 23, 25, 29, 35, 54, 58, 60, 63, 64, 65, 67, 69, 71, 72, 73, 74, 81, 82, 93, 94, 100, 105, 106, 107, 114, 116, 117, 118, 120, 122, 124, 125, 128, 130, 131, 133, 140, 144, 145, 150, 155, 162, 166, 169, 193, 198, 202, 205, 206, 214, 216, 217, 218, 220, 224, 225, 227, 234, 237, 238, 239, 244, 277

ludo-sportif, 21, 24, 25, 30, 47, 54, 71, 73, 74, 77, 78, 83, 88, 96, 100, 111, 113, 114, 126, 181, 195, 234

ludo-sportive, 7, 21, 28, 60, 65, 78, 83, 87, 90, 92, 93, 99, 104, 106, 107, 109, 111, 112, 115, 123, 124, 127, 133, 136, 137, 143, 153, 155, 159, 166, 170, 172, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 186, 193, 195, 196, 197, 198, 201, 204, 206, 224, 233, 234, 238, 244, 293

marge, 71, 73, 74, 92, 156, 169, 179, 203, 242, 281

marginalité, 183

médias, 10, 19, 134, 203, 205, 206, 241, 277, 289

médiatisation, 277

milieu de vie, 226, 231, 232

milieu urbain, 17, 18, 19, 51, 58, 64, 92, 104, 105, 111, 115, 116, 144, 145, 154, 160, 167, 172, 182, 187, 194, 203, 207, 208, 209, 218, 238, 243, 258, 259, 260, 274, 277, 286

mimicry, 23, 63

minoritaire, 79

minorité, 68, 92

mode de vie, 10, 38, 67, 161, 165, 176, 179, 182, 286

Mode urbaine, 134

modernité, 17, 72, 73, 74, 78, 106, 108, 115, 123, 131, 155, 157, 158, 169, 221, 256, 265

monde du dessous, 19, 44, 52, 109, 141, 191, 221

monde du dessus, 19, 52, 109, 141, 173, 175, 176, 221, 273

monde social, 9, 112

mondes contemporains, 123, 201, 202, 230, 256

morale, 74, 78, 90, 99, 124, 193, 198, 261, 273

musique, 135, 150, 205, 286

nature, 9, 24, 33, 34, 36, 57, 62, 81, 84, 88, 95, 111, 112, 113, 118, 122, 126, 129, 130, 131, 139, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 159, 161, 167, 168, 171, 172, 173, 188, 193, 197, 203, 207, 210, 218, 224, 226, 227, 232, 234, 243, 258, 262, 263, 265, 275, 281, 286, 288, 289

norme, 11, 19, 26, 66, 72, 108, 120, 142, 194

normes, 9, 30, 36, 59, 63, 66, 68, 71, 79, 100, 102, 106, 107, 116, 117, 126, 134, 136, 143, 162, 166, 173, 176, 188, 189, 193, 195, 220, 225, 237, 238, 239, 244, 273, 285

observation, 10, 13, 23, 29, 33, 35, 40, 42, 44, 46, 47, 49, 50, 54, 57, 58, 81, 89,

104, 121, 128, 143, 153, 157, 166, 187, 204, 210, 234

observations, 33, 36, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 110, 148, 177, 184, 190, 196, 210, 226, 242

odeur, 289

Paris, 12, 24, 30, 42, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 59, 60, 68, 69, 87, 89, 91, 106, 111, 123, 128, 146, 155, 156, 158, 161, 167, 175, 193, 203, 204, 208, 224, 230, 231, 244, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 272, 273, 275, 276, 277, 285, 286, 293

parkour, 17, 29, 43, 48, 67, 68, 76, 81, 83, 139, 148, 167, 178, 184, 186, 188, 192, 208, 210, 225, 232, 235, 236, 241, 293

passion, 36, 69, 158, 169, 196, 257

plaisir, 37, 62, 65, 66, 77, 93, 140, 141, 162, 176, 196, 198, 214, 215, 220, 221, 222, 224, 227, 233, 275, 281, 287, 288

politique, 25, 50, 63, 67, 75, 91, 96, 99, 118, 155, 193, 206, 218, 261

politiques, 10, 23, 25, 66, 120, 130, 145, 164, 165, 181, 232, 264, 265

profane, 210

quotidien, 6, 58, 64, 69, 74, 76, 96, 97, 108, 109, 114, 118, 120, 128, 135, 153, 155, 157, 164, 172, 179, 201, 204, 213, 214, 216, 218, 223, 231, 234, 238, 244, 257, 258, 278, 281, 286, 287, 290

quotidienne, 12, 17, 19, 24, 27, 32, 39, 61, 62, 63, 64, 74, 87, 94, 108, 157, 163, 168, 171, 175, 181, 187, 194, 201, 204, 205, 206, 213, 214, 215, 224, 227, 233, 257, 260, 262, 279

règles, 10, 22, 26, 60, 63, 65, 78, 85, 99, 107, 113, 115, 133, 141, 146, 159, 161, 166, 235, 259, 285, 286

régulation, 90, 121, 185, 194, 209, 210, 238

régulations, 115

risque, 49, 69, 70, 74, 75, 76, 109, 116, 117, 185, 212, 214, 219, 223, 226, 236, 237, 243, 256, 262

rites, 135, 167, 211, 232, 234, 237, 239, 263, 265, 278

rôle, 21, 32, 40, 44, 47, 56, 72, 78, 92, 96, 97, 106, 112, 113, 121, 133, 137, 140, 141, 171, 172, 183, 184, 185, 196, 206, 223, 224, 276, 279, 288

ruse, 96, 118, 221

sensation, 38, 113, 128, 132, 145, 168, 186, 191, 193, 213, 214, 217, 218, 220, 221, 223, 225, 227

significations, 10, 12, 18, 22, 25, 31, 32, 34, 40, 42, 65, 112, 113, 118, 125, 137, 148, 166, 176, 180, 202, 211, 212, 224, 233, 239

sociabilité, 22, 23, 65, 85, 87, 88, 99, 105, 115, 122, 130, 132, 153, 154, 155, 163, 165, 166, 167, 169, 177, 181, 187, 193, 194, 198, 206, 235, 239, 262, 278

société, 7, 11, 17, 19, 24, 27, 32, 34, 38, 44, 54, 55, 57, 58, 59, 62, 63, 65, 66, 68, 70, 72, 75, 78, 79, 80, 85, 87, 89, 90, 92, 94, 96, 99, 100, 101, 119, 130, 132, 133, 143, 150, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 166, 168, 170, 171, 176, 179, 195, 196, 197, 202, 203, 206, 222, 227, 232, 237, 238, 256, 259, 262, 264, 265, 279

socio-anthropologie, 30, 31, 32, 49, 51, 87, 88, 114, 115, 116, 202, 257, 260, 261, 263

sous-culture, 11, 67, 202, 204

sous-monde, 72, 78, 80, 193, 275

spéléologie urbaine, 5, 17, 19, 29, 37, 47, 49, 52, 68, 81, 109, 138, 141, 143, 144, 146, 176, 184, 190, 197, 198, 210, 215, 217, 225, 241, 262, 271, 272, 276, 279, 281, 282, 293

sportivisation, 22, 93, 225, 232

statut, 11, 36, 79, 89, 92, 96, 111, 285, 289

street-golf, 17, 140, 167, 188, 190, 192, 196, 208, 210, 225, 236, 241, 293

subculture, 79, 95, 202, 206, 235, 256, 258, 264, 293

symbolique, 20, 34, 52, 64, 67, 68, 71, 89, 90, 98, 99, 123, 144, 146, 164, 186, 208, 218, 239, 262, 276, 286, 287, 288

territoire, 10, 14, 21, 23, 24, 25, 30, 38, 47, 54, 71, 72, 73, 74, 77, 78, 83, 88, 90, 96, 97, 100, 104, 106, 111, 113, 117, 119, 121, 122, 123, 125, 126, 137, 159, 165, 181, 274, 279, 288

territorialité, 24, 91, 98, 104, 106, 115, 121, 122, 123, 126, 165, 182, 184, 187, 210, 212

territorialités, 7, 13, 34, 54, 59, 72, 79, 93, 100, 103, 104, 115, 118, 120, 125, 131, 137, 141, 209, 210, 212, 230, 231, 233, 235, 237, 241

transgression, 19, 26, 30, 62, 94, 99, 143, 146, 225, 237, 238, 286, 289

transport, 17, 92, 93, 97, 187, 210, 211,
216, 220, 223, 224, 234, 263
valeurs, 9, 11, 12, 18, 19, 27, 30, 57, 61,
63, 65, 66, 67, 68, 69, 75, 77, 80, 88, 89,
90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 117,
134, 154, 158, 173, 180, 181, 182, 195,

196, 197, 204, 205, 208, 218, 227, 233,
235, 237, 239, 244, 287, 293
vertige, 121, 223, 257
vertige social, 162, 201
vertige urbain, 14, 151, 202, 209, 211, 213,
216, 217, 220, 224, 226, 227

Index des auteurs

A

Althabe, 256
Adamkiewicz, 189
Anadon, 248, 249
Appadurai, 118
Atkinson, 10,11, 192, 208, 211, 231
Aubel, 9
Augé, 55, 66 , 99

B

Bachelard, 101, 153, 207
Bajoit, 101, 118
Balandier, 77, 78, 88, 89, 99
Barthes, 38, 42
Bassand, 125, 166, 204
Bataille, 64
Beal, 82, 99
Beck, 77, 92
Becker, 80, 82, 115, 237
Belin, 225, 234
Berthelot, 9, 12, 13, 73, 133, 137, 145, 236, 239
Bessy, 103, 229
Blanc, 146, 158, 174, 201
Bodin, 10, 40, 61, 63, 71, 150
Bolle de Bal, 158
Bonte, 89
Boullier, 123, 124
Boudreault, 26
Bourdeau, 6, 108, 130, 135, 241
Bourdin, 124
Bouvier, 17, 18, 30, 31, 32, 50, 60, 91, 121, 236, 244
Boutroy, 218
Bromberger, 30, 32, 33, 35, 50, 73, 97, 132, 249

C

Caillois, 19, 23, 65, 66, 100, 218, 223
Calogirou, 243
Certeau (de), 10, 99, 168, 209
Chantelat, 109, 158
Chartier, 23

Chevalier, 122
Cloarec, 120
Coakely, 10, 11, 61, 68, 198
Corneloup, 32, 76, 77, 121, 135, 187, 232, 247

D

Davisse, 246
Debarbieux, 63, 126
Demazière, 41
Depraz, 137, 203
Di Meo, 24, 25, 67, 126, 127
Donnelly, 82, 99
Douglas, 233
Dubar, 41
Dubet, 78, 88, 122, 129, 134, 136, 137, 138, 139, 225
Dunning, 17, 22, 55, 66, 71, 98, 206
Dugas, 22, 142
Durand, 133, 178
Duret, 61, 63, 72, 128
Durkheim, 59, 82, 160, 161, 162
Duvignaud, 64, 65, 74, 83, 110, 114

E

Ehrenberg, 225
Elias, 17, 22, 23, 50, 55, 65, 66, 71, 78, 98, 112, 116, 129, 166, 167, 199, 206, 220

F

Fize, 20
Fortin, 184, 185, 186
Foucault, 68, 100
Forsé, 170, 171, 177, 199
Frémont, 126

G

Gasparini, 68
Gebauer, 143, 145, 148
Ghasarian, 104
Geertz, 33, 72, 73, 168
Gibout, 150
Glaser, 34, 249
Goffman, 13, 21, 26, 27, 74, 99, 100, 132, 191, 194

Griffet, 33, 96, 115, 124, 126, 184, 202

Guinchard, 124

Guttman, 22

H

Habermas, 134, 200

Halbwachs, 25

Hall S., 69

Hall E., 127

Hamel, 31

Hannertz, 24, 67, 109, 237

Harvey, 134

Héas, 141, 150, 175, 179, 197, 211, 217, 218, 230

Hebdige, 70, 184, 208

Howell, 207

Huet, 18, 170, 196

Hughes, 12, 45

Huizinga, 64, 66

J

Jaccoud, 109, 111, 158

Jeu, 22, 35, 67, 131, 207

Jonas, 163

Joseph, 110, 159, 171

K

Kaufmann, 206

L

Laidi, 128

Laplantine, 17, 34, 45, 76

Laporte, 172

Latour, 91

Laville, 174

Le Breton, 41, 72, 73, 78, 95, 115, 117

Lebreton, 101, 125, 128, 179, 218

Lefebvre, 24, 25

Legrand, 39

Loret, 59, 72, 84

Louveau, 246

Lowie, 90

M

Maffesoli, 26, 61, 89, 92, 97, 186

Marsac, 149

Mauss, 32, 62, 197

Meda, 72

Mennesson, 246

Michon, 17

Mignon, 207

Moreau, 100, 244

Morin, 25, 97, 150

N

Nahoum-Grappe, 14, 96, 148, 167, 207, 218, 220, 221, 222, 225, 228, 229, 230, 240

O

Olivier de Sardan, 18, 30, 51, 52

Ostrowetsky, 158, 159, 164

P

Papilloud, 97

Papineau, 161, 200

Park, 158, 159, 163, 196

Parlebas, 21, 22, 61, 62, 67

Pearson, 99

Pedrazzini, 125, 150

Piermay, 112

Pigaessou, 93, 94, 103, 159

Pineau, 39

Pociello, 10, 72, 92

Pourtau, 98

Prus, 207, 211

Q

Quéré, 184, 185, 186

R

Racine, 199

Remy, 24

Rheingold, 188

Ritzer, 75

Robène, 71, 150

Roussel, 202, 246

S

Sansot, 61, 238, 250

Sayeux, 73, 181

Schaeffer, 239

Schatzman, 48

Schütz, 41

Simmel, 21, 23, 26, 27, 28, 58, 75, 76, 81, 98, 109, 110, 120, 129, 132, 134, 153, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 166, 167, 170, 171, 173, 174, 175, 179, 184, 187, 197, 199, 200, 202, 236

Soulé, 121, 240

Strauss, 34, 48, 99, 116, 248

T

Terret, 23, 68

Thio, 80

Touraine, 78, 89, 121, 134, 137

Turgeon, 187

Turner, 168

Veltz, 112

Vieille Marchiset, 181, 198

Vigarelo, 23, 67, 102, 172, 278

Wacquant, 48

Waser, 102, 150

Weber, 33, 51, 94, 95, 120, 132, 159, 162, 163, 196

Wieviorka, 71, 89, 122, 176

Williame, 34

Wulf, 20, 73, 143, 145, 148, 168, 194, 195

Y

Young, 11, 192, 198, 207, 231

BIBLIOGRAPHIE
GENERALE

- Althabe G., (1993), Vers une ethnologie du présent, In : G. Gosselin (dir.), *Les nouveaux enjeux de l'anthropologie. Autour de Georges Balandier*, p. 89-98
- Adamkiewicz, E. (1998). *Les usages sportifs autonomes de la ville, Analyse des pratiques, aménagement et management des espaces*. Thèse de doctorat. Université de Lyon 1, Villeurbanne.
- Anadon, M., Guillemette, F. (2007). La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive ? In *Recherches qualitatives*, hors-série, n°5, pp.26-37
- Appadurai, A. (1988). *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge University Press. Coll. Cambridge Studies in Social and Cultural Anthropology.
- Atkinson, M. (2003). *Tattooed : The Sociogenesis of a Body Art*. University of Toronto Press.
- Atkinson, M., Young, K. (2008). *Sport, Deviance and Social Control*. Champaign: Human Kinetics.
- Aubel, O., Lefèvre, B., & Tribou, G. (2008). *Sports et sportifs en France. Points de repère issu de l'Observatoire du sport en France*. Paris: Fédération professionnelle des entreprises du sport et des loisirs.
- Augé, M. (1992). *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris: Aubier.
- (2006). *Entretien avec A. Renk* (13 septembre 2006). Paris. EHESS.
- Bachelard, G. (1948a). *La terre et les rêveries de la volonté*. Paris: José Corti.
- (1948b). *La terre et les rêveries du repos*. Paris: José Corti.
- (1957). *Poétique de l'espace*, Paris, PUF
- Bajoit, G. (2003). *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*. Paris: Armand Collin.
- Balandier G., (1985), *Anthropo-logiques*, Paris, Librairie générale française
- (2004a). Ce que « disent » le corps et le sport, *Corps et Culture*, n° 6/7, Métissages, [En ligne], mis en ligne le 31 mai 2007, <http://corpsetculture.revues.org/document885.html>
- (2004b). *Civilisations et puissance. Changement d'époque*. Paris: L'Aube/Poche essai.
- Bardin, M. (1998). *L'analyse de contenu*. Paris. PUF, 9ème édition.
- Barthes, R. (1966). Introduction à l'analyse structurale des récits. In *Communications*. n°8.
- Bassand, M. (2007). *Cités, villes, métropoles. Le changement irréversible de la ville*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Bassand, M., Kaufmann, V., & Joye, D. (2007). *Enjeux de la sociologie urbaine*. Lausanne: Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, coll. Espace en société/logique territoriale.
- Bataille G., (1967), *La part maudite précédé de La Notion de dépense*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Beal B. (1995) Disqualifying the official: exploring social resistance through the subculture of skateboarding In *Sociology of Sport Journal*, 8(4), p.341-360.
- Beck U., (2001) *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, [1986], Paris, Flammarion
- Becker, H. (1985). *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance* . Paris: Métailié.
- Belin, E. (2002). *U ne sociologie des espaces potentiels*. Louvain-la-Neuve, Ed. De Boeck Université, coll. "ouvertures sociologiques".
- Berthelot J-M., (1983), Corps et Société. Problèmes méthodologiques posés par une approche sociologique du corps, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LXXIV, p. 119-131.
- (1990). *L'intelligence du social. Le pluralisme explicatif en sociologie*. Paris : PUF.
- (2001). *Epistémologie des sciences sociales* (sous la direction de.), Paris: PUF.
- Bessy, O. (1995). Le Marathon du Médoc ou le Carnaval de la course à pied. Du sport apollinien au sport dionysiaque. In *Sport, fête et société*. Talence: éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine.

- Blanc, M. (2006). Espaces publics, espaces privés : quelles identités ? *Identité et espace*. Colloque international et interdisciplinaire de Reims (22-24 novembre).
- Blanc, M., Mormont, M., Remy, J., Storie, T. (1994). *Vie quotidienne et démocratie. Pour une sociologie de la transaction sociale*. Coll. « Logiques Sociales ». Paris: L'Harmattan.
- Bodin, D., Debarbieux, E. (2001). Le *sport*, l'exclusion, la *violence*. In *Sports et violences*, Editions Chiron. P.13-34.
- Bodin, D., Héas, S. (2002). *Introduction à la sociologie des sports*. Paris. Chiron.
- Bodin, D. (2004). *Contribution à l'étude des relations entre sports et violences. De leurs manifestations à leurs préventions*. Habilitation à Diriger des Recherches soutenue le 6 décembre 2004 à l'Université Européenne de Bretagne-Rennes 2.
- Bodin, D., Robène, L., Héas, S. (2004). Sports et violences en Europe, Strasbourg, Editions du Conseil de l'Europe.
- Bolle De Bal, M. (1985). *La tentation communautaire. Les paradoxes de la reliance et de la contre-culture*. Bruxelles: Édit. de l'Université de Bruxelles.
- Bonte P., (2007). Tribu. In Bonte, P. & Izard, M., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Puf
- Boullier, D. (1999). *L'urbanité numérique. Essai sur la troisième ville en 2100*. Paris: L'Harmattan.
- Boudreault, P-W., Parazelli, M. (2005). *L'imaginaire urbain et les jeunes : La ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*. Presses de l'Université du Québec.
- Bourdeau, P., Corneloup, J., Mao, P., & Boutroy, E. (2004). Les interactions entre cultures sportives de montagne et territoires : un état des lieux de la recherche française depuis 1990. *Cahiers de géographie du Québec*, Avril, volume 48 numéro 133, pp. 33-46.
- Bourdin, A. (2005). *La métropole des individus*. Paris: éditions de l'Aube.
- Bouvier, P. (1995), *Socio-anthropologie du Contemporain*, Paris, Ed. Galilée
- (1997), *Vers de nouvelles cohésions*, *Socio-Anthropologie*, N°2, Communauté et/ou Ensemble populationnel, [En ligne], mis en ligne le 15 janvier 2003.
<http://socioanthropologie.revues.org/document33.html>.
- (2000). *La socio-anthropologie*. Paris: Armand Colin.
- (2005). *Le lien social*, Paris, Gallimard, collection *Folio Essais*.
- Boutroy, E. (2002). Une technique du vertige ? Les usages du corps dans une pratique ascensionniste : la *via ferrata* », Paris, CNRS, *Techniques et Culture*, n°39, p. 121-138. [En ligne], mis en ligne le 29 avril 2005. URL : <http://tc.revues.org/document167.html>)
- Bromberger C., (2004), « Les pratiques et les spectacles sportifs au miroir de l'ethnologie » in *Dispositions et pratiques sportives* (Société de Sociologie du Sport de Langue Française éd.), Paris, L'Harmattan, p.115-128
- Caillois R., (1958), *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard,,
- Calogirou, C. (1999). Le parcours ou la conquête acrobatique de l'espace urbain : Entretien avec David Belle, fondateur du groupe Yamakasi. In *Ville, école, intégration*, n°116, pp.97-112.
- Calogirou, C. & Touché M. (1995a). Sport-passion dans la ville : le skateboard. In *Terrain*, n° 25, pp. 37-48.
- (1995b). Rêver sa ville : l'exemple des pratiquants du skateboard. In *Le Journal des Anthropologues*, n° 61-62, pp. 67-77.
- Certeau (de) M. (1980). *L'Invention du quotidien, Tome-I. Arts de faire*. Paris: Union Générale d'éditions.
- (1984), *L'écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, pp. 337-352

- Chantelat, P., Fodimbi, M., & Camy, J. (1996). *Sports de la cité. Anthropologie de la jeunesse sportive*. Paris: L'Harmattan.
- Chartier, R., & Vigarello, G. (1982). Les trajectoires du sport, Pratiques et spectacles. *Le Débat*, n°19, pp. 35-38.
- Chevalier S., Privat J-M., (2004). Norbert Elias et l'anthropologie : « Nous sommes tous si étranges... », Paris, Editions CNRS
- Cloarec, J. (1996). Le corps acteur et le corps agi. *Communications*, n°61, pp. 5-10.
- Coakley, J. (2004). *Sports in Society: Issues and Controversies (8th edition)*. New York: McGraw-Hill.
- Collectif. (2004). « Sports de nature. Evolution de l'offre et de la demande », *Cahiers Espaces*, n°81. Editions ESPACES Tourisme & Loisirs
- Corbeau P., Le Breton D., (2007), Hommage à Duvignaud, *Culture et Sociétés*, n°3, Juin
- Corneloup, J. (1999). Les imaginaires en escalade. In *Les cahiers de l'imaginaire*. Montpellier, n°18.
(2002), *Les théories sociologiques de la pratique sportive*. Paris: Puf.
- Crosset T., Beal B., (1997), The use of subculture and subworld in ethnographic works on sport: a discussion of definitional distinctions, In *Sociology of Sport Journal*, n°14, p.73-85
- De Léséleuc de Kerouara, E. (2000). *Voler » et donner... Ethnologie d'un « lieu anthropologique » : le site d'escalade de Claret*. Montpellier: Thèse de Doctorat en STAPS.
- De Singly, F. (2005). *L'individualisme est un humanisme*. Paris: éditions de l'Aube, la Tour d'Aigues.
- Debarbieux, B. (2001). L'espace public ou l'heuristique heureuse. Dans G.-G. C., *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*. Paris: L'Harmattan. P.17-21.
- Degenne, A., Forsé, M. (1994). *Les réseaux sociaux*. Paris: Armand Collin.
- Demazière, D., Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques - L'exemple des récits d'insertion*. Paris. Nathan. Essais et Recherche.
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie. Une pratique concrète*. Paris: Armand Colin.
- Di Méo, G. (1996). *Les territoires du quotidien*. Paris: L'Harmattan.
(1998). *Géographie sociale et territoires*. Paris: Nathan.
(2000). Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace ? Dans L. J. Levy J., *Logiques de l'espace, esprit des lieux* (pp. 37-48). Paris: Belin, Collection "Mappemonde".
(2007), « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles*, 1, Varia, [En ligne], mis en ligne le 15 mai 2007. URL : <http://metropoles.revues.org/document80.html>
- Donnelly P., (1985), *Sport Subcultures*, In *Exercise and sport science review*, n°13, p. 539-578.
(1993). *Subcultures in sport: Resilience and transformation*. In *Sport and social development: traditions, transitions and transformations*, Ingham, A., Loy, J. (eds). Human Kinetics, Champaign. P.119-145
(2007). Sport culture and subcultures. In, G. Ritzer (ed.), *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*. Oxford: Blackwell, pp. 4677-4680
- Douglas, M. (2001). *Comment pensent les institutions*. Paris: La découverte.
(2005). *Mégalomanie urbaine. La spoliation des espaces publics*. Ecosociétés.
- Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Paris: Seuil.
(2002), *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil

- (2005). Pour une conception dialogique de l'individu. *EspacesTemps.net*, <http://espacestemps.net/document1438.html>.
- Dugas, E. (2007). Du sport aux activités physiques de loisir : des formes culturelles et sociales bigarrées. *SociologieS, Théories et recherches*. Mis en ligne le 10 juillet 2007. URL : <http://sociologies.revues.org/document284.html>
- Dumont, L. (1991). *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris. Poche.
- Dumont, M. (2005). Le skateboard, de places en places : l'institutionnalisation locale d'une pratique informelle en milieu urbain. Dans N. Hossard, & M. Jarvin, "*C'est ma ville !*". *De l'appropriation et du détournement de l'espace public* (pp. 199-211). Paris: L'Harmattan.
- Durand, G. (1979). Préface. Dans M. Maffesoli, *La conquête du présent*. Paris: PUF.
- Duret, P., Augustini, M. (1993). *Sports de rue et insertion sociale*. Paris, INSEP.
- Duret P., Bodin D., (2003) *Le sport en questions*, Paris, Chiron, coll. Sports études.
- Duret, P. (2008a). Les sports et le processus d'autonomisation des adolescents. In *Cultures adolescentes - Entre turbulence et construction de soi*. Le Breton, D. (sous la dir.). Paris. Broché.
- (2008b). *Sociologie du sport*. Paris: PUF « Que sais-je ? »
- Durkheim, E., (1895), *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, PUF, coll. Quadrige, édition 1997.
- Duvignaud, J. (1970). Anomie et mutation sociale. In *Sociologie des mutations*, Balandier G. (sous la direction), p.63-81
- (1973). *Fêtes et civilisations*. Paris: Weber.
- (1977). *Lieux et non-lieux*. Paris: Galilee.
- (1990). *La Genèse des passions dans la vie sociale*, Paris, PUF.
- (2007). *Le Don du rien*, Paris, Éditions Tétraèdre, collection l'anthropologie au coin de la rue.
- Ehrenberg A., (1998) *La fatigue d'être soi – dépression et société*, Paris, Odile Jacob
- Elias N., (1973). *La civilisation des moeurs*. Paris: Pocket.
- (1991). *Qu'est ce que la sociologie ?* Paris: éditions de l'Aube.
- (1993). *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard
- (1996). *Du temps*, Paris, Fayard
- (1999). *La société des individus*. Paris: Agora.
- Elias N., Dunning E., (1994), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard
- Erikson, E. (1963). *Identity: Youth and Crisis*
- Ferguson, J., & Gupta, A. (1992). Theme Issue : Space, Identity, and the Politics of Difference. *Cultural Anthropology*. Février, volume 7:2
- Fize, M. (1993). *Les bandes : L'entre-soi adolescent*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Forsé, M. (2002). Les réseaux sociaux chez Simmel : les fondements d'un modèle individualiste et structural. Dans L. Deroche, & P. Watier, *La sociologie de Georg Simmel*. Paris: PUF.
- Fortin, A. (1994). Notes sur la dynamique communautaire. *Nouvelles pratiques sociales, Volume 7, issue 1, printemps 1994*, pp. 23-32.

- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, Gallimard.
- (1984). *Histoire de la sexualité, vol.3 : Le souci de soi*. Paris: Gallimard.
- Franco, B., & Leloup, X. (2001). Pour une socio-anthropologie urbaine...perspective. *Recherches Sociologiques, 1*.
- Frémont, A. (1976). *La région, espace vécu*. Paris: Flammarion.
- Gasparini, W. (2007). *L'institutionnalisation des pratiques sportives et de loisir*. Edition Le Manuscrit, collection Recherche-Université.
- Gebauer, G., Wulf, C. (2004). *Jeux, rituels, gestes. Les fondements mimétiques de l'action sociale*, Paris, Anthropos.
- Ghasarian, C. (2002). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux* (Sous la dir.). Paris: Armand Colin.
- Geertz C., (1983), Jeu d'enfer, notes sur le combat des coqs balinais, In *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, p.165-215.
- Gibout, C. (2004). "Derrière le *fun* ou l'idéologie rampante des sports de glisse urbaine (l'exemple du roller)", dans J.-F. Loudcher *et al.* (dir.) *Sport et idéologie. Actes du VII Congrès international du CESH*, Besançon : P.U. franc-comtoises, novembre 2004, tome 2, pp. 319-328.
- (2006). Les espaces publics du roller. Tensions, contradictions et ambiguïtés, in, *Questions de Communication*, Série Actes n°3, pp. 447-461.
- (2007). *Sociologie et espace public. Du sociologue artisan de et dans l'espace public de la recherche à la situation transactionnelle des catégories de l'espace public*, Habilitation à diriger des recherches présentée en novembre 2007, Université marc Bloch – Strasbourg 2.
- Glaser, BG., Strauss A. (1967). *Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*. Sociology Press
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : La présentation de soi*. Paris : Minit.
- (1988). L'ordre de l'interaction. Dans Y. Winkin, *Les moments et les hommes*. Paris: Editions de Minit.
- Griffet, J. (1995). La formation du sacré dans les usages ludiques du corps. *Religiologiques, "corps et sacré"*, n°12, pp. 139-148.
- (1997). Le double sens du sport. In *Sociétés*, N° 55. PP.5-12.
- (2008). Le sport commun. In G. Ferréol, & G. Vieille Marchiset, *Loisirs, sports et sociétés : regards croisés*. Besançon: Presses Universitaires de Franche-Comté Guinhard, C.
- Guinhard, C. (2000). Inter/visibilité en milieu urbain. In *Cultures en ville, ou de l'art et du citoyen*. Metral, J. (Sous la dir.). Paris: l'Aube. P. 279-298.
- Guttman, A. (1978). *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sports*. New-York: Columbia University Press.
- Habermas (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris: Fayard.
- Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Paris : Puf.
- Hall, S., Jefferson, T. (1976). *Resistance through Rituals: Youth Subcultures in Post-War Britain*. London: Hutchinson.
- Hall T., E. (1978). *La dimension cachée*. Paris: Points.

- Hamel, J. (1997). La socio-anthropologie, un nouveau lien entre la sociologie et l'anthropologie », *Socio-Anthropologie*, n°1, L'objet de la Socio-anthropologie, 1997, [En ligne], mis en ligne le 15 janvier 2003. URL : <http://socioanthropologie.revues.org/document73.html>.
- Hannertz, U. (1983). *Explorer la ville*. Paris: Les Editions de Minuit.
- Harvey, D. (1989). *The urban experience*. Oxford: Basil Blackwell.
- Héas, S., Poutrain, V. (2003), Les méthodes d'enquête qualitative sur internet, *ethnographiques.org*, n° 4 – novembre 2003, consultable en ligne <http://www.ethnographiques.org/2003/Heas.poutrain.html>
- Heas S., (2005) Des pratiques psychocorporelles aux sports outsiders : d'une sociologie à une autre**, Habilitation à diriger des recherches présentée en Décembre 2005, Université Rennes 2
- Héas S., Robène L., Bodin D., (2008). Discriminations dans les sports contemporains : entre inégalités, médisances et exclusions. Les autres victimes sportives. *Journal International de Victimologie*, n°17, mai, Montréal, en ligne.
- Hebdige, D. (2008). *Sous-culture. Le sens du style*. Paris: La Découverte.
- Howell, J., Andrews, D., Jackson, S., & Ohl, F. (2006). Sociologie du sport et Cultural Studies. Dans F. Ohl, *Sociologie du sport. Perspectives internationales et mondialisation* (pp. 137-152). Paris: PUF.
- Huet A., (1988), *La raison urbaine. Communauté et socialité*. Thèse de Doctorat d'Etat.
- Hughes, E. (1996). *Le regard sociologique. Essais choisis*, Textes rassemblés et présentés par Chapoulie, JM. Paris: Éditions de l'EHESS.
- Huizinga J., (1951), *Homo Ludens - Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard
- INSEP/MJS. (2001). La France sportive. Premiers Résultats de l'enquête « pratiques sportives 2000 ». *Stat-Info* (MJS), N°01-01.
- Jaccoud, C. (2003). *Petite production sportive et action publique urbaine : une analyse sociologique dans trois villes suisses*. Thèse de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, sous la direction de M. Bassand.
- Jaccoud, C., Malatesta, D. (2008). Nouvelles pratiques sportives. Une citoyenneté contemporaine. *Terra cognita*, n°12 , pp. 16-19.
- Jeu B., (1975), *Le sport, la mort, la violence*. Paris : Editions universitaires
(1977). *Le sport, l'émotion, l'espace*. Paris: Vigot.
(1993). *Le Sportif, le philosophe, le dirigeant*. Paris: Presses Universitaires Du Septentrion.
- Jonas, S., Schweitzer, P. (1986). Georg Simmel et la ville. In *Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde moderne*, P. Watier (Dir.). Paris : Méridiens Klincksieck. P. 177-188.
- Jonas, S., Weidmann, F. (2006). *Simmel et l'Espace: De la ville d'art à la métropole*. Paris, L'Harmattan.
- Joseph, I. (1984). *Le passant considérable : essai sur la dispersion de l'espace public* . Paris: Librairie des Meridiens.
(2007). Résistances et sociabilités. In *L'athlète morale et l'enquêteur modeste* (recueil d'articles). Economica, "Etudes Sociologiques".
- Kaufmann, J-C. (2005). Le corps dans tous ses états : corps visible, corps sensible, corps secret. In *Un corps pour soi* (collectif). Paris: PUF/pratiques physiques et sociétés. P.67-88.
- Laidi, A. (1997). *Le sacre du présent*. Paris: Flammarion.
- Laplantine F., (1996), *La description ethnographique*, Paris, Nathan.
(2005). *Le social et le sensible : Introduction à une anthropologie modale*. Paris. Téraèdre, collection l'anthropologie au coin de la rue.
(2007). *Le sujet. Essai d'anthropologie politique*, Paris, Téraèdre, collection l'anthropologie au coin de la rue.

- Laporte, R. (2005). Pratiques sportives et sociabilité. *Mathématiques et sciences humaines*, pp. 79-94.
- Latour, B. (2001). *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris: Éditions de la Découverte.
- Laville, J.-L. (2007). Communauté et société : l'actualité d'une typologie classique. *Esprit Critique*, vol. 10, n°01.
- Le Breton D., (2002), *Conduites à risque*, Paris, PUF
(2004). *L'Interactionnisme symbolique*. Paris: PUF, collection "quadrige manuels".
- Lebreton F., Héas S., (2007), La spéléologie urbaine. Une communauté secrète de cataphiles, In *Ethnologie Française*, « Grande-Bretagne : Anthropology at home », Avril-Juin, p. 345-352.
- Lebreton, F., Héas, S., Bodin, D., Robène, L., & Abdelmalek, A. A. (2008). Terre et ciel : étude sociologique d'espace-temps sportifs marginaux. *Espaces et Sociétés*. Mai, n°132-133.
- Ledrut, R. (1970), Les idéologies urbaines, *Économie et Humanisme*, Août, pp. 58-63,
- Lefebvre . R., (2000), *La production de l'espace*, Paris : Anthropos
- Levy, J., Lussault, M. (dir.) 2000, *Logiques de l'espace, esprit des lieux*. Paris : Belin. P.37-48
- Loudcher, JF. (2004). Introduction. In Loucher, JF., Vivier, C., Dietschy, P., Renaud, JN. (dir.) *Sport et idéologie. Actes du VII Congrès international du CESH*, Besançon : P.U. franc-comtoises, novembre 2004, tome 2
- Loret, A. (1995), *Génération glisse*. Paris, Autrement.
- Loret, A., Waser, AM. (2001). *Glisse urbaine. Liberté, apesanteur, tolérance*. Paris, Autrement.
- Louveau, C., Davisse, A. (1991). *Sport, école, société : la part des femmes*. Joinville: Actio.
- Lowie R., (1969), *Traité de sociologie primitive* (Primitive Society, 1ere édition 1920) Paris, Payot
- Lussault, M. (1993). *Tours. Images de la ville*. Tours : Presses de la Maison des Sciences de la Ville.
(2007). *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris: Seuil.
- Maffesoli, M. (1979). *La Conquête du présent, sociologie de la vie quotidienne. Hommage à Georges Balandier*. Paris, Desclée de Brouwer.
(1988). *Le temps des tribus*, Paris, La Table Ronde
(1994). L'ambiance sociale, In *Le réenchantement du monde. La métamorphose contemporaine des systèmes symboliques*, Tacussel P. (ss la dir.), Paris, L'Harmattan « mutations et complexité », p13-24.
(1998). Société ou communauté. Tribalisme et sentiment d'appartenance », Corps et Culture, n°3, Sport et lien social, [En ligne], mis en ligne le 12 octobre 2007. <http://corpsetculture.revues.org/document520.html>
(2003). *Notes sur la postmodernité : Le lieu fait lien*. Paris: Editions du Félin.
(2007). *Le réenchantement du monde. Une éthique pour notre temps*, Paris, La Table Ronde.
- Mao, P., Corneloup, J. (2008). *Le marquage culturel des pratiques sportives de nature*. XVIIIème Congrès International des sociologues de langue française, Istanbul (Turquie). Juillet 2008.
- Marsac, A. (2008). *Canoë-Kayak, des torrents au stade d'eau-vive. Sociologie des pratiques et ethnologie des apprentissages*. Thèse en STAPS, Université Paris-Ouest Nanterre. Sous la direction de J. Defrance et G. Raveneau. Décembre 2008.
- Mauss, M. (1923/1924). Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. In *L'Année Sociologique*, seconde série.
(1934). Les techniques du corps, *Journal de psychologie*, vol. XXXII, mars-avril.

- (2003). Rapport des jeux et des rites (un cours inédit de Marcel Mauss au Collège de France, 1937)", *Socio-anthropologie*, n° 13, 2003, pp. 1-9. [En ligne], mis en ligne le 15 novembre 2004. URL : <http://socioanthropologie.revues.org/document172.html>
- Meda, D. (1995). *Le Travail. Une valeur en voie de disparition*. Paris: Aubier.
- Mennesson, C. (2005). *Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*. Paris: L'Harmattan.
- Michon P., (2005) *Rythmes, pouvoir, mondialisation*, Paris, Puf « Pratiques théoriques ».
- Midol, N. (1996), *Démiurgie dans les sports et la danse*, Paris, L'Harmattan.
- Mignon, P. (2006). La sociologie du sport a-t-elle besoin des Cultural Studies ? In F. Ohl, *Sociologie du sport. Perspectives internationales et mondialisation* (pp. 153-158). Paris: PUF.
- Milon, A. (2005). La ville et son lieu à travers la vision de surligneurs de la ville : l'Atlas, Faucheur, Mazout, Tomtom. Dans N. Hossard, & M. Jarvin, *C'est ma ville ! De l'appropriation et du détournement de l'espace public* (pp. 151-166). Paris: L'Harmattan.
- Moreau C. et Sauvage A., (2007), *La fête et les jeunes. Espaces publics incertains*, Rennes, Apogée
- Morin, E. (1973). *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Paris: Le Seuil.
- (1980). *La vie de la vie (t.2)*. Paris: Le seuil.
- Nahoum-Grappe V., (1994), *Le transport : une émotion surannée*, Terrain, Numéro 22 - Les émotions (mars 1994), [En ligne], mis en ligne le 15 juin 2007, <http://terrain.revues.org/document3086.html>.
- (1995). *L'ennui ordinaire : essai de phénoménologie sociale*. Paris: éditions Austral.
- (1996). La sieste ou l'aventure. In *Communications*. N°61 (janvier). P.69-78.
- (1997a). La Nuit. *Sociétés et représentations*, Sous la dir. N° 4.
- (1997b). Sortir ! L'imaginaire social des conduites festives. In *Agora*, n°7.
- (2003). L'ivresse est-elle une ritualisation de l'excès ? In *Psynergie*, "L'Excès", Lionel Waintraub (ed), p. 12-14.
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris: Karthala.
- (2003). Observation et Description en socio-anthropologie. Dans G. Blundo, & J.-P. Olivier de Sardan, *Pratiques de la description* (pp. 13-39). Paris: Editions EHESS.
- Ostrowetsky, S. (1996), *Sociologues en ville*. Paris, L'Harmattan.
- Papilloud, C. (2002). *Le don de relation. Georg Simmel - Marcel Mauss*. Paris: L'Harmattan.
- Papineau E., (2000), *Le jeu dans la Chine contemporaine: mah-jong, jeu de go et autres loisirs*, Paris, L'Harmattan collection Recherches asiatiques.
- Park, E. R. (2004). La communauté urbaine. Un modèle spatial et un ordre moral. Dans Y. Grafmeyer, & I. Joseph, *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* (pp. 197-211). Paris: Flammarion.
- Parlebas, P. (1986). *Éléments de sociologie du sport*, PUF, Paris.
- (1999). *Jeux, sports et sociétés. Lexique de praxéologie motrice*. Paris: Editions INSEP.
- Pearson, K. (1979). *Surfing subcultures of Australia and New Zealand*, Queensland, Australia: University of Queensland Press.
- Pedrazzini, Y. (2001). *Rollers et skateurs : sociologie du hors-piste urbain*, Paris, L'Harmattan, coll. "Changement

- (2007). Le barrio, la rue, les gangs, une critique de la sociologie urbaine en Amérique latine. Dans Bassand, M., Kaufmann, V., Joye, D., *Enjeux de la sociologie urbaine*. Paris: Presses polytechniques et universitaires romandes, collection « espace en société, logique territoriale », p.57-83.
- Piermay, J.L., Zander, P. (2007). Espace urbain et temporalités. In R. Kahn (dir par), *Régulations temporelles et territoires urbains*. Paris: L'Harmattan. P.166- 188.
- Pigeassou C., (1997), Les éthiques dans le sport : voyage au cœur de l'altérité, Corps et Culture, n°2, Plaisirs du corps, plaisirs du sport, [En ligne], en ligne le 12 octobre 2007 <http://corpsetculture.revues.org/document316.html>.
- Pineau, G., Le Grand, J.L. (1993). *Les histoires de vies*. Paris. PUF.
- Piolle, X. (1992). Pratique de la montagne et société urbaine. In *Dossiers de la revue de Géographie Alpine*, 7.
- Pociello, C. (1995). *Les cultures sportives, Pratiques, représentations et mythes sportifs*. Paris: Presses Universitaires de France
- Pourtau L, (2007), Déviant, délinquant, militant : parcours de vie dans la subculture technoïde, Socio-logos, Numéro 2, [En ligne], mis en ligne le 19 juin 2007, <http://socio-logos.revues.org/document561.html>
- Prus, R. (1997). *Subcultural mosaics and intersubjective realities. An ethnographic research agenda for pragmatizing the social sciences*. University of New York Press.
- Quéré, L. (2003). Le public comme forme et comme modalité d'expérience. In D. Cefaï, D. Pasquier (dir.), *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*. Paris: Presses Universitaires de France, Coll. « Curapp », p. 113-114.
- Racine, L. (1999). Les formes d'action sociale réciproque : dyades et triades. *Sociologie et Sociétés*, vol. XXXI, n°1 .
- Remy, J., Voyé, L. (1992), *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris. L'Harmattan.
- Rheingold, R. (1995). *Les communautés virtuelles. Autoroutes de l'information : pour le meilleur et pour le pire*. Paris: Addison-Wesley.
- Ritzer, G., Goodman, J. (2004) *Sociological Theory* (6th edition), The MacGraw Hill Companies
Robène, Bodin, Héas, 2006
- Roussel, P. (2000). *Le corps féminin culturiste. Approche sociologique d'une génération de femmes culturistes françaises*. Marseille, Faculté des Sciences du sport, Université de la Méditerranée: Thèse de doctorat non publié.
- Sansot, P. (1986). *Les formes sensibles de la vie sociale*. Paris: PUF.
- Sayeux A-S. (2005). *Surfeur, l'être au monde, analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance*, Thèse de doctorat STAPS, Université Européenne de Bretagne-Rennes 2.
- Schaeffer, J-M. (2003). Les conduites esthétiques dans l'espace public. Les nouveaux arts urbains. In *Présentaine*, n°16/17 « villes », p.249-256.
- Schatzman, L., Strauss, A. (1973). *Field research: Strategies for a natural sociology*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.
- Schütz, A. (2007). *Essais sur le monde ordinaire*. Paris: Editions Le Félin.
- Sennett, R. (1992). *La ville à vue d'œil. Urbanisme et société*. Paris: Plon.
- Simmel G., (1991), *Sociologie et Épistémologie*, Paris, PUF
(1996). *Secret et sociétés secrètes*. Paris: Circé.
(1999). *Sociologies. Etude sur les formes de la socialisation*. Paris: PUF, Sociologies.

- (2002) *La philosophie de l'aventure* [Mélanges de philosophie relativiste. Contribution à la culture philosophique], [1911], Paris, L'Arche éditeur
- (2004). *Philosophie de la modernité*. Paris : Payot (2ème édition).
- (2004). Digression sur l'étranger. In Y. Grafmeyer, & I. Joseph, *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris: Flammarion
- Sirost, O. (1999). L'aération ordinaire : nature et expériences vécues. In *Sociétés*, n°64, pp. 51-60.
- Soulé, B., & Corneloup, J. (2007). *Sociologie de l'engagement corporel. Risques sportifs et pratiques "extrêmes" dans la société contemporaine*. Paris: Armand Colin.
- Soulé, B., Walk, S. (2007). Comment rester « alternatif » ? Sociologie des pratiquants sportifs en quête d'authenticité subculturelle. In *Corps*, n°2, 2007/1, pp.67-72.
- Strauss A., Corbin J., (2004), *Les fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg Suisse : Academic Presse Fribourg/Éditions Saint-Paul
- Strauss, A. (1992). *Miroirs et masques*. Paris: Métailié.
- Terret, T. (1996). *Histoire des sports*. (Sous la dir.). Paris: L'Harmattan.
- Thio A., (2003), *Sociology. A brief introduction* (3rd edition), Allyn & Bacon
- Touraine, A. (1984). *Le retour de l'acteur*. Paris: Fayard.
- (2005), *Un nouveau paradigme. Pour comprendre le monde aujourd'hui*, Paris, Fayard
- Touraine A., Khosrokhavar F., (2000), *La recherche de soi. Dialogue sur le sujet*, Paris Fayard
- Travert, M. (2003). *L'envers du stade. Le football, la cité et l'école*. Paris: L'Harmattan.
- Turgeon, L. (1999). *Les entre-lieux de la culture*. Paris: L'Harmattan.
- Turner, V. (1969). *The ritual process: structure and anti-structure*. Chicago: Aldine.
- (1982). *From ritual to theater: the human seriousness of play*. New York: Performing Arts Journal Publications.
- Van Gennep, A. (1909). *Les rites de passage*. Paris, E. Nourry, rééd. 1981.
- Veltz, P. (1994). *Des territoires pour apprendre et innover*. Paris: Editions de l'Aube.
- Vieille Marchiset, G. (2007). La construction sociale des espaces sportifs ouverts dans la ville. Enjeux politiques et liens sociaux en question. *L'Homme et la société*, N°3-4 , pp. 141-159.
- Vigarello, G., (2002). *Du jeu ancien au show sportif*. Paris: Seuil.
- Wacquant L., (2002), *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone
- Waser, A-M. (2001). Les randonnées parisiennes : la rue comme lieu d'expression du changement ? In *Autrement*, collection « mutations ». N° 205, juin 2001, « glisse urbaine - L'esprit roller : liberté, apesanteur, tolérance ».
- Weber M., (1922), *Économie et société*, Paris, Pocket
- Wieviorka, M., Ohana, J. (2001). *La différence culturelle*. Paris : Baland, collection "voix et regards".
- William R., (1973), Les fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive : Alfred Schütz et Max Weber, La Haye, Martinus Nijhoff.
- Wulf, C. (2003). Le rituel : formation sociale de l'individu et de la communauté. *Spirale*, n°31 , pp. 65-74.

Young, K., & Atkinson, M. (2008). *Tribal Play. Sport Subcultures*, vol. 4. London: Elsevier Press.

Table des matières

SOMMAIRE.....	7
INTRODUCTION.....	8
A. Délimitation du sujet.....	9
B. Comment mettre en forme ce « regard sociologique » (Hughes, 1996) ?.....	12
PARTIE I : UN MONDE DU SPORT PLURIEL : DES CULTURES SPORTIVES AUX SOUS-CULTURES EMERGENTES.....	15
CHAPITRE I : Du sujet à l'objet de recherche.....	16
A. Du parcours universitaire au parcours de « recherche ».....	18
B. Socio-anthropologie des communautés urbaines : essai de catégorisation par le processus de différenciation sociale	20
1) La communauté auto-organisée, une différenciation sociale ?	20
2) Pourquoi une approche socio-anthropologique ?.....	29
2.1 Les mutations sociales comme objet d'étude	31
2.2 La voix de l'acteur au service du projet socio-anthropologique ?.....	32
3) Quelle méthodologie mettre en œuvre ?	35
3.1 De l'engagement.....	35
3.2 ...et de la « distanciation » comme travail épistémologique.....	49
C. Un terrain d'enquête : le cas de la ville de Paris	51
D. La question du choix et du lieu des activités	52
CHAPITRE II : Une société sportive en mutation. <i>Regard sur les pratiques ludo-sportives contemporaines</i>	55
A. Du jeu traditionnel au « sport »	59
1) Sur la définition de l'objet : « sport » et jeu urbain, une différenciation socio-historique ?.....	59
1.1 Jeux modernes de la cité et jeux anciens, des similitudes ?.....	61
1.2 Les fonctionnalismes appliqués aux jeux	62
1.3 Genèse du « sport » moderne.....	63
1.4 Les pratiques de désinstitutionnalisation : un phénomène « nouveau » ?.....	66
2) Le jeu urbain à la source de la distanciation sociale ?	69
B. Le corps ludique au croisement des appartenances de l'individu ?.....	72
1) Culture objective et culture subjective, une trajectoire bancale.....	72
2) Risque et expériences de soi	75
3) « Subculture », « subworld » et déviations sportives.....	76
C. Illustration de quelques activités ludo-sportives urbaines. Introduction aux <i>urban games</i>	80
D. Des lieux qui font « lien »	85
1) Une sociabilité communautaire : un lien social « horizontal ».....	85
1.1 Le lien social à l'épreuve de l'anthropologie	85
1.2 La naissance de nouvelles solidarités ?.....	88
2) Une éthique ludo-sportive propre aux mutations anthropologiques ?	90
2.1 Le rapport aux valeurs	91
2.2 Ludisme, aventure et inversion : les supports de l'expérience	92
E. Les formes alternatives de la pratique physique : ancrage territorial et alternatif libertaire.....	98
PARTIE II : APPROPRIATION DE LA VILLE, ENTRE USAGES ET NORMES : UNE DEVIANCE ?	102

CHAPITRE III : De l' « ici » à l' « ailleurs » urbain. Les territorialités ludo-sportives.....	103
A. La ville, terreau des pratiques corporelles modernes	104
1) Faire l'expérience de l'espace public : une problématique urbaine	104
2) Normes urbaines et motricités corporelles : une problématique ludo-sportive.....	107
3) « Faire vivre la ville » : habiter la ville, c'est se la représenter !	108
urbaine.....	114
B. L'urbain et l'expérience individuelle du jeu : une construction réciproque ?.....	117
et jeu urbain.....	117
ludo-sportives : une catégorie d'analyse socio-anthropologique ?.....	120
: l'importance du « vivre » et du « vécu ».....	122
d'inscription au processus d'individualisation ?	123
CHAPITRE IV : Le « faire lieu » de la pratique ludo-sportive urbaine. Une sociologie de l'expérience.....	127
A. Une sociologie de l'expérience	130
1) Les tenants de la sociologie de l'expérience	131
1.1 Une phénoménologie sociale ?	132
1.2 L'expérience humaine comme anthropo-logique	132
2) Comment avons-nous procédé ?.....	134
B. L'expérience ludo-sportive urbaine : de quoi parlons-nous ?.....	137
1) L'inversion de l'espace : de la ville aux territorialités ludo-sportives	137
2) L'inversion identitaire : du « passant ordinaire » au rôle de joueur.....	140
C. Terre et ciel, deux pratiques de pleine nature urbaine ?	143
1) Une anthropologisation de l'urbain.....	143
2) Une naturalisation de l'urbain.....	144
2.1 Une représentation urbaine utopiste ?	144
2.2 Le vivant dans le social urbain.....	145
PARTIE III : LES COMMUNAUTÉS LUDO-SPORTIVES : DE L'AVENTURE AU VERTIGE URBAIN !	151
CHAPITRE V : Sur les pavés... l'aventure sportive ! Communautés urbaines et associations ludo-sportives .	152
A. La communauté urbaine, une construction socio-historique.....	154
1) Etude du contexte d'émergence	155
1.1 Le processus de différenciation sociale	156
1.2 Le processus de rationalisation	157
1.3 Le processus d'urbanisation.....	158
1.4 Le processus d'individualisation et d'individuation.....	160
1.5 Les communautés urbaines	162
1.5.1 Communauté(s) urbaine(s) et « cercles sociaux » : définitions(s)	162
1.5.2 Communauté(s) et sociabilité.....	165
2) Communauté/société : un modèle « binaire » obsolète ?.....	168
3) Le modèle dynamique de la « circulation ».....	169
3.1 Le « croisement » entre espaces publics et privés	172
3.2 Espace public et communautés : une relation étroite ?	176
3.3 Une communauté urbaine d' « aventure » ?	180
B. La communauté ludo-sportive : le « lieu du lien »	183
1) Réseaux et communautés ludo-sportives urbaines.....	183
1.1 Une relation asynchrone comme point de départ	183
1.2 Une relation de terrain dans un second temps	187
2) Les modalités de l' « entre-soi » communautaire	189
2.1 La communauté pratiquante : un produit de rituels	189
C. Rapport triangulaire et stratégie du « secret » : les circulations de rôles	194
1) Une circulation de rôles : le rapport triangulaire	194
2) Le rôle du pratiquant urbain	196
2.1 Faire de nouvelles rencontres	196
2.2 Partager une expérience commune	197
2.3 Pratiquer en réseau	198

2.4 Plaisir et convivialité.....	198
CHAPITRE VI : Une fuite de l'enfer urbain ? Des conduites corporelles vertigineuses.....	200
A. Les <i>cultural studies</i> et les activités corporelles : entre identités et cultures	202
1) Un objet en commun : la sous-culture.....	203
2) Corps, APS et <i>cultural studies</i>	206
B. Entre vertige, altérité et régulation sociale : des territorialités cloisonnées ?	209
1) Territorialité et altérité, une manière de se mélanger ?.....	210
2) Territorialité et régulation sociale, une manière de se préserver ?.....	210
C. Les conduites corporelles vertigineuses : un objet socio-anthropologique ?	212
1) Le couple sensation/intégrité physique.....	213
2) Des sensations qui relient le corps à la ville	215
3) Les catégories analytiques du vertige.	218
3.1 L'angoisse.....	219
3.2 Le plaisir.....	220
3.3 Le vertige urbain, une pratique sous-culturelle ?.....	224
CONCLUSION : Les « explor-acteurs » de la cité.....	229
A. La pratique auto-organisée de la ville comme modelage du cadre d'existence	231
1) Ville et APS, l'aménagement du milieu de vie.....	231
2) La pratique ludo-sportive, support de l'expérience.....	233
B. La question de l' « alternatif ». Comment l'interpréter ?.....	235
1) Des logiques et des modalités de pratiques sous-culturelles.....	235
1.1 Question de l'autonomie	235
1.2 Question du risque	236
1.3 Question du secret	237
1.4 Un agir ludique dans la ville	237
2) Examen du processus identitaire.....	238
C. Critiques méthodologiques.....	240
1) Une domination « genrée » ?.....	240
2) Interactions pratiquants/publics	241
3) Les limites de l'induction	242
Table des illustrations	246
Index des principales notions	247
Index des auteurs.....	252
BIBLIOGRAPHIE	255
GENERALE	255
Table des matières	267
ANNEXES.....	270

ANNEXES

SOMMAIRE

ANNEXE 1 : Regard historique sur l'apparition de la
spéléologie urbaine et du *base jump* en France

ANNEXE 2 : Illustration sur la communication interne à la
communauté de spéléologues urbains

ANNEXE 3 : Extrait d'entretien avec une « personne
ressource »

ANNEXE 4 : Profils sociologiques des enquêtés

ANNEXE 1

Regard historique sur l'apparition de la spéléologie urbaine et du *base-jump* en France

Historique de la cavité souterraine¹²⁹

En France, au fil des siècles, les hommes ont creusé la roche. Ils ont prélevé de la pierre, ils ont creusé des habitations souterraines ou encore des souterrains-refuges pour se cacher. En France comme ailleurs, il existe de véritables univers souterrains creusés par l'homme ; un monde méconnu, chargé d'histoire et caché sous nos pieds. Les différentes phases d'expansion de Paris ont requis tout au long de son histoire l'exploitation de carrières locales. A l'époque romaine, il ne s'agissait bien sûr que de carrières à ciel ouvert. Il faut attendre l'avènement des Capétiens et donc un nouvel essor de la construction, pour voir les premières carrières souterraines apparaître. L'exploitation prit une dimension quasi-industrielle dès les XIIème et XIIIème siècles, notamment pour la construction, sous Philippe Auguste, des remparts protégeant la cité, de Notre-Dame, de la forteresse royale du Louvre et des Halles. C'est de cette période que datent par exemple les carrières du Val de Grâce. Les vides ainsi créés dans le sous-sol furent peu à peu oubliés : les puits d'extraction seront comblés pour éviter les accidents ou seront utilisés comme décharges. Ce n'est qu'au XVIIIème siècle, après une série d'effondrements que les autorités prendront conscience du danger latent que représente le sous-sol parisien. Le 4 Avril 1777 est créée l'Inspection Générale des Carrières, chargée de répertorier et de consolider les carrières de la capitale. Les équipes de l'IGC vont faire des souterrains parisiens l'un des ensembles architecturaux les plus importants de France, et leur donner l'aspect que nous leur connaissons maintenant. Les galeries peuvent être de deux types : domaine privé et domaine public. En effet, l'IGC ne prend en charge que la consolidation des galeries sous le domaine public. La consolidation des vides sous les propriétés privées est du ressort des propriétaires. Il y a d'abord 135 kilomètres de galeries d'inspection : 91 sous les rues et 44 sous les jardins et autres bâtiments

¹²⁹ Cette recension historique a été effectuée à partir des travaux de Triolet J., Triolet L., 2002, *Souterrains et croyances* et 1995, *Les Souterrains, le monde des souterrains-refuges en France*, éditions Errance, Paris ; Lacordaire S., 1982, *Histoire secrète du Paris souterrain*, Paris, Editions Hachette ; Groupe parisien de Recherches Souterraines, 1986, *Recueil de pièces manuscrites relatives à l'histoire des carrières de Paris aux XVIIe & XVIIIe siècles* ; Thomas G., Clément A., 2001, *Atlas du Paris souterrain*, Editions Parigramme (I.G.C)

publics. Ces galeries sont donc régulièrement inspectées par l'IGC. De plus, 150 kilomètres de galeries subsistent sous les domaines privés. Au total, presque 300 kilomètres de galeries. Les galeries d'inspection se trouvent principalement sous la rive gauche de Paris :

- Grand réseau du XIV^e arrondissement (XIV^e, Xv^e nord, V^e, VI^e): 100 kilomètres
- XIII^e arrondissement : 25 kilomètres
- XVI^e arrondissement (carrières de Chaillot, réseaux de Passy): 7 kilomètres
- XII^e arrondissement : 200 mètres

Les carrières souterraines s'étendent, avec environ 300 km de galeries, sous les 5^e, 6^e, 8^e, 12^e, 13^e, 14^e, 15^e, 16^e et 20^e arrondissements. Le réseau le plus étendu, situé sous les 5^e, 6^e et 14^e arrondissements, est long d'une centaine de kilomètres.

Cependant, ce que bon nombre d'individus appelle les "catacombes" s'appelle en réalité "les carrières de Paris". Car les "catacombes" ne représentent qu'une infime partie de la totalité des galeries circulant sous Paris. Il ne s'agit que d'anciennes carrières dans lesquelles les ossements de générations de Parisiens ont été entreposés afin de soulager la surpopulation des cimetières de la capitale. Ce trait marquant de l'histoire a été par exemple traité par G. Vigarello lorsqu'il analyse dans un livre très « propre », si l'on peut dire, des rapports anciens entre le corps et l'hygiène. Tout particulièrement l'évolution des techniques de la propreté corporelle entre le Moyen Age et le vingtième siècle¹³⁰. En effet, ce rapprochement entre les pratiques historiques du corps et l'histoire des souterrains nous montre que les sentiments éprouvés à l'égard du propre et du sale correspondent à l'incorporation actuelle du processus de civilisation notamment. Selon G. Vigarello, entre le 15^{ème} et le 17^{ème} siècle, la saleté du corps est tolérée, mais il y a cependant, pour les couches sociales dominantes, un souci de propreté qui se repère sur la présentation des individus, le « paraître » nous dit l'auteur. Or, il est intéressant de remarquer comment les pratiquants urbains se laissent volontairement aller dans une saleté qui doit ainsi recouvrir toutes les parties de l'habillement. Cela est sans doute lié à un processus de différenciation vis à vis des normes corporelles effectives sur le « monde du dessus ». Une pratique sans aucune trace de l'environnement naturel (boue, eau, terre, etc.) sur ses propres habits ne témoigne pas de l'investissement total de la personne en dessous.

¹³⁰ Vigarello, G. (1985). *Le Propre et le Sale ; l'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris: Seuil.

Toujours d'après G. Vigarello, la propreté est donc essentiellement morale et sociale. Puis, à partir du 18^{ème} siècle, les conduites d'hygiène sont sous-tendues par la domination du modèle médical et c'est ainsi que le réaménagement des espaces dédiées aux déchets urbains ou autres fosses communes de cadavres humains virent le jour au cours de l'histoire par la création d'ossuaire notamment dans les « catacombes » parisiens. C'est ainsi que toutes ces exploitations souterraines formèrent progressivement un véritable réseau. Le monde diurne du souterrain est ainsi né, les différents mythes s'en suivent...

Les cavités souterraines peuvent être distinguées selon différentes catégories. A la suite des carrières souterraines viennent s'ajouter ce que les spécialistes appellent les « souterrains aménagés » constitués de « souterrains refuges » ou encore de « souterrains annulaires ». Leur réalisation a été effectuée en vue d'une utilisation donnée. Ces ouvrages se présentent le plus souvent sous la forme de galeries et de salles de dimensions relativement modeste formant un réseau plus ou moins étendu. Ils sont taillés entièrement dans la roche. Leur fonction exacte reste relativement difficile à préciser au vu de leurs vestiges et des éléments qui parviennent aux yeux et mains des spécialistes. Ainsi, les « souterrains-refuges » constituaient des forteresses souterraines de proximité, creusées en des périodes troubles et conçues, pour abriter une communauté (habitants d'une maison forte ou d'un petit château...) ainsi que ses moyens de subsistance (bétail, grains...). Ils devaient permettre à ces hommes de survivre en fournissant, le cas échéant, une défense suffisamment efficace pour créer des difficultés et occasionner des pertes propres à décourager un ennemi de passage. Cette notion de souterrain-refuge est d'ailleurs très intéressante à nos yeux pour comprendre, sans doute, la volonté de former un territoire, un refuge qui met en scène une forme spécifique d' « habiter » et donc de se sentir exister en milieu urbain.

Dans les souterrains-refuges, les systèmes de défense reposent sur des obstacles (portes, châtiers) ou des pièges (puits, silos) ne nécessitant pas d'être servis par les défenseurs ; barrant sa progression vers le cœur du réseau. Enfin, les « souterrains annulaires », quant à eux, se caractérisent par la présence d'une galerie dont le tracé décrit un ou plusieurs anneaux ; leur plan ne semble pas pouvoir correspondre à une fonction utilitaire. Les spécialistes nous disent qu'il est fort probable qu'ils ont été creusés et utilisés dans un but cultuel, entre le XI^{ème} et le XVI^{ème} siècle, dans un contexte de culte des morts et de la fécondité.

Un souterrain, des spéléologies souterraines

Après s'être institutionnalisée comme science en 1895, la spéléologie conserve son identité de pratique savante jusque dans les années 1930. Elle est alors essentiellement pratiquée par des adeptes des activités de plein air (alpinistes et scouts notamment) qui contribuent à la faire évoluer. L'horizon diversifié de ces différents pratiquants donne lieu à un véritable brassage de cultures, chacun apportant un élément de son milieu d'origine. C'est dans cette phase d'institutionnalisation que la spéléologie comme discipline scientifique et sportive de pleine nature en vient à se structurer par ses propres pratiquants¹³¹. Cette vision restrictive a dès lors défini ce qu'était la bonne manière de faire de la spéléologie, comme héritage historique d'une certaine manière.

La spéléologie ou encore le *base jump* en milieu « naturel » offrent un espace mouvant, riche en imprévus qui nécessite une grande adaptabilité des individus. Certaines de ces pratiques en pleine nature ont été récupérées par les milieux fédéraux, et ainsi, transformées en sport de compétition qui a pour effet de soumettre l'espace à des contraintes de plus en plus restrictives. La volonté de domestiquer certaines pratiques en vogue afin de distribuer du grand air à un public précis dénature la logique première de ces activités.

Prenons l'exemple de la spéléologie dont nous devons différencier plusieurs logiques d'actions. Certaines d'ailleurs sont en opposition. Il y a la spéléologie d'exploration, celle qui perpétue l'œuvre des illustres prédécesseurs et qui permet de découvrir les derniers espaces géographiques inconnus sur la Terre. Pour cela, le spéléologue en France n'hésite pas à voyager (Chine, Mexique, Nouvelle-Guinée, Europe de L'Est) Elle fonctionne en complément de la spéléologie dite scientifique, et plus largement la karstologie, cette étude particulière de reliefs aux régions calcaires qui résultent de l'action souterraine, d'eaux et aboutissant à la formation de grottes.

Il y a également la spéléologie sportive comme activité de loisir, plus axée sur la mise en jeu du corps et d'une interaction entre l'espace et l'individu qui l'occupe. Elle consiste à visiter des cavités déjà connues et topographiées, pour le plaisir des yeux, de l'effort, de la technique

¹³¹ Schut P-O., 2006, Spéléologie et spéléisme. De la science au plein air (1930-1945), In *STAPS*, n°74, p.99-115.

mais surtout pour se représenter autrement le temps de la pratique et ainsi former une sorte de « sous-monde » dans les deux sens du terme, géographique et sociologique¹³².

Une troisième variante tente de voir le jour mais se trouve en totale opposition avec l'éthique de la spéléologie : la notion de compétition. Il s'agit d'une pratique chronométrée, où finalement, les logiques de pratique se rapprochent d'un mode de fonctionnement institutionnalisé. Deux expériences ont eu lieu en 1992 et 1993, et la Fédération française de Spéléologie avait statué sur cette affaire en suspendant les «compétitions souterraines purement sportives» (Assemblée Générale, Orthez, 22 Mai 1994)

L'espace étudié est particulier car il se situe dans un contexte urbain et plus précisément dans les souterrains du centre urbain de Paris. Le contexte urbain joue un rôle primordial dans la construction de symboles corporels et sportifs. La structure urbaine de ce type d'activité est très significative de ce que révèle intrinsèquement la pratique d'activités écologisantes. Car, si l'on analyse le système des pratiques sportives¹³³, la spéléologie se situe dans le quart supérieur gauche, autrement dit, dans les pratiques informationnelles, et plus précisément dans les pratiques libres avec une culture légitime à haut rendement symbolique. Cette remarque n'est pertinente que si et seulement si on émet l'hypothèse que ces nouvelles pratiques sont un détournement puis une appropriation de pratiques originelles pour en faire sa propre logique en adéquation avec son cadre de vie. Il est donc intéressant de se pencher, aujourd'hui, sur la place de ces pratiques détournées (spéléologie urbaine/spéléologie et *base jump*/parachutisme) par rapport à l'ancienne classification « déterminée » et « déterministe » des pratiques sportives. Ce détournement est tributaire de la mouvance de la structure géosportive.

Le marquage territorial des pratiques sur l'espace français évolue et s'adapte aux besoins et désirs des individus pratiquants. En effet, F. Jovignot nous dit que le lieu de pratique de la spéléologie institutionnelle est majoritairement influencé par le lieu d'habitation des pratiquants¹³⁴. Cette donnée n'est pertinente que si l'on rappelle que ces pratiques écologisantes sont fonction d'un espace « naturel » où la proximité de massifs karstiques est

¹³²Glowczewski, B., Matteudi, J-F. (1983). *La cité des cataphiles, mission anthropologique dans les souterrains de Paris*, Paris: Librairie des Méridiens.

¹³³Pociello, C., 1981.

¹³⁴Jovignot, F. (1997). *Etude des aptitudes, des motivations, des profils socio-démographiques des spéléologues*. Thèse de doctorat STAPS soutenue en avril 1997 à L'UFR.STAPS de Dijon.

l'espace de pratique par excellence. Dès lors, il nous rappelle qu'une partie importante des spéléologues (recensés auprès de la fédération) habite encore dans les grandes villes, loin des lieux de pratique (recensée auprès de la fédération) et que cela implique de grands déplacements pour aller sous terre. En effet, les analyses de J-C. Frachon (1993) sur *les sauvetages spéléologiques en France de 1980 à 1989* montrent que la liste des lieux d'accidents comparés aux départements d'origine des personnes secourues est révélatrice de la volonté de se détacher du lieu de vie et donc, d'aller à la recherche du bien être loin des villes. En effet, en 1997, 40.5 % de l'échantillon de F. Jovignot habitait dans un milieu urbain. Sur ces 40.5 %, 3 % vivaient sur Paris et son agglomération.

Aujourd'hui, il semblerait que le phénomène ait évolué; une appropriation de son espace de vie est davantage d'actualité, et notamment, l'investissement de *sa* ville, toujours à la recherche d'une certaine forme de « bien-être » et du détournement de la pratique originale.

Ce constat prend forme dans l'interaction entre la structure géo-sportive et les individus sportifs, nous l'avons vu précédemment, mais également dans la structure urbaine des sports, moteur de cette recherche. Déjà, la spéléologie est approchée davantage comme un « art de vivre » plutôt qu'un sport au sens strict¹³⁵ dans le sens elle se détache du monde sportif traditionnel par le refus de la rationalisation des exercices physiques par exemple (69% de l'échantillon de 1997 déclare ne pas s'entraîner)

Sociologie du souterrain et de ses pratiquants : des contextes historiques différents

Bien que la dimension enterrée des grandes villes ait été mésestimée jusqu'à une époque récente, une expansion urbaine croissante démontre l'importance de sa redécouverte. Ainsi, au début des années 1980, une anthropologue effectua une « mission anthropologique dans les souterrains de Paris » pour y extraire cet « imaginaire souterrain » composé, pour l'époque, de la « mémoire enfouie de la cité, de socialité ludique, de descentes initiatiques, d'archéfiction onirique¹³⁶ ». Cette étude pionnière dans son genre popularisa l'existence des randonneurs et explorateurs clandestins du réseau de galeries. La médiatisation qui suivit provoqua une hausse importante de la fréquentation, au point de devenir un véritable phénomène de mode. Bien que s'estompant au fil des années, ce phénomène a perduré avec de nombreuses

¹³⁵ Jovignot, F., 1997.

¹³⁶ Glowczewski, Matteudi, 1983.

associations proches de la spéléologie, de la protection du patrimoine ainsi que des habitués des lieux.

Au début des années 2000, la fréquentation est en hausse, et la mode cataphile se retrouve souvent dans les médias, vantant plus souvent le spectaculaire que la conservation du patrimoine. Les nombreux accès existants (plus de 300) sont alors très réduits par les forces de police et les services de l'Inspection générale des carrières.

Nous distinguerons ainsi deux modèles type de spéléologues urbains. Le premier modèle « marginal » correspond aux premières randonnées (faible mobilisation physique du corps) de groupe qui s'organisèrent dans les années soixante-dix et quatre-vingt, alors que le second (néo-pratiquant) correspond au contexte actuel et met d'avantage en lumière le caractère physique de l'expérience souterraine par le corps, non plus le côté transgressif.

Les deux contextes d'études opposent le souterrain et la surface. Nous avons donc répertorié les permanences et surtout les différences actuelles du contexte culturel, social et économique du dessus (la surface-espace public).

La reproduction des caractéristiques ludiques et sacrées de l'espace souterrain est patente. L'historicité des lieux - comme les catacombes - demeure, maintenant la mise en place de rites et de codifications spécifiques, composantes de ce jeu de rôles souterrain. Le rite de la première descente (avec ses passages éprouvants) semble identique aujourd'hui : il teste les capacités physiques de l'impétrant sans pour autant lui dévoiler les espaces attrayants et typiques des galeries souterraines. Sa résistance et sa persévérance lui permettent l'accès à ces places secrètement gardées par la communauté. Peu à peu, des rites intégratifs scellent l'adhésion au groupe. L'abandon prématuré, *a contrario*, maintient vivante la stratégie du secret appliquée avec succès. La diversité des profils des descendeurs, pour l'époque, permet la cohabitation du spéléologue avec le chasseur de trésors, d'images ou le visiteur occasionnel. À ce titre, le caractère sensuel de la conquête peut cohabiter avec le sérieux décrit par B. Glowczewski. Cette variété induit potentiellement des échanges de savoir-faire. En ce sens, la construction identitaire se complexifie par les interactions variées entre des membres très diversifiés. Enfin, selon cette enquête *princeps*, les explorateurs des souterrains visaient à renverser l'ordre social et mettre en forme une socialité parallèle par la distribution de rôles : « c'est toute une socialité inversée de la surface qui s'offre, le temps d'une escapade¹³⁷ » ou encore « inventer une sociabilité où le travail n'entre plus en ligne de compte » et « ainsi

¹³⁷ Glowczewski, *op. cit.*, 85.

échapper à la surveillance normalisante de la surface¹³⁸ ». L'analyse des discours recueillis lors de notre étude révèle les mêmes critiques : ils se retrouvent en dessous pour ne pas reproduire ce qu'ils vivent déjà au quotidien, en particulier les rapports de domination. Les permanences historiques sont étayées par les marques et les peintures murales.

Cependant, quelques changements nous paraissent révélateurs. La typologie dressée par l'anthropologue n'est plus d'actualité aujourd'hui. Le caractère « marginal » qui marquait les premières randonnées s'est effacé aujourd'hui pour laisser place à un lieu alternatif composé de profils sociologiques très diversifiés. La valorisation de la pratique souterraine dite « sportive » nous intéresse aujourd'hui car le caractère physique et une motricité particulière est très répandu au sein des loisirs souterrains. En effet, en 1983 les auteurs dressaient pas moins de douze profils différents, allant du « sportif » au « partouzeur »... Or, dans le cadre de notre étude nous sommes intéressés exclusivement aux profils sportifs rencontrés sous-terre, à ces techniciens de l'exploration investis sur un « territoire sauvage » et fortement harnacher dans la tradition « spéléologie ». A ce profil viennent s'ajouter les individus à la recherche d'un dépassement de ses capacités physiologiques et biologiques : chercher à aller au bout de son endurance, faire passer son corps dans la « moulinette souterraine », se courber, marcher des heures dans l'obscurité, escalader des parois... Un ensemble de caractéristiques qui se construisent dans l'interaction homme-environnement. Pour ces pratiquants, la caractéristique première de la souplesse est vue comme « impératif à la survie » dans la carrière-territoire. Une poétique du mouvement et de la courbe est ici bien entendue révélatrice de ce que le style moteur entend valoriser : rompre avec une forme de rigidité quotidienne et de mouvements corporels contraignants et fatigants.

Le néo-pratiquant des souterrains est donc conscient du contexte actuel en matière de protection du souterrain et d'une fréquentation accrue par une vague momentanée d'« explorateurs du samedi soir ». Ce contexte conduit les groupes de spéléologues à s'organiser encore davantage en société secrète devant le danger qui guette leur terrain de jeu. Encore une fois, ce « type » de spéléologie urbaine ne correspond qu'à un rôle, un état momentané. L'adhésion à un groupe d'explorateurs est aujourd'hui une technique pour manipuler différentes facettes de soi, pour se déclarer différent du sujet de la surface. La complémentarité des rôles du *dessus* et du *dessous* nous montre que le souterrain est bien plus qu'un simple terrain de jeu aujourd'hui : il est un lieu anthropologique qui participe à la construction identitaire des pratiquants.

¹³⁸ *ibid.*, 86.

Regard historique sur l'apparition et l'évolution du base-jump en France

Les premières mentions de parachutisme proviennent d'écrits datant du douzième siècle. Des acrobates chinois utilisaient de petits parachutes retardant leurs chutes lors d'exhibitions de gymnastique. Plus tard en Europe, entre le quatorzième et le seizième siècle, deux groupes de sauteurs apparurent, appelés communément les " sauteurs de tours ". Le premier groupe expérimenta à l'aide de parachutes sommaire d'échapper aux incendies et se jetèrent de hauteurs variant de cent à deux cent trente mètres depuis les tours médiévales de l'époque. L'autre groupe souhaitait juste voler comme des oiseaux et utilisèrent les premières approche de combinaisons ailées. Les deux groupes se retrouvèrent blessés à la base de tels tours. Plusieurs experts contestent ce genre de sauts. Toutefois, les sauteurs de tours ont été tellement mentionnés dans plusieurs ouvrages que leur passage n'est pas à négliger. Durant le début du dix-neuvième siècle plusieurs sauts « cascades » ont été exécutés, dont le saut depuis la torche de la statue de la Liberté en ouverture automatique par Frederik Rodman Law en 1912. Law sauta également depuis le pont de Brooklyn et du building de la Bankers Trust sur Wall street. En 1975, Owen Quinn sauta du World Trade Center à New York...

La même année, Carl Boesnish retourna à Yosemite pour tourner des images d'escalade. Ce fut un événement pivot dans l'histoire du base-jump. Après leur ascension les trois grimpeurs se jetèrent du haut de la falaise et atterrissent dans la vallée. Les sauts créeront un désaccord formel avec les « Park Rangers ». C'est depuis ce passé que le base jump est interdit dans les parcs nationaux. Ces trois sauts consécutifs marquèrent l'ère moderne du saut depuis des objets fixes.

Ce rappel historique sur les conditions de la création du *base-jump* aux Etats-Unis nous interpelle sur l'origine qui le lie au parachutisme sportif dans un premier temps. L'origine militaire du parachutisme comme technique de combat et l'exigence d'exercices physiques qui vont de pair a contribué à observer la pratique actuelle comme une réelle rupture avec la pratique " populaire " d'autrefois. Le matériel, les sauteurs et par conséquent les attentes se sont modifiées avec l'apparition de nouveaux publics sportifs labellisés en tant que « aventuriers » et amoureux de la glisse, appartenant par là même à la classique définition du

« sport californien » ainsi fait de recodages symboliques. La naissance du parachutisme individualisé, consommé pour soi en est l'accélérateur¹³⁹.

Toujours sous l'angle historique des pratiques aériennes, la transformation d'un parachutisme militaire à une chute libre vertigineuse nous rappelle le processus inverse que connut l'excursion aérienne en ballon dans le premier tiers du vingtième siècle par exemple. En effet, la disparition progressive d'une pratique faite de lenteur, de silence et donc de communion avec les éléments naturels vers une pratique davantage utilitariste et matérialiste nous rappelle que le plaisir et le bien-être de l'aventure était alors à la marge des ascensions traditionnelles et légitimes¹⁴⁰.

Ainsi, le base-jump à proprement parler est une activité récente, et donc dérivée du parachutisme d'avion. A cela, il convient de distinguer deux pratiques assez proches sur la forme mais quelque peu différent sur le fond : l'une dite montagnarde (édifices naturels) et l'autre dite urbaine (édifices artificiels). Au cours de nos recherches antérieures, nous avons montré que les deux formes de pratiques divergent essentiellement sur la nature de l'espace dans lequel le sauteur se laisse chuter. La nature de la chute est donc vécue différemment selon qu'il s'agit d'un environnement naturel ou urbain.

L'histoire de la pratique se découpe en deux temps, nous l'avons vu, elle repose premièrement sur les transformations propres au parachutisme (d'une pratique militaire à une pratique individualisée) et ensuite sur le détournement de la technique de chute vers de nouveaux supports de chute (points fixes) et terrains de jeux. C'est pourquoi la « carrière » sportive de nos enquêtés traduit à elle-seule les stratégies adoptées par chacun dans l'apprentissage de la technique du saut de *base*. L'apprentissage de la chute s'effectue par l'accumulation de sauts classiques en parachutisme. Seulement ensuite peut s'effectuer le détournement de la technique sur un autre espace approprié par la communauté cette fois-ci.

Dans les deux cas (spéléologie urbaine et *base-jump*), le corps humain, dans ses variations spatiales, temporelles et donc rythmiques, est l'outil indispensable pour s'approprier son environnement quotidien. L'espace urbain est ici investi de toute part, haut et bas.

¹³⁹ Loirand G., (1989), De la chute au vol. Genèse et transformations du parachutisme sportif, In *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°79, pp. 37-49.

¹⁴⁰ Robène, L. (1998). L'homme à la conquête de l'air. *Des aristocrates éclairés aux sportifs bourgeois. 2 tomes, L'Harmattan* ; Robène L., D. Bondin & S. Héas, (2006). *Le bonheur est dans les airs. L'aérostation : 1880-1914*. In *Terrain*, n° 46, pp. 123-136.

ANNEXE 2

Exemple de communications internes (le cas de la spéléologie urbaine)

KTAS - HEBDO

N° 2003
Nov 91

Aujourd'hui : le corbeau, qui est-il ?

On pourrait penser qu'il s'agit de l'oiseau noir couleur de l'obscurité, de la nuit ou il est apparemment plus facile de se dissimuler que de jour, du mystère car couleur de l'inconnu. Il est aussi victime dans nos chères campagnes de sa mauvaise réputation coutume issue des périodes ancestrales se manifestant par des tirs de carabines ou de fusils.

Non je veux parler du corbeau, personne qui se croit défenseur de l'ordre moral qui dans la vie quotidienne peut mener des activités socio-professionnelles normales, mais qui en fait est un individu psychologiquement en retard sur le plan affectif, qui pense qu'il est plus facile de régler les problèmes des autres que le sien propre, et ce pour "effacer" ce retard.

C'est pourquoi il est inutile de contre traquer un torchon, les photocopieuses ne se porteront pas plus mal.

FANTOMAS

EXEMPLES DE TRACTS SOUTERRAINS

Brevet de cataphile



photo

Je soussigné(e) certifie que
a été reçu(e) aux épreuves suivantes :

- 1°/ Ouverture d'une plaque soleil.
- 2°/ Passage d'une chatière.
- 3°/ Traversée d'une zone enfumée.
- 4°/ Lecture d'une planche IGC.
- 5°/ Cuisson d'un cassoulet.

Ce diplôme est à présenter lors de tout contrôle de police, il certifie votre aptitude à circuler dans les galeries.

Fait à Paris le .../.../.....





<http://www.titan.free.fr/> mai 2001

CONTRE LES INSECTES VOLANTS...



IL Y A BAYGON ROUGE...

www.titan.free.fr

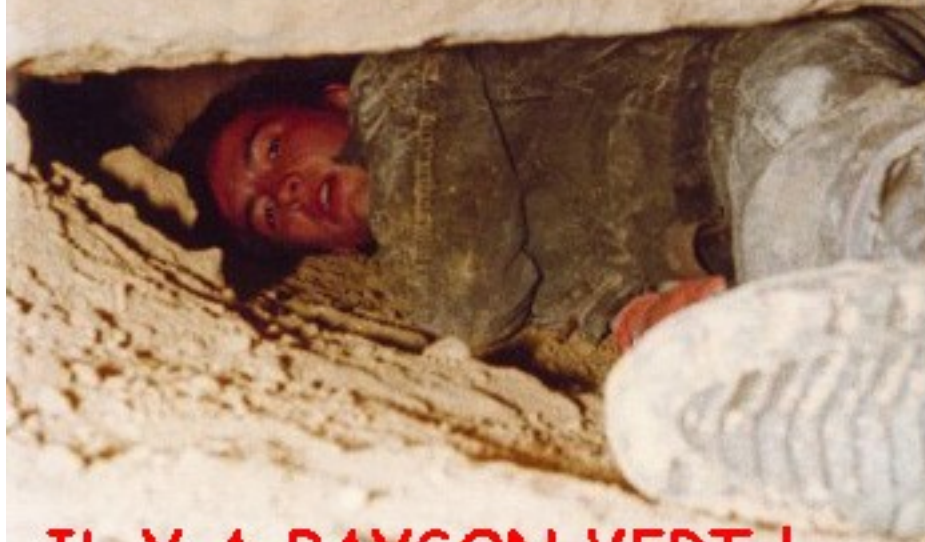
« Faire lieu » à travers l'urbain.

Socio-anthropologie des pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville.

Page 283

CONTRE LES
INSECTES RAMPANTS...

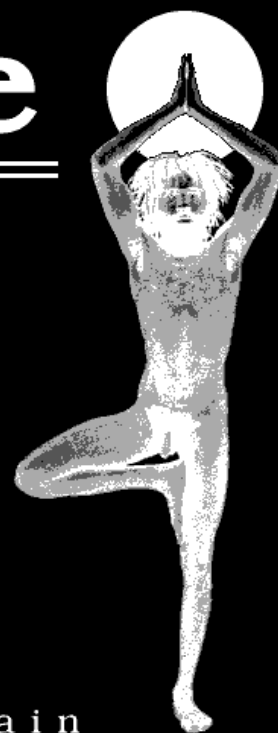
www.titan.free.fr



IL Y A BAYGON VERT !

L'Ascète

**Mobile,
Pratique,
Non polluant...**



KATALUX, c'est déjà demain

« Faire lieu » à travers l'urbain.

Socio-anthropologie des pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville.

Page 284

ANNEXE 3

ENTRETIEN (S2) le 20 mai 2007 à la Défense dans un café restaurant durant la pause de midi

Entretien réalisé dans un café-restaurant situé en plein cœur de la zone d'activité situé sur la dalle de la Défense. J'arrive en métro une bonne dizaine de minutes avant notre rendez-vous. J'essaie de prendre mes marques sur ce lieu...je regarde les gens qui sortent des bureaux peu avant 12 heures. Mon téléphone sonne, mon contact arrive. Il n'a que très peu de temps à m'accorder...nous allons donc manger ensemble durant cet entretien.

Talon sociologique :

Âge 35

Sexe M

Sport pratiqué(s) : activités d'exploration urbaine, je suis cataphile depuis 20 ans, je monte sur les toits et j'aime les friches industrielles.

Où ? Principalement dans le 14^{ème} arrondissement, parfois dans le 13^{ème}.

Lieu d'habitat : Paris

Travail : Directeur Recherche et Développement

Formation: Ingénieur

Lieu de travail : Paris

E : Bien pour commencer, je sais que tu n'as que très peu de temps à m'accorder aujourd'hui, j'aimerais parler avec toi de trois ou quatre points bien précis

e : Pas de problème, balance

E : bien, je te remercie... D'abord j'aimerais te parler de l'espace urbain, de la ville de Paris...qu'est ce que ça représente pour toi ?

e : Ben...tu sais j'ai toujours vécu en ville. C'est mon univers naturel, c'est là que je me sens bien, et en particulier dans ma ville. Quand je pars en vacances, c'est avant tout dans des villes ou pour visiter des restes de villes. Pour moi, la ville c'est Paris. Pas la banlieue. La banlieue a un statut à part. Peut-être parce que j'y ai vécu mon adolescence en rêvant de m'en échapper pour aller vivre à Paris. Les villes de province sont des villes mais pas « la ville ». Peu de villes méritent cette appellation. Manhattan, Istanbul, Moscou, Le Caire, par exemple. Il faut un caractère universel, un caractère grouillant, un caractère éternel.

E: et sur les modes de vie en ville justement, comme tu te situes ?

e: ben...les modes de vie...pour moi ils sont contraints avant tout par les règles. Je dis toujours qu'il y a deux niveaux de normes et codes...D'abord, ceux qui caractérisent de manière intemporelle la vie urbaine, qui permettent de reconnaître par exemple d'un coup d'œil le parisien du provincial. On ne peut pas vivre en ville sans en être familier. Puis les codes communautaires qui sont fugitifs et éphémères. Ceux-là sont perçus en règle générale comme étant sans intérêt...mais moi je ne le pense pas justement...

E : c'est-à-dire ?

e: ben...moi je ne perçois d'un mauvais œil le mode de vie communautaire... tu le sais bien...j'appartiens à ce que les gens appellent la communauté des cataphiles....

E : comment tu la définirais alors ?

e: bon...déjà il faut bien reconnaître que le milieu urbain coupe l'homme de la nature. Alors que là...on a de la boue, du vent, de l'eau qui court. Et aussi une certaine forme de liberté, plus physique. Alors que le mode de vie ne ville...c'est...tout est codifié, organisé. Tu passes au vert, tu t'arrêtes au rouge. Tout est aseptisé, les trottoirs sont bien nets, les vitres nettoyées, on est choqué du malotru qui jette un papier par terre. On ne peut pas téléphoner au volant sans être immédiatement arrêté par un flic. Cette organisation germano-helvétique forme un cocon parfois étouffant. Dans ce cadre hyper-organisé, la raison se débat contre l'abus de règles et le corps cherche ses racines...(blanc) La cataphilie offre des réponses aux deux besoins : transgression des règles et recherche d'un monde plus fruste – même s'il est tout aussi artificiel que celui de la surface. Au moins, sous terre, la boue tache, on se cogne au plafond, on se cogne les genoux en rampant, le niveau d'eau varie parfois dans le même couloir du genou à la poitrine : les règles qui s'appliquent...il y a toujours des règles partout...ne sont pas les mêmes. La grille de lecture symbolique de l'univers d'en bas n'est pas la même que celle de l'univers d'en haut. Le labyrinthe s'impose, l'imagerie alchimique bondit immédiatement, on est au contact direct des quatre éléments, la lumière n'est pas un droit mais un devoir. Le fait de se plonger...au même endroit...dans un univers d'une autre nature symbolique ...ben c'est fondamentalement différent du fait d'aller ailleurs. On peut faire de la spéléologie dans des grottes bien plus belles que les catacombes, on peut escalader des montagnes, nager dans l'océan, se rouler dans des prairies vertes : cela ne correspond pas au même besoin. Donc, pour moi...la cataphilie n'est pas une recherche de nature. Elle est une recherche de la nature humaine.

E : tu as un certain regard sur la ville...mais on ne peut donc rien y faire d'après toi ?

e: si...si...par exemple...t'es sportif toi.. ?...ben Paris est un paradis pour les sportifs... natation, tennis, jogging. Ne parlons pas du cinéma et du théâtre...où serait-on mieux qu'à Paris pour en profiter ?...Pour la musique...je ne dirai rien...je ne suis pas mélomane et je vais rarement au concert. Non...moi ce que j'aime bien...c'est les découvertes...(sourires)...je passe ma vie dans les musées...j'ai un ami au Louvre...j'y entre comme chez moi, et les musées municipaux de la Ville de Paris sont gratuits aussi...Enfin, je suis amoureux de la ville en tant que telle : je passe mes week-ends à marcher dans les rues, j'ai par exemple 2500 photos d'animaux qui ornent les façades.

La richesse culturelle de la ville est le gage de ma liberté intellectuelle...pour m'enrichir et m'exprimer, l'esprit a besoin d'être sollicité...(rires)....

E : tu fais d'autres choses alors dans paris si je comprends bien ... ?

e: oui...je reproduis la même démarche sur les toits, dans les usines, sur les voies ferrées. Le fait de considérer un lieu de passage, un lieu d'activité professionnelle, un non-lieu comme un lieu de vie, de loisir, d'épanouissement, donne à ce lieu une autre dimension et donc confère une dimension démiurgique à la personne qui lui a donné cette dimension. On s'enrichit du relief que l'on donne aux lieux. La capacité à voir le monde autrement, à le vivre autrement, qui est extrêmement difficile dans une ville trop codifiée et organisée, est possible dans de très nombreux lieux alternatifs. Je pense que le spectacle de rue se rapproche de cette démarche par exemple...

E : je vois...et tu fais tout ça dans quel but ?

e: ben je t'ai dis...mais le moment du passage d'un univers à l'autre surtout...franchir la palissade, faire glisser la plaque, ramper dans la chatière...marque une réelle rupture, qui répond à une nécessité symbolique. Ce qui est important dans la cataphilie c'est d'être à la fois ailleurs et au même endroit, en rupture et en prolongement du quotidien. De marcher dans

la rue en sachant ce que l'on a sous les pieds, de marcher sous terre en sachant qu'on habite au-dessus. Les catacombes ne sont pas belles, pas agréables, pas intéressantes. Si elles se trouvaient ailleurs, on ne ferait pas l'effort d'y aller. C'est donc bien cette dimension de prolongement avec nos espaces du quotidien qui est importante. C'est plus le changement des codes que le changement de lieu qui leur donne de la valeur.

E : et tu en parles souvent de tout ça ? avec ta famille..à ton travail par exemple ?

e: ben...tu sais...je n'aime pas en parler._C'est pour moi une pratique intime. Je n'en parle avec plaisir qu'aux amis très proches de cœur, qui partagent mon univers littéraire et symbolique, qui comprennent mon rapport à l'espace, aux autres, aux femmes, au temps._Je n'ai pas d'activité plus intime que la cataphilie. C'est sans doute pour ça que j'ai écrit un roman à ce sujet : parce que c'est une façon de partager ce que je ressens sans avoir à le verbaliser, sans faire face au regard de l'autre, à son incompréhension. Il n'y a rien de pire que de ne pas être compris quand on expose son intimité. Et la dimension fondatrice de mon identité, la dimension symbolique des carrières, ne se comprend pas à l'issue de cinq minutes de discussion. L'autre mode de discussion possible à ce sujet est le mode objectif : c'est pour cela que j'ai créé un site de visite virtuelle, froid, nu, sans aucun commentaire, juste des faits. Ce site n'a de valeur que par l'immensité qu'il exprime : on peut s'y promener des heures sans repasser par le même endroit. Il est beaucoup moins frustrant d'en rester au stade objectif que de se heurter à une subjectivité différente, au ras des pâquerettes.

E : tu ne parles avec les autres du groupe d'explorateurs alors du coup...ça reste entre vous du coup?...et les gens que tu croises dans la rue ou ailleurs et qui te voit pratiquer...vous échangez ?

e: Je descends la plupart du temps seul. Parfois j'emmène une personne, très rarement plus. Je descends aux moments où l'on croise le moins de monde. Le dimanche après-midi, souvent. Avant de travailler, je descendais le jeudi après-midi, c'était très tranquille. Et...tu sais...les seules personnes qui nous posent des questions...ce sont les forces de l'ordre...on les croise peu et ça se passe en général bien. Ce sont des relations...professionnelles...(rires)...ils sont là pour faire leur métier. Je me mets sur ce plan-là vis-à-vis d'eux...profil bas...respect et politesse...et ça passe...

E : bon...je vais essayer de parler de ta pratique personnelle maintenant...comment es-tu au quotidien?...Dans ton une journée type par exemple...comment tu te définis ?

e: ben...Moi je suis un hyperactif. Je fais dix choses à la fois, toujours en courant. Le temps est une des valeurs importantes de la vie parce qu'il y a tant à voir, tant à faire...(rires)

E : et tu es pareil quand tu explores les souterrains...tu vas à mille à l'heure ?

e: non...non...justement...la cataphilie permet une modification de mon quotidien. On ne descend pas « en vitesse ». J'ai horreur des contraintes horaires. C'est l'un des rares lieux, moments, états, où je laisse glisser le temps sans le surveiller. Mon état de fatigue me permet de savoir assez précisément quelle heure il est...je ne porte jamais de montre par exemple...ni en surface, ni en bas...mais c'est quelque chose que je sais sans que ça ait la moindre importance, comme la faim dans le monde ou l'assèchement de la mer d'Aral...(rires)...Si l'on m'attend, si je sais que quelqu'un est angoissé à l'idée que je sois en bas, et sera soulagé dès que je sortirai, cela gêne ma descente parce que cela fait rentrer en ligne de compte le temps, la durée de l'attente. C'est une des raisons de l'espacement de mes descentes ...ma femme est inquiète...donc pour répondre à ta question...je ne dirais pas qu'il y ait ralentissement ou accélération de mon temps...il y a juste l'oubli...Parfois, par le regard d'une plaque, à trente mètres au-dessus de soi, on aperçoit l'obscurité ou la lumière, qui donne des indications sur le moment de la journée. Mais c'est une info sur un autre monde, lointain, comme de lire un fait divers dans un journal étranger vieux de plusieurs années...

E : tous tes amis voient l'exploration souterraine comme ça ?

e: ...a de rares exceptions près...tu sais...les cataphiles ne descendent pas longtemps parce que leur pratique reste très superficielle...le frisson de l'aventure...la bravade...l'esprit de clan...la

conquête de territoire...bref tout ce que je ne partage plus aujourd'hui...tout cela correspond à une période adolescente où l'on cherche à s'affirmer et pas à une identification symbolique au réseau, qui permet d'alimenter la vie spirituelle. Il n'y a que cette dimension-là qui explique qu'on continue de descendre à l'âge adulte...on est encore quelques uns à partager ça...mais bon...

E : et toi précisément aujourd'hui, tu descends pourquoi au juste ?

e: la cataphilie me permet principalement de méditer, de faire repousser mes racines, de prendre le temps de la spiritualité, de m'évader de l'urgence. Le lieu est juste à la bonne distance symbolique par rapport à la ville. Les conditions sont bonnes...obscurité...silence...solitude...du mouvement...je ne suis pas un adepte de la méditation zen...(rires)...je suis plutôt péripatéticien. Marcher m'aide à penser...à rêver...

E : tu as l'impression d'être un autre à la surface ?

e: tu sais...rien ne m'est imposé. Dans mon entreprise, je suis le seul à porter le costard-cravate, et je ne le fais que par goût et nullement par obligation. Je pense que chaque activité a ses codes, que le vêtement fait partie du rôle que l'on joue. A la piscine, je suis en maillot de bain, quand je fais du sport, en short, au bureau, en costume...

E : alors qu'en dessous... ?

e: oh...tu sais...l'habillement du cataphile est tout aussi codifié que celui d'en-haut. Il y a de nombreux cataphiles qui portent des bottes, voire des cuissardes, des combinaisons, des casques, et tout un tas de matériel annexe...acéto...mousquetons...gants...foulard...Il n'y a pas de relâchement, il n'y a que l'application d'un code vestimentaire tout aussi riche et contraignant que ceux du dessus.

E : et...dans tes gestes...attitudes... ?

e: dans la vie urbaine, le contact physique est d'une autre nature : on s'assoit sur des marches ou des bancs, on s'appuie aux murs, on manipule le mobilier urbain...Il y a plus d'intimité dans les catacombes, où on se cogne, trébuche, rampe, se salit, se mouille...Cela fait partie des différences importantes entre le dessus et le dessous. C'est en me faufilant pour enjamber des câbles pour accéder à une petite galerie cachée, seul au fin fond d'un couloir noir où personne ne savait que je me trouvais, que j'ai eu pour la première fois de ma vie le sentiment de ma liberté, de mon autonomie. D'ailleurs, je descends très souvent en short, pour des raisons pratiques et symboliques...(rires).

E : tu sens un autre alors si je comprends bien ?

e: ...non. La cataphilie fait partie de moi au même titre que bien d'autres facettes de ma personnalité. Je ne suis pas une autre personne en-dessous, de même que je ne suis pas une autre personne sur un court de tennis ou face à un client.

E : bien...c'est juste une part de toi que tu explores davantage... ?

e: oui...(rires)...dis comme ça...ça me va...(rires)

E : (rires)

E : ...bon...et sur tes sensations éprouvées pendant la pratique...Parle-moi un peu de ton vécu ?

e: ben...déjà...au moment de l'entrée et de la sortie, j'ai toujours peur. Le passage d'un monde à l'autre reste une angoisse, même après vingt ans de pratique. C'est ce qui caractérise le mieux ce moment-là.

E : et la déambulation...tu es inquiet aussi ?

e: ...non...au contraire...pour le reste, c'est plutôt banal. Au moment d'entrer, il y a avant tout le plaisir de retrouver le parfum des carrières, puis le repos qui s'offre aux yeux...tu sais...je supporte mal la lumière trop vive et je me sens bien dans l'obscurité...Puis la craie sur les mains et les ongles, c'est plutôt désagréable, l'eau froide qui saisit les pieds...C'est très mitigé. Et j'ai immédiatement envie de m'éloigner du point d'entrée, de m'enfoncer dans le réseau. Il y a quelque chose d'impudique, de honteux, au moment du passage. C'est un moment où l'on expose son intimité. Au moment de sortir, il y a une forme de soulagement,

mais aussi de fatalité...On a su toute la descente qu'il faudrait ressortir, tout en espérant ne jamais le faire. Et voilà, on y est. Soulever la plaque avec le dos, c'est lourd, ça fait mal. On ne sait pas ce qu'on va trouver juste dehors. Des curieux, la police, un gros lourdaud qui parle très fort parce qu'il a compris de quoi il s'agit et ça fait de lui une élite... Puis il faut sortir, en vitesse, extraire son sac, refermer la plaque, et s'éloigner rapidement, encore, comme lors de l'entrée, en rangeant sa lampe dans son sac. La parenthèse est finie, c'est le moment du retour à la vie normale, trépidante, à la ville. On traîne avec soi un peu d'odeur des carrières, de la poussière sur ses vêtements et sa peau. Le temps de prendre sa douche et le rythme différent des pensées, qu'a permis la méditation, aura disparu avec les autres signes extérieurs de cataphilie.

E : c'est ce qui te gêne le plus...?

e: ...pour résumer...le moment du passage, dans un sens comme dans l'autre, est un moment furtif, assez violent physiquement et moralement...gênant...donc...ben...ce sont les moments de la descente que j'aime le moins...Mais...y a des fois où la sortie est plus agréable, mais cela fait longtemps que je ne l'ai pas fait...c'est par exemple quand on sort par la Petite Ceinture après une nuit sous terre, qu'on trouve la lumière de l'aube, le chant des oiseaux, la chaleur d'un petit matin de printemps ou d'été. Mais dans ces cas-là, la véritable sortie se fait plus tard, la marche d'approche sur la PC ne fait que retarder le moment où l'on se retrouve vraiment dans la rue...Ca se fait plus en douceur parce que la voie de chemin de fer désaffectée prolonge les carrières, c'est un univers de même nature...Du coup...en y réfléchissant là maintenant...(blanc)...je pense que le moment de l'entrée et de la sortie doit être l'un des frissons-clés dans la cataphilie adolescente, parce que c'est le moment de la transgression. Adulte, j'ai une autre vision de mes transgressions : je ne les fais pas pour les afficher mais pour les vivre, avec une grande pudeur vis-à-vis du monde...

e : (me demande l'heure en même temps...)

E : bon...j'ai le temps de parler d'une dernière chose avec toi...ou pas ?

e : ...aller par ce que je suis de bonne composition aujourd'hui...et que t'as fais le déplacement pour moi...(rires)...

E : ...bon rapidement...

E : comment tu définirais le pratiquant d'aujourd'hui ?

e: ...vaste question là...tu veux m'achever pour finir...bon...euh... en gros...ils n'ont rien d'extraordinaire déjà...je sais que les médias ont parlé de nous un peu partout...sans réellement nous connaître...donc...bon...les cataphiles ont la même personnalité en bas et en haut déjà...il faut arrêter d'halluciner sur nous... Le statut de cataphile est un prolongement de l'identité, une part d'elle, pas une inversion ou un chamboulement...et encore moins un cinglé ou un détraqué...mais bon...euh c'est vaste là...je te propose d'y répondre par mail si ça te va...je pourrais plus développer ma réponse...non ?

E : ...oui...oui...je ne veux pas te mettre en retard...mais bon...envoie moi ta réponse dès que tu as du temps pour ça....

Fin de l'entretien : nous nous quittons devant la tour où se trouve son bureau...il est bientôt 13h45 et nous nous séparons la dessus. Dans la soirée, il me fera parvenir une réponse beaucoup plus développée, par mail :

e: « je souhaitais te répondre de cette manière car...tu sais...j'ai déjà pas mal d'années de pratique derrière moi et j'en ai vu passer des gars...Du coup...je vais te présenter mon regard personnel sur les pratiquants aujourd'hui...

Le côté mystérieux et aventureux qui permet de se faire mousser peut parfois permettre à un complexé de compenser son handicap et donc de sembler bénéficier d'une inversion, mais ce n'est que douce illusion. N'oublions pas que les cataphiles sont le plus souvent des adolescents en phase de construction identitaire, qui se servent de ce lieu en grande partie à des fins de transgression (interdit, alcool, camaraderie, drague, saleté, peur, danger...) : il s'agit donc de quelque chose de tout à fait équivalent à la boîte de nuit ou à la délinquance mineure

provocatrice... Le cataphile, en général, ne le reste pas longtemps, et conserve à l'âge adulte ses mémoires de descentes qu'il aime à raconter comme on raconte son service militaire...Mais y en a d'autres qui continuent...pas pour les mêmes raisons du coup...

Je pense que l'activité cataphile de l'adolescence n'est pas passionnante ou du moins pas plus que toute autre façon de vivre son adolescence. Il s'agit de construction d'identité, au sein d'un groupe et dans un lieu particulier, mais de manière transitoire. Les carrières ne sont pour l'immense majorité des cataphiles qu'un lieu de passage initiatique. Ces cataphiles adolescents n'aiment pas les carrières pour ce qu'elles sont mais pour ce qu'elles leur apportent temporairement.

En revanche, le cataphile adulte, qui l'est resté après des années d'errance, est toujours quelqu'un qui a réfléchi sur son amour des carrières. La cataphilie n'est pas agréable en soi. Les carrières sont des lieux pénibles : laids, sombres, froids, boueux, cradingues, souvent malodorants. La cataphilie adulte se rapproche plus à mon avis de la montagne ou de la navigation, en cela que c'est une activité qui sert à s'éloigner des "espaces du quotidien" comme tu dis.

Pour autant, doit-on parler de "rupture" avec les espaces du quotidien ? Je n'en suis pas si sûr, car cela se passe dans nos villes, chez nous. Il s'agit plutôt d'un enrichissement, d'un prolongement de ces espaces, voire, dans les périodes de cataphilie intense, d'appropriation d'un nouvel espace.

Le cataphile adulte s'impose une épreuve à chaque descente (il est toujours difficile de concilier cataphilie avec vie de famille, vie professionnelle, etc., et il est toujours pénible d'enfiler ses vieilles chaussures durcies par la craie), mais il le fait néanmoins périodiquement parce que, dans les carrières, il se sent chez soi. Il a un sentiment d'identité avec la carrière comme on s'identifie à son logement. Les carrières ne sont pas pour lui un lieu de passage, mais un lieu de vie. Souvent, il aime les carrières pour ce qu'il leur apporte. Les cataphiles adultes sont souvent ceux qui, adolescents, ont peint, sculpté, creusé, dessoudé les plaques, fait des relevés topographiques, etc. Jamais ceux qui ont taggé. Le cataphile adulte qui se promène a le sentiment d'habiter la carrière, de la faire vivre. De lui donner une continuité. Il a un sentiment de respect pour ce lieu. Bref, c'est un grand malade. »

ANNEXE 4

PROFILS SOCIOLOGIQUES DES ENQUETES

Codage	Age	Ancienneté (années)	Profession	Situation familiale
S1	41	23	Ingénieur Informatique	célibataire
S2	35	20	Directeur Recherche et Développement	Marié/enfants
S3	34	14	?	?
S4	31	8	Intérimaire	célibataire
S5	26	7	Employé	Enfants
S6	29	8	Électricien	Marié
S7	28	3	Cadre informatique	Marié/enfants
S8	32	10	Designer	Enfants
S9	38	18	Technicien de réseau informatique	Marié/enfants
S10	21	2	Etudiant	célibataire
S11	30	3	Etudiant	célibataire
S12	24	5	Photographe	Célibataire
S13	20	1	Étudiant	Célibataire
S14	27	5	Sans emploi	Célibataire
S15	26	3	Livreur	Marié
SG1	23	3	commerçant	Célibataire
SG2	25	2	étudiant	Célibataire
SG3	26	6	Ingénieur	Marié
SG4	33	5	Artiste	Marié/enfants
SG5	29	1	Cadre informatique	Marié
B1	36	250 sauts	Officier militaire en reconversion	célibataire
B2	27	50 sauts	Technicien électronique	Marié/enfants
B3	29	250 sauts	C.A.S	célibataire
B4	35	350 sauts	Technicien IFREMER	Marié/ ?
B5	33	450 sauts	Employé transport	Enfant
B6	28	100 sauts	Photographe	Célibataire
B7	37	550 sauts	Educateur sportif	Marié/enfants
B8	32	300 sauts	Employé	Célibataire
B9	28	50 sauts	Sans emploi	Célibataire
P1	23	7	Éducateur sportif	Célibataire
P2	16	2	Lycéen	Célibataire
P3	18	3	Lycéen	Célibataire
P4	21	4	Étudiant	célibataire
P5	19	3	Etudiant	célibataire

S : spéléologie urbaine

SG : *street-golf*

B : *base-jump*

P : *parkour*

Résumé

Cette recherche combine les acquis de la sociologie urbaine et ceux de la sociologie des sports. Elle analyse les logiques et modalités des pratiques ludo-sportives, à la fois auto-organisées et urbaines. Ces pratiques sont non seulement *dans* la ville mais sont d'abord *de* la ville. Elles s'inscrivent pleinement dans le « faire lieu » au sein des espaces publics urbains. L'enquête concerne quatre communautés pratiquantes à Paris : spéléologie urbaine, *base-jump* urbain, *street-golf* et *parkour*. Inspirée par une démarche socio-anthropologique, la méthodologie de recherche oscille entre un engagement (immersion au sein des communautés) et une distanciation (analyse et écriture réflexive). Avec une population constituée de trente-quatre pratiquants, nous analysons précisément le caractère éminemment sous-culturel (*subculture*) de ces communautés très minoritaires. Regroupés autour de représentations et de valeurs élaborées au sein du groupe, les pratiquants s'approprient les architectures urbaines pour les modeler et les réaménager selon leurs propres logiques d'actions. Ainsi, les modalités de pratique révèlent une motricité développée au contact des lieux urbains pratiqués. La combinaison des actions de type ramper/marcher/courir, voler/sauter et être en mouvement ou à l'arrêt sont des modalités de pratique valorisées par ces déambulations ludo-sportives.

MOTS CLEFS : Socio-anthropologie, pratique ludo-sportive urbaine, auto-organisation, sous-culture, Paris.

Abstract

“Take place” through the city. Socio-anthropology of urban games and sports practices, self-organized in the city.

This research combines the benefits of urban sociology and the sociology of sports. It analyzes the logical and practical modalities of fun sports, both organized and self-urban. These practices are not only in the city but are first “from” the city. They are fully in line “to place” in urban public spaces. The investigation involves four communities practicing Paris urban spelunking, base-jump Urban street golf and *parkour*. Inspired by a socio-anthropological research methodology varies between a commitment (immersion in the communities) and distancing (analysis and reflective writing). With a population of thirty-four practitioners, we analyze precisely the highly sub-culture (subculture) of these very small minority communities. Grouped around representations and values developed within the group, the ownership of the practice architecture for modeling and rearrange according to their own logic of action. Thus, the modalities of practice reveal a motor developed in contact with the prevailing urban places. The combination of type crawl / walk / run, fly / jump and be in motion or at standstill arrangements are enhanced by the practice of wandering sports games.

KEY WORDS: Socio-anthropology, urban games & sports, self-organization, subculture, Paris.